11.5.15A

AR 1 1-19
Digitized by Google

A LA REYNE

MARGUERITE.

MADAME,

VOTRE MAJESTÉ a receu de si grands avantages du Ciel, qu'il n'y a Puissance qui ne se veuille sousmettre à la sienne. Vous le voyez, MADAME, par les respects que luy viennent rendre les Empereurs, Roys, et grands Capitaines Estrangers du siecle dernier, lesquels ont passé de leur pays

ÉPITRE.

ins le vostre, avec leurs partisans, non pour y arborer leurs Estendarts, et y faire une vaine parade de leur courage et valeur, mais bien pour s'y rendre encore le subjet des victoires du nom que vous portez, et pour y servir de trophées à Vostre Royale Grandeur : de laquelle ils implorent le sauf-conduit et la protection, et moy, MADAME, avec eux, puisque je leur sers de Maistre de cérémonies et d'Interprete, par l'honneur des commandements que j'en ay receu de VOSTRE MAJESTÉ, de laquelle je suis,

MADAME,

Le très-humble, très-obéissant, et très-affectionné Serviteur et Subjet,

BOURDEILLE.

De Brantome, le dernier de Mars 1604.

PRÉFACE.

JE commence mon Livre par les louanges et gloires d'aucuns grands Capitaines et grands Personnages de guerre, qui ont esté de nos temps et de nos peres ; et je me prendray premiérement aux Espagnols et Estrangers, et puis je viendray aussi à quelques-uns de nos François.

Et pour cet effet, en ce commencement des Vies des Estrangers, je veux imiter ces divins Architectes, lesquels embellissent leurs bastiments par les plus superbes frontispices, qu'ils peuvent tirer de la matiere de leur marbre et de leur porphyre, ou de quelque autre belle pierre, comme il leur en vient la fantaisie, ou bien de l'Art industrieux de leur main admirable, afin que l'œil, au premier aspect, juge de la perfection de l'œuvre. Mais en cecy pourtant il m'est impossible de les ensuivre du tout :

car ils ont les deux choses plus nécessaires, la belle matiere, et l'excellence de l'Art; et moy, je n'ay que la matiere, belle certes, pour le beau et très-haut subjet qui se présente; mais j'ay le dire fort bas et foible.

Je mets donc, à ce premier front de la louange des Capitaines Estrangers, le plus grand Empereur qui ait esté depuis Jule César et nostre grand Charlemagne. Je le puis dire ainsi, le tenant de quelques grands Hommes, et selon ses exploits signalez, ayant eu à faire à de si grands guerriers, comme il a eu, qui estoient certes bien autres que les ennemis de Jule Céfar et de Charlemagne.

VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
ET
GRANDS CAPITAINES
ESTRANGERS.

DISCOURS PREMIER.

CHARLES-QUINT,
Empereur et Roy d'Espagne.

C'EST donc CHARLES-QUINT, dit Charles d'Austriche, dont je parle, que les anciens François de son temps, brocardants, et même les Picards, qui sont grands équineurs, mot propre à eux pour dire grands causeurs (*) appelloient *Charles qui triche*, faisant allusion sur *Austriche* : qui triche, autant à dire, qui trompe. Comme de vray, toute badine qu'elle estoit, n'estoit point mauvaise. Car il estoit accusé d'estre un grand trompeur, et un peu trop manqueur de foy.

(*) Voyez ci-après, *page* 13.

J'ay donc si grande fiance à ce grand Empereur, qu'il couvrira l'imbécillité de ma plume, par l'ombre de ses hautes conquestes et de ses exploits nompareils.

Je diray donc de luy comme autresfois j'ay ouy raconter à feu Monsieur l'Admiral de Chastillon, lors qu'il fut envoyé de par nostre grand Roy Henry Second en Flandres vers ce grand Empereur Charles, comme de son costé il envoya le Comte de Lalain pour juger la trefve faite entre eux deux, si heureuse et avantageuse pour toute la France, et si malheureuse aussi quand elle se rompit.

Advint un jour, qu'en devisant avec sa Sacrée Majesté, et tombant de propos en propos, elle vint à discourir des guerres passées, et des grands Capitaines, qui avoient commandé, et s'en estre tant perdu, qu'il n'en sçavoit plus de ce temps restez, qui méritassent le nom de grands Capitaines, que trois; luy premiérement, se donnant le premier lieu comme de raison (ainsi que fit Hannibal en son pourparler de mesme subjet avec Scipion chez le Roy Antiochus;) Monsieur le Connestable, oncle dudit Sieur Admiral, pour le second; et le Duc d'Albe, pour le tiers (*).

Non qu'il voulust faire tort à la suffisance du Roy Henry, son Maistre, mais pour son peu d'age et sa jeune expérience. Il ne pouvoit encore avoir atteint (ce disoit-il) ce grand nom et la perfection; mais qu'avec le temps, lui, qui estoit si brave et courageux, et fils de France, et ambi-

(*) Voyez dans le II Tome du *Menagiana* de 1715, *p.* 152, une opinion bien différente attribuée à l'Empereur *Charles V*, touchant ce Duc.

tieux qu'il estoit, il y parviendroit fort aisément.

Il en dit autant de Monsieur de Vendosme, de Monsieur de Guise, et du-dit Sieur l'Admiral, à qui il parloit. Mais il falloit que le temps, maistre de tous arts et mestiers, leur apportast une longue expérience et maturité, à ce qu'ils apprissent toujours et continuassent leurs leçons de bien faire, sans estre divertis de leurs plaisirs, de leurs oisivetez, de maux aussi, ny de disgraces, qui viennent coustumierement en guerres; et advisassent à luy qui n'y avoit nullement espargné son corps tout royal, mol et tendre, l'y ayant abandonné, comme le moindre Soldat, de telle sorte qu'il n'en rapportoit qu'une fascheuse possession de gouttes, qui le tourmentoient si fort, qu'il n'eut pas la force d'ouvrir les lettres qu'il lui présenta une autre fois du Roi son maistre.

Dont il luy dit la larme à l'œil : « Vous voyez, » Monsieur l'Admiral, comme mes mains, qui » ont fait et parfait tant de grandes choses, et » manié si bien les armes, il ne leur reste main- » tenant la moindre force et puissance du monde, » pour ouvrir une simple lettre. Voilà les fruits » que je rapporte, pour avoir voulu acquérir ce » grand nom plein de vanité, de grand Capi- » taine, et tres-capable et puissant Empereur : » et quelle récompense ! ».

Or, par ce discours que faisoit ce grand Empereur, de ces grands Capitaines, il semble qu'il nous veuille monstrer et asseurer, que la longueur du temps, engendrant les expériences, est du tout propre pour assaisonner et façonner un grand Capitaine, comme ne le pouvant estre sans ce moyen.

Sur quoy dans ce Livre, je veux et espere

alléguer des exemples de plusieurs bons et grands Capitaines, desquels l'age et vieille expérience a beaucoup servy en cela ; et d'autres ausquels une continuelle et assidue pratique d'armes, encore qu'ils ayent esté assez jeunes, a fort aidé à les rendre pairs aux vieillards, voire les surpasser : comme nous voyons en l'exemple de ce grand Scipion, de la rodomontade qu'il fit à Fabius Maximus, lors qu'il voulut empescher le Sénat de luy donner la charge, en l'age jeune où il estoit et peu pratiqué, d'aller en Affrique, en faisant le morceau si gros que c'estoit tout (disoit-il) ce que luy vieux et expérimenté Capitaine, ou son fils (qui estoit fait de sa main,) sçauroient mordre ou digérer.

En quoy ce jeune Scipion, plein de courage et d'esprit, le renvoya bien loing avec sa comparaison qu'il faisoit ; disant, que tant s'en falloit qu'il voulust se comparer à eux, qu'avant qu'il fust long-temps, il leur feroit telle honte, qu'en peu de temps il mettroit fin à une guerre, laquelle ils n'avoient eu la valeur, le courage, l'esprit et l'adresse, de parfaire en tant d'années qu'ils y avoient consommé avec tant du trésor public. Et de fait, ainsi que ce jeune Capitaine le dit, il le tint, et le fit.

J'espere en alléguer plusieurs en ce Livre, qui en ont fait de mesme : mais avant, il faut retourner encore à ce brave Empereur, lequel certes il faut advouer avoir esté un très-grand Capitaine.

Toutesfois, si l'on considere bien toutes choses, il se mit fort tard au mestier de Mars, et si advancé en l'age, que c'est chose toute évidente, qu'il se fit de grands exploits de guerre et fort signalez par ses Lieutenants-généraux en Italie,

et d'aussi beaux qu'il s'en soit fait de son temps, sans jamais s'y estre trouvé.

Et c'est ce que le grand Roy François luy sçeut très-bien reprocher sur cela, qu'il ne le voyoit jamais en ses armées, où il l'y put rencontrer, et là vuider leur différend de personne à personne; lequel reproche possible fut cause de faire sortir l'Empereur de ses Espagnes et monts Pyrénées, pour prendre le vent et charger les armes.

Ce grand Jule César en fit de mesme, qui, arrivant au sépulcre d'Alexandre, se mit à pleurer, qu'il n'eust fait encore aucune chose signalée, en l'age auquel Alexandre avoit conquis tout le monde.

L'Empereur, pour son premier essay, certes en fit un très-signalé, quand luy-mesme en personne chassa ce grand Sultan Solyman (grand certes, le peut-on dire en toutes sortes,) de la Hongrie, laquelle il ravageoit et pilloit à son aise, comme il luy plaisoit, et l'achevoit de ruiner et emporter, sans l'ayde de l'Empereur, qui l'eut empiété luy-mesme, sans qu'il se mist à la fuite ou à la retraite: bien marry qu'il ne le put combattre, car il avoit une très-belle armée, de laquelle en ayant fait la revuë devant Vienne, il se trouva avoir nonante mille hommes de pied payés, et trente mille chevaux; car tous y avoient frayé, et le Pape et les Potentats d'Italie et d'Allemagne.

Qui plus est, il voulut le poursuivre jusques aux fins de la Hongrie, voire par delà; mais tous s'excuserent, et sur-tout les Allemands, qui, pour leur excuse, dirent ne vouloir passer outre, n'estant là assemblez ny venus, que pour défendre leurs frontieres et leur patrie, non pour défen-

dre ny conquerir à luy l'autruy : dont l'Empereur en fut fort mal content d'eux, et en déprima beaucoup, ainsi que j'ay ouy conter à aucuns vieux Capitaines et soldats Espagnols, qui enrageoient tous de passer plus outre, selon la devise de leur brave Général, lequel prit goust à cette premiere curée, que depuis il fit et continua choses très-mémorables.

Et si l'on veut croire l'opinion d'aucuns grands guerriers, et qu'on leur demande, comme j'ay veu, lequel des deux mérite plus de loüanges en ses actes, ou Luy, ou Jule César ?

Certes, César a esté fort estimé de ce qu'il a fait en la Gaule, l'espace de huit ans, si l'on veut bien considérer la vaillance de ces Gaulois, qui pourtant ont fait leurs guerres, plus par le grand nombre de gens, et leurs partialitez, que par leur grande valeur.

Mais l'Empereur eut affaire contre ce grand Roy François, et Henry II, leurs grands Capitaines, leurs braves et vaillants subjets, et soldats très-bien aguerris, contre lesquels il a plus acquis (comme je tiens d'aucuns) de gloire et de réputation, que ce qu'il a jamais entrepris et fait contre les Turcs, les Italiens, les Mores, les Indiens et les Allemands en la guerre des Protestants, tant vantée des Espagnols et autres nations.

Non pourtant qu'il y demenast si souvent ny si longuement les mains comme contre les François, qui luy donnerent bien plus d'affaires que les autres, et nous en a bien donné aussi, sans pourtant nous faire ployer sous le joug de celuy des Allemands, comme dit Louis d'Avila, qui en a escrit la guerre, comme y estant ; et voulant exalter son maistre par trop, dit que ça esté un grand cas de luy, que Charlemagne demeura trente ans à subjuguer

les Saxons; et l'Empereur Charles n'y demeura que trois mois, prit prisonnier leur principal Chef, le Duc de Saxe, avec d'autres grands Seigneurs et Capitaines; les autres furent mis en fuite, et à qui sauve qui peut, comme le Landgrave de Hesse, lequel se retirant de Ville en Ville, ainsi qu'on luy demandoit ce qu'ils avoient à faire, il ne leur respondit que, comme dit l'Espagnol, *Cada raposo guarda su cola*, c. à. d. *chaque renard garde sa queue*. Voilà un bon reconfort et bon payement, pour avoir tenu son party. Enfin, il fallut qu'il vint bouquer, et se rendre prisonnier à sa misericorde, demander pardon, et le prier de ne le tenir point en prison perpétuelle. En quoy il faillit bien pour un homme d'esprit; car il se prit par sa bouche (*et cosi si piglia la volpe* (*)) dit l'Italien. Car selon qu'il demanda, l'Empereur luy promit fort; si que le lendemain, pensant sortir et se retirer en sa maison et ses pays, fut mis entre les mains de Guevara, Maistre de camp du Terze de Lombardie, luy ayant commandé le Duc d'Albe, de par l'Empereur son maistre, de luy dire, que pour la prison perpétuelle, il luy tiendroit fort bien la foy et parole, mais non pour celle qui est préfixe à quelque temps, qui pourroit durer et monter jusques à quatorze ans. Quels mots rusez et ambigus, pour tromper son prisonnier en tout honneur! Qui fut estonné? ce fut ce Prince.

Ledit Louis d'Avila et Sleidan en parlent assez, sans que j'en die davantage, lesquels pourtant ne s'accordent pas bien.

Si ne sçauroit nier ledit Sleidan, qu'après cette

(*) C'est-à-dire. *Et c'est ainsi que se prend le renard.*

grande victoire qu'eut l'Empereur, les Villes, tant grandes que petites, n'apportassent les clefs à ses pieds, estant en son lit et siege impérial. J'en ay veu des tableaux et pourtraits de tels trophées peints en taille-douce, qu'il faisoit très-beau voir.

Il gaigna cette victoire heureuse le 24 d'Avril 1548, après la feste de ce brave Chevalier St. George, que les Turcs réverent fort, et non d'autres Saints, comme j'en parle ailleurs.

Venant aux Vespres du jour de St. Marc, pensez que ce brave Saint voulut combattre pour luy en sa juste querelle; de sorte qu'il fallut que le Duc de Saxe, qui auparavant ne l'appelloit que *Charles de Gand*, estant mené devant luy, et s'estant mis à genoux, luy demandast grace, et qu'il le traittast en prisonnier de guerre, l'appellant *Sire*. L'Empereur luy sceut bien reprocher, qu'il ne l'appelloit plus *Charles de Gand*, et le traiteroit comme il méritoit (disent ainsi les Espagnols.)

J'ay ouy dire à des gens qui estoient à la Cour de nostre Roy Henry II, qu'avec les nouvelles que l'on y apporta de cette grande deffaite, on y apporta aussi par grande merveille une des bottes du Duc de Saxe, qui estoit si gros, gras et replet, qu'aucuns Courtisans brocardeurs, la voyant si grosse à toute extrémité, rencontrerent la-dessus, qu'elle estoit propre et assez bastante pour servir d'un fourreau de bois de lit de camp.

Il se dit de ce brave Empereur, que le jour mesme de la bataille, il estoit si mal mené de ses gouttes, qu'il portoit une de ses jambes appuyée dans un linceul ou une nappe attachée à

l'arçon de la selle de son cheval, qui estoit un genet d'Espagne très-beau.

Non, il n'en devoit estre ainsi traité, ny si-tost, n'estant pas trop encore avancé sur l'age : sur quoy nos farceurs et brocardeurs François, pour avoir revanche des mocqueurs et équineurs, (*) (comme j'ay dit) mesmes ceux d'Arras, qui donnoient souvent sur la fripperie de nos Rois François Premier et Henry II, firent cette rime pour joyeuse rencontre, et badine pourtant.

L'Empereur Charles le Quint,
Ne portant hotte ne manequin,
Avec ses finesses toutes
Fut fort tourmenté de ses gouttes.

Voilà donc comme cet Empereur se mit fort tard en la danse de Mars ; mais il y persévéra si bien, par l'espace de vingt ans, qu'il devint et fut estimé des meilleurs danseurs de la feste de Bellone, tant qu'elle tint grand bal pour luy : et s'il n'eust esté par trop tourmenté de ses dites gouttes, il en eust fait mieux dire.

Et mesme à la bataille et rencontre de Renty, où il se fit porter en litiere, n'estant point encore assez saoul de l'ambition qui l'affamoit ; et là, pourtant, il fallut changer et prendre un cheval Turc pour se sauver : et là aussi fut son période, et deslors prit occasion de faire la trefve, et se devestir (par ce qu'il n'en pouvoit plus : c'estoit bien patience par force, car autrement il ne l'eut pas fait, tant il estoit courageux et magnanime)

(*) Bailleurs de balivernes en matiere de *Singes* verds, comme ceux de Chauny en Picardie, desquels parle Rabelais, Liv. I, Ch. 24. De *Quin*, vieux mot qui signifie un *Singe*.

de son Empire, de ses Estats et Royaumes, pour se retirer en Espagne près de Valladolid en un Monastere (où j'ay esté) retiré du monde, faire une vie très-solitaire.

Encore tout Religieux, demy-Saint qu'il estoit, il ne se peut engarder (ce disoit-on lors, et que la commune voix en couroit par-tout,) que quand le Roy son fils eut gagné la bataille de Saint-Quentin, de demander aussi-tost que le courier luy apporta les nouvelles, s'il avoit bien poursuivy la victoire, et jusques aux portes de Paris? Et quand il sceut que non, il dit qu'en son age, et en cette fortune de victoire, il ne se fust arresté en si beau chemin, et eust bien mieux couru; et de despit qu'il en eut, il ne voulut voir la depesche que le courier apporta.

Il faut certes confesser, comme j'ouy dire une fois à un vieux Capitaine Espagnol, que si ce grand Empereur eust esté immortel, seulement de cent ans bien sain et dispos, il auroit esté par guerre le vray fleau du monde, tant il estoit frappé d'ambition, si jamais Empereur le fut. Et il avoit pris la devise des deux colonnes avec ces mots, *Plus outre*, voulant en cela braver et surpasser Hercule, qui les avoit plantées au destroit de Gibraltar sur les deux montagnes qui s'y voyent encore.

Sur ce je vays faire ce compte (*), que je tiens du feu Capitaine de Bourdeille, mon second frere, et Monsieur d'Argy, qui avoit espousé la belle Sourdis, l'une des filles de la feue Reyne, je croys qu'il vit encore, et il n'y a pas long-temps qu'il m'en remémora le conte, qu'à l'advénement

(*) Conte.

du Roy Henry Second, que son regne estoit encore en paix, se trouverent en Piedmont et à la Cour, quelques jeunes Gentils-Hommes François, ainsi qu'a esté tousjours leur coustume d'aller chercher la guerre ailleurs, et entre les Estrangers, quand ils ne la trouvent près d'eux, se faschant d'estre par trop accroupis en oysiveté, desquels estoient le Seigneur de Piennes (celuy qui mourut à Theroüane); de Beaudine, qui y mourut aussi; Estauges, qui mourut au voyage d'Allemagne; le jeune Dampierre, et ledit Capitaine de Bourdeille, qui moururent tous deux aux assauts de Hesdin; et d'Argy, qui vit encore, et les survescut tous.

Ces Messieurs prirent doncques résolution d'aller en la guerre d'Hongrie, et partants, les uns de Piedmont, où estoit mon frere, et les autres de la Cour, arriverent à Vienne en Austriche, où pour lors estoit l'Empereur; et pour ce luy allerent faire la révérence, car il avoit desja sceu leur venuë.

S'estants donc présentez devant sa Césarée Majesté, il les recueillit tous d'un très-bon visage et très-belles gratieuses paroles; et ayant tiré d'eux l'occasion de leur voyage pour cette guerre et pour l'y servir, ne pouvants demeurer en paix pour leur jeune age où ils estoient, il les en loüa bien fort, et les en remercia de mesme et de fort bonne façon: puis leur dit, qu'il estoit bien marry qu'ils avoient failly à leur voyage, et n'avoient eu de quoy monstrer leur brave courage; car la trefve venoit d'estre faite avec le Turc. *Mais* (ce dit-il) *retournez-vous-en, Messieurs. Je vous asseure que vous ne serez pas plustost en Piedmont, que vous y trouverez la guerre pour Parme, où vous trou-*

verez de la besoigne taillée pour vous exercer. Priez Dieu seulement pour ma santé et ma vie : car tant que je l'auray, je ne vous laisseray point oisifs en France ; et n'ayme la paix non plus que vous autres. J'ay esté nay, fait, et accoustumé pour les armes ; il faut que je les continue jusques à ce que je n'en pourray plus. D'autre part, je connois vostre Roy, issu du noble sang de France (comme j'en suis aussi sorty :) estant jeune, comme il est, et ambitieux aussi bien que moy, il n'a garde de s'accagnarder en oysiveté, ny aux plaisirs de sa Cour. Jamais deux grands voisins, puissants et convoiteux, ne sçauroient gueres demeurer en paix. Parquoy desormais n'ayez peur d'avoir faute d'exercice pour les armes, tant que luy et moy vivrons, et bruslerons d'envie. Vous vous en retournerez donc, Messieurs, quand il vous plaira, après avoir veu ma Cour, vous estre pourmenez par la Ville, et veu le Pays où voudrez aller, en remerciant vos bonnes volontez, que je prise autant que les effets : vous promettant en foy de Gentil-Homme, que si, durant les guerres, vous tombez entre mes mains, ou des miens, prisonniers, en me le faisant sçavoir, je vous reconnoistrai cette affection et ce plaisir au double.

Et pour ce voulut sçavoir leurs noms et les faire mettre par escrit, pour s'en ressouvenir, ayant pourtant ouy parler de leurs maisons, qu'il tenoit pour fort illustres et généreuses, et appella Monsieur de Pienne son vassal, comme de vray cette maison a de grands biens en Flandres.

Ces Messieurs donc, ayant pris congé de cette grande Majesté, avec forces grandes caresses et honnestes offres, s'en retournerent en Piedmont, où ils ne faillirent de trouver la guerre ouverte

ouverte pour Parme, comme il leur avoit dit.

Et notez qu'il leur parla tousjours en très-bon François. Tels propos de ce grand Prince monstroient bien qu'il aymoit la guerre, l'ambition, et une grande gloire.

Or, laissons-là ces guerres; car elles sont assez publiées par les Histoires : il faut faire d'autres contes de luy.

Les François, Flamands et Allemands, racontent encore aujourd'huy plusieurs particularitez de ses dits et faits.

Comme seroit entre autres l'Edit qu'il fit publier au Pays-Bas, que les Brabançons et Allemands ne peuvent encore oster aujourd'huy de leur mémoire : car ce fut une Ordonnance observée par toutes les dix-sept Provinces, que l'on n'eust plus à faire caroux; car encore qu'il fust de la patrie, il n'estoit point bon biberon (que c'est d'une belle naissance et bonne nourriture!) et sur peine de grosses amendes contre les contrevenants.

Et cela a causé de grands maux, qui sortoient de ces brindes ordinaires et dissolus, tellement qu'il sembloit advis à un chacun, que l'Empereur avoit bien puni tous ses peuples tant Vallons que Flamands, à cause de ces deffences faites de ne plus ainsi carrouser.

Pour doncques oublier le mestier à la longue, que la nature leur avoit appris, devenus quinaux en leurs festins, ils s'adviserent d'esnerver cet Edit prinsautier en cette façon, selon le contenu du vieil proverbe Italien; *Fatta la lege, è trovato l'inganno*(*). C'est qu'aux banquets qu'ils faisoient,

(*) C'est-à-dire, *La loi faite, fut trouvé l'échappatoire.*

ils se monstroient les uns aux autres les godets et les tasses pleines de vin, et les soustenant regardoient à qui ils les portoient et vouloient, puis s'entredisoient : *Holà, l'entens-tu ?* Celuy qui estoit tenu de pleiger son compagnon, respondoit : *Et quoy ?* L'assaillant repliquoit : *Ce que l'Empereur a deffendu :* et là-dessus, il falloit trinquer et faire raison, fins Allemands ! L'Empereur fut contraint de laisser hausser le temps aux bons biberons, comme ils avoient accoustumé.

J'ay ouy faire ce conte à plusieurs, et principalement à Madame de Fontaines-Chalandray, qui estoit de ce temps en Flandres, fille de la Reyne Eleonor sa maistresse, et avoit tout cela veu pratiquer : on l'appelloit la belle Torcy.

Disoient encore les Allemands, Flamands, Vallons et Espagnols, que cet Empereur avoit de coustume de saluer souvent les gibets devant lesquels il passoit ; monstrant par là qu'il honoroit grandement la Justice, tenant en cela de son ayeule Isabelle de Castille, qui se réjoüissoit fort quand elle voyoit les gibets bien garnis de malfaiteurs. C'estoit une de ses joyes : j'en parle ailleurs.

J'ay veu de mon jeune temps en Italie, surtout à Naples, les soldats Espagnols, suivant les bandes, ne passer jamais devant les fourches, où il y avoit des pendus et branchés, depuis les plus grands jusques aux plus petits, et leurs mochaches, qu'ils ne levassent tous à la file le bonnet ou le chapeau de la teste comme devant une croix, et ce à l'imitation de leur Empereur.

On raconte aussi de cet Empereur, qu'il beuvoit tousjours trois fois à son disner et à son souper, fort sobrement pourtant en son boire et en son manger.

Lors qu'il couchoit avec une belle Dame (car il aimoit l'amour, et trop pour ses gouttes), il n'en eust jamais party qu'il n'en eust joüi trois fois.

I. aimoit le jour et la feste de saint Mathias, et le Saint et tout, parce qu'à tel jour il fut esleu Empereur, et tel jour couronné, et à tel jour aussi il prit le Roy François prisonnier; non pas luy proprement, mais ses Lieutenants.

Entre toutes langues, il entendoit la Françoise tenir plus de la majesté que toute autre. Quel bon juge et suffisant pour la mieux honorer! Et se plaisoit de la parler, bien qu'il en eust plusieurs autres familieres: répétant et disant souvent, quand il tomboit sur la beauté des langues selon l'opinion des Turcs, qu'autant de langues que l'homme sçait parler, autant de fois est il homme; tellement que si un brave homme parloit de neuf ou dix sortes de langages, il l'estimoit autant luy tout seul, qu'il eust fait dix autres.

Il fut fort curieux d'attirer à soy le Drogman du grand Sultan Solyman, jusques à luy proposer sous main de grands gages et pensions: mais il estoit entre trop bonnes mains, qui luy donnoient tout ce qu'il vouloit.

Cet homme parloit distinctement, et bien parfaitement, dix-sept langues, qui sont Grec vulgaire et litteral, Turc, Arabe, More, Tartare, Persan, Armenien, Hebreu, Hongre, Moscovite, Esclavon, Italien, Espagnol, Allemand, Latin, et François; et s'appelloit Genus Bey, natif de Corfou, homme certes fait par miracle, voire incroyable, qu'il eust jamais atteint cette perfection: et l'Empereur le devoit bien estimer et desirer, puisque luy-mesme parloit cinq ou six langues.

J'ay ouy dire que l'Empereur fit traduire l'histoire de Messire Philippe de Commines, qui estoit en François, en toutes les autres qu'il sçavoit, pour ne les pas oublier, les pratiquer, et retenir mieux ladite histoire, et pour imiter mieux son ayeul, le brave Charles de Bourgogne, en ses faits et conditions, et principalement en rompement de foy, pour regner à l'exemple de César, qui en disoit et en faisoit de mesme.

Il fut nourry de très-bonne heure aux affaires par ce sage Monsieur Delheures (1), que ce prudent Loüis XI (2) luy donna pour son curateur second, (car luy estoit le premier,) qui l'instruisit si bien, que l'on en a veu les effets et la fin.

Il fut fort haut de courage, et présumant fort de soy.

Il se dit et se lit, que lors qu'il annonça la guerre aux Protestants, il avoit si peu de forces au commencement, que si les autres eussent esté très-grands Capitaines, vaillants et hasardeux comme luy, ils l'eussent défait, car ils avoient deux fois plus de forces que luy, n'ayant encore receu celles du Pape, d'Italie et de Flandres; et par ainsi son Conseil luy persuadoit de temporiser: rien pour cela; par son brave cœur, il hasarda tout.

J'ay ouy dire aussi que, lors qu'il vint assiéger Metz, son Conseil le conseilla de l'envoyer sommer avant, selon la mode de guerre. « Non, (dit-il) » ce seroit une cérémonie de peu de valeur. » Ce Monsieur de Guise, ce jeune Prince, ce » brave et vaillant, ne s'est point renfermé dedans » avec si belle Noblesse Françoise, grandes et

(1) De Chievres.
(2) Louis XII.

» délibérées forces, pour parlementer, et se » rendre. Aussi ma victoire en la prise, de cette » façon, n'en seroit si glorieuse; mais je la veux » avoir par force et de bravade; *y el triumpho* » (dit-il) *mas bravo sera d'haver los por mucha* » *sangre deramanda, que por gratia y miseri-* » *cordia* (1). Il y fut bien trompé. J'en parle » ailleurs (2) ».

Or, si ce Prince avoit le cœur haut, brave et valeureux, il avoit aussi l'ambition très-grande, qui le guidoit et conservoit (3): car ne se contentant de ce beau et spécieux nom d'Empereur, des terres de son Empire, et de tant d'autres royaumes qu'il avoit, il fut une fois en résolution (dit l'histoire de Flandres, et que cela y est commun,) de se faire Roy de toute la Gaule Belgique, sous laquelle l'on peut dire plus de trente-cinq grosses villes, très-fameuses, superbes, et très-magnifiques; comme Louvain, Bruxelles, Anvers, Tournay, Mons, Valenciennes, Bois-le-Duc, Gand, Bruges, Ypres, Malines, Cambray, Arras, l'Isle, Liege, Namur, Utrecht, Amiens, Boulogne, St. Quentin, Calais, Reims, Treves, Metz, Hannau, Toul, Verdun, Strasbourg, Mayence, Aix, Cologne, Cleves, Juliers, et force autres, jusques à Rouen (dit l'histoire,) et la plus-part du pays, à sçavoir, celle du costé de la Seine: toutes lesquelles places sont décorées de dignitez

(1) C'est-à-dire, *Et le triomphe sera bien plus beau de les soumettre par beaucoup de sang répandu, que par grace et miséricorde.*

(2) Dans l'Eloge du Duc de Guise, *Tome VI, Discours LXXVIII.*

(3) Synonimes en termes de marine, où un vaisseau qui en guide un autre, s'appelle *vaisseau de conserve*, c'est-à-dire, *d'estorte.*

et titres Impériaux, Royaux, Ducaux, Marquisats, Comtez, et Baronnies, Archeveschez, Eveschez, et de tous autres honneurs et degrés de prééminence.

De plus, il y a plus de deux cent Bourgs, lesquels, pour leurs qualitez et facultez, ont privileges de villes murées, sans une infinité de beaux et grands villages, qui paroisssent des villes, ayant clochers, avec un peuple infiny et incroyable. Tout cela est à présent bien changé depuis ces guerres civiles et d'estats.

Ce n'est pas tout : car elle est embellie et enrichie de grosses rivieres navigables ; comme le Rhin, la Meuse, la Seine, l'Escaut. Puis de très-grandes et belles forests ; comme les Ardennes, Carbonniere, et autres.

L'Empereur donc, tenté de tant de belles choses et d'envies, proposa à son conseil de faire un royaume tout à part pour luy ; mais il y trouva des difficultez, et principalement sur la diversité des poids, mesures, coustumes, des loix et des langues, qui sont entre tant de régions et pays particuliers, lesquels l'un à l'autre en chose aucune, comme par union et vraye institution de royaume conviendroit faire, ne voudroient céder.

Toutes ces difficultez furent débattues : mais pour cela rien ; car l'Empereur en fut bien venu à bout, aussi-bien qu'ont fait jadis nos Roys sur le royaume de France, où il y a diverses loix, diverses coustumes, diverses mesures, divers poids, diverses langues. Mais l'enclolieure estoit en ce qu'il eust de grandes guerres de tous costez, et principalement contre ce grand Roy François, valeureux comme luy, sur-tout de voir son vassal plus grand et plus riche que luy, lequel ne l'eust jamais permis, et mesme

qu'il fust venu régenter son royaume si près et aux portes de Paris. Quelque autre Roy l'eust enduré : aussi-bien luy rompit-il tous ses desseins en cela.

Sur-quoy j'ay veu disputer, si c'estoit audit Empereur, comme au nom et titre d'Empereur, qu'il pouvoit faire et ériger ce royaume ?

Aucuns disent que ce privilege appartient aux Empereurs de ce faire ; les autres tiennent que c'est au Pape : je m'en rapporte à de plus sçavants que moy pour en faire la conclusion. Je penserois pourtant, tout tel que je suis, en faire un traité selon ma fantaisie ; mais pour ce coup, je m'en déporte, craignant de me destourner trop de mon grand chemin.

Tant y a encore, que, sans nostre grand Roy François, voire sans son ombre seulement, cet Empereur fust venu aisément à ce dessein. Et autant de petits Princes et Potentats qui s'y eussent voulu opposer, il en eust autant abattu comme des quilles ; et leur puissance n'y eust eu pas plus de vertu, que celle des petits diablotins de Rabelais, qui ne font que gresler et geler les choux et le persil d'un jardin. Le Pape ne luy eust peu résister, puis qu'il fut pris dans sa forteresse de Saint-Ange prétendue imprenable : mais pourtant, ayant affaire de luy pour sa couronne, il vint s'humilier à luy, ce qui fut très-bien et sainctement fait.

Sur-quoy j'ay ouy faire un conte plaisant à des Espagnols et Italiens, mesme dans Boulogne, où fut fait ce couronnement, qu'avant y aller, il y eust aucuns de ses favoris, et mesmes Espagnols, qui sont soupçonneux comme singes de cour parmy les pages, qui luy dirent, qu'il seroit bien estonné, qu'en faisant sa submission au Pape, qu'il

luy feroit l'affront que fit l'un de ses prédécesseurs à l'Empereur Fréderic, et luy mettroit le pied sur la gorge, en récompense de ce qu'il l'avoit fait prendre et tenir prisonnier si long temps. A quoy respondit l'Empereur: *S'il se jouoit à cela, je luy donnerois de mon espée si estroit sur l'oreille, qu'il s'en ressouviendroit pour jamais, et l'endormirois bien pour un long temps.* Et pourtant, y songeant un peu, et ne voulant estre pris sans gantelet, il alla par devers luy, non en petit Prince s'humiliant, mais en vray Empereur arrogant, et avec telles forces, qu'il fit plus de peur au Pape, que le Pape à luy, bien qu'il fust sur ses terres, et en sa ville de Boulogne.

Paul Jove en raconte l'histoire en son entrée; mais je l'ay mieux leue et apprise dans un livre Espagnol, et que je l'ay ouy aussi confirmer à aucuns vieux capitaines et soldats Espagnols et Italiens de ce temps. Il entra donc ainsi.

Premiérement marcherent à la teste quatre mille Espagnols, tous vieux soldats des guerres passées, lesquels menoit Dom Antoine de Leve, porté dans une chaire par des esclaves, laquelle chaire estoit couverte de velours cramoisy, et luy très-bien en point.

Après venoient dix-huit grosses pieces d'artilleries fournies de tout leur attirail et munitions, qu'il n'y manquoit rien, estants suivies de mille hommes d'armes de vieilles ordonnances de Bourgogne, tous bien montez et bien armez, et couverts de leurs belles et riches casaques d'armes, la lance sur la cuisse.

Puis venoient les pages de l'Empereur, qui pouvoient monter à vingt et quatre seulement, tous superbement vestus de velours jaune, gris

et violet, estant pour-lors ses couleurs, montez sur de très-beaux chevaux, les uns à la genette, les autres à la commune, que les Espagnols appelloient pour-lors à la bastarde. Les pages après estoient suivis du Grand-Escuyer de sa Majesté, armé de toutes pieces d'armes blanches, portant en sa main droite l'estocq de sa-dite Majesté.

Puis l'Empereur marchoit, monté sur un fort beau genet d'Espagne, bay obscur, armé de fort belles et riches armes, dorées et couvertes d'un saye (ainsi l'appelle l'Espagnol) de drap d'or, l'espaule droite portant descouverte, et la moitié du costé et les bras aussi, par où se pouvoient voir les armes aisément; et en la teste un bonnet de velours noir: le mesme l'appelle *un bonete de tercio pelo negro* (*), sans panache, ny autre garniture. Du temps passé, on en usoit ainsi souvent de ces bonnets à cheval pour une parade, comme j'ay veu les escuyers de nos Roys en porter quelques fois, quand ils piquoient les grands chevaux devant les Roys: même le Roy Charles, je luy ay veu les porter estant jeune, quand il falloit les piquer, non pas tousjours, mais quelques fois.

Feu Monsieur de Guise, ce brave dernier mort, comparut ainsi en sa parade et entrée de camp, en un combat à cheval, qui se fit un jour au Louvre aux nopces de Monsieur de Joyeuse, sur un courssier, qui alloit fort bien deux pas et un sault; aussi le sçavoit-il fort bien mener, ayant un bonnet d'escarlatte sur la teste: et il me dit, qu'il l'avoit trouvé dans les vieux meubles de feu Monsieur son pere; car de ce temps, il s'en portoit fort, garny de force pierreries et de longs fers d'or à l'an-

(*) C'est-à-dire, *un bonnet de velours noir.*

tique : ce que tout le monde trouva fort beau : aussi à ce Prince tout séïoit bien, tant il estoit bien nay et nourry : et pour moy, jamais je ne vis avoir si bonne et belle grace, non de Prince seulement, mais d'Empereur et de Roy.

Ainsi donc ce grand Empereur s'accommoda de ce bonnet, sans porter le chapeau, qu'il n'aymoit pas tant qu'*una groca o gorrica*, que l'Espagnol appelle ainsi un bonnet, ou petit bonnet, voire de drap, qui (1) portoit quasi ordinairement ; et que de ces temps, les bonnets estoient fort en usage, non comme aujourd'huy les grands fads de chapeaux, que l'on porte garnis plus de plumes en l'air, qu'une austruche ne peut fournir.

Il a fallu que j'aye fait cette digression : il faut qu'elle passe par Bardulot sans payer péage (2).

Pour retourner encore à nostre grand Empereur, il estoit donc monté sur ce beau genet (comme j'ay dit.)

Les Cardinaux venoient après sur leurs mules, et leurs grandes chappes sur eux.

Après lesquels venoit Dastorgia, qui conduisoit la troupe de quatre ou cinq cent Gentils-Hommes de la Cour, les uns plus braves que les autres, et très-bien montez.

Suivoit encore mille cinq cent Chevaux-légers et Gendarmes, tous l'armet en teste, ou la Bourguignotte.

Et pour l'arriere-garde, trois mille hommes de pied encore, tant Espagnols, Italiens, que Lansquenets.

(1) Qu'il.

(2) C'est le même proverbe de la Ie. Partie des *Dames Galantes*, où Brantome dit *passer par Bardot*. Il faut dire *passer pour Bardot*. Voyez la note sur cet endroit.

C'estoit marcher cela en brave et grand Empereur, pour faire trembler la terre, ainsi qu'il fit aussi trembler le ciel, lors que son artillerie commença à tirer, et faire un bruit de diable, que Dom Anthoine de Leve fit bravement jouer ce jeu, et avec les arquebusades redoublées souvent de ses soldats.

Or, de narrer et déduire tout le reste de son entrée, et comme il arriva à l'église, ce qu'il y fit, et comme il fut receu, c'est chose superflue, puisque cela se trouve assez par escrit.

Seulement je diray, pour reprendre nostre premier thesme, comme il se comporta en son obédience vers le Pape.

Quand il fut donc joint à luy, il se mit à genoux, et luy baisa les pieds; et puis s'estant levé, il luy baisa la main. Le Pape aussi-tost (les siens luy ayant levé son mytre par derriere) le baisa à la jouë. Cela fait, l'Empereur se remit encore à genoux; et le Pape, avec un grand geste de faveur, (ainsi dit l'histoire) le pria de se lever; et estant ainsi, il vint un de la suite de l'Empereur, qui tira une piece d'or de la bourse de drap d'or, qui la donna à l'Empereur, laquelle il offrit au Pape en bénéfice de tout son pouvoir, et lui disant: *Pere Saint, graces soient rendues à Dieu de là-haut, qui m'a concédé tant de graces, que je sois venu icy en toute seureté à baiser le pied de vostre Sainteté, et estre receu d'elle benignement, plus que je ne mérite; et par ainsi, je me mets des ores en vostre sauve-garde.*

Quels mots feints et rusez que voilà, et quelle sauvegarde, puisque le Pape estoit en la sienne, et qu'il estoit le plus fort! De même en fit le loup (de la fable d'Esope,) feignant d'estre chassé

et d'avoir peur, se vint rendre en la sauvegarde de sa commerre Madame la Chevre, et après la mangea; car elle vouloit faire de la galante avec lui. Mais nostre Empereur ne fit pas de mesme sur le dernier point, et ne faut pas douter pourtant, que si le Pape eust voulu abuser de son authorité, que l'Empereur ne l'eust fait sauter haut comme une mitaine (*a*). Et voilà pourquoy il fut très-sage et bien advisé, de s'être bien accompagné.

Aussi fut sage le Pape, quand il luy dit: *Ta Césarée Majesté* (c'estoit un grand mot, celuy-là du Pape) *et ta veue m'a esté fort desirée, et pour ce, je rends graces à Dieu de vous avoir veu et receu, non comme elle mérite; et par ainsi nous nous mettons en sa garde.*

C'estoit bien dit du Pape cela, de se mettre en sa garde, et sans feintise, comme l'Empereur avoit dit la sienne.

Cela dit, le Maistre des cérémonies haussa l'Empereur, et le mit auprès du Pape, près duquel ne demeura gueres, et s'en alla avec les Cardinaux, pour parfaire le reste de ces cérémonies: et puis avant que se départir du tout, firent une grande amitié et réconciliation, comme il se voît par escrit.

Et par ainsi, cet Empereur demeura fort content, n'ayant rien eu tant en affection que ce

(*a*) Comme la voile du milieu, appellée communément *mizaine*. Elle n'est jamais sans quelque agitation plus ou moins grande (*).

(*) Cela paroît amené de bien loin. Peut-être seroit-il plus naturel d'entendre simplement *aussi haut et facilement qu'on fait sauter un gant ou une mitaine*. Quoi qu'il en soit, voilà un proverbe qui n'est ni dans Oudin, ni dans de Backer, ni dans le Roux, ni dans nos dictionnaires généraux.

couronnement, pour plusieurs raisons, et principalement qu'il n'estoit qu'à demy Empereur, et ne l'appelloit-on que l'esleu Empereur ; non pas les Espagnols, qui l'appelloient fort bien tout à trac *Emperador*, sans le my-partir.

Ce ne fut pas tout : car encore, dit-on, qu'il se voulut faire couronner Empereur du nouveau monde ; mais il n'estoit pas bien encore achevé d'être conquis, de la façon que le temps et les guerres qui s'y sont faites en ayent achevé les conquestes : où les Espagnols, certes, y ont acquis de belles réputations, et non sans grandes peines, que nous autres François n'eussions peu souffrir, tesmoins la Floride, et autres petites terres des sauvages que nous n'avons sçeu gueres bien gagner ny garder : au lieu que les Espagnols, n'estant que petite poignée de gens, y ont fait des effets et des miracles fort estranges; non pas seulement en leurs premieres conquestes sous l'Empereur, mais sous le Roi Philippes, qui se sont eslargies estrangement, non sans aucunes séditions et revoltes, comme fut celle de François Pisarre, ce brave et vaillant capitaine. J'en parle ailleurs.

Ce ne fut pas aussi sans grande effusion de sang sur ces pauvres Indiens, dont on en blasme fort les Espagnols, qui n'avoient pas tant de tort qu'on diroit bien : car ces Barbares, quand ils les trouvoient à l'escart, n'en avoient aucune commisération, jusques à les manger ; et par ainsi, faut que la cruauté soit récompensée par la cruauté.

De sorte qu'il se dit et se trouve par escrit, que ces Indiens, estant ainsi si cruellement traités, s'adviserent de se faire baptizer, et de se faire Chrestiens, pour n'estre plus exposez à ces tourments

cruels. Et s'y en aborderent à ce St. Maistre (*) tant, que force Espagnols furent contraints de présenter requestes aux magistrats de l'Empereur, que les prestres et moynes n'eussent plus à tant baptizer de personnes, d'autant qu'ils ne pouvoient plus trouver d'esclaves pour fournir au travail et cavement des mines.

Voilà un plaisant trait! Que si on l'eust fait du regne de cette bonne et dévote Reyne Isabelle de Castille, elle les eust tous fait mourir pour telle requeste; n'estant pas son intention seulement de conquerir ce nouveau monde, mais de gagner et réduire ces pauvres ames qui estoient du tout perdues, tant elle estoit bonne et dévote chrestienne. Certe requeste estoit plaisante pour un léger chrestien.

Or, pour reprendre encore cette conqueste, ç'a esté une très-grande richesse, non pas seulement pour l'Espagne, mais pour toute la chrestienté, qui s'en est quasi soullée, n'ayant auparavant que fort peu de mines d'or et d'argent.

Aujourd'huy, il y a parmy la chrestienté, voire ailleurs, plus de pistoles de deux et de quatre, qu'il n'y avoit, il y a soixante et dix ans, de petits et simples pistolets, de ducats doubles à deux testes de la Reyne Isabelle et de Ferdinand son mary.

Il n'y en a pas tant certes, comme de la premiere descouverte par Christophe Coulon sous ce Roy et Reyne; tesmoin Monsieur de Chievres, qui pour cela en esmeut une sédition en Espagne, comme chacun sçait: mais on a réduit aujourd'huy toutes ces belles et fines pieces en autres especes augmentées et falsifiées.

(*) Mystere, *apparemment.*

Si ferai-je ce conte, lors que je revins d'Espagne, y estant allé pour mon plaisir voir le pays, et la guerre, et la conqueste du Pignon de Velez; je vins trouver le Roy et sa Cour à Artes (1) en Provence : ainsi que j'entretenois la Reyne-Mere à son souper, elle me demanda si j'avois esté à Seville, et si j'y avois vu arriver la flotte des Indes, et combien on l'estimoit ? Je luy dis que je l'avois veue, et qu'on l'estimoit à vingt millions d'or, moitié pour le Roy, et moitié pour les marchands. Lors elle me dit : *Monsieur de Savoye* (qui estoit lors à la Cour) *m'a dit qu'il ne falloit pas tant vanter toutes ces flottes qu'on diroit bien ; car elles coustoient plus au Roy d'Espagne, qu'elles ne lui apportoient de profit.*

Je ne sais pas pourquoy M. de Savoye disoit cela à la Reyne, ny à quelle fin et intention ; car sans ces flottes et ce commerce des Indes, le Roy d'Espagne n'eust peu fournir à tant de frais, qu'il luy a fallu supposer (2) tant qu'il a regné qui çà, qui là ; et sur-tout en ces guerres de Flandres.

Or, tant y a, quoy que die Monsieur de Savoye, ç'ont esté de grands trésors qui sont sortis de-là depuis cent ans : et Monsieur de Savoye s'en est bien ressenty luy-mesme, et tous les jours tout le monde s'en ressent.

Ce n'est pas tout : car les perles et pierreries nous sont si communes, que les moindres femmes de nos cours et de nos villes, s'en ressentent et s'en parent mieux que ne faisoient, il y a cent ans, nos Princesses et grandes Dames, et tels marchands y a il en Espagne et Portugal, qui ont plus de belles pierreries et perles, que ne

(1) Arles.
(2) Supporter.

valoient du temps passé les bagues de la Couronne.

Tesmoin la belle et incomparable perle de cet Hernand Cortès, qu'il rapporta des Indes, sur laquelle il fit graver ces mots: *Inter natos mulierum non surrexit major* (1) pour sa monstrueuse grandeur, qu'elle revenoit à la grosseur d'une poire.

Bien certes dissemblable de celles de Cléopatre, dont je parle ailleurs; laquelle cependant il perdit depuis devant Alger, la montrant à un de ses amis, et par malheur estant sur le tillac de son navire, tomba dans la mer, et ne la peut jamais recouvrer, quelque recherche et pescherie qu'il peut faire: Punition possible divine, pour avoir donné à une chose prophane une subscription de nostre escriture-sainte. Il ne la voulut jamais vendre ny mettre à prix, non pas mesme à l'Empereur, la réservant pour en estrainer la femme qu'il vouloit espouser.

Ce Ferdinand (2) fut certes grand capitaine, qui conquesta le royaume de l'empire de Montezuma pour l'Empereur son maistre. Or si cette perle se coula et se perdit dans la mer, et disparut des yeux des hommes indignes de posséder un miracle de nature, elle présagea la mort de nostre grand Empereur; ainsi que les Affricains appellent leurs Roys et Empereurs pierres précieuses, pour estre recueillis au ciel, et pour y servir de quelque lumineuse estoile; d'autant que les grands princes sont en ce monde comme estoiles, qui donnent influences à tous leurs peuples.

S'il eust peu accomplir un dessein qu'il avoit de se faire Pape, comme il vouloit, il eust encore

(1) C'est-à-dire, *Entre les fils des hommes, il n'y en a point de pareille.*

(2) Le même Hernand Cortès dont il vient d'être parlé.

mieux

mieux esclairé le monde, comme estant tout divin, mais il ne le put pas par les voix des cardinaux, comme fut le Duc Amedée de Savoye, qui fut esleu, et puis se retira en son monastere de Ripaille, et fit l'Empereur aussi au sien : lequel pourtant j'ay ouy dire, que s'il eust eu encore des forces du corps comme de son esprit, il fust allé jusques à Rome avec une puissante armée, pour se faire eslire par amour ou par force; mais il tenta ce dessein trop tard, n'estant si gaillard comme d'autres fois : aussi Dieu ne le permit; car il vouloit rendre le Papat héréditaire (chose pour jamais non ouye) en la maison d'Austriche.

Quel trait, et quel homme ambitieux que voilà! Ne pouvant donc estre Pape, il se fit Religieux. C'estoit bien s'abaisser.

S'il eust au moins tasté de ce Papat, comme ce Duc, encore mieux pour luy, et eust peu dire en mourant, qu'il avoit passé par tous les degrés de la bonne fortune, et pris tous les ordres de la grandeur.

Toutesfois, pour le meilleur de son ame et de son salut, il fit mieux de se rendre ainsi Religieux, ainsi à demy-Saint, et non par dissimulation, et non ainsi que me dit une fois un soldat Espagnol à Naples, d'un qui faisoit ses pasques, en me le monstrant du doigt : *Senor, mira tal, con su pascua; que voto à Dios es una pascua dissimulada* (*).

Mais je croys que la conversion et religion de cet Empereur ne fut jamais dissimulée; car il en porta l'habit très-austérement deux ans, quelques mois; et bien souvent se foüettoit d'un foüet de pénitent.

(*) C'est-à-dire, *Monsieur, voyez cet homme faisant sa pâque, je vous jure que c'est une pâque de pure hypocrisie.*

Avant que se réduire, il avoit près de sa personne ce grand hypochratiste et anatomiste, voire fisionomiste, André Vesalius, médecin Flamand très-fameux, natif de Bruxelles, qui s'advança de luy dire souvent qu'il n'avoit plus gueres à vivre.

De plus, il avoit un grand prédicateur Espagnol, qui preschoit ordinairement devant luy, qui l'exhorta de telle façon, luy cria et répéta tant de fois devant tout le monde, qu'il falloit mourir un jour, et tost, après tant de batailles gagnées, espandu tant de sang, causé tant de maux pour son ambition, et qu'il en falloit faire pénitence, autrement Dieu s'en pourroit irriter contre luy.

Tout cela l'un sur l'autre, et que Dieu commença desjà à le frapper en sa conscience, fit qu'il se résolut de faire le sault, maugré luy pourtant, et de résigner l'Empire à son frere Ferdinand, et tous ses royaumes à son fils. Et pour ce, il fit solemnellement assembler ses estats, à Bruxelles, dont j'en parle ailleurs au discours de la Reyne de Hongrie (1) qui étoit assise lors près de luy, comme Gouvernante de ses Pays-Bas. Voilà pourquoy je m'en désiste à cette heure d'en parler; car ce ne seroit qu'une redite.

Et s'estant ainsi défait de tous ses royaumes, estats et terres, il ne se réserva pour tout que l'usufruict de Castille, et la surintendance des commanderies, pour récompenser ses anciens serviteurs. D'autres disent encore, qu'il ne se réserva que cent mille escus sur ladite Castille.

J'ay leu dans un petit Livre fait en Flandres, inscript l'*Apologie du Prince d'Orange* (2), une

(1) Ci-dessus, Tome II, Discours VIII.

(2) C'étoit dans un autre Ouvrage, imprimé en 1582,

chose estrange, que je ne veux ny puis croire ny estre croyable, estant faite des ennemis du Roy d'Espagne, possible aussi ce pourroit estre, (je n'affirme rien, sinon ce que j'ay veu, et bien certainement sçeu) que, de cent mille escus réservez, ou autre revenu, le Roy son fils luy en retrancha les deux parts: si-bien que la pluspart du temps, il n'avoit le moyen de vivre, ny pour luy, ny pour les siens, ny pour donner ses aumosnes, et exercer ses charitez envers ses vieux serviteurs et fideles soldats, qui l'avoient si bien servy; ce qui lui fut un grand despit et creve-cœur, qui luy advança ses jours.

Il mourut en l'age de cinquante-huit ans (peu vescu certes,) et ne demeura religieux que deux ans et quelques mois, comme j'ay dit.

Ce livre dit bien plus, qu'il fut une fois arresté à l'inquisition d'Espagne, le Roy son fils présent, et consentant, de desenterrer son corps, et le faire brusler comme hérétique (quelle cruauté!) pour avoir tenu en son vivant quelques propos légers de foy, et pour ce estoit indigne de sépulture en terre saincte, et très-bruslable comme un fagot: et mesme qu'il avoit trop adhéré aux opinions et persuasions de l'archevesque de Tolede, qu'on tenoit pour hérétique; et pour ce, demeura longtemps prisonnier à l'inquisition, et rendu incapable et frustré de son evesché, qui vaut cent à six vingt mille ducats d'intrade: c'estoit bien le vray moyen pour faire à croire qu'il estoit hérétique, et pour avoir son bien et sa despouille. Moy estant en Espagne, il n'y avoit pas long temps qu'il avoit esté encarcéré. J'ouys dire qu'on lui faisoit tort, et

sous ce titre: *Discours sur la blessure de Monseigneur le Prince d'Orange.*

qu'on luy faisoit croire qu'il avoit mangé le lard, pour joüir de ce bon revenu. J'ay ouy dire, que, depuis, il fut mandé par le Pape, et mené à Rome, et mis dans le chasteau S. Ange, où il fut trouvé innocent et déclaré absous. Pour fin, ce fut une terrible délibération contre le corps de ce très-auguste Empereur, et sa très-illustre mémoire.

J'adjousteray encore ce mot à la fin, et en sa réduction, qu'alors, et en ce mesme temps, il se fit d'estranges métamorphoses plus qu'il ne s'en voit dans celles d'Ovide. Que le plus grand mondain, ambitieux, guerrier du monde, se voua et se rendit religieux, et le Pape Paul IV Caraffe qui avoit esté le plus austere Théatin, dévot et religieux, se rendit mondain, ambitieux, et guerrier.

Il se fit de ces temps (dont bien m'en souvient) une comparaison de la grandeur dudit Empereur à celle de l'ancienne Rome, pour y avoir eu quelque sympathie. Car tout ainsi que cette ville, la plus triomphante des cinq parties du monde, après sa gloire qui l'a toujours accompagnée depuis sa fondation jusques au temps de Constantin; après avoir esté la glorieuse demeure des Empereurs, qui l'ont gorgée de triomphes, trophées, richesses, et de toutes sortes de grandeurs et splendeurs; après avoir fait trembler toutes les plus glorieuses provinces de la terre, et s'estre fait reconnoistre comme un seul soleil posé au milieu de l'Italie, principale piece de la masse de tout cet univers; outre plus, s'estre fait marquer pour cisterne toute pleine du sang humain, duquel après encore s'estre abreuvée en ses guerres civiles; après, dis-je, tout cela, devenant sur son déclin,

vieillesse (1) et lasse (2), quitta toutes ses bombances et pompes vertueuses pour espouser une repentance tranquille, saincte et religieuse, comme elle la fit, y recevant le très-Saint Pere spirituel, Pasteur et Chef, pour passer le reste de ses années sous l'obéissance de ses saints commandements; et tout ainsi qu'elle a commencé sous un pasteur, ainsi finira-elle sous un pasteur. Ainsi Charles-Quint tant de fois auguste, après avoir affronté les Roys, ses voisins, foudroyé toutes les parts de l'univers, défait tant d'armées, fait mourir tant de millions de personnes, ensanglanté les mers et la terre, pris un Pape et un Roy de France, triomphé d'eux, et voyant qu'il n'en pouvoit plus, se retira au service de Dieu, se soumettant à ses saints commandements, pour les observer, et aussi pour pratiquer le proverbe, *de moco Diabolo vecchio Hermitano*, c'est-à-dire, *de jeune Diable vieux Hermite.*

Or, c'est assez parler de luy, encore trop; car les livres en sont pleins de sa vie particuliere, et mesme on dit qu'il en fit un livre de sa main en François, comme Jule César en Latin. Je ne sçay s'il l'a fait; mais j'ay veu une lettre imprimée parmy celles de Belleforest, qu'il a traduite d'Italien en François qui le certifie, et avoir esté tournée en Latin à Venise par Guillaume Marinde: ce que je ne puis pas bien croire; car tout le monde y fust accouru pour en achepter (3), comme du pain en un marché en un temps de famine: et certes, la cupidité d'avoir un tel livre si beau

(1) Vieille. (2) Lassée.

(3) *Brantome* a cru, mal-à-propos, que *Ruscelli*, qu'il cite, parle de ces *Mémoires de Charles-Quint*, comme ayant été imprimés à Venise. Cet Auteur dit seulement qu'ils y furent traduits en Latin par *Guillaume Marindo.*

et si rare, y eust bien mis autre cherté qu'on ne l'a veue, et chacun eust voulu avoir le sien.

Il faut maintenant faire fin aux loüanges de ce grand Empereur : et qui les voudroit encore mieux apprendre, il faudroit lire les belles subscriptions qui luy furent données aux superbes obseques que le Roy Philippes son fils luy fit faire à Bruxelles en l'eglise de Ste. Gudule, desquels j'en ay veu et eu le portrait en taille-douce.

Et entr'autres magnificences, il y avoit un navire très-grand, qu'on faisoit aller par gentil artifice parmy les rues, lequel estoit tout à l'entour chargé de beaux tableaux représentants les victoires, y estant d'un costé escrits ces mots : *Afrique ruinée, Gueldres prise, la mere seure, Tremisen restably, Soliman chassé.* Au costé gauche, on lisoit : *Monde nouveau trouvé, Milan recouvert, l'Allemagne et Boheme appaisées, Moron et Coron forcés, Thunis pris et restitué, et les captifs ramenez; la foy plantée dans les Indes.*

Après ce grand vaisseau marchoient deux colonnes, posées sur deux grandes roches tirées par les Titons (*), qui disoient qu'à bon droit pour devises, il les avoit prises ; car comme Héros, il avoit dompté les monstres, et si il avoit passé plus avant et plus outre.

En après marchoit le Roy avec son grand deuil, Monsieur de Savoye, et après, tous les grands Princes, Seigneurs, Chevaliers de son Ordre de la Toison d'Or, et Ambassadeurs, tous en deuil, avecques des enseignes et armoiries de tous ses Royaumes et Seigneuries.

En l'Eglise, on y voyoit d'un costé et d'autre escrit en belle et grosse lettre ce qui s'ensuit :

(*) Tritons.

« A L'EMPEREUR CÉSAR CHARLES
» CINQUIEME, religieux, heureux, auguste
» des Gaules, grand des Indes, grand de Thunis,
» grand d'Afrique, grand de Saxe, grand victo-
» rieux et triomphant de plusieurs nations. Com-
» bien que les choses par luy faites par mer et par
» terre, sa singuliere humanité, son incomparable
» prudence, sa très-fervente religion, soient assez
» connues au monde : toutesfois, la République
» Chrestienne, pour la mémoire de sa justice,
» piété et vertu, a desdié ce navire, pour avoir
» à nostre monde descouvert un autre monde, et
» adjousté au nom chrestien plusieurs nations
» estrangeres, et accreu l'Empire d'Espagne de
» plusieurs Provinces et Royaumes : pour avoir
» pris un Pape et un grand Roy François. Pour
» avoir préservé l'Allemagne de cent mille che-
» vaux, et trois cent mille hommes de pied,
» avec lesquels Solyman, Empereur des Turcs,
» vouloit envahir cette région. Pour estre entré
» avec une armée navale dedans la Morée, et pris
» Patras et Coron, villes Turquesques. Pour avoir
» surmonté le Tyran Barberousse en bataille près
» de Carthage, lequel estoit accompagné de deux
» cent mille hommes de pied et de soixante-mille
» chevaux. Pour avoir chassé deux cent galeres et
» plusieurs vaisseaux de Corsaire, et pris le Fort
» de la Goulette avec Thunis, et Bonne la Royale :
» pour avoir pris le Royaume de Thunis, et rendu
» tributaire à la Couronne d'Espagne. Pour avoir
» de-là ramené libres en leur Pays vingt mille
» ames chrestiennes captives; pour avoir rendu
» le Royaume de Thunis à son Roy. Pour avoir
» par armée navale dompté l'Afrique, havre
» très-renommé de la Barbarie, avec les villes

» de Suze, Monastayre, Dupée, et autres mari-
» times, et les Seigneurs d'icelles faits tribu-
» taires. Pour avoir rompu par deux fois deux
» Turcs courants nos mers. Pour avoir rendu la
» mer seure contre les courses ordinaires des Pi-
» rates. Pour avoir remis la République de Gen-
» nes en son ancienne liberté. Pour, après avoir
» chassé six fois les armées ennemies, et trois
» fois en bataille défait les ennemis (*), remis
» par deux fois à l'Empire le Duché de Milan,
» et par une fois restitué au Duc. Pour avoir,
» avec une promptitude incroyable, forcé la
» ville de Duren, et réduit sous sa puissance la
» duché de Gueldres. Pour avoir réprimé plu-
» sieurs peuples d'Allemagne et provinces es-
» mouvants le tumulte et sédition, forçant leurs
» villes et chasteaux; et par après la prise des
» chefs de leurs armées, pacifié l'Allemagne.
» Pour (luy estant Empereur) avoir passé le
» fleuve d'Elbe, et après avoir vaincu en ba-
» taille ses ennemis et les villes réduites sous son
» obéyssance, et leurs chefs rendus captifs, estre
» de-là revenu victorieux. Pour avoir, de son bon
» gré, contre les ennemis du nom chrestien, et
» contre les chrestiens, si-non forcé, et en se
» garantissant de ces oustrages, pris les armes.

» A TRÈS-PUISSANT CATHOLIQUE
» ET TRÈS-BON PRINCE, cette mesme
» République Chrestienne affectionnée à Sa Ma-
» jesté, a posé ces titres et trophées, adjoustant à
» son tombeau les marques et enseignes de ses
» Royaumes, et les tableaux des nations sub-
» juguées.

(*) Avoir, *à ajouter, ce semble.*

» A NOSTRE SEIGNEUR EMPEREUR » CÉSAR CHARLES, religieux, heureux, » auguste Roy de plusieurs Royaumes, triom- » phant de plus de mille, victorieux des Indes, » victorieux de Lybie, victorieux des Mores, » victorieux des Turcs, libérateur d'Allemagne, » libérateur d'Italie, libérateur de la mer, libé- » rateur des captifs, pacificateur de l'Allema- » gne, pacificateur de l'Italie, pacificateur de » l'Espagne, pacificateur de la mer, restablisseur » de plusieurs Princes, arbitre de plusieurs Princes.

» Et à très-glorieux Prince des Catholiques, » la République Chrestienne a desdié cecy, pour » exemple de justice, de clémence et de force. » A très-glorieux Fils de Dieu, très-bon et très- » puissant, un seul en trinité, le Peuple Chres- » tien consacre ces titres et trophées, pour la » mémoire des gestes de CHARLES CÉSAR » AUGUSTE, lequel vous avez fait Empereur » des Romains, et Roy de plusieurs Royaumes, » la piété, justice, prudence, clémence, ma- » gnanimité et force duquel est admirée par tout » le monde. Iceluy a, par vostre bonté et con- » duite, augmenté cet Empire et ses Royaumes, » laissant l'un à son frere, et les autres à son » fils, avec un exemple de ses vertus ».

Voilà les faits et loüanges de ce grand Empereur, et le nompareil depuis Charlemagne.

Ces escriteaux et tableaux sont faits à l'antique, qui en ont d'autant meilleure grace, comme un que j'ay veu d'autres fois à Rome de ce grand Pompée, qui est tel, et qui ne monstre tant de titres que celui de nostre Empereur.

Pompeius, *Siciliâ recuperatâ, Africâ totâ subactâ, magni nominis Judæâ captâ, ad solis*

occasum transgressus, erectis in Pyreneo trophæis, ab Alpibus ad fines Hispaniæ redactus, Senonum domuit. Bello civili extincto, iterùm triumphales Currus Eques Romanus indixit. Deinde, ad tota maria et solis ortus missus, non seipsum tantùm, sed patriam coronavit.

Or, quant au tableau de la prise de nostre Roy, celuy-là ne fut si immodeste, ni si scandaleux, qu'un qui fut fait à Rome par l'Ambassadeur d'Espagne qui y estoit pour lors, lequel fut si indiscret et insolent, que, venant à célébrer ces mesmes funérailles dans l'eglise de St. Jacques, entr'autres tableaux avoit représenté au naturel le Roy François, pris, lié et garotté comme un criminel, et entouré de force satellites : ce qui despita si fort aucuns braves François, qui estoient pour lors à Rome, qu'ils entrerent la nuit par subtil moyen dans l'eglise, et mirent ledit tableau en cent pieces, et tous les autres représentants les autres trophées de cy-dessus monstrez ; et n'en fut autre chose, si-non que les Espagnols en cuiderent enrager. Le Pape, et plusieurs Cardinaux et braves Seigneurs Romains, le trouverent fort bon. J'arrivay au bout de deux ans à Rome, la premiere fois que j'y allay, où l'on m'en fit le conte : et disoit-on, que le généreux et le valeureux cardinal du Bellay avoit fait faire le coup, estant trop obligé au Roy et à la France pour l'endurer. C'estoit mal récompenser les grands honneurs et pompes que le Roy Henry II lui desdia et fit faire en la grande eglise de Nostre-Dame de Paris, et autres principales eglises du Royaume.

Pour ce qui est des autres tableaux et trophées, je n'en parle autrement, si-non que si l'excellent

peintre qui les fit, et les a bien représentez, le grand ouvrier, qui fut l'Empereur, en donna les bons et vrays subjets, et luy en fournit de bonnes couleurs, fors qu'en l'entreprise d'Alger, laquelle il faillit par une trop dépiteuse conjuration de tous les éléments, qui furent contre luy en un si saint, chrestien et beau dessein. Et eust-on dit qu'ils le faisoient à l'envy, mais sur-tout le ciel et l'air, qui ne firent autre chose que pleuvoir : et la mer s'irrita et s'enfla de telle sorte, qu'on eut toutes les peines de gagner la terre ; jusques-là que, pour l'appaiser, il fallut jetter dedans tout ce qu'on avoit de bon chargé, fors que les hommes ; car les chevaux n'y furent pas espargnez, tant genets d'Espagne, que les beaux coursiers de Naples, et d'autres si beaux, si bien choisis, et si généreux, qui avoient tant valu et cousté, qu'il n'y eut cœur qui n'en fust blessé de pitié et de deuil, de les voir nager en pleine mer, la fendants à la nage, et en s'efforçants à se sauver, si-bien que desesperez de la terre, pour en estre trop loing, ils suivoient de veue et de nage, tant qu'ils pouvoient, leurs navires et leurs maistres, qui les regardoient piteusement périr et noyer devant leurs yeux.

J'ay ouy raconter à de vieux mariniers de ces temps à Gennes, que la chose qui leur attendrit plus le cœur en tels naufrages, après les hommes, c'estoit ce piteux spectacle de chevaux ; et ils ne tenoient compte, ny ne faisoient douleur, d'autres despouilles tant que de celles-là.

Paul Jove en conte prou ; mais je l'ay ouy encore mieux dire à d'autres ; et comme l'Empereur se depita de cette mauvaise adventure, maudissant cent fois le ciel, les astres, et les

mers, voire la terre, qui luy avoient esté si contraires. Aussi eut-il grand tort de s'estre advancé dans ce temps, et de n'avoir un peu temporisé pour une autre plus douce saison, que de cet automne si pluvieux et orageux, et de n'avoir creu ses grands capitaines, tant de terre que de mer, qui l'en dissuadoient. *Mais quoy !* disoit-il : *pourquoy Dieu ne l'eust-il favorisé en une si sainte, juste et chrestienne entreprise, qu'il devoit faire croire cette fois au monde, que rien n'est asseuré qu'après le coup fait ?*

Les François, bien-aises pour lors d'un tel désastre arrivé, en firent cette rime en forme de dixain, pour mocquerie ; mal-à-propos, certes.

L'Aigle, voulant tromper la Salamandre,
Et la surprendre, parurent autour d'elle
Les feux ardents, qui la sceurent deffendre.
Par-quoy, craignant de brusler-là son aisle,
Reprit en mer une voye nouvelle.
Mais ne pouvant aux siens (*) dissimuler
Son double cœur, qu'elle vouloit céler,
Fut d'eux battue et baignée de sorte,
Qu'elle ne peut nullement revoler ;
Et presque autant luy valut estre morte.

J'ay trouvé cette rime dans des vieux papiers de nostre maison : laquelle rime eust esté bonne, si elle n'eust touché le mal du chrestien, et le bien de l'infidele.

Je fais à cette heure fin de ce grand Empereur et de ses loüanges, bien qu'en cent endroits de mes livres je parle de luy.

(*) *Vents*, apparemment.

Or, ce grand Empereur succéda à l'empire par la mort de l'Empereur MAXIMILIAN, son ayeul, lequel, et jeune et agé, fut grand Capitaine : car quand il n'auroit fait autre chose, que de s'estre depestré en son jeune age des menées, des ruses, des entreprises, et des mains bonnes, par guerre et par finesse, du Roy Loüis XII (1), il fit beaucoup. Car j'appelle celuy grand capitaine, qui, ayant en teste et à faire avec un autre Grand son pareil, ne s'en estonne point, luy tient visage, et luy fait penser à sa conscience ; aussi-bien que l'autre à luy. Et faut avoüer que Mademoiselle de Bourgogne ne se pouvoit mieux marier.

Ce mariage de luy et d'elle fut fort sortable ; car il estoit beau et brave Prince : elle estoit aussi fort belle, comme j'en ay veu le portrait au naïf, et bien honneste, bonne et douce ; et qui ne méritoit point les maux et les affronts, que les siens et les autres luy firent. Mais après avoir espousé ce brave Prince, elle se révéra (2) (3), aussi, lors qu'on parloit de plusieurs mariages pour elle, sa Dame d'honneur, Madame de Ravestein, très-sage Dame (il parut en sa nourriture, et qui avoit esté sa gouvernante,) disoit tousjours, qu'elle vouloit un homme pour sa maistresse, et non un enfant.

J'ay leu en un livre de la *Chronique de Guyenne*, que le Roy Loüis ne fit jamais telle faute, que de ne la marier avec le Comte Charles d'An-

(1) *Ou plutôt* Louis XI.

(2) Peut-être, *elle le remera bien :* c'est-à-dire, qu'elle le rendit bien à ceux qui lui avoient déplu. *Remerir*, c'est *revaloir*, *récompenser.*

(3) Peut-être aussi faut-il simplement, elle se revira bien.

goulesme, qui l'eust emportée infailliblement, s'il eust voulu. Car la pauvre Princesse ne sçavoit à quel party recourre, ny quel Saint prendre pour son patron et protecteur, et eust pris celuy-là; mais ce n'estoit pas ce que vouloit le-dit Roy.

Il estoit trop ambitieux et jaloux de la grandeur d'autruy, et mesme de son vassal, qu'il n'eust pas voulu estre si grand, et faire du compagnon avec luy, et eust aymé mieux le ruiner que l'agrandir; il n'avoit garde de faire ce coup.

Il valut mieux donc pour cette belle Infante espouser ce Maximilian, qui, pour peu de temps, environ cinq ans, luy fit de beaux enfants, l'un Philippes Archiduc, et l'autre Madame Marguerite de Flandres, l'une des belles du monde pour lors. Il en fit deux autres, dit l'histoire de Flandres, mais ils ne vescurent gueres.

L'histoire dit aussi que cet honneste mary et honneste femme s'entr'aymoient uniquement; de sorte que, tant qu'elle vescut, elle luy donnoit tout ce qu'il vouloit, et disposoit privément de ses biens et revenus, pour entretenir ses libéralitez; car il estoit fort libéral, et elle aussi.

Elle mourut d'une cheute de cheval, où elle s'aymoit fort, pour tenir aussi compagnie à son mary, qui la regretta fort: car après sa mort, il ne peut pas bien disposer de son revenu comme auparavant, ayant esté réglé par les estats. Et elle faisoit tout comme Dame souveraine et seule héritiere.

Il estoit d'un grand cœur, et remply d'entreprises, lesquelles il ne pouvoit exécuter à faute des moyens, pour lesquels il estoit fort changeant: car pour en avoir, il en prenoit de qui luy en donnoit: et pour ce, aisément, et souvent, il

rompit sa foy, comme il fit à nostre Roy Charles huitiesme, à son retour de son royaume de Naples, et au Roy Loüis XII, qu'il quitta, pour se joindre avec le Roy d'Angleterre; qui l'entretint en cette derniere guerre de Picardie, et la journée des Esperons, que dit l'histoire, et la moitié de son armée, voire toute jusques à son vivre et au train de sa maison.

Il eut cet heur de gagner sur nous deux batailles, celle de Guignegate, et celle des Esperons.

Il s'associa avec le Roy Loüis XII pour faire la guerre aux Vénitiens, que nostre Roy espoussetta bien à bon escient; et en peu de temps luy reconvra ses villes, qui tenoient de l'Empire, les luy rendit fort fidélement, sans que l'autre y fist de grands fraix du sien, ny grande assistance de sa personne, si-non, pour recouvrer Padouë, qu'il avoit laissé perdre: et pour la recouvrer, luy envoya Mr. de la Pallisse, avec une gentille armée et bien délibérée; mais luy n'y demeura gueres, bien que le siege durast deux mois et quelques jours. Car estant sur le point de donner l'assaut et de l'emporter, il n'y voulut employer que les François, (pensez pour s'en deffaire mieux,) et sur ce espargner ses grands Seigneurs et Gentils-Hommes Allemands. Voyez le Roman de Monsieur de Bayard, qui en parle mieux que tout autre livre que j'ay veu, et du levement de ce siege, et comme le-dit Empereur usa de son accoustumée libéralité envers Monsieur de la Pallisse, Lieutenant pour nostre Roy, et envers les principaux capitaines qui y estoient.

Il estoit fort loüé de ses libéralitez (dit le *livre*,) et qu'il n'estoit possible de trouver un *Prince* plus libéral et bon, selon sa puissance.

Un mal (dit-il) avoit-il en luy, c'est qu'il ne se pouvoit fier en personne, et tenoit à part luy ses entreprises si secretes, que cela luy avoit apporté beaucoup de dommage en sa vie ; et qu'en ce voyage et siege de Padouë, cela luy nuisit par trop, pour s'estre fié en un seul Segnor Constantin, Grec, qui le gouvernoit et le trahissoit, comme mondit Sieur de la Pallisse le voulut combattre sur cela.

Or, c'est assez parlé de cet Empereur, lequel nous fit bien du mal tant qu'il vesquit, et par sa personne, et par ses menées : et qui fut cause du hasard de la bataille de Ravenne ; car il manda à tous les Allemands, qui estoient dans notre camp, de se retirer, sur peine de rebellion. Il n'y eut que le bon capitaine Jacob, qui tint bon, et fut fort fidele à nostre Roy : j'en parle ailleurs. Car il estoit aymé et redouté en son Empire, bien qu'il ne fust jamais couronné Empereur de trois Couronnes.

DISCOURS

DISCOURS SECOND.

FERDINAND I, *et* MAXIMILIAN II, *Empereurs.*

OR, c'est assez. Pour venir à l'Empereur FERDINAND, frere de Charles et Roy des Romains, qu'il avoit fait tel avec difficulté; ce qui luy ouvrit le chemin pour l'Empire, et aussi pour la résignation qu'il luy en fit ratifier par elle. Messieurs les Electeurs, qui l'aymoient et l'estimoient, jusques-là, que d'autres fois les Protestants l'avoient esleu pour principal arbitre, voire total, sur les différends entr'eux et l'Empereur Charles.

Le Pape Paul IV, dit Caraffe, se voulut lors opposer à cette élection, à cause de la hayne qu'il portoit à la maison d'Austriche; fondant ses raisons que les Electeurs Protestants ne devoient estre reçus aux élections des Empereurs, ny estre Electeurs, à cause de leur religion hérétique: mais il fallut qu'il passast par-là. Et qu'eust-il fait? De s'armer contre l'Allemagne, cela luy estoit deffendu, s'il ne se fust armé des armes spirituelles, qui sont censures et fulminations: mais les autres s'en soucient beaucoup! Il me souvient que de mon jeune temps, cela se disoit pour lors, et ainsi qu'il se trouve par escrit.

A cette nouvelle élection de l'Empereur, fut faite une Diete à Augsbourg, où tous les Princes d'Allemagne s'y trouverent, et où nostre Henry II y envoya une ambassade solemnelle, estant la coustume des grands, au changement d'estats et de personnes, de s'entrevisiter les uns les autres.

et de cette ambassade étoient les chefs Monsieur de Bourdillon, lieutenant du Roy en Champagne en l'absence de Monsieur de Nevers, et Monsieur de Marillac, archevesque de Vienne, grand et sçavant prélat, qui, du regne du Roy François, avoit esté fugitif à Constantinople, à cause de la nouvelle religion, dont il estoit à tort soupçonné; ce qui fut cause de son avancement, dont j'en parle ailleurs, et puis fut archevesque.

Cette ambassade du Roy ouye, qui luy offroit toute sorte d'amitié, et à tout l'Empire, trop discourtoisement fut respondu, que quand le Roy auroit fait restitution des villes impériales de Metz, Thoul et Verdun, qu'ils croiroient à ses paroles.

Monsieur de Marillac, qui estoit sublime à bien parler, ne faillit à leur bien repliquer, non pourtant si bravement comme eust fait Monsieur de Bourdillon, s'il eust eu la parole pareille, si en dit-il pourtant sa rastellée en bravant fort.

Sur ce, ils furent congédiés, et eux de retour en ayant fait leur rapport au Roy, il jura qu'il se repentoit cent fois de les y avoir envoyés, et fait de si honnestes offres qu'il leur avoit fait. En quoy il y songea pourtant à se tenir sur ses gardes en ses dites villes, et sur-tout à Metz, bien qu'on ne les craignist gueres. Car on n'avoit pas craint le frere, plus puissant, et plus grand homme de guerre, qui n'y avoit rien fait.

Après la mort du Roy Henry, le Roy François y envoya vers ledit Empereur, pour ce mesme sujet de visite que j'ay dit, le Seigneur de Montpezat, qu'on disoit à la Cour une très-belle charge et ambassade pour luy, pour estre jeune, et pour

n'estre gueres avancé en charges et grades, si non qu'il estoit simple lieutenant de la compagnie de Monsieur de Guise ; mais son capitaine, qui gouvernoit tout lors, luy valut cela ce coup. Dont en eschange, lors que les dix-huit chevaliers furent faits et Poissy par le petit Roy François XII (*), on passa la paille par le bec audit de Montpezat, qui estoit présent quand tous ses compagnons eurent cet ordre, et luy point ; d'autant qu'il avoit espousé la fille du marquis de Villars, aujourd'huy Madame de Mayne en secondes nopces, et avoit par ce moyen pris l'alliance de Montmorency, qui n'estoit pour lors trop aymé de la maison de Guise.

Et voilà la frasque qui fut donnée audit de Montpezat, en récompense de cette dite ambassade, lequel s'en acquitta fort bien ; car il avoit bonne façon, et parloit fort bien, et à toutes pareilles offres, qu'il fit de la part de son Roy à l'Empereur, il luy fit toute pareille response pour ces villes, et que luy et les Princes de l'Empire les vouloient avoir.

Il s'en retourna donc ainsi, après avoir esté bien traité de luy, et eut pour présent un beau buffet d'argent de la valeur de dix à douze mille francs, qu'il me montra à son retour à la Cour à Amboise, lors de la conjuration, et me conta le tout. Car nous estions fort proches parents, et me loua fort cet Empereur, tant pour les affaires d'estat que de guerre. Comme de vray, tant qu'il a esté Roy des Romains, il a fait tousjours bravement teste à ce grand Sultan Solyman, ores le guerroyant comme il pouvoit; ores l'amadouant par la trefve,

(*) A Poissy, par le petit Roy François II.

jusques-là que luy venant à l'empire, ledit Sultan luy envoya demander la trefve.

Si fut-il pourtant fort malheureux en ses guerres, faites par aucuns de ses lieutenants, comme par le Seigneur de Roquandolf, qui pourtant se monstra toujours brave et vaillant capitaine, mais malheureux, et qui assista fort bien à ce grand Comte Palatin au siege de Vienne.

Il eut aussi d'autres capitaines, bien qu'ils fussent bons, mais il fut aucunement malheureux en eux. Paul Jove en descrit assez, sans que j'en dise davantage.

Ce dit Empereur n'eut pas grand partage des biens de la Reyne sa mere, estant la coustume d'Espagne, que le tout va à l'aisné de la maison; ny rien de la Flandres; son aisné le traitant en cadet, et prenant tout pour luy, en gagnant l'amitié de ses braves soldats Espagnols, par le moyen desquels il coupoit et tailloit comme il vouloit: et toutesfois, s'il eust voulu, il l'eust bien brouillé en son état et empire; et s'il eust voulu s'allier et joindre avec les Princes Protestants, qui l'eussent fort desiré; car un brouillon ne recherche qu'à brouiller un autre.

Mais luy qui estoit sage et bien advisé, n'y voulut jamais entendre; considérant le mal et le deshonneur qui luy escherroit de la désunion de son bon frere, et que possible ce seroit la ruine de tous deux.

Aussi l'Empereur l'assistoit de ce qu'il pouvoit, et Ferdinand luy en rendoit de mesme; tesmoin le secours qu'il donna à Monsieur de Bourbon pour Pavie, et la prise de nostre Roy; ce qui servit fort à l'un, et nuisit fort à l'autre. L'Empereur

aussi luy ayda bien en ses royaumes de Bohême et de Hongrie.

Il n'estoit pas si brouillant et mouvant comme l'Empereur : il estoit plus froid, et tenoit cela de son ayeul Ferdinand; mais non pourtant si corrompu, mais plus homme-de-bien ; dont il emportoit (*) le nom, et l'Empereur de ce brave Charles son grand ayeul. Souvent ceux qui portent le nom de leurs ayeuls, leur ressemblent volontiers, comme je l'ay veu observer et en discourir à aucuns philosophes.

Ce Ferdinand, de mesme que son ayeul, porta ses cheveux tous longs, et ne les fit jamais couper, dont j'en fais ailleurs un plaisant conte.

Pour fin, cet Empereur Ferdinand vesquit et mourut en fort homme-de-bien.

Il se dit et se lit que l'Empereur Charles, après qu'il eut résigné son empire à son frere, comme quasi s'en repentant, il l'envoya prier de le résigner au Roy son fils, et fist ensorte que les Electeurs l'esleussent Empereur; et que meshuy, estant fort sur l'age, il devoit faire de mesme que luy, quitter le monde, et servir Dieu.

Le-dit Ferdinand fit response, qu'il en vouloit parler, ou faire parler, premiérement, à MAXIMILIAN son fils, et en sçavoir son opinion, lequel estoit Vice-Roy en Espagne, créé dès que le Roy Philippes alla prendre possession des Pays-Bas; de laquelle charge ons'estonna que l'Empereur l'en avoit chargé, puisque Ferdinand son pere n'avoit rien eu du bien de sa mere de par de-là. Mais il fut si sage, qu'il n'y voulut faire aucune révolte, ny semblant d'en avoir du ressentiment;

(*) En portoit.

fust ou qu'il craignist la grande force et la fortune de l'Empereur, ou que sa femme, fille de l'Empereur, très-sage et vertueuse princesse, l'en empeschast.

Enfin, Ferdinand ayant fait venir son fils vers luy, et luy ayant conféré cette proposition de l'Empereur son frere, pour cette résignation du pere à son fils, il luy fit cette response belle et bonne; qu'il le prioit de ne s'en deffaire point, et qu'il le gardast encore; et que pour luy, il n'en vouloit quitter sa part à son cousin; et qu'il avoit le cœur assez haut et l'estomach assez bon, pour digérer et avaller ce grand morceau, aussi-bien que son coûsin: comme de fait, après la mort de Ferdinand son pere, les Electeurs ne faillirent point à l'eslire Empereur, le connoissant très-valeureux, vertueux, et fort digne à gouverner cet empire.

Ainsi l'ay-je ouy dire à nostre Roy Henry III, qui disoit que c'estoit le Prince du monde à qui il desiroit le plus de ressembler, et qui lui revenoit le mieux.

Il avoit raison, en ayant fait preuve grande de sa vertu et de sa foy magnanime: lors qu'estant party de Pologne à la desrobée et à grandes traites, il se vint jetter quasi par maniere de dire entre ses bras à sauveté: il l'y reçut et le traita très-honorablement, non pas seulement en Empereur, ny en compagnon, mais en luy déférant beaucoup. Et bien qu'il fust fort poussé et persuadé des Princes d'Allemagne, sur la remise des villes impériales, rien pour cela, il ne lui en parla que fort peu, et comme frere.

Il ne faut point douter que s'il eut repris le chemin de s'en aller par l'Allemagne, qu'il n'eut esté retenu par les autres Princes Allemands;

mais il lui assista fort bien d'un autre chemin, vers la Carinthie et ailleurs.

En quoy il monstra bien sa magnanimité et sa sincere conscience, qui d'ordinaire est fort légere et de petit poids en la balance des Roys et des Princes, (dit-on) en choses où il y va de l'ambition et du profit.

Il a supporté, comme son pere, de grandes guerres durant son empire, et en tout il s'est monstré un très-sage et vaillant capitaine. Surtout lors que ce grand Sultan Solyman vint pour sa derniere main en personne, et avec de très-grandes forces, luy mettre le siege devant Ziget, dont il ne s'en estonna pas, mais bravement se mit en campagne pour luy livrer bataille, s'il fust venu à propos, ayant assemblé une fort belle et gaillarde armée, non pareille pourtant à celle de son ennemy, qui montoit à plus de cent mille hommes. Il fut pourtant si bien assisté des Princes d'Allemagne, des Italiens, et autres, tant d'hommes que d'argent, qu'il montra bien par-là qu'il estoit fort aymé, et avoit une grande créance parmy les chrestiens.

Monsieur le Duc de Ferrare, très-brave et vaillant Prince, qui avoit espousé sa sœur (grand dommage, certes, de quoy il ne laissa après luy de sa noble et généreuse race) sans y envoyer, l'alla trouver en personne. Il lui mena quatre cent Gentils-Hommes volontaires, qu'on nomme-là adventuriers, trois à quatre cent arquebusiers à cheval, deux cent chevaux-légers, et cent hommes d'armes, payés, fut ou d'argent du sien, ou de celuy du Roy de France; ayant, tant qu'il a vescu, tenu de luy cent hommes d'armes de ses ordonnances souldoyés.

Monsieur de Guise, son nepveu, lors fort jeune, l'alla trouver pour son plaisir, avec une noblesse Françoise.

Pour fin, ce brave Empereur fit si bien, qu'il se dira d'ici à mille ans, que, dessous luy et son empire, le plus grand Prince en tout et Monarque des Othomans, voire du monde, mourut en ce siege de Ziget, renommé à jamais par sa belle mort et très-honorable, n'ayant voulu mourir ailleurs (dit-il) qu'au milieu de l'exercice qu'il avoit toujours aymé et mené en sa vie.

Qui voudra plus au long sçavoir les faits et les belles loüanges du pere et fils, Ferdinand et Maximilian, en trouvera prou par les livres qui ont esté escrits de leurs valeurs, qu'ils ont montrées aux guerres de Hongrie, de Bohême, de Pologne et de Transilvanie, tant faites de leurs mains, que de leurs braves capitaines : par-quoy je n'en parle plus.

DISCOURS TROISIESME.

RODOLPHE,

Empereur.

L'EMPEREUR RODOLPHE, qui regne aujourd'huy, bien qu'il n'ait esté souvent en campagne comme ses prédécesseurs, si a il monstré avoir du courage et de l'esprit, et ne s'est point estonné ; car il a esté fort traversé quasi tous les ans.

Il luy a fallu supporter de grandes forces, que le Grand-Turc luy a jetté sur les bras, ores vainqueur, ores vaincu et battu : et sur-tout il ne

s'est point estonné des grandes menaces et préparatifs qu'il a faits sur Vienne, de laquelle il ne fut jamais si voisin qu'il est à cette heure, dont Dieu le garde de la prise.

Enfin, cet Empereur a bien pourvu à tout son fait, que Dieu l'a préservé des grands coups, ayant esté assisté de bons et grands capitaines.

Je n'en parle plus; car il s'en est fait plusieurs livres, et s'en fait tous les jours, des belles guerres qui s'y sont faites, et s'y font encore; pour lesquelles s'en sont faites, et se font souvent, par le mandement de Sa Sainteté, des Jubilez, des belles dévotions, prieres et processions.

Et il a esté fort bien servi et assisté de bons et braves capitaines Allemands, Italiens, Hongrois, Bohesmiens, Albanois et autres; et surtout de ces deux braves capitaines : l'un, ce brave Charles, Comte de Mansfeld, qui, s'estant très-bien façonné aux guerres de Flandres, de France et autres, monstra bien ce qu'il avoit appris et sçavoit faire; j'en parle ailleurs : l'autre, Monsieur le Duc de Mercœure, brave, vaillant et hazardeux Prince certes, dont j'en parle aussi ailleurs en son discours à part.

Je les laisse donc-là à cette heure, pour venir à ce grand Duc d'Albe, que l'Empereur cy-devant a mis et colloqué avec les trois grands capitaines (*).

(*) Voyez ci-devant, page 6.

DISCOURS QUATRIESME.

LE GRAND DUC D'ALBE.

CE grand DUC D'ALBE donc suivit l'Empereur son maistre, tant en ses guerres qu'il commença, qu'en celles qu'il paracheva avec luy.

Il eut cet honneur, à la retraite de son voyage de Hongrie vers l'Italie, l'Empereur menant l'avant-garde, de mener l'arriere-garde, avec les Lansquenets et la cavallerie Espagnole : et le marquis du Guast menoit la bataille, avec l'infanterie Espagnole, et les chevaliers de la garde. Avec l'Empereur estoit Ferdinand de Gonzague, avec les chevaux-légers, desquels il estoit général.

J'ay ouy raconter à une grande Dame de la Cour, où elle estoit pour lors du passage de l'Empereur par la France. Il luy monstroit grande amitié et faveur, et qu'il paroissoit de bonne façon, mais fort froid et retiré, et qui ne s'avançoit pas tant que le Peloux, brave Gentil-Homme François, qui avoit suivy Monsieur de Bourbon en sa desfortune ; mais il se monstroit lors plus entrant et plus bravasche que le Duc d'Albe, bien qu'il fust de belle façon, comme j'ay dit, et de belle et haute taille.

Si bien que l'Empereur disoit quelques fois aux Dames qu'il entretenoit : *Voilà le Duc d'Albe que j'ayme bien : il est encore jeune ;* (bien qu'il se monstrast vers l'age de trente ans ;) *il n'a pas encore veu ce qu'il luy faut : mais je vous asseure*

qu'il sera un jour un grand homme de guerre ; car il est de fort bonne et valeureuse race : aussi a il un bon commencement, et je l'avanceray selon ses mérites, desquels j'ay bonne espérance. Je voudrois qu'il ressemblast un peu le Peloux d'une chose, qu'il fust plus entrant qu'il n'est en campagne. Car le Peloux sçait aller, venir, et veut entrer partout. Aussi est-il un François bouillant et effronté : l'autre est un Espagnol froid et discret.

Dont ne faut douter, que le Peloux ne le fit à dessein, possible par l'advis et commandement du maistre : parce qu'il avoit de fort bonnes parties en luy, mais principalement pour monstrer, comme bravasche et présompteux, à son Roy, comme à toute sa Cour et sa nation, que, pour les avoir quittés, pris et choisy un autre party estranger, et un autre maistre le plus grand de la chrestienté, il ne se soucioit gueres de la France, ny du Roy non plus : aussi l'Empereur luy faisoit fort bonne chere.

Bref, il paroissoit et bravoit fort ; possible aussi pour cet artifice, et pour monstrer et faire venir l'envie à d'autres Gentils-Hommes François de le suivre ; que puisqu'il traitoit si bien les pauvres bannis de Monsieur de Bourbon, il en feroit de mesme aux autres, s'ils s'y vouloient retirer.

Quelle gloire et présomption estoit-ce à ce fugitif et dénaturé François, de faire telle parade de sa faveur devant son Roy et ses compagnons du pays, ausquels il ne celoit sa fortune, qu'il leur faisoit encore plus grande qu'elle n'estoit.

Cette Dame disoit, que le Roy en avoit quelque petit despit en soy, mais il le cachoit.

Je croy qu'il y a force gens, mauvais Fran-

çois, qui voudroient estre bannis à ce prix.

Le-dit Peloux aussi servoit son maistre en ses amours ; car le Roy son bon frere luy voulut faire chere entiere, pour luy faire servir une belle et honneste Dame de la Cour, pour lors en tirer ce qu'il voulut, dont il en a laissé une race après luy.

J'ay veu le portrait dudit le Peloux, dans le cabinet de Madame de Fontaines de Chalandray, estant fille pour lors de la Reyne Eleonor, et la disoit-on la belle Torcy ; qu'elle me loüoit fort. Aussi monstroit-il une belle représentation d'un galant homme : mouricaut pourtant, ressemblant un peu à son frere, que j'ay veu lieutenant du Mareschal de Brissac, en sa compagnie de Gens d'armes, qui estoit certes un brave et vaillant capitaine, et qui n'en devoit rien à son frere.

Mais pour retourner au Duc d'Albe, il faut croire que, dès-lors qu'il se mit aux guerres, il ne chauma pas d'en apprendre et d'en faire valoir de bonnes leçons en toutes ces belles expéditions qu'il a faites en ses lieutenances générales, qu'il a eu de ses maistres à part, ou sous leurs personnes, en la guerre d'Allemagne, d'Italie, de Lombardie ; en Piedmont, au Royaume de Naples, en Flandres, et de frais en la conqueste du Portugal.

Bref, en tant de lieux le nom du Duc d'Albe s'est tant fait entendre, que rien que le Duc d'Albe n'oyt-on encore que resonner par la chrestienté : et il est mort en réputation d'avoir esté un grand capitaine, et d'avoir peu failly sous ses charges, en despit du Dieu Mars, qui est un Dieu fort traistre et ambigu, qui fait souvent broncher lourdement ceux qui le suivent.

Il eut cet heur et honneur, en la bataille des

Protestants, d'avoir très-bien combattu, et bien commandé en l'avant-garde avec Monsieur de Savoye, qui commandoit aussi; mais il estoit encore fort jeune. Aussi l'Empereur le luy associa pour estre vieux capitaine.

Il monta ce jour-là sur un cheval d'Espagne tout blanc, armé tout à blanc, et de grandes et longues plumes blanches, qui luy pendoient sur sa salade, et sur les espaules bien bas.

Il monstroit bien par-là qu'il vouloit se signaler, et paroistre par-dessus les autres, comme il fit, tant par ses belles enseignes, que par sa prouesse qu'il monstra ce jour-là; et fut si heureux encore, que le Duc de Saxe fut pris, près de luy, qu'il le mena et le présenta le premier à l'Empereur (beau présent certes, et digne de bonne récompense) avec les autres qui y avoient aydé.

Il eut un peu de malheur en Piedmont. Car l'Empereur et le Roy d'Angleterre l'y ayant envoyé, voire en toute l'Italie, pour général, avec une fort grosse et belle armée, et très-bien garnie de tout ce qu'il luy falloit, tant de gens de guerre que grand attirail d'artillerie, et sur-tout de si grande quantité de pyonniers, pour, à la mode des Turcs, remuer de grandes terres, et combler des fossez de bois et fascines, qu'il brava et asseura, non pas seulement de lever le siege de Vulpian, mais de reconquerir en peu de temps tout le Piedmont, ainsi que je l'ay ouy raconter à des vieux capitaines François et Estrangers, qui y estoient de ce temps. Mais tant s'en fallut, qu'il ne peut pas prendre Sentia, qu'il assiégea, où Monsieur de Bonnivet, colonel de l'infanterie Françoise, s'estoit jetté dedans, avec Ludovic de Birague, et autres grands capitaines dont j'en

parle ailleurs ; et fut si bien deffendu, qu'il en leva le siege. Dont il n'en fut pas trop loué ; car la place ne venoit que d'estre fortifiée de frais et à la haste.

Il eut encore ce malheur, qu'à sa barbe, ce brave entrepreneur, et aussi bon exécuteur, Monsieur de Salvoyson, luy enleva Montcalve par escallade.

L'on le dit en ce voyage malheureux, mais non qu'il faillist à sa charge et y perdist sa réputation. Car pour une si petite tache, il la rabilla fort bien vers le Royaume de Naples, et vers Rome contre le Pape, lors qu'il fit bravement contre ce grand capitaine Monsieur de Guise, quand il luy rompit ses desseins et ceux du Pape, qu'il eust bien fasché dans sa ville de Rome, voire pris, disoit-on lors comme je l'ay ouy dire dans Rome mesme, s'il eust voulu. Mais il eut respect au St. Siege, pour n'estre blasmé d'une telle entreprise et prise, comme fut celle du Prince d'Orange pour celle du Pape Clément ; dont j'ay ouy dire encore, que l'Empereur ne fut pas pourtant trop content de ce respect, et qu'il devoit avoir passé plus outre, selon sa devise ; et que la gloire eut esté à jamais immortelle pour luy, que d'avoir pris deux Papes.

S'il se monstra-là donc trop respectueux, il se monstra bien de l'autre costé fort sage et advisé, d'avoir rompu les feux et furies de cette armée dudit Monsieur de Guise, si délibérée et fraische, qu'elle ne demandoit que de combattre.

Mais comme un Fabius Maximus, par sa cunctation et son temporisement, il fit aller nos feux en vapeurs et fumées. Toutesfois, il ne faut point douter, que si le Pape n'eut point failly audit Monsieur de Guise, et à sa promesse, les

choses ne fussent pas allées ainsi : et disoit tout le monde alors, qu'il fust demeuré quelque chose dudit Duc, et luy eust fallu se retirer viste dans Naples ; j'en parle ailleurs.

Ils se connoissoient tous deux, et à bonnes enseignes, dès le siege de Metz, où ledit Duc estoit lieutenant de l'Empereur en cette armée, et en toutes les expéditions qui se firent-là : et pour ce, Monsieur de Guise ne le craignoit gueres, ny là, ny ailleurs.

Quand deux grands capitaines comme ces deux-là, se sont tastez une fois en tels hazards, sieges, combats et rencontres, celuy qui a eu du pire, comme l'eut cette fois l'Empereur et le Duc son lieutenant, volontiers ils en craignent la seconde touche.

Bref, il n'y alla rien pour ce coup, en ce voyage d'Italie, ny de l'un, ny de l'autre : et comme deux braves combattants en une estocade, après qu'ils ont bien fait leur devoir, viennent à estre séparez par les juges et mareschaux-de-camp, se retirent avec égal honneur, ainsi firent ces deux grands capitaines.

Long-temps après, vint la guerre de Flandres contre les rebelles, qui se faisoient appeller *les Gueux*, sot nom pourtant et malheureux ! Le Roy son maistre l'y envoya son lieutenant, et encore son général, où il passa gentiment, non avec un grand embarras, ny multitude confuse, de gens de guerre, mais se chargea seulement d'une petite et gentille troupe de braves et vaillants soldats, bien choisis des Terzes de Lombardie, de Naples, de Sicile, de Sardaigne, et d'une partie de celuy de la Goulette, montant le tout à dix mille hommes de pied, tous vieux et aguerris

soldats ; tant bien en point d'habillements et d'armes, la pluspart dorées, et l'autre gravées, qu'on les prenoit plustost pour capitaines que pour soldats : et il fut le premier qui leur donna en main des gros mousquets, et que l'on vit les premiers en la guerre et parmy les compagnies ; et n'en avions point veu encore parmy leurs bandes, lors que nous allasmes pour le secours de Malthe, dont depuis nous en avons pris l'usage parmy nos bandes, mais avec de grandes difficultez à y accoustumer nos soldats, comme j'en parle ailleurs au livre de colonels.

Et ces mousquets estonnerent fort les Flamands, quand ils les sentirent sonner à leurs oreilles ; car ils n'en avoient veu non plus que nous : et ceux qui les portoient, on les nommoit Mousquetaires, très-bien appointez et respectez, jusques à avoir de grands et forts goujats, qui les leur portoient, et avoient quatre ducats de paye ; et ils ne les leur portoient qu'en cheminant par pays : mais quand ce venoit en une faction, ou marchants en bataille, ou entrants en garde ou en quelques villes, ils les prenoient. Et vous eussiés dit que c'estoient des Princes, tant ils estoient rogues, et marchoient arrogamment et de belle grace : et à l'occasion de quelque combat ou escarmouche, vous eussiés ouy crier ces mots par grand respect : *Salgan, salgan, los Mosqueteros afuera, afuera ; adelante los Mosqueteros* (*). Soudain, on leur faisoit place, et estoient respectez, voire plus que capitaines pour lors, à cause de la nouveauté, ainsi que toute nouveauté plaist.

(*) C'est-à-dire, *Que les Mousquetaires sortent et marchent en avant.*

Je les vis alors passant par la Lorraine, et les y allay voir exprès en poste; tant pour leur renom, qui en resonnoit et retentissoit par-tout, que pour y revoir aucuns capitaines et soldats, que j'avois veu et conneu en l'armée que le Roy d'Espagne avoit envoyée à Malthe, Monsieur le Marquis de Pesquayre en estant le général; et n'y avoit qu'un an quasi que je les y avois veus. J'y en vis plusieurs, qui me reconnurent avec force caresses gentilles et militaires, et à l'Espagnolle. Car je parlois lors Espagnol aussi-bien que François : et vous diray que, sans la seconde guerre civile que je voyois se préparer, j'allois avec eux; et avois desbauché un Gentil-Homme Provençal, nommé Valon, gentil et vaillant compagnon, mon grand amy, (il mourut à la Roche la Bellie à l'escarmouche et prise de Monsieur Strozzy; j'en parle ailleurs : il estoit à Monsieur d'Anjou, frere du Roy) pour aller tous deux ensemble. Car j'avois fait la révérence au Duc d'Albe, qui me reconnut, et me fit fort bonne chere; parce qu'il m'avoit présenté quelques années devant au Roy d'Espagne à Madrid, par la priere de cette bonne et généreuse Princesse la Reyne d'Espagne, à mon retour du voyage du Pignon de Velez en Barbarie et de Portugal, et que je l'avois aussi veu et salué à Bayonne, à l'entreveuë du Roy et des Reynes.

Or, pour retourner encore à cette gentille et gaillarde armée, elle estoit composée, comme j'ay dit, du Terze de Naples, dix-neuf enseignes, maistre-de-camp Dom Sanche de Leve; du Terze de Sicile, dix enseignes, maistre de-camp Julian Romero, que j'avois fort connu, comme j'en parle ailleurs; du Terze de Sardaigne, dix enseignes, maistre-de-camp Dom Gonzale de

Bracamont ; du Terze de Lombardie, dix enseignes, maistre-de-camp Dom Sanche de Londogna. Et pour maistre-de-camp général, ou pour mieux dire, colonel-commandant à tous (car tel l'avoit esleu le Duc d'Albe) Chiapin Vitelly, gentil-homme Italien, très-grand et advisé capitaine, dont je parle ailleurs. Grand cas pourtant, que les Espagnols souffrirent un Italien leur commander en telle dignité. Mais ils le permirent, estant choisi de leur brave général, et qu'ils le trouverent fort capable, doux, et gracieux, et qui leur sçavoit commander gracieusement et de grace : j'en parle ailleurs.

Le grand-prieur, Dom Hernand, son fils bastard, estoit général de la cavallerie, composée de quatorze compagnies de lanciers, et quatre d'harquebusiers à cheval, que depuis on a appellés parmy eux et nous, carabins. De plus, il y avoit quatre cent Courtisannes à cheval, belles et braves comme Princesses, et huit cent à pied, bien à point aussi.

Ce grand-prieur estoit fort aymé de son pere, autant que ses enfants légitimes : aussi estoit-il homme de grande valeur et mérite. Il fut pris aux premieres guerres, par le bastard du Roy de Navarre, se tenant à la Roche-foucault, et y faisant ses courses et retraites, par l'assistance de Madame la Comtesse de la Roche, mais aussi tost eslargy; car la paix avoit esté faite devant Orléans, et la Cour retirée à Amboise : où je vis la Reyne fort en colere de cette prise, contre Monsieur le Prince et le Comte de la Roche-foucault ; et elle parla bien à eux, lesquels aussi-tost manderent qu'on le laschast, ce qui fut fait, et vint audit Amboise trouver le Roy et la Reyne, qui se

monstroit avoir bonne façon, et fit gentiment sa charge. Du depuis, je le vis à Malthe, où fut notée une chose, que le Grand-Maistre, qui se fait-là respecter quasi plus qu'un Roy, et tous luy déferent tout de mesme, et parlent à luy avec toutes révérences, tousjours la teste descouverte : mais cela ne faisoit pas le-dit grand-prieur, que Monsieur le grand-maistre ne le fist aussi-tost couvrir, et luy déféra beaucoup. Plusieurs noteront (*) cela, aussi-bien comme moy.

Or pour faire fin à cette belle armée, que ce Duc amena en Flandres, il fit si bien par la valeur de luy et d'elle, et rangea si bien les Flamands à leur devoir et obéyssance, qu'il s'en fit ériger une statuë de bronze, en signe de triomphe et trophée, qui fut posée à la grande place d'Anvers, s'estant donné et attribué un titre en grec, qui vouloit autant dire que *glorieux* et *superbe*. Du depuis, ceux d'Anvers, estant les plus forts, l'abbatirent, et rompirent en mille pieces. Il eut encore un autre trophée, que le bon Pape Pie Quinte luy envoya, une salade et une espée benite, qui est un présent et honneur, qui a accoustumé d'estre donné par les Papes aux grands princes et illustres capitaines, qui ont bravement combattu pour le soustien de l'Eglise, et en sont sortis victorieux. Ainsi que fit de mesme Paul III, de la maison de Farnese, à l'Empereur Charles après sa victoire des Protestants, et après avoir triomphé d'eux. Et comme fit aussi devant tous eux le Pape Jule II, à l'endroit des Suisses, y adjoustant de plus l'estendart général de l'église, les baptisant par le beau nom de restaurateurs

(*) Noterent.

et protecteurs de la sainte église. Autant de flatterie et de vanité pour eux, si le Roy François ne les eut bien battus à Marignan. Le Pape Paul IV, dit Caraffe, envoya, par son nepveu le Cardinal, au Roy Henry II, un chapeau, que j'ay veu, quasi fait à l'Albanoise, de drap d'or, et une espée dorée, pour luy demander secours, rompre la trefve, et faire la guerre; un don certes, qui fut très-malheureux pour la France.

Il est temps meshuy de finir le discours de ce grand Duc; mais auparavant, il faut dire comme il se retira en sa maison, où le Roy son maistre l'avoit confiné, pour quelque consentement d'un certain mariage clandestin, que son fils avoit fait en sa Cour ou ailleurs; si-bien que, sans ses grands services, il en eust pasty, tant ce Roy estoit grand observateur de la justice. Estant donc ainsi retiré, le Roy par un matin luy envoya un courrier, avec une fort petite simple lettre, qui contenoit ces mots : « Ne faillez, aussi-» tost la présente veue, de vous en aller en » telle part » : (Il me semble avoir ouy dire, que c'estoit à *Arojo del Puerco*, ou à *la Raya de Castilla et de Portugal*, où j'ay esté) « à un » tel jour. Vous y trouverez le rendez-vous de » toute mon armée, laquelle vous prendrez, et » la menerez droit et aussi-tost en Portugal, » pour me le conquester ». Ce qu'il fit sans s'arrester nullement sur son despit et mescontentement, ny sans faire la moindre difficulté du monde. Il voyoit bien à quel maistre il avoit à faire. Ha ! que je sçay beaucoup de princes, grands seigneurs, capitaines et gentils-hommes de par le monde, qui n'eussent pas esté si aisés à partir, et à s'appaiser ainsi si malcontents.

Il eust bien fallu plus d'un courrier, et plus d'une simple lettre. J'en ay bien veu des exemples.

Ce grand Duc donc, sans aucun respect de serment, d'injure et mescontentement, s'achemine et fait sa conqueste si prestement et heureusement, que son maistre se contenta fort de luy, et s'en fit Roy paisible, comme nous avons veu, et le voyons encore.

Voilà comme il a bien servy le fils, comme il avoit bien servy le pere l'Empereur, duquel il n'en parloit jamais que la larme à l'œil, le regrettant extresmement, et le servant de pure et vraye affection; non de telle qu'il faisoit le fils, lequel, disoit-on, il servoit comme quasi par contrainte.

J'ay ouy raconter à un religieux Espagnol, très-habile homme, que ce grand Duc, avant que de mourir, se sentit atteint, en sa conscience, des cruautez qu'il avoit fait, ou fait faire, en Flandres; dont il s'en confessa et en monstra une grande contrition, et appréhendoit que son ame n'en pastist. Ce qui estant rapporté au Roy d'Espagne, il luy manda, pour un grand réconfort, que quant à celles qu'il avoit exercées par l'espée de sa justice, qu'il ne s'en mist autrement en peine, car il les porteroit toutes sur soy et sur son ame; mais quant aux autres, qu'il avoit faites par l'espée de guerre, que c'estoit à luy d'y penser, et d'en respondre en son propre et privé nom.

Quel réconfort pour la fin de ses jours! Jule César n'en fit pas de mesme à l'endroit de ses soldats, le jour avant la bataille de Pharsale, dans la harangue que Lucian (*) nous représente, où

(*) Lucain.

il les prie et leur remonstre leur devoir; et tant qu'ils demeneront les mains, qu'ils n'ayent devant eux nulle image de pitié. *Tuez tout* (leur dit-il) *n'espargnez ny peres, freres, cousins, ny aucuns de vos proches, sans aucun respect ny pardon : je prens tout sur ma coulpe et sur mon blasme.* Le Roy d'Espagne n'avoit garde d'en dire de mesme du-dit Duc : car il sçavoit bien que l'un et l'autre en avoient trop fait, et que les diables leur pourroient joüer d'une trousse en cachette. Et par ainsi, se deschargeant l'un sur l'autre, qui auroit moins de charge, se sauveroit plus aisément d'eux. Voilà ce que m'en dit ce bon religieux de l'un et de l'autre. Enfin, ce grand capitaine mourut en l'age de quatre-vingt ans ou plus, chargé de force chapeaux de victoires, de triomphes, et de trophées : monstrant, jettant, et produisant encore en son vieux tronc tousjours quelques petits jettons verds, vigoureux, et tous généreux ; ny plus ny moins qu'un beau verd et vieux arbre jette de ses racines quelques gentils et verds arbrisseaux, qui monstrent bien qu'il a esté autresfois l'honneur d'une grande forest, ainsi que ce grand Duc l'a esté de son pays d'Espagne : lequel, outre ses vaillantises, proüesses, et sages conduites, je puis dire que ce seigneur, tout vieil qu'il estoit, monstroit bien une bonne grace et belle apparence en toutes ses actions.

Il fut un des principaux conducteurs à l'entreveuë de Bayonne, de la Reyne d'Espagne sa bonne maistresse, là où il fut veu par tous les seigneurs François, et autres grands et petits, et les Dames, en grande admiration en tous les combats à la barriere, et ès courses de bagues, qui se firent-là. Le Roy Charles l'avoit esleu pour

un de ses mareschaux-de-champ, avec Monsieur le Connestable. Il faisoit beau voir ces deux braves et honorables vieillards en ces honorables charges. Et ils monstroient bien, qu'en un bon jour de guerre, ils avoient sceu mieux faire et à bon escient, qu'en un feint et de plaisir. Monsieur le Connestable déféroit tousjours à son compagnon, comme à l'estranger; et la raison et l'usage le vouloient ainsi.

Le Duc d'Albe servoit le Roy avec autant de respect et révérence, comme si c'eust esté son Roy, luy donnant sa lance, la luy prenant, luy donnant sa pique, son espée, luy accoustrant son habillement de teste, et ses autres armes, comme craignant qu'il ne luy arrivast le mesme inconvénient qu'au Roy son pere (qu'il avoit veu mourir,) tant il estoit soigneux de sa personne, disoit-il. Chacun l'en loüoit fort aussi. La Reyne, sa bonne sœur, le luy avoit recommandé, ce qu'il n'aymoit pas mieux.

Il aymoit le Roy naturellement; car bien qu'il fust fort jeune alors, il en présageoit de grandes valeurs et vertus, qui luy escherroient un jour: comme de vray elles luy fussent escheues, sans la mort qui le print avant le temps.

Le Roy luy faisoit des demandes de ses guerres passées et de l'Empereur, qu'il s'estonnoit merveilleusement de son vif esprit et de son bon jugement, comme certes il l'avoit. Je vous laisse à penser, s'il eut eu plus longue durée, ce qu'il eust esté. J'en parle davantage en sa vie.

Le Roy l'honnoroit fort (en tenant sa petite grandeur pourtant, comme s'il eust esté plus en age,) pour l'honneur qu'il portoit à la Reyne sa

maistresse. Certes, il estoit grand, fut ou qu'il se tinst sur sa chaire derriere elle, quand elle estoit à la table, ou qu'il l'accompagnast en marchant, ou parlast à elle, tousjours la teste descouverte, bien qu'elle lepriast souvent de se couvrir; car c'estoit la mesme honnesteté et douceur. Aussi estoit-elle toute noble Françoise, comme j'en parle en sa vie (1).

A tant, c'est assez parlé de ce grand capitaine; car j'en parle encore en plusieurs endroits de mes livres. Meshuy, il est temps de finir, en disant, que deux braves vieux soldats me dirent une fois parlant de luy : *Ha ! Segnor, el buen padre de los soldados es muetto* (2). Aussi en sa vie leur a il donné de bonnes lippées, et de bons moyens pour gagner la piece d'argent ; et mesme aux curées de la Flandre. Et ils me disoient encore, qu'ils s'y estoient veus, pour ce coup, leur estre deues dix-huit payes, sans jamais s'en estre mutinez : aussi n'en perdirent-ils pas une. Quelle créance parmy eux, et quelle providence au chef!

Il partit d'avec eux en grands regrets, quand il laissa sa place au grand Commandeur de Castille, qu'ils n'aymerent pas tant ; mais si fut-il bon capitaine. Il n'en faut autre preuve que la bataille de Lépante, le Roy d'Espagne l'ayant donné à Dom Juan d'Austriche pour l'un de ses principaux conseillers, et combattants près de sa personne, où il fut plus heureux qu'en Flandre, où les choses commencerent un peu à changer ; dont je m'en rapporte à ceux qui les ont veues : c'est chose de frais faite.

(1) Tome II, Discours IV.

(2) C'est-à-dire, *Ha ! Monsieur, le bon pere des soldats est mort.*

DISCOURS CINQUIESME.

FERDINAND, *Roy d'Arragon; et l'ancien Duc* D'ALBE.

OR d'autant, comme j'ay dit, que je veux commencer par les Espagnols, et puis finir par nos François, je vay donner un peu au Roy FERDINAND D'ARRAGON, duquel bien que les histoires de ce temps disent, et le tient-on encore parmy les Espagnols, qu'il n'a pas fait de grands combats ny de grandes guerres de sa main, ç'a esté un Roy fort excellent en vertus et en sages conseils.

Et si constamment, disent les histoires, il eust gardé ce qu'il promettoit, on n'eust trouvé gueres à redire en lui; mais il ne se soucioit pas de rompre sa foy, pourveu qu'il en tirast du profit. Il le monstra au Roy Charles Huit, qui, avant son voyage de Naples, avoit traité et juré avec luy solemnellement, et pour ce luy avoit quitté la Comté de Roussillon. Il s'alla en un tournemain liguer contre luy, avec ceux qui luy cuiderent oster la vie à la bataille de Fornoue, s'il ne se fut bien deffendu.

Il vendit après son pauvre oncle Fréderic, comme à beaux deniers comptants, au Roy Loüis XII, partagerent son Royaume et sa despouille, et le chasserent de son bien.

Il la rendit tout de mesme audit Roy Loüis XII; car pour une querelle légere et faite à propos, il prit subjet de le chasser du tout hors du Royaume, et prendre tout pour lui.

Voilà comme il faisoit bon marché de sa foy.

Aussi lisez Philippes de Commines : vous y verrez les punitions que Dieu luy envoya. Encore en fut-il quitte à bon marché ; car il le devoit despouiller, comme il avoit despouillé les autres.

On le disoit fort tenant en sa despense ; et pourtant, quand il fut mort, on ne luy trouva grand amas de trésors.

Il est vray aussi qu'il soustint de grandes guerres, et contre les François, et contre les Mores de Barbarie et de Grenade, qu'ils avoient tenue plus de huit cent ans, et à ses portes : réduisant ce beau Royaume, et l'unissant à celuy de Castille. Ce qui fut certes une œuvre bien pie et sainte ; et croy que Dieu luy en sceut plus de gré, que de s'attaquer à nos Roys de France très-sacrez. Et à cette sainte entreprise disoit-on que la Reyne Isabelle de Castille, l'y avoit autant ou plus poussé ; car c'estoit une fort dévote et religieuse Princesse ; et que luy, quel grand zele qu'il y eust, n'estoit dévotieux que par hypocrisie, couvrant ses actes et ambition par ce saint zele de religion, comme il prit le Royaume de Navarre par ce moyen.

Les entreprises et prises qu'il fit sur Oran, Alger, et autres places de Barbarie et de l'Afrique, luy rapporterent aussi bien de l'honneur et de la réputation.

Estant fils second du Roy Johan d'Arragon, il vint à la Couronne par la mort de son frere aisné, et fut Roy de Castille par sa femme Isabelle.

Il luy sont arrivez deux grands bonheurs tout-à-coup. Il fit faire la descouverte des Indes, par ce grand personnage Christophle Coulon, pour le zele saint de sa femme, qu'elle avoit à convertir ces pauvres gens, plus tenant des bestes

que des hommes, et luy le fit pour la convoitise d'avoir ce bel or, dont il en fit faire ces beaux doublons.

Il regna quarante ans assez heureusement : car s'il fut heureux d'un costé, il fut malheureux de l'autre ; parce qu'il perdit son fils unique, qui luy mourut, et sa fille Jeanne, par le moyen d'une mélancolie qui la prit après la mort de son mary le Roy Philippes, et deviut perdue de son sens et entendement, ayant laissé ses enfants jeunes, dont l'aisné n'avoit pas encore dix ans. Ce qui fut cause que ledit Ferdinand ne s'amusa gueres à Naples, où il estoit allé prendre possession, bien que le peuple de-là l'aymoit, et le tenoit en grand estime, et l'eûst fort voulu avoir-là ; et s'en retourna en Espagne, avec sa seconde femme Germaine de Foix, niepce du Roy Loüis XII, et sœur de ce brave Gaston de Foix : et passa à Savonne, où les deux Roys se virent par une grande admiration et contentement, à voir leur façon de faire et apparence feinte ou vraye, et avec grande joye de toute la grande assemblée qui se trouva-là pour voir cette entreveue bien estrange de ces deux Roys, qui un peu auparavant avoient esté si grands ennemis à se couper la gorge, et alors devenus si bons amis, et si bien reconciliés, non-seulement de par ce nouveau parentage et alliance, mais d'assoupissement de toutes haynes et offenses passées.

Nostre Roy l'alla voir le premier dans sa galere, par un pont de bois qu'il avoit fait faire tout exprès sur le port. Et puis Ferdinand descendit en terre, et nostre Roy le logea au chasteau, qu'il avoit fait préparer pour luy ; et le Roy à l'évesché.

La Reyne avoit son mary à la main droite, et son oncle à l'autre, tant brave et parée de pierreries et somptueux habillements que rien plus, et si fut trouvée fort glorieuse et altiere : j'en parle ailleurs.

Voilà un grand changement de haynes et de reconciliations ; mais toutes ces amitiés feintes ne durerent gueres. Car bien-tost après survinrent les affaires de la Romanie, et la bataille de Ravenne, où ce Roy Espagnol se banda totalement contre nostre Roy : et fiez-vous en telles reconciliations, voire en telles gens de légere foy !

J'ay ouy raconter à un grand personnage ancien, qui le tenoit de son pere, que plusieurs, en cette susdite entrevuë de Savonne, voyant ces deux Roys ensemble, allerent faire une comparaison de tous deux, comme par une certaine forme et maniere de sympathie. Tous deux avoient beaucoup de vertus et de valeur ; mais le nostre l'emportoit. Tous deux en premieres nopces espouserent deux belles, sages, et très honnestes princesses, nostre Roy, la Reyne Anne de Bretaigne, l'autre, Isabelle de Castille, deux très-riches héritieres, (car la Bretaigne, encore que ce ne fust qu'un Duché, valoit bien le Royaume de Castille ;) toutes deux fort magnanimes, libérales et entreprenantes ; toutes deux bien aymées de leurs maris, et de leurs peuples ; aussi fort regrettées après leur mort. Et puis ces deux Roys, pour la fin de leurs jours, et pour leur avancement à plustost mourir, espouserent deux secondes femmes, jeunes et belles princesses, qui les emporterent aussi-tost dans le tombeau.

Nostre Roy ne traisna gueres en sa maladie, qui l'emmena, et il mourut dans sa belle et noble

ville de Paris. Et Ferdinand traisna fort d'une longue indisposition, et mourut en un meschant village nommé Madrigalejo, (où j'ay esté,) allant avec sa femme et sa Cour à Seville, pour changer d'air.

Sa mort vint mal-à-propos, disoit-on lors, pour la France : car sans elle, son petit-fils Charles, du costé maternel, et le Roy François, se devoient entrevoir, et couper chemin à toutes les guerres qui vinrent après : possible n'estoit-il pas de besoin ; car il luy fallut aller en Espagne, en son nouveau Royaume, après la mort de son pere, pour y mettre ordre.

Nos François appelloient ce Roy Ferdinand, Jean Gipon (*), je ne sçay pour quelle dérision : mais il nous cousta bon, et nous fit bien du mal, et fut un grand Roy et sage.

Il envahit injustement le Royaume de Navarre au Roy Jean de Navarre, pour estre très-bon et très-loyal, et sous ombre de quelque excommunication, que le Pape Jule, ennemy de nostre Roy et de sa Couronne, (comme j'en parle ail-

(*) Peut-être comme qui diroit *Jean Commere*, dans la signification d'homme, qui partage avec sa femme les soins du ménage, et même l'autorité. *Gipon*, de l'italien *Giubone*, c'est ce que nous appellons *jupon* et *jupe*, suivant que c'est un homme ou une femme qui se sert de cet habillement. Au chap. XXV du IIIe livre de Rabelais, Panurge appelle *diable engiponné* le magicien Hertrippa. Les *Mémoires de du Bellai* sur l'an 1517, donnent le sobriquet de *Jean Gipon* au Roi d'Arragon Ferdinand, voulant par-là taxer ce Prince de s'être laissé gouverner par Isabelle, Reine de Castille, sa femme, dont il endossoit la *jupe*, pour ainsi dire, pendant qu'elle portoit les *chausses*. Charles du Moulin donne aussi deux fois la même épithete à ce Prince, num. 153 de son *Traité de la Monarchie des François*.

leurs) avoit fulminé et jetté en cette conqueste de Navarre.

Il s'ayda fort de FRÉDERIC, Duc d'Albe, oncle de nostre Duc d'Albe, dont j'ay parlé cy-devant ; et de cela je parle ailleurs.

Ce Fréderic donc le servit très-bien, l'ayant fait son lieutenant-général en cette conqueste, qu'il fit fort subitement : et qui plus est, la garda très-bien, contre les grosses forces que le Roy Loüis y avoit envoyé, qui n'y firent gueres rien qui vaille. Cela se trouve dans un livre Espagnol, qui s'intitule : *La Conquesta di Navarra.* Bien qu'on luy donnast assez d'affaires, estant assiégé dans Pampelune, où il acquit beaucoup de gloire et réputation, d'y avoir fait en brave et vaillant Capitaine, dont j'en parle ailleurs.

DISCOURS SIXIESME.

CONSALVE DE CORDOUE, *surnommé* le grand Capitaine ; *Dom* QUINNONES; *et Dom* RAYMOND DE CARDONE.

OR, tout ainsi que ce Roy Ferdinand s'ayda de ce Duc d'Albe, et fut bien servi par cette conqueste de Navarre, il le fut de mesme de CONSALVE HERMANDÈS DE CORDOUE pour celles de Naples, qu'il fit de mesme-là son lieutenant-général : et depuis, pour ces beaux exploits et hauts faits d'armes, les Espagnols lui donnerent le surnom et le titre de *grand capitaine*, comme jadis au grand Alexandre et au grand

Pompée. Et certes, il a esté très-grand, très-bon, vaillant et sage capitaine.

Mais aussi, pour mériter tant de noms superbes de grand, il n'y a pas tant de quoy : car en son premier advénement à cette guerre de Naples, qu'il se voulut aheurter et s'esprouver à ce brave Chevalier Monsieur d'Aubigny, qu'on appelloit en ce temps-là *le Chevalier sans reproche*, qui commandoit en la Calabre ; et venant aux mains, il le chargea si bien et si furieusement luy et ses gens, que, tout grand capitaine qu'il estoit, (mais il n'avoit pas alors encore acquis ce nom,) il s'enfuit très-bien et beau et à belles erres, et comme dit l'Espagnol *a riendas sueltas* (*), jusques dans Reggio, que bien luy servit de l'avoir trouvé à propos, car autrement il estoit troussé.

Les histoires de ce temps-là disent, voire il y en a encore aucuns de ces pays qui disent l'avoir appris de leurs peres. *Voyez* Guichardin. Et pour cette faute et tache pourtant, il ne se laissa pas mourir de despit, comme aucuns que je diray dans ce livre : mais reprenant nouveau cœur, il rabilla bien son fait après, par de belles choses qu'il fit.

Il faut dire le vray ; mais aussi il faut qu'il en remercie les divisions qui se mirent parmi nos capitaines et chefs, qui luy firent bien le passage à la fortune, en toutes ses battailles, et rencontres, et victoires, qu'il gagna sur nous : sur-tout aussi faut-il qu'il remercie la mort de ce brave et vaillant Comte d'Armagnac, et le peu de rafraischissements de secours d'hommes et d'argent qu'eurent les nostres du costé de la France.

(*) C'est-à-dire, *à bride abattue.*

L'infidélité des estrangers aussi, qui quitterent nostre party contre leur foy promise, les ruses Espagnolles et les temporisements y servirent beaucoup. Bref, tout nous y nuisit, jusques à la fortune et la destinée, qui à l'envy se banderent contre nous. Mais de nous avoir battus, chassés et deffaits tant à l'aise, (1) on diroit bien, ce sont abus.

Je m'en rapporte au siege de Venouse, où estoit dedans ce brave Loüis d'Ars, qui, après l'avoir tenu plus d'un an, en sortit par une très-honorable composition, de laquelle je parle en son lieu.

Et pour monstrer qu'audit Consalve ses astuces luy servirent bien autant ou plus que ses vaillantises; il prit pour devise une grande arbaleste de passe, qu'on nomme ainsi, laquelle se bande avec poulies, et ces mots escrits: *Ingenium superat vires* (2), comme voulant dire qu'il n'y a si belle force que l'esprit et l'industrie de l'homme ne surpasse. Comme de vray, il n'y a homme, si fort soit-il, ny géant, qui peut de sa main bander cette arbaleste; mais avec cet engin, fort aisément elle se bande. Cette devise pourtant n'estoit point tant à l'advantage de ce grand capitaine; car enfin, il n'y a que la vaillance, pour bien couronner un brave et vaillant capitaine.

On dit, et il est ainsi escrit, que lors que le Roy Ferdinand alla prendre possession de son Royaume de Naples, à luy rendu tout paisible par ce grand capitaine, l'y voyant tant aymé et

(1) Qu'on.

(2) C'est-à-dire, *l'esprit surpasse les forces.*

renommé,

renommé, en conceut quelque meffiance et jalousie, comme il y estoit subjet, le bon Prince; et non sans cause possible, et cela en crainte qu'il voulust avaller le morceau qu'il avoit couppé.

Il l'amena avec luy en Espagne, qui fut le dernier de ses jours glorieux, et possible pour le mieux pour luy : parce que depuis il ne sortit point d'Espagne, et n'eut plus le moyen d'exercer sa vertu, ny en guerre, ny en paix, le Roy luy ayant rogné ses morceaux si courts, qu'il n'en couppoit ny avalloit aucuns, si-non à son vouloir.

Il estoit avec luy à Savonne à l'entreveuë de ces deux Roys, que j'ay dit cy-devant, où il fut fort regardé et admiré d'un chacun, pour ses nobles exploits et victoires. Sur-tout nostre Roy en fit un grand cas, et voulut qu'il soupast à la mesme table, où ces deux Roys souperent, et la Reyne d'Espagne, bien qu'il refusast fort cet honneur; mais nostre Roy en pria fort Ferdinand, de luy faire le commandement de s'asseoir; où estant, nostre Roy prit grand plaisir de deviser avec luy et à fort l'entretenir : de sorte qu'au jugement de tous les assistants, ce jour-là ne luy fut moins glorieux, que celuy auquel il entra dedans Naples avec toute son armée, victorieux et triomphant de nos deffaites Françoises, ou de nos partisans en Calabre, et à Cerignole, et au Garillan.

Hélas! j'ay veu ces lieux-là derniers, et mesme le Garillan, et c'estoit sur le tard à soleil couchant, que les ombres et les manes commencent à s'apparoistre comme fantosmes, plustost qu'aux autres heures du jour, où il me sembloit que ces ames généreuses de nos braves François là-

morts s'eslevoient sur la terre, et me parloient, et quasi me respondoient sur les plaintes que je faisois de leur combat et de leur mort, eux accusant et maugréant par million de fois les endroits de-là couverts de marais ; mal avantageux pour la cavallerie et gendarmerie Françoise, qui ne peut-là si bien combattre comme elle fit ailleurs ; ainsi que j'ay ouy dire à feu mon pere, qui fut blessé à mort combattant avec Monsieur de Bayard, qui fut aussi blessé. Belleforest le dit aussi en sa Chronique, sur le passage de cette desconfiture.

C'estoient ces braves François, lesquels les Espagnols et Napolitains ayant à combattre, appréhendant leur vaillance, faisoient difficulté de les attaquer, comme jadis ces braves Romains de Jule César craignirent de mesme les Suisses.

Le Comte de Monteléon, pour les asseurer, leur dit : *Ah ! compagnons, ne pensez pas que ces François que vous voyez-là, soyent ces François que les histoires anciennes ou fables* (c'estoient pourtant véritez) *nous ont représentez par ces braves paladins et braves chevaliers errants, qui fendoient tout ce qui se présentoit devant eux. Non, ce ne sont pas ceux-là ; ains, ce ne sont autres gens de guerre, que comme nous : allons à eux.* Ce petit mot de harangue les asseura.

Pour retourner d'où j'estois party, il faut sçavoir que si nostre Roy fit bonne chere à ce grand capitaine, Ferdinand la fit de mesme à Monsieur Loüis d'Ars, et à Monsieur de Bayard, disant au Roy ces propres mots : *Monsieur et Frere, voilà deux bons et braves serviteurs que vous avez-là. Qui en a de tels, les doit bien garder.* Quelle louange pour eux ! Voyez le Roman de Monsieur de Bayard.

Or enfin, pour achever, ce grand Consalve mourut un peu avant le Roy Ferdinand, retiré de sa Cour en sa maison malcontent. Toutesfois, le Roy voulut, en mémoire de sa vertu, que tant en sa Cour, qu'en son Royaume, on luy fist les mesmes honneurs qu'on a accoustumé en Espagne de faire aux plus grands princes; ce qui fut fait, tant le peuple l'aymoit et l'estimoit; et le voilà bien guery et ressuscité! Le Roy François en fit bien faire de mesme à Monsieur de Lautrec, dont j'en parle ailleurs. Voilà comme plusieurs grands Roys et Princes traitent leurs vieux serviteurs, ny plus ny moins que font les mariniers, lesquels après s'estre servis en plusieurs voyages de leurs vaisseaux, quand ils sont vieux, ou qu'ils s'en faschent, les jettent sur le sable et n'en font plus de compte, comme dit un jour à son pere le fils de Thémistocle se pourmenant le long du port et des orées de la mer. Pourtant, j'ay veu souvent reprendre aucunes vieilles quilles et carenes de la navire et galere, et sur elles en bastir de bons vaisseaux, et s'en trouver aussi-bien que des plus neufs.

Voilà la belle récompense que fit ce Roy à ce grand capitaine, à qui il estoit tant obligé. Je croy encore, que si ces grands honneurs mortuaires et funebres luy eussent beaucoup cousté, et qu'il les luy eust fallu faire à ses propres cousts et despens, comme à ceux du peuple, il n'y eust pas consommé cent escus, tant il estoit avare; et n'eust pas fait comme le Roy Loüis XI, qui voulant un jour faire un présent à quelques Ambassadeurs d'Angleterre, il demanda à Monsieur de Brezay, quel il leur pourroit donner, qui luy coustat beaucoup et ne luy servist de rien. L'autre,

qui estoit bon brocardeur, luy respondit : *Hé, mon Dieu ! Sire, donnez leur vostre chapelle, et tous vos chantres, qui vous coustent beaucoup, et ne vous servent de rien.* Bon celuy-là.

Ce grand capitaine eut pour lieutenant, à sa compagnie de cent hommes d'armes, Dom DIEGO QUINONES, qui luy haussa bien la main en ses combats et victoires, et de vray luy fut bon et brave lieutenant.

Après sa mort, il eut sa compagnie en chef de cent hommes d'armes, comme la méritant très-bien. Il la mena en la bataille de Ravenne, où il mourut en brave et vaillant Capitaine. Et si tous eussent fait comme luy, (disoient les vieux Espagnols) la victoire que les François y achetterent, leur eust cousté plus qu'elle ne fit, bien qu'elle coustat bon. J'en parle ailleurs en son lieu.

En cette bataille, Dom RAYMOND DE CARDONE fut plus malheureux qu'il ne pensoit : car les Italiens, François et Espagnols, le blasment d'y avoir fait une assez honteuse retraite : voire, aucuns usent de ces mots *fuitte*, pour le rang de général qu'il tenoit, et pour avoir tant bravé et piaffé au partir de son gouvernement; dont il tira et traisna après luy toute la fleur des cavaliers Napolitains et Espagnols, si braves et si bien en point, si bien montez et si dorez, que j'en ay veu un petit Traité en Espagnol, qui s'intitule : *Questiones de Amore*, où il descrit leurs superbes parures et devises, et les garnitures de leurs chevaux, jusques aux livrées de leurs pages, estafiers, et laquais, qu'il n'y avoit rien à voir si beau ny si superbe, tant tout estoit or, azur, et argent. De sorte que par-là ils pensoient en

espouvanter toute la France, ce qui fut autrement : et mesme Dom Raymond se mit fort légérement à la retraite, qui fut plus viste que le pas, et remporta sur le front plus de honte, que n'avoient de livrées ses cavaliers, pages, estafiers et laquais. Et sans ce malheur, les Espagnols l'avoient tenu pour brave et vaillant capitaine, comme il avoit mieux fait paroistre ailleurs que là, mesme en Calabre, en une victoire qu'il obtint sur nous. Et puis quelque temps après, il fut tué devant Gayette, d'une canonnade.

DISCOURS SEPTIESME.

FABRICE *et* PROSPER COLONNES.

FABRICE et PROSPER COLONNES ont esté toujours estimez aussi deux bons capitaines : mais ils furent blasmez d'un des plus grands vices qui soient au monde, qui est l'ingratitude. Car le Roy Charles Huit, à sa conqueste du Royaume de Naples, les fit très-grands, et les honora de biens et grandeurs, jusques-là qu'eux et les autres Colonnes, ennemis quasi héréditaires des François, (non tous) furent aggrandis et préférez aux Ursins, tousjours bons et vrays François (je dis aucuns aussi.) En quoy le Roy Charles eut très-grand blasme, et son Conseil aussi ; mais il vouloit gagner ceux-là, et laisser les autres, qui luy estoient tout gagnés et acquis. Et c'est une faute que plusieurs grands princes ont, qui laissent et quittent souvent les certains et fidels serviteurs, pour en faire de nouveaux et incertains, où bien souvent ils sont trompez. Et comme mal en print

au-dit Roy Charles : car ce furent ces deux, Fabrice er Prosper, qui, quasi les premiers de ce pays, firent la fausse pointe, et se révolterent contre luy, et en firent encore (qui pis est) révolter plusieurs autres. Mais enfin, Dieu, ennemy de l'ingratitude, les en punit.

Fabrice, en la bataille de Ravenne, combattant vaillement, et enfonçant furieusement un gros de cavallerie Françoise, fut fort blessé et emprisonné, non sans grande peur et belle vezarde qu'il eut, que le Roy de France Loüis XII ne luy fist payer la menestre de sa révolte ; comme infailliblement il eust fait, sans Monsieur le Duc de Ferrare, Alphonse, ce brave, vaillant, et bon prince, auquel ayant esté mené, et l'ayant prié d'avoir pitié de luy, et qu'il ne tombast surtout devant le Roy, il en eut pitié, et le fit très-bien panser, guérir et délivrer.

A la guerre qu'il fit aussi à Naples, Monsieur d'Aubigny le prit dans Capouë ; et estant fort desiré et menacé du Pape Alexandre et de César Borgia, qu'il tombast entre leurs mains, pour luy faire beaucoup de maux, comme ils le haïssoient à mort, les nobles François ne le voulurent livrer. Cette obligation encore estoit très-grande à la nation Françoise. La rançon et la grace à un tel ingrat, n'estoit pas bien employée, ains plustost la mort, ou prison perpétuelle.

Il fut malheureux aussi à la rencontre qu'il eut à Soraine contre Charles Ursin et Vitello, très-braves et vaillants capitaines ; si-bien que, s'il n'eust gagné de bonne heure Roncillon, il estoit troussé. Car ces braves capitaines estoient bons François, partisans, et l'eussent livré au Roy, qui l'eust bien chastié : et il ne fut pas trop content

de ce que Monsieur de Ferrare l'avoit delivré ; car les grands et principaux capitaines estoient à luy, et en sa disposition, par le droit de guerre. Encore le faut-il loüer, que s'il fut ingrat envers nos Roys, il ne le fut envers ce grand Duc : car après la bataille de Ravenne, que les François eurent quitté leur part de l'Italie, ce fut à Monsieur de Ferrare d'adviser à ses affaires, et faire la paix avec le Pape Jule II, qui le menaçoit tousjours ; à chaque coup il disoit tousjours : *Ferrara, Ferrara, io t'haurèi* (*) !

Il vouloit fort cette ville, pour la dire appartenir à Monsieur St. Pierre, et la remettre à son domaine, tant il estoit zélé au bien de l'église, plus qu'à son particulier, dont il acquit une grande loüange.

Le Duc de Ferrare donc, se voyant abandonné de ses amis les François, fit tant qu'il fut receu par le Pape, à submission, pardon et repentance. Et pour ce, estant venu à Rome sur un bon sauf-conduit, furent suscitez sous main par sa Sainteté, ou par autres faisans pour elle, aucuns créanciers, à demander quelque argent que le Duc leur devoit, dont ils en firent priere à sa-dite Sainteté, d'en permettre la justice ; ce qu'il accorda très-volontiers : disant que le général ne peut préjudicier à l'intérest du particulier ; ce qui estonna fort le Duc, et en eust esté en peine, sans que le-dit Fabrice Colonnes, reconnoissant les courtoisies qu'il avoit receues du-dit Duc, monta aussi-tost à cheval avec plusieurs de ses amis, parents, et son cousin Prosper, qui en forme de retraite et arriere-garde le suivoit de loin, et le firent tous

(*) C'est-à-dire, *Ferrare, Ferrare, enfin je t'aurai.*

deux bravement sortir par le petit portereau de St. Jean de Latran, qu'ils trouverent renforcé d'une garde plus que de l'ordinaire, laquelle fut faussée par Fabrice, qui estoit le plus fort, sortit le Duc, et le conduisit jusques à Maryne, et de-là il se sauva et s'en alla seurement à Ferrare.

L'obligation, certes, en fut grande, et paya bien celle qu'il avoit au Duc, dont il le faut loüer. Car il ne faut douter, que le Pape, luy voulant mal mortel, ne luy eust fait mauvais party sur sa vie, son honneur, et sur ses biens et terres: ou il luy eust pardonné de la mesme façon et d'une pareille infamie, que fit après luy le Pape Léon aux deux Cardinaux Bernardin Caravajal et Frédéric de St. Severin, partisans du Concile de Basle (*); lesquels ayant esté par-devant dégradez de leurs chapeaux et rouges chappes par ledit Pape Jule, et desirant entrer en leurs premiers estats et en grace du Pape Léon, il les fit un jour venir et entrer à la veuë d'un chacun, et d'une infinité de monde après, dans le Consistoire, vestus de quelques meschantes robbes noires, comme simples prestres de village; et ainsi ils firent amende honorable au Pape, luy demandant pardon les genoux en terre, et avec d'autres signes de grande humiliation, et se desdirent par confession ignominieusement tout haut de ce qu'ils avoient fait ou dit contre le-dit feu Pape Jule; et puis ils saluerent tous les Cardinaux très-révéremment, sans que les autres leur rendissent la pareille. Cette ignominie, après avoir esté beue de ces Messieurs douce

(*) Ou plutôt de Pise.

comme laict, ils furent revestus de leurs bonnets et robbes rouges, ayant esté devestus de leurs robbes noires, et mis en pourpoint; et puis ils furent admis en leurs places premieres de Cardinaux. Mais voicy le pis, qu'ils ne furent pas remis en leurs offices, bénéfices et biens, d'autant que le feu Pape les avoit despouillés, et les avoit donnez à d'autres. Il eust bien voulu faire de mesme à nos Cardinaux François et à leurs partisans, s'il eust peu; mais ils avoient un bon garant que nostre brave Roy, qui estoit très-bon et très-fort partisan du Concile de Basle (*).

Je quitte-là ma digression, pour dire encore un mot du-dit Fabrice. Il fut estimé en son temps un si bon capitaine, que ce bon galant de Machiavel, mauvais instructeur de guerres, certes, en son livre de l'*Art militaire*, le fait le principal chef de son Parlement en cela, et comme à qui il falloit déférer beaucoup. Il y introduisoit le-dit Fabrice, comme donnant à entendre, que ce qu'il y dit, ce sont comme arrests et sentences: et Dieu sçait si nos grands capitaines y ont trouvé à dire.

Quant au Seigneur PROSPER COLONNES, il fut le premier qui commença à se révolter avant son cousin Fabrice, qui se laissa par après aller à luy; et de fait, il fit quelques guerres pour nous, et son cousin contre nous, vers Naples. Et il fut après esleu, par sa valeur et mérite, chef général de la Ligue contre la France, encore qu'aucuns l'ayent blasmé de n'avoir pas trop bien fait en la bataille de Ravenne. Il fut

(*) Encore de Pise.

fort blasmé et mesprisé de n'avoir sceu garder le passage des monts contre le Roy François, l'attendant de pied coy dans Ville-Franche, pour luy donner la venuë s'il eust peu, disant à tous coups : *Questi Francesi son miei, come gli pipioni nella gabbia* (*). Mais il fut bien autrement circonvenu : car il fut pris luy et les siens dans la cage, qui estoit sa ville, où il s'estoit retiré luy et sa troupe de douze cent hommes d'armes des Ordonnances, qui estoit la plus belle et la mieux montée que l'on avoit veu, il y avoit long temps pour estrangers ; car nos François avoient autrement paru auparavant. Il estoit bien plus à présumer qu'il seroit plustost pris dans la cage, reserré dans sa ville, puis qu'il s'y estoit enfermé, et que nos François tenoient la campagne. Tant y a qu'il fut pris et mené au Roy François, qui ne faillit de luy faire une réprimande de son ingratitude. Je ne sçay s'il le donna à Monsieur de la Trimouille ; mais il fut amené prisonnier à Montegu en bas Poictou, chasteau et ville de forteresse qui appartient à Monsieur de la Trimouille : m'estonnant comme il fut mené-là ; car ce furent Messieurs de Imbercourt et de Bayard qui firent bravement la premiere pointe, et Monsieur de la Palisse après.

Cette place escheut depuis en partage à Madame la princesse de Condé, sœur de Monsieur de la Trimouille dernier mort, que depuis le mareschal de Retz fit raser et démolir ; dont Monsieur le Prince luy en voulut si grand mal, que, s'il l'eust trouvé, il l'eust tué en despit de tout le monde :

(*) C'est-à-dire, *Ces François sont à moi, comme des pigeonneaux en cage.*

ce qui fut cause qu'il n'osa aller au dernier Parlement que fit la Reyne Mere près de Cognac avec le Roy de Navarre ; et pour revanche, il luy fit raser et brusler son chasteau de Dampierre.

Ce Prosper estant sorti de prison, il se banda encore plus que jamais contre nous, en la guerre de l'estat de Milan ; et y fut cause de la perte, pour en avoir pris le chasteau, l'ayant assiégé par le dehors des grandes, hautes, et fortes tranchées, comme c'est la coustume : et sçachant que Monsieur de Lautrec le venoit secourir, il s'advisa encore de faire d'autres tranchées par de-là les premieres, et se loger et camper (ayant aussi retranché par le dedans de la ville) avec toutes ses forces entre toutes deux, et là attendre son ennemy, où il se rendit si fort et imprenable, qu'il fut impossible à Monsieur de Lautrec de l'y forcer, ny de l'appeller au combat, ny non plus de secourir le chasteau.

J'ay leu cela dans un livre Espagnol, qui dit de plus ledit Prosper avoir pris cette forme de Jule César, lors qu'il assiégea Alexia, que le-dit livre asseure estre Arras : mais d'autres y contrarient, et mesme Monsieur Vigenaire, qui en parle plus au vray. Nostre grand Roy d'aujourd'huy en fit de mesme devant Amiens.

Ce fut en ce siege du chasteau de Milan, où Marc-Antoine Colonnes, bon partisan François, fut tué par une grande mesadventure, dit le livre. Car estant-là paru avec l'armée, par-dessus les autres signalé par belles armes dorées et de grandes et belles plumes, Prosper Colonnes l'advisant, sans le reconnoistre pourtant, luy-mesme ayant affusté et braqué une longue couleuvrine, et long-temps miré et adressé sa visée, fit donner

le feu, dont la balle alla si droit, qu'au mitan de Monsieur Pondormy et Camille Trivulce, elle alla choisir le-dit Marc-Antoine Colonnes, son propre nepveu : et depuis ayant sceu que de sa propre main il avoit tué son nepveu, il en cuida mourir de despit et de deuil. Quelle desadventure pour l'oncle, et quelle perte du nepveu pour nos François ! Car il en estoit bon partisan, et brave et vaillant capitaine.

On dit que ç'a esté le premier qui a donné les inventions de fortifier bien les places. (Monsieur de Languery (*)) le dit aussi en son livre de l'*Art militaire;* et aussi pour les bien garder et remparer au-dedans, et les opiniastrer.

Auparavant, les chasteaux de Naples, la ville de Gayette, et autres forteresses de de-là, ne tindrent rien en la conqueste du Roy Charles, Ravenne aussi peu, et tant d'autres. Pour fin, il fut fort estimé parmy les Italiens, Espagnols et François. Sa vieillesse et ses maladies l'empescherent de faire encore mieux qu'il ne fit.

Le Marquis de Pescayre, encore qu'il eust espousé sa niepce Victoria Colonnes, ils ne se pouvoient guéres bien accorder : car c'estoit un homme bouillant, qui alloit viste selon son age et son cœur : comme j'en parle ailleurs ; et l'autre froid, qui pesoit toutes choses : si-bien qu'à chaque coup ils avoient des disputes de guerre ; jusques-là que, sans le Légat du Pape, une fois le-dit Marquis, ayant mis la main à l'espée, luy en voulut donner, mais il l'empescha, et se mit au-devant : en quoy il n'eust eu grand honneur, pour sa vieillesse, foiblesse et parentele ; et de

(*) Langey.

despit, ledit Marquis se retira des armées à Naples, jurant qu'il ne combattroit jamais dans sa charge, et s'en alla après en Espagne trouver l'Empereur pour s'en excuser. J'en parle ailleurs. Cela se trouve dans aucuns livres Espagnols, dont je le tiens.

Telles contentions entre ces deux capitaines m'ont fait ressouvenir de celles qui passoient souvent en nos armées, entre Monsieur le Mareschal et Monsieur de Brissac, qui ne se pouvoit jamais accorder avec luy, tant il luy portoit d'envie et de jalousie, bien qu'il fust fort vieil et pratiqué capitaine; et l'autre, jeune, brave, vaillant et entreprenant : j'en parle à son tour ailleurs.

Lesdits Prosper et Fabrice avoient chacun une compagnie de cent hommes d'armes, des vieilles Ordonnances du Royaume, qui ont esté tousjours très-belles, et sur-tout bien montées. Ceux de Fabrice furent bien estrillés à cette bataille de Ravenne, comme il confessa luy-mesme à Ferrare, y estant prisonnier (ainsi que j'ay dit), et s'y faisant panser, que d'un seul coup de canon il vit emporter devant luy trente hommes de ses hommes d'armes. Que s'il eust cru Dom Pedro de Navarre, à s'opiniastrer de ne bouger de leur retranchement, ils eussent mieux esté esclaircis; de sorte que, comme par une desespérade, il sortit de son retranchement, en disant : *Faut-il qu'à l'appetit d'un maranne opiniastre, nous nous fassions ainsi tuer à coups de canon, sans desbattre nos vies vaillamment?* Et sortant, il donna sur nos gens : et ce fut alors qu'il fit le premier la descharge sur un gros des nostres, comme j'ai dit. C'est assez parlé de ces deux freres, car les histoires en parlent assez.

DISCOURS HUITIESME.

LE MARQUIS DE LA PADULLE.

LE Marquis DE LA PADULLE eut charge aussi en cette bataille de quatre-vingt hommes d'armes, où il fit très-bien, et y fut blessé en un œil, et pris : puis, estant sorty de prison, il commanda pour peu à l'infanterie Espagnolle, et puis s'en deschargea au Marquis de Pescayre (disent les histoires Espagnolles) qui luy estoit allié; et cependant, durant la prison de Dom Pedro de Navarre, l'infanterie Espagnolle, demeurée quelque peu de temps sans chef, pour commander, le capitaine Solys y commanda, mais fort peu ; car encore qu'il fust brave et bon Capitaine, force braves et nobles capitaines se fascherent de luy déférer, d'autant qu'il n'estoit de trop bonne maison, pour estre commandez de luy : et pour ce, cette charge fut donnée au Marquis de la Padulle.

DISCOURS NEUVIESME.

Dom PEDRO DE PAX; *Dom* CARAVAJAL; *le Seigneur* ALLARÇON; *le Duc* DE TERMES; *et Dom* PEDRO DE NAVARRE.

DOM PEDRO DE PAX fut tenu aussi des Espagnols pour brave et fort vaillant capitaine, encore qu'il fut de très-petite stature, et telle que quand il estoit à cheval, enfoncé dans ses grandes selles d'armes du temps passé, il estoit si caché, que l'on ne le voyoit que fort mal-aisément: et disoit-on de luy par risée; quand il estoit ainsi à cheval, qu'on estoit en queste de luy; on disoit qu'on avoit bien veu un cheval bien bridé et sellé, mais non pas l'homme dessus (*). Cela luy pouvoit beaucoup ayder à sa vaillance, pour estre si petit et de si petite prise, autant pour les arquebusades que pour la lance. Il emmena d'Espagne quatre cent hommes d'armes, que le Roy luy donna à mener pour cette bataille, où il fit très-bien, et fut depuis fort estimé des Espagnols, et a vescu long-temps fort heureusement et tousjours en bonne estime.

DOM CARAVAJAL y mena aussi six cent Genetaires, montez à la Genette, et la Zagaye en la main, qui servoient de chevaux-légers. Aucuns disent qu'il mena aussi des hommes

(*) On en a de nos jours dit autant du Prince de Conti le Bossu, frere du grand Condé.

d'armes; mais les plus véritables asseurent, que ce fut Dom Pedro de Pax, et que pour le seur il y commandoit.

Le-dit Caravajal fut blasmé aussi des siens un peu, de n'y avoir bien fait en cette bataille: aussi disent-ils que volontiers ils sont fort subjets de n'opiniastrer gueres un grand combat, et n'estre pas trop bons pour une solemnelle et grande bataille comme celle-là, et fort prompts, après avoir fait leurs premiers coups de lance, à gagner au pied, à la mode des Mores. Voilà pourquoy ils excusent Dom Caravajal; car il estoit un très-brave et vaillant capitaine. Comme l'a esté en son temps aussi le Seigneur ALLARÇON, lequel fut en cette bataille maistre-de-camp de l'infanterie Espagnolle, avec Dom Cornejo.

Le-dit Seigneur Allarçon commença de bonne heure à faire cette charge, comme par plusieurs fois il a continué aux guerres de Naples, de Lombardie, de l'Italie, et au voyage de la Goulette et de Thunis; et si il eut le bonheur de commander à toute l'armée Impériale durant sa maladie. Il mourut à la Cour de l'Empereur, d'une apoplexie: et après la mort de Prosper Colonnes (les livres Espagnols l'honorent de cette charge) jusques à ce que Charles de Lanoy fut arrivé pour y commander; car le Marquis de Pescayre s'estoit retiré à Naples, comme j'ay dit. Voilà un grand honneur pour luy, et pour avoir la totale garde du Roy François en sa prison; en quoy apparut la grande fiance qu'eut l'Empereur de sa suffisance, valeur et fidélité, et une grande créance parmy les Espagnols.

Le Duc de TERMES fut fort estimé brave capitaine en cette bataille, pour avoir eu l'hon-

neur

neur et le titre de capitaine de l'église, et commander à cent hommes d'armes.

Si-bien qu'à bien compter les forces Espagnolles, qui se trouverent en cette bataille contre nous, elles furent en nombre de douze cent hommes d'armes, six cent chevaux-légers, et dix mille hommes de pied, tant Espagnols, Napolitains, qu'aucuns Romains et Italiens: dont bien servit à nos braves François de bien combattre et bien se défendre, et pour bien battre les autres, ainsi qu'ils firent.

Et pour s'excuser, les Espagnols ont escrit, et le disent encore, que le tout arriva *por pestilential consejo de Dom* PEDRO DE NAVARRA, *que tratava las cosas contra-dança, aquellos hermosos cabello fueron rompidos con l'artilleria Françesa, y ricibiendo un Danno miserable fueron derramados por toda la campigna:* « c.-à.-d. que » pour un conseil pestilential de Dom PEDRO » DE NAVARRE, qui traitoit les choses par » traduite, ces beaux, pimpants et luisants che- » vaux du Pape et des Espagnols furent rompus » par la fureur de l'artillerie Françoise, et es- » pandus par toute la campagne ».

Ce fut-là que le-dit Dom Pedro de Navarre perdit son latin et son espagnol, tout meslé de ses astuces: car il lui sembloit encore avoir à faire avec les Mores de Barbarie, qui font leurs guerres par petites et légeres escarmouches et passades, sans jamais entamer gueres bien un gros combat; au-lieu que nos braves François, sans point marchander, sçavent donner et enfoncer aussi-tost, et soustenir le choc; ce qu'ils firent, en ayant bien pris le temps, après que nostre artillerie eut bien joué.

Il y a eu quelques capitaines Espagnols et François, qui ont dit, en excusant le-dit Dom Pedro, que cette tardance et temporisement valloient beaucoup, s'il eust bien placé ses gens en lieu plus couvert, que nostre artillerie ne les eust offensez; mais s'en voyant ainsi maltraités, ils se jetterent hors du retranchement, comme fit Fabrice Colonnes, que j'ay dit cy-devant, et voulurent vendre leur vie plus vaillamment. Aussi, pour dire vray, les Espagnols ne vouloient point combattre, et ne vouloient qu'amuser nos François, qui mesme ne vouloient non plus de combat, sans que nostre Roy les pressa, et le commanda exprès à son nepveu, pour les raisons que je dis ailleurs.

Ce ne fut pas-là le coup d'essay du-dit Dom Pedro; car le Roy Ferdinand luy avoit baillé charge de cette armée Espagnolle, qu'il envoya en Barbarie; où il fit très-bien, comme j'en parle au discours de Collonels plus amplement.

Les Espagnols pour lors parloient de luy de cette façon: *Il Conde Pedro de Navarra era hombre, que avia alcançado muy grande honra di guerra por estrana astucia, arte y singular sciencia, y maravilloso artificio, y magna en tomar fortaleẓẓas, sin tener ningun splendor de lignage.* C.-à-d. « Ce Dom Pierre de Navarre » estoit un homme qui avoit atteint de grands » honneurs en guerre, par une finesse estrangere, » art, et singuliere façon à prendre places, sans » pourtant qu'il eust autrement aucune splendeur » de lignage ».

Voilà comme ils en parloient: et pourtant luy donnerent-ils le titre de Comte et de Dom. Prenez le cas qu'il ne le fust de race: mais il l'estoit par

sa valeur et ses mérites. Je l'ay ainsi ouy dire aussi à Monsieur de Monluc, que les Espagnols le tenoient ainsi ; possible de despit qu'ils eurent contre luy, de ce qu'il les avoit quittés, et pris le party des François : car il n'y a gens au monde qu'ils haïssent plus qu'un révolté, et ils le déchiffrent le plus, et en disent plus de mal. Mais qu'eust il fait, le pauvre diable ? Le voilà pris, le voilà confiné en une prison, et puis mis à rançon. Jamais son Roy ne luy voulut donner un seul ducat pour le rachepter. Voilà le Roy François qui le voit desespéré et malcontent, luy offre la délivrance de sa rançon et prison, et le prend à son service. J'ay ouy dire que le Roy Ferdinand n'en fit plus cas, le soupçonnant qu'il n'eust pas bien fait en cette bataille, ou qu'il eust joué ce jeu exprès pour faire perdre la bataille ; et pour ce, le quitta-là, et le desdaigna : son avarice en fut bien aussi la cause. Tant y a que le Roy ne se repentit point de se servir de luy en plusieurs bons endroits, comme en la prise du chasteau de Milan, où il cuida mourir sous les ruines et les pierres, qui le couvrirent tout, non sans grand danger de sa vie.

Il eut aussi de belles charges à Naples sous Monsieur de Lautrec, commandant à toutes les bandes des Gascons en général, avec lesquels il fut envoyé comme seul chef à Melfe, qu'il prit bravement sur un des grands capitaines qui fussent de par de-là, qui fut Monsieur le prince de Melfe, qui l'attendit si bien, qu'à beau jeu et beau combat, il y eut beau retour.

Il ne fut pas si heureux devant Naples, où ayant employé tous ses cinq sens de nature et subtilitez d'esprit, il n'y peut rien faire, non plus que

son général, qui y mourut; comme j'en parle en son lieu. Et quant à luy, se conduisant tellement quellement à demy-mort de maladie, avec le reste de l'armée, et estant mis sur la queuë, tirant vers Aversa, il fut pris et mené à Naples, où, par le commandement de l'Empereur, il fut estouffé entre deux coittes de lit, comme me dirent aucuns vieux soldats Espagnols, la premiere fois que je fus à Naples, et m'en monstrerent le lieu et la prison. D'autres disent qu'il fut estranglé de corde par main de bourreau, mais pourtant en cachette.

Ce fut mal fait : non de sa mort, car il estoit tant vieux qu'il n'en pouvoit plus : et à tels gens, si vieux et cassez, et languissants prisonniers, nulle fortune peut arriver meilleure que le trespas subit et inopiné. Mais l'Empereur en fut blasmé, car il luy devoit aussi-bien pardonner, qu'à Gennes quelques années auparavant, qu'il l'alla secourir, où il fut pris : ou plustost, luy devoit-il ordonner une prison perpétuelle, en laquelle il eust peu escrire et laisser quelques beaux mémoires de son art et de sa science par mode de passe-temps, ou composer quelque belle histoire de ce qu'il avoit veu en son temps; si que tout cela meslé ensemble eust peu beaucoup servir à la postérité, et à la curiosité de plusieurs honnestes gens, ainsi que j'ay ouy-dire qu'il en avoit la volonté, et quelque commencement de le faire.

Encore, quelque haine et rancune que luy portast l'Espagnol et l'Empereur, si fut-il honoré d'une très-belle sépulture, toute pareille à celle de Monsieur de Lautrec, que l'on voit encore à santa Maria de la Nova dans Naples, tous deux l'un près de l'autre, et vis-à-vis, et de marbre fin,

avec ces mots gravez : (et ainsi se décore la vertu.)

ÉPITAPHE DE DOM PEDRO DE NAVARRE.

Ossibus et memoriæ PETRI NAVARRI, *Cantabri, solerti in expugnandis urbibus, arte clarissimi, Consalvus Ferdinandus Ludovici filius, magni Consalvi Suessiæ Principis Nepos, Ducem Gallorum partes secutum prò sepulchri munere honestavit. Hoc in se habeat virtus, ut vel in hoste sit admirabilis.*

C'est-à-dire :

« Aux os et à la mémoire de Dom PEDRO DE » NAVARRE, Biscain, rusé, accort, et re- » nommé à prendre villes et places : Consalve » Ferdinand, fils de Loüis, nepveu du grand » Consalve, Prince de Sesse, a honoré un capi- » taine qui avoit suivy le party François, de ce » don pieux et charitable de sépulchre. Voyez ce » que peut la vertu, qu'il faille qu'elle soit ad- » mirable mesme dans son ennemy » !

Certes, ce prince est par trop à honorer d'une gloire immortelle. J'en parle à l'endroit de Monsieur de Lautrec.

DISCOURS DIXIESME.

DOM ANTOINE DE LEVE.

IL faut venir à cette heure à Dom ANTOINE DE LEVE, lequel, bien qu'il fist ses premieres armes sous des grands capitaines, il fut pourtant fort blasmé de ceux de sa nation, mesme des Italiens et François, de n'avoir pas moins fait en cette bataille de Ravenne, que les autres qui s'enfuyrent. Toutesfois il laissa depuis un exemple à plusieurs qui font telles et si lourdes fautes, qu'il est bien aisé en bien travaillant, bien faisant, et bien guerroyant, de nettoyer et bien blanchir ces taches noires, ainsi que fit ce bon capitaine; car il se pena et travailla et mania si bien les armes depuis, en tous lieux, combats, rencontres et sieges, qu'oncques puis on ne luy sceut reprocher sa faute passée: et ce qui le décora encore plus, ce fut le siege de Pavie, qui fut cause de la prise de nostre Roy, de la perte de l'état de Milan, et pour un temps de la grande disgrace de France.

Aussi j'ay leu une fort belle lettre parmy celles de l'Aretin, qu'il luy escrivoit; le disant le seul brave artisan, qui, de ses mains propres, avoit fait le chapeau de triomphe et la couronne que l'Empereur Charles portoit sur sa teste: comme de vray, si nostre Roy n'eust pas esté pris en ce siege ou en cette bataille, l'Empereur n'eust pas fait de si belles choses, qu'il fit puis après fort aisément.

Cette gloire, certes, fut grande au-dit Antoine de Leve; aussi, pour sa devise, il prit une ruche d'abeilles, allans, entrans et travaillans pour

faire leur miel, avec ces mots ; *Sic vos non vobis ;* comme disant, qu'il faisoit tout pour autruy, et rien pour luy. Il n'y a point de raison aussi qu'il portast cette couronne, puis qu'il estoit le serviteur, et l'autre le maistre.

Or, estant en ce siege, et ayant faute d'argent pour contenter et payer ses soldats, mesme les Lansquenets amutinez, il s'advisa de la ruse dont les histoires en parlent, sans que je la dise encore : mais la plus plaisante fut, (racontent les Espagnols) *que tomo toda la plata consagrada de los templos, prometiendo totas vezes con voto solemne à los Santos, que si quedava vencedor, cosas harte majores que las que tomava ; de que hizo batir dineros grosamente.* C'est-à-dire : « Il prit l'argent sacré des temples, promettant toutesfois, » avec vœu solemnel, aux Saints, choses plus » grandes que celles qu'il prenoit, s'il demeuroit » vainqueur ; et puis, de cet argent, il en fit battre » de la monnoye grossiérement ». Mais il pratiqua par après le proverbe : *Passato il pericolo, vien gabbato il Santo* (*), et n'en paya jamais rien. Quel payeur de dettes ! Et il se disoit dans Pavie, encore de mon jeune temps, qu'il laissa la dette à payer, et le vœu pour accomplir à l'Empereur, puisque cela estoit pour ses affaires qu'il l'avoit emprunté et employé. L'on rapporte encore pareil trait de Denys le Tyran, quand il osta et arracha la robe d'or à son Apollon. Et un pareil encore et plus plaisant trait, que fit Donna Maria de Padilla, l'une des honnestes Dames d'Espagne, et des plus affectionnées à la rébellion qui se fit en Espagne, au commencement du regne de

(*) C'est-à-dire, *Le péril passé, on se moque du Saint.*

l'Empereur Charles, ainsi que Dom Antoine Guevarra le raconte : laquelle ayant faute d'argent pour la solde de ses soldats, prit tout l'or et l'argent des reliques de Tolede ; mais ce fut avec une cérémonie sainte et plaisante, entrant dans l'église à genoux, les mains jointes, couverte d'un voile noir, ou, pour mieux dire, d'un sac mouillé, selon Rabelais, piteuse, marmiteuse, battant son estomach, pleurant et soupirant, deux grandes torches allumées devant elle, et puis ayant fait gentiment son pillage, elle se retire aussi gentiment en mesme cérémonie, pensant et croyant fermement, que par cette triste cérémonie, ou plustost hypocrisie, Dieu ne luy en sçauroit mauvais gré. Il y a là bien à rire, qui pourroit voir joüer le mesme mystere. Mais le meilleur fut (dit le conte) que les larrons, quand ils desrobent quelque chose, ils le font avec une grande joye et allégresse ; quand on les punit, ils pleurent : cette Dame, au contraire, en desrobant pleuroit ; et si on l'eust punie, il eust fallu par conséquent qu'elle se fust prise à rire, au contraire des autres larrons, comme il se voit.

Pour retourner au larcin d'Antoine de Leve, ou plustost à son emprunt pour son maistre, l'Empereur, qui n'en fit aucune restitution, ny payement, il ne fit pas en cela ce que fit son brave ayeul Charles, Duc de Bourgogne, lequel, par repentance et amende à soi-mesme imposée, pour avoir traité un peu trop rigoureusement la ville de Liege, rébelle contre luy, quand il la prit, il donna et fit présent à la grande église, d'un St. George à cheval tout de fin or. Cela se lit dans l'histoire de Flandres. Le bon Empereur, s'il en eust fait de mesme de quelque petit Saint seule-

ment à l'église de Pavie, encore l'eust-on tenu plus religieux. Mais il ne s'en soucioit gueres ; car il pensoit réparer le tout sur ses vieux jours, en sa contrition, repentance et pénitence derniere ; ayant remis le tout jusques alors, comme on dit depuis ceux de Pavie.

Sur-quoy j'ay veu une apologie, qui fut faite pour le Roy François I et Henry II, contre ledit Empereur et les Espagnols, qui luy reprochoient infiniment l'alliance qu'il avoit faite avec le Sultan Solyman et les Turcs : mais on leur repliqua là-dessus, qu'après la guerre d'Allemagne, l'Empereur avoit assez manifesté qu'il ne l'avoit pas fait pour la religion, ny pour le service de Dieu, dont il se couvroit, mais pour spolier les Protestants de leurs biens et dignitez, et se les approprier. De fait, il permettoit aux Lansquenets, qu'il avoit en son camp, qu'ils vesquissent publiquement selon leur nouvelle religion et institution, chantant leurs pseaumes en leur langue, ayant des prescheurs de leur doctrine, et usant ordinairement de toutes façons contraires et prohibées de l'église catholique, et de manger de la chair comme ils vouloient ; et devant mesme, qu'en la convention qu'il fit en la ville d'Augsbourg, les choses fussent arrestées, il permit que les Protestants fissent comme ils avoient fait, et leur laissa leurs presches et prescheurs en leur accordant un *Interim* : possible qu'il n'en pouvoit avoir raison autrement. Voilà les propres mots de la-dite apologie ; et que son propre confesseur demeura si scandalisé, que quand il vint un jour à se confesser à luy, il luy dénia l'absolution et le mit en peine d'en chercher un autre qui le voulust absoudre.

L'apologie dit de plus de luy, que lors qu'il se saisit de Plaisance, il en voulut faire autant de Parme, sans le secours du Roy Henry II, qui la prit en sa protection pour le Duc, laquelle l'Empereur disoit estre des places de l'église, de laquelle il se disoit protecteur, advocat, et procureur. Mais la-dite apologie luy objecte, qu'il en estoit advocat, pour faire du droit d'autruy le sien; procureur, pour l'administrer sans rendre conte (*); et protecteur, pour garder ce dont il se pouvoit une fois saisir, sans le rendre ny laisser espérance d'en avoir raison ny restitution. Et quand on luy parla de la reddition de Plaisance, il en manda advis à un vénérable docteur Espagnol, de l'ordre de St. Dominique, confesseur et modérateur de sa conscience. Il luy respondit, comme estant fait à sa main, que l'affaire estoit en doute aucunement: toutesfois, qu'en obscurité de droits, la condition du possesseur estoit la meilleure; et partant, sa Césarée Majesté, sans offenser sa conscience, attendant la discussion de la matiere, pouvoit justement tenir la place: ce qu'il fit fort bien, jusques à ce qu'il eust marié sa fille naturelle avec Monsieur le Duc de Parme, qu'il rendit; s'estant pourtant très-bien réservé une très-belle et forte citadelle, qu'il y fit faire, pour tousjours brider la ville: et je croy que les Espagnols y sont encore dedans, comme je les y ay veus.

Voilà au vray l'objection que l'on donna pour lors à la conscience de ce brave Empereur, lequel, pour excuser les braves et galants hommes, comme luy, disoit qu'estant courageux, ambitieux, et grand guerrier, il ne pouvoit estre religieux et

(*) Compte.

consciencieux. Et c'est ce que dit une fois ce grand marquis de Pescayre ès guerres de Lombardie à Monsieur le Légat, qui fut après Pape Clément, sur le réglement des désordres et débordements de ses soldats. *Monsegnor Legado, no ay cosa mas difficultosa à los que exercen la guerra, que con ygual disciplina servir en un mismo tiempo a Mars y a Christo; porque el uso de la guerra en esta corruption de militia paresce ser en todo contrario a la justicia y religion.* C'est-à-dire : « Monsieur le Légat, il n'y a point de chose plus » difficile à ceux qui exercent la guerre, que » de servir en un mesme temps, et avec esgale » discipline, à Mars et à Christ ; parce que l'usage » de la guerre en cette corruption de milice, » est du tout contraire à la justice et à la reli- » gion ». Sur quoy je m'en vay faire un conte, dont il me souvient fort bien, car j'y estois.

Aux premieres guerres du siege d'Orléans, estant le caresme venu, ce gentil et brave Seigneur Monsieur de Sypierre, après la mort de Monsieur de Guise, commanda pour peu de jours à l'armée, pour n'y avoir pour lors plus grand que luy : aussi pouvoit-il bien de raison y commander, puisqu'il estoit gouverneur de la personne du Roy, et luy commandoit absolument, comme j'ay veu (aussi sa discipline et ses corrections l'avoient rendu un très-grand Roy, s'il eust vescu,) et ce en attendant Messieurs d'Aumale et le mareschal de Brissac, qui vinrent puis après. Cependant, les soldats ne pouvant bien vivre, qu'avec grandes incommoditez du seul poisson, Monsieur de Sypierre fut prié, de la part des capitaines, de supplier Monsieur le Légat, le Cardinal de Ferrare Hypolite, qui estoit pour

lors au camp avec la Reyne-Mere, qu'il donnast dispense de manger de la chair quelques jours de la semaine. Monsieur le Légat trouva d'abord cette question fort odieuse, et mesme qu'on faisoit la guerre contre les Hérétiques ennemis du caresme. Mais après avoir un peu songé, il fit responce, que de chair il n'en falloit point parler, comme de chose abominable; mais pour du beurre, du fourmage, et du laittage, qu'ils en mangeassent à quantité, et tant qu'ils voudroient, et leur en donnoit toute la dispense. Monsieur de Sypierre, qui estoit prompt, fort libre, et un des galants seigneurs qui jamais naistra en France, luy dit franchement : *Monsieur, ne pensez pas régler nos gens de guerre comme vos gens d'église : car autre chose est de servir Dieu, et servir la guerre. Voulez-vous que je vous die le vray ? Ce n'est point en ce temps, ny en cette armée, composée de plusieurs sortes de gens, que vous devez faire tels scrupules : car quant à vostre beurre, fourmage et laittage, nos soldats François n'en veulent point, comme vos Italiens et Espagnols. Ils veulent manger de la chair, et de bonne viande, pour mieux se sustenter. Ils en mangeront aussi-bien deçà comme de-là, et à couvert et en cachette, quelque deffense qui s'en fasse. Par-quoy, faites mieux : ordonnez-leur d'en manger, et donnez-leur ou* (*) *une bonne dispense et absolution. Que si d'eux-mesmes ils s'en dispensent, vostre authorité en sera plus supprimée; et au contraire, elle en sera eslevée si vous leur permettez, et chacun dira*, Monsieur le Légat, cet homme de bien, nous a donné dispense, *et cela resonnera mieux par-tout.* Monsieur le Légat, y ayant un peu songé, il dispensa aussi-tost un

(*) *En.*

chacun d'en manger, qui pria Dieu fort, aussi-bien le François que l'Espagnol, pour Monsieur le Légat, et sur-tout pour Monsieur de Sypierre, lequel eust raison de parler ainsi, et d'en prendre bien l'affirmative, comme il fit; et Monsieur le Légat aussi, d'avoir lasché la bride. Car j'ay ouy dire à aucuns grands docteurs, qu'il est nécessaire quelquesfois aux Prélats de dispenser pour ce subjet, afin de prévenir ces friands mangeurs de chair et infracteurs des loix ecclésiastiques : et que, quand ils en viennent-là, le monde sçache et croye que c'est par dispense du Prélat, et non par desobéyssance de luy et de l'église. Voyez là-dessus le livre de *Summa Benedicti* (1).

Or, pour retourner de ma digression encore à ce grand Antoine de Leve, j'ay leu dans un livre Espagnol, que son premier advénement de guerre et de Naples, fut lors qu'Emmanuël de Benanides (2) amena d'Espagne deux cent hommes d'armes, deux cent Genetaires, et deux mille hommes de pied, tous Espagnols, et vindrent descendre à Messine ; de-là traverserent le Fare ou destroit de Reggio, où parmy ses troupes se trouva Antoine de Leve, qui peu à peu fit si-bien, qu'il se rendit un très-bon et grand capitaine, sans avoir eu aucun reproche que cette faute à la bataille de Ravenne, que j'ay dit.

Mais il s'en lava si-bien par sa valeur et ses beaux faits, que l'Empereur le fit son général, et de toute sa ligue d'Italie, qu'on ne peut jamais gueres bien mordre sur luy, quelques armées que l'on envoyast contre luy, et de Monsieur de Lautrec, et de Monsieur de St. Pol ; que si l'un

(1) Voyez Tome III.
(2) Benavidès.

le mordoit aux fesses, il le mordoit sur l'eschine. Et s'il vous plaist, en quel estat estoit-il, quand il fit la pluspart de ses beaux exploits? Il estoit gourteux, maladif, tousjours en douleurs et langueurs : il combattoit porté en chaire, comme s'il eust esté à cheval (*). Il prenoit villes et forteresses : il rendoit combats. Qu'eust-il fait, s'il eust esté bien sain, et dispos de tous ses membres? Tout le monde croit, qu'il eust combattu le diable. Aussi disoit-on de luy, qu'il avoit un esprit familier ; autrement, son misérable estat de sa personne ne luy pouvoit permettre de faire les choses qu'il fit.

Après la prise de Fossan, qui fut la derniere de ses belles œuvres, voulant aller assiéger Turin, et remettre tout le Piedmont en sa premiere obéyssance, qui n'estoit par trop fortifié pour lors, il en fut destourné par Monsieur le prince de Melfe, dont il luy donna advis de tourner vers la Provence, et qu'il la trouveroit toute desgarnie de garnisons, et que jamais il n'y fit meilleur : grande faute, certes, à luy, de croire son ennemy ; j'en parle ailleurs. Il se persuada si bien et beau ce voyage, et à l'Emperenr, et s'y opiniastra si fort, que l'Empereur le crut contre l'advis d'aucuns de ses grands capitaines, ainsi qu'il le conneut en preuve par après ; disant tousjours, qu'il espéroit le mener à Paris, ne demandant que d'estre enterré à St. Denis pour toute récompense. Mais il arriva autrement ; car il ne peut faire le-dit voyage ; bien est vray qu'il fut enterré à St. Denis, non de Paris, mais de Milan.

Aucuns de ce temps-là disoient, qu'il estoit

(*) Le comte de Fuentes en fit autant à la bataille de Rocroi.

fils d'un cordonnier; mais c'estoient des impostures et calomnies; ou bien il falloit qu'il eust fait de grands butins et amas de grands biens en la guerre durant ses jeunes ans: car vous trouverez dans ce livre que j'ay allégué cy-devant, *Questiones d'amore*, et en autres livres Espagnols que j'ay leu, que parmi les ducs, comtes, marquis et autres grands seigneurs qui partirent de Naples, chacun avec son grand et superbe arroy et magnifique équipage, Antoine de Leve tint rang parmy eux, et eut son train à part, et aussi beau quasi que les autres.

Pour fin, la guerre lui a si bien valu, et par la faveur de l'Empereur son maistre, qu'il est mort très-riche, très-grand, et en titre de prince d'Ascoly, duc de Terre-neuve, marquis d'Attelle, et primat des isles de Canarie; et laissa des enfants et des filles bien riches, et bien colloquées à des grands seigneurs d'Espagne.

DISCOURS ONZIESME.

DOM SANCHE DE LEVE.

DOM SANCHE DE LEVE, son fils, fut un brave et vaillant seigneur. Il fut général du Terze de Naples et des galeres de Naples, desquelles charges aussi il s'est très-bien et duement acquitté. J'ay veu autres-fois son pourtrait à Milan, qui monstroit bien à son visage, qu'il estoit vray martial, bizarre, et songeant, peint avec un grand bonnet de velours penchant fort sur l'oreille, et une plume mise à la bizarre et à la gibeline sur

la gauche (1). Il fut fort blasmé de la mort du duc de Milan, pour un flambeau, dont j'en parle ailleurs.

[(2) J'ay leu dans un livre, que l'une de ses plus grandes ambitions fut celle qu'il peust avoir la teste couverte en la chambre de l'Empereur comme les plus grands d'Espagne avoient ce privilege, ce qu'il ne peut jamais obtenir; disant souvent à aucuns de ses amis, qui lui demandoient quelquesfois en la chambre de l'Empereur, comment se portoient ses jambes : *Hélas ! ce ne sont pas les jambes*, (disoit-il) *qui me font mal*, *mais la teste*; desirant fort qu'il eust cet heur et honneur de se tenir couvert, pour estre compagnon des autres, ou bien que les humeurs de la teste tombassent sur ses jambes, et le rendissent ainsi goutteux. Mais c'estoit à la gloire, à laquelle il aspiroit le plus, que de se tenir couvert avec les autres princes et seigneurs d'Espagne. Ce qui a fait penser à aucuns, que, bien qu'il eust esté un des grands vaillants capitaines qu'eust l'Empereur, et qu'il eust fait les plus belles choses du monde, toutesfois il ne pouvoit obtenir ce privilege, que de se ranger parmy ces grands de nom, de titre et de race, qui ne l'eussent sçeu endurer

(1) Les *Gibelins* et les *Guelphes* se reconnoissoient à leur différente maniere de parures.

(2) Tout ce qui est renfermé entre ces deux crochets [] paroît regarder plutôt *Antoine de Leve*, que *Sanche* son fils. C'est ce que reconnoît positivement Brantome, au commencement du Discours suivant. Peut-être cela vient-il de l'éditeur, qui aura mis dans un article ce qui appartenoit à l'autre; ou plutôt, qui aura mal-à-propos fait un article de DOM SANCHE, sans s'appercevoir que Brantome, suivant sa méthode peu exacte, revient à *Antoine de Leve*, après avoir dit quatre mots de *Sanche* son fils.

près

près d'eux, pour leur grande extraction. Pourtant, au-lieu de cette teste descouverte, il estoit assis, et les autres debout : autant valoit, et plus l'un que l'autre.]

Cela s'est veu et se voit en nostre France, où les princes du sang tiennent leur rang par-dessus tous, et n'y a si grand mérite des autres, qui les puisse esgaler à eux, si-non aux guerres, que les connestables et mareschaux de France leur commandent souvent. Mais aux lieux et sieges, où il faut tenir leur rang, les princes du sang vont tousjours devant; comme ils font en Espagne, qui sont fort-là rechercheurs et observateurs de tels ordres, rangs et cérémonies.

L'Empereur pourtant fit un très-grand honneur au marquis de Pescayre, Dieu mercy pourtant sa grande extraction.

DISCOURS DOUZIESME.

LE MARQUIS DE PESCAYRE.

CE subjet est cause donc que, sans attendre plus, je m'en vay parler du MARQUIS DE PESCAYRE, lequel, ainsi que raconte son histoire, faite en Espagnol, lors qu'il alla trouver l'Empereur en Espagne, sur son mescontentement qu'il avoit de Prosper Colonnes, et pour s'excuser envers sa Majesté, de ce qu'il s'estoit retiré à Naples de son armée, sans demeurer comme devant en sa charge, dont il s'acquittoit si bien; l'Empereur lui fit toutes les bonnes cheres et honneurs qu'il peut. Car il le fit, après qu'il luy eust baisé les mains, asseoir aussi-tost tout auprès de

luy, et l'entretint deux grosses heures des affaires d'Italie, et de toutes les guerres, la teste couverte, dont il le contenta fort.

Antoine de Leve, comme j'ay dit cy-devant (*), eust fort desiré cet honneur. Ce qui fait penser que les mérites, rencontrans une noble extraction, en sont plus forts, et se font meilleure escorte l'un à l'autre. Car bien que ceux du-dit Marquis fussent très-grands et beaux, si est-ce que sa noble race luy peut beaucoup servir en cet endroit, pour obtenir cette faveur que lui fit l'Empereur. Et pour parler de sa race et généalogie, il faut sçavoir que Dom Hernos d'Avalos fut extrait (disent les histoires d'Espagne et de Naples) de la noble et illustre maison d'Avalos, qui est en Espagne vers Tolede, bonne et fort ancienne, laquelle fut mise en grand honneur, avantage et vogue, par Dom Rodrigo d'Avalos son bisayeul; lequel pour avoir combattu en champ clos un chevalier Portugais, du temps que les Castillans et Portugais se faisoient la guerre, et tout devant son Roy, et au beau milieu de deux armées, qui en adviserent le combat, dont depuis il fut aymé de son Roy de Castille, et pour ce le fit son connestable. Et puis, de race en race, se sont accreus et faits fort grands, pour avoir fait des bons services vers le royaume de Naples au grand Roy Alphonse, et à d'autres Roys par après. Entre autres fut Alphonse d'Avalos, qu'on nommoit coustumiérement Dom Alonse vers Naples, qui gouverna le Roy Ferdinand paisiblement, qui fut cause que ce grand Hercule d'Est quitta son service; car il ne vouloit pas que l'autre se prévalust sur luy par faveur, estant la race d'Est

(*) Dans le Discours précédent.

la plus grande et ancienne de toute l'Italie (dit l'histoire de Naples :) lequel, lors que nos François perdirent le royaume, conquis par le Roy Charles Huit, tenant le chasteau-neuf encore assiégé, pensant avoir gagné et suborné un More, pour luy donner entrée dans la place, ainsi que de nuit il y montoit par une eschelle, et le More faisant semblant de luy tendre la main, il luy fit lascher une arbaleste, dont le trait luy couppa la gorge tout net, et tomba tout roide mort par terre. Il eut grand tort-là, pour un grand capitaine, de s'estre fié à tel homme : car tels de telle nation sont infideles et dangereux à trahir, et donner une venuë quoy qu'il tarde.

Sur quoy je feray ce petit conte, que ce grand Roy Alphonse avoit en sa cour un bouffon, qui escrivoit dans ses tablettes toutes les folies que luy et ses courtisans faisoient, le jour, ou la semaine. Par cas, un jour le Roy voulut voir ses tablettes, où il se trouva le premier en datte, pour avoir donné dix mille escus à un More, pour luy aller querir des chevaux barbes en Barbarie. Ce qu'ayant veu le Roy, il luy dit : *Et pourquoy m'as-tu mis-là? Et quelle folie ai-je fait?* L'autre luy respondit : *Pour t'estre fié en tel homme, qui n'a foy ny loy. Il emportera ton argent, et tu n'auras ny chevaux ny argent, et il ne retournera plus.* A quoi le Roy repliqua : *Et s'il retourne, que diras-tu après?* Le bouffon, achevant de parler, dit alors : *S'il retourne, je t'effacerai de mes tablettes, et le mettray en la place, pour estre un grand fol et un grand fat, d'estre retourné, et qu'il n'ayt emporté tes beaux ducats.*

Pour revenir à nostre Marquis, ce Dom Alonse, après estre mort ainsi, il laissa un fils jeune, le

marquis de Pescayre, dont nous parlons, lequel fut dans son age tendron si-bien nourry, que depuis il fut ce que l'on a veu. Sa premiere guerre fut en la bataille de Ravenne, où il eut une compagnie de chevaux-légers, et où il se comporta si-bien, et y combattit si vaillamment, que, tout jeune qu'il estoit, n'ayant atteint que seize ans, il emporta la gloire par-dessus tous ceux qui y firent le mieux.

Il y fut blessé et pris prisonnier, et mené en triomphe aux obseques de Monsieur Gaston de Foix; et puis, par le moyen de Jean-Jacques Trivulce, qui avoit espousé une de ses tantes, et qui avoit grand crédit envers le Roy Loüis XII, il sortit de prison pour six mille escus, encore qu'il faschast fort au Roy, ne l'aymant point, ny ceux de la maison d'Avalos, qui estoient anciens ennemis du nom François : et pour l'amour de lui, il avoit fait faire un bandon général après la bataille, que nul seigneur, gentil-homme, gendarme, adventurier, ou autre François ne laschassent aucun prisonnier, ny par rançon ou autrement, sans le commandement exprès du Roy. Tant y a que ledit seigneur Jean-Jacques fit tant envers le Roy, que ledit Marquis sortit, en remonstrant à sa Majesté que, comme nouveau soldat et sans barbe, et très-bien chastié de la fortune, une autre fois il ne prendroit les armes témérairement contre sa Majesté. Mais estant sorty, il retourna au service de son Roy, et fit pis que jamais contre nous et nos partisans, s'y monstrant du tout outré d'affection; et ayda fort à gagner, ou, pour mieux dire, tout seul fut la cause du gain de la bataille d'auprès de Vincence, contre les Vénitiens et Barthélemy d'Aviance (*) leur brave général : bataille, certes,

(*) Alviane. *Voyez* ci-après son éloge, Discours XLVII.

très-heureusement gagnée, aussi très-vaillamment entreprise, dont j'en parle ailleurs, comme de la prise de Gennes.

Il donna aussi de terribles venuës et empeschements et secousses à Monsieur de Lautrec vers l'estat de Milan, où la journée de Bicoque fut cause de la perte du-dit estat, fors quelques villes qui firent contenance de tenir. Ce qui fut cause d'envoyer encore de-là les monts nouveaux secours, sous Monsieur d'admiral de Bonnivet, dont ne s'ensuivit rien, que la retraite de Rebecq, et la mort de Monsieur de Bayart et de Vandenesse : si-bien qu'il fallut dire le grand adieu à l'estat de Milan, jusques au voyage que fit le Roy François, et le siege de Pavie, et la bataille ; le gain de laquelle, et de tout ce que j'ay dit cy-dessus, a esté totalement attribué à ce grand Marquis. Car ce fut luy qui anima et encouragea bravement ses soldats, et mesme les Espagnols, à ce jour; si-bien qu'il rompit le premier la muraille du parc, qu'il plaça l'armée, qu'il conseilla et qu'il chargea le premier : j'en parle en d'autres endroits.

Aussi le Roy François luy sceut bien dire et attribuer toute la gloire de cette bataille, lors qu'il luy alla faire la révérence, et le visiter en sa prison et affliction, allant vers luy, comme dit le conte Espagnol. De-là un peu après, n'estant encore bien guéry en sa playe au visage, il vint à visiter le Roy ; non vestu de velours ny d'or, comme les autres, lesquels, depuis la bataille gagnée, à la mode de pompe et de bravade s'estoient accommodez et armez de la despouille des François ; mais avec un saye et habillement de drap noir, par une singuliere modestie de courage, que

monstroit l'habit, non de vainqueur, mais de vaincu : et pour monstrer aussi, par une douleur non feinte, qu'il avoit compassion de la fortune, de la condition et de l'estat royal. Voilà un beau trait !

Le Roy le receut, et luy fit tous les honneurs et bonnes cheres qu'il peut, l'embrassa plusieurs fois, ainsi que ce brave, courtois, et tout gentil prince sçavoit faire, et recueillir les personnes mieux qu'homme du monde ; et le fit asseoir près de luy, et puis l'entretint long-temps par grande familiarité : se plaignant fort de son desastre, et qu'il ne sçavoit ce que l'Empereur feroit de luy ; et que s'il se perdoit en sa victoire, à luy user de quelque mauvais traitement, il avoit tant de fiance en Dieu, qu'il l'en vengeroit, et l'en feroit repentir. A quoy Monsieur le Marquis respondit le plus honnestement qu'il peut, en luy donnant toutes les bonnes espérances d'un très-doux traitement de sa Majesté Impériale ; la faisant si douce et si traitable, qu'il n'en falloit espérer que toute bonté : et quand elle voudroit faire autrement, il le luy sçauroit bien dire, et à bon escient. Ces paroles pleurent tant au Roy, qu'il l'en remercia plusieurs fois, et l'en ayma tousjours. Puis s'estant mis sur d'autres discours, tant de cette bataille que d'autres choses, ledit Marquis luy dit, venant sur ses ambitions et desseins, qu'il avoit eu tant sur l'Italie, pour l'en divertir, que l'Italie certes estoit un fort bon, aisé, et plaisant pays pour le conquester et y demeurer, mais mal-aisé et dangereux à le conserver, et garder, et s'y sauver.

Ces mots me font souvenir de ceux que dit Pantagruel, dans Maistre Rabelais, de la bonne ville de Paris, que c'estoit une fort bonne ville pour

vivre, mais non pas pour y mourir. Je le croys.

Pour venir à un autre discours de ce grand capitaine, on le blasma d'avoir entendu aucunement à une ligue secrette, faite entre le Pape, les Potentats d'Italie, et autres Princes chrestiens contre l'Empereur : et ce durant la prison du Roi François. Car craignant et prévoyant que cette bonne fortune et grande victoire de l'Empereur ne tombast sur l'Italie, ils s'adviserent tous de le prévenir, et faire une ligue générale contre luy, offensive et défensive. Et d'autant que ce Marquis s'estoit acquis par ses beaux faits et sa réputation, une très-grande créance parmy les gens de guerre ; et aussi, qu'il estoit très-mal content du transport que Charles de Lanoy avoit fait du Roy, sans son sceu, et à la desrobée ; sa Sainteté s'advisa de le faire chef et conducteur de cette ligue. Et pour luy en tenir les premiers propos, s'ayda du seigneur Hierosme Mouron, un très-habile et très-grand homme pour conduire ce fait, et en porter la parole : et puis après, par un secretaire du Pape, qui le vint trouver de sa part, en luy proposant plusieurs beaux et grands partys et advantages, dont le principal estoit, qu'il l'investiroit du royaume de Naples ; ce qui sonna fort doucement à ses oreilles. Comme de vray le son d'un gain et d'une investiture d'un royaume est fort doux à entendre, comme j'en alléguerois bien des exemples là dessus ; mais il y a bien des espines à y penser parvenir, si l'on n'y prend bien garde. Il fit pourtant quelque difficulté, qu'il n'estoit en la puissance du Pape, ny de droit, de faire telle investiture, puisque sa Césarée Majesté en estoit desja investie. Mais sa Sainteté le renvoya bien loin sur ce point, et lui fit prouver par de grands

docteurs apostez ou autrement, que, par droit divin et humain, il l'en pouvoit investir aisément, sans aucun scrupule; n'oubliant sur-tout, pour la meilleure piece du harnois, le concordat, qui jadis fut fait contre les Empereurs sur ce subjet, qu'aucun Empereur jamais ne seroit Roy des deux Siciles. Mais ce concordat estoit trop vieux, et desja mangé des rats, pour servir de quelque chose et en combattre cet Empereur, qui ne fondoit point ses ambitions sur des titres, papiers et concordats, mais sur son espée.

De plus, le Pape luy fit remonstrer, que, desobéyssant en cela à sa Sainteté, il y alloit de sa conscience et de son ame; contre laquelle, quand elle veut quelque chose, elle commande; et que si on ne le fait, il y va de l'ire de Dieu.

Monsieur le Marquis, ayant entendu ce Mouron bon rompu, et ce secretaire du Pape, qui s'appelloit Mentebona, (quel nom, et quel bonne pensée et bonne ame!) il y songea. En quoy je reciteray les mesmes paroles, parce qu'elles sont belles et agréables à lire et à escrire. « Il demeura tout » ferme sans se mouvoir, comme un homme, » lequel, délibérant qui çà qui là, mouvoit son » esprit suspendu et douteux par la nouveauté et » grandeur de l'affaire : sçachant bien que les » loüanges de tant de vertus qu'il y a, se salissent et » s'enlaidissent fort avec le crime de trahison, et » que le vulgaire n'admet après aucune excuse, en- » core qu'elle paroisse provenir de subjets et choses » très-honnestes et de juste douleur; parce que » naturellement le nom de perfidie et de trahison » est odieux, et repris pour très-abominable de » toutes personnes. Et n'y eust jamais capitaine au » monde de cœur généreux, lequel, par meschan-

» ceté ou trahison, machinast de parvenir là-où » la vertu peut mener, pour la grande espé- » rance d'obtenir facilement un royaume, pour » lequel plusieurs bien souvent croyent que, l'hon- » neur sauf, se peuvent rompre et transgresser » tous droits divins et humains; et le grand desir » aussi de se venger de toutes les injures, encontre » les ingrats, piquoit et animoit rudement un » esprit né et disposé pour toutes les entreprises » grandes et difficiles ». Voilà des mots qui repré- sentent bien un esprit agité, comme d'une furie de divers pensements et irrésolutions, pareilles à celles de ce brave César, quand il voulut passer le Rubicon.

Or, pour parler franchement, il n'y a rien de si vray, comme je tiens de plusieurs Italiens, Espa- gnols et François, que ce grand capitaine se résolut à la fin de mordre à la pomme de cette ligue, et en monstrer de bons effets. Mais il fut descouvert (dit-on) par Antoine de Leve, qui estoit toujours près de luy, et autres; et sur-tout qu'il sentit un vent, que Madame la Régente Loüise de Savoye, que l'histoire la cotte nommément, et qui estoit bien avant en cette ligue inscrite, vouloit tout descouvrir, voire le fit, pour gratifier l'Empereur, et le mener à un bon traitement pour son fils, et à une bonne paix; car pour venir-là, elle se fust donnée à tous les diables, par maniere de dire. Tout cela esmeut le-dit Marquis à s'en retirer de bonne heure, et le tout descouvrir; et aussi qu'il tenoit le duc de Milan assiégé dans le chasteau, et pen- soit, après l'avoir pris, s'en prévaloir, comme chose plus certaine que l'autre dessein de la ligue.

Par quoy il advisa de prévenir le tout, et d'en advertir l'Empereur, sans se feindre de rien, jusques

à luy révéler franchement, qu'il y avoit fort bien presté l'oreille à poste, pour en tirer les vers du nez, et en tirer les secrets des uns et des autres. Et pour apparence de l'effet, il envoya querir Mouron, principal autheur de l'ambassade, le fit constituer prisonnier, et le donna en garde à Antoine de Leve, qui le mit en si bon lieu, qu'oncques il n'en sortit, ny ne parut, jusques à ce que Monsieur de Bourbon vînt, au bout de quelque temps, général de l'Empereur en Italie, qui le délivra pour s'en servir; car c'estoit un très-habile homme d'estat et d'affaires. Touchant au secretaire de Mentebona, tirant vers le chemin des Grisons, il fut poursuivy ou rencontré en courant la poste, tué et dévalisé de toutes ses despesches.

Pour telle descouverte, tous les princes d'Italie voulurent mal mortel au-dit Marquis, et le piquerent de force injures. Les Impérialistes le loüoient, au contraire; d'autant que le duc de Milan, assiégé dans le chasteau, et malade d'une fievre pestilentielle, venant à mourir, et le chasteau pris, il pouvoit mieux faire ses affaires et plus honorablement estre gouverneur de l'estat, que d'estre veu parmy les Espagnols et Tudesques Roy de Naples, avec un soupçon de foy incertaine, laquelle obscurciroit l'honneur de tant de vertus excellentes qu'il avoit.

Davantage, il jugea et discourut en soy, que mal-aisément les Napolitains, qui sont de tous temps fort inconstants et subjets à changer, le souffriroient Roy, et luy obéyroient comme à un Roy, l'ayant veu comme quasi leur compagnon et citadin de leur ville, et puis comme un autre.

Ah! que j'en ay veu plusieurs, au commencement de la ligue derniere, qui ont joüé de pa-

reil jeu que ce Marquis : laquelle du commencement ils entendirent très-volontiers, mais après ils la quitterent, fust ou de crainte, ou par faute d'argent, qu'on ne leur livroit pas, ou pour en descouvrir le pot aux roses, ou que le nez leur saignast, ou pour d'autres raisons que je ne diray pas, pour ne faire toucher au doigt les personnes qui joüoient ce jeu-là. C'est pourquoy il fait bon aller son grand chemin, et non tergiverser de-çà et de-là : car enfin, on n'en rapporte que de la honte et du dommage, encore que l'Italien die : *Bisogna provare ogni cosa per non parer troppo-coione* (1) : mot certes qui ne vaut pas gueres, ny dans la théorie, ny dans la pratique.

Rien ne gasta la renommée de ce grand Marquis, que ce trait : voire possible luy advança-il ses jours, comme aucuns tiennent qu'il fut empoisonné ; mais la plus saine et vraye voye (2) est, qu'il mourut hydropique. Il se peut estre fait ; car j'ay ouy dire à des grands médecins, que le poison engendre quelques fois l'hydropisie, et fort soudaine, aussi-bien que d'autres excès. Les braves Espagnols de ce temps-là disoient, par une gentille rodomontade, qu'il ne mourut d'aucune maladie : mais qu'au milieu de la fleur de son age, comme desja vieux, las et cassé, de la quantité du poids des victoires ; avec telle opinion des hommes, que si la fortune luy eust concédé l'entier espace de la vie, sans doute il alloit au pair de tous les anciens capitaines, qui ont esté très-excellents.

Il mourut en l'age de trente-six ans, dont par-là il faut avoüer sur nostre premier propos de l'Em-

(1) C'est-à-dire, *Il faut éprouver toute chose, afin de ne point paroître imbécille.*

(2) *Ou* voix.

pereur, que ce ne fut pas l'age qui le rendit ainsi grand capitaine, mais les continuels exercices de la guerre qu'il fit. Et possible, s'il eust vescu plus long-temps, n'eust-il acquis ce titre de si grand capitaine. Il n'eust fallu qu'un petit accident, ou une petite faute, qui l'eust dégradé de ce nom, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs grands capitaines, tant vieux que modernes.

Avant que de mourir, estant en son bon-sens, il ne recommanda au marquis du Guast, son cousin, que deux choses : l'une, sa femme Victoria Colomna, qu'il aymoit uniquement, bien qu'il l'eust espousé qu'elle n'avoit que trois ans, et lui aussi fort jeune ; mais elle se rendit avec luy si belle et honneste dame, qu'elle fut de son temps estimée une perle en toutes vertus et beautez : j'en parle ailleurs.

Il fit et composa durant sa prison, qu'il eust après la bataille de Ravenne, un livre d'amour (dit l'histoire de sa vie) qu'il dédia et addressa à ladite Victoria sa femme. Je voudrois fort l'avoir veu, pour sçavoir de quelle matiere, mixtions et sauces, il estoit composé, selon les subjets, pour en faire mieux revenir l'appetit à elle ou à luy, selon les instructions du dieu d'amour, duquel il escrivoit, et de madame Vénus sa mere. Et tel livre, ce me semble, ne devoit pas s'addresser à sa femme très-sage et vertueuse dame : la prédication en eust esté propre à quelque courtisanne. Il en faudroit voir le livre pour bien en juger, selon l'opinion de Platon, qui fait deux sortes d'amour, l'une céleste et honneste, l'autre mondaine et paillarde.

L'autre chose que le-dit Marquis recommanda après sa femme, fut les soldats Espagnols, qu'il les

chérist et traitast bien, comme luy l'avoit fait : car ils luy feroient acquérir beaucoup de bien et de réputation ; d'autant que c'estoient gens braves et vaillants, et très-propres pour faire la guerre.

Ce Marquis mourut donc à Milan, le trentiesme de novembre 1525 (*), où ses obseques furent faites fort magnifiques et très-solemnelles ; et peu après, son corps fut porté à Naples, accompagné d'une fort belle compagnie : par-tout où il passoit, on luy faisoit un très-grand honneur. Les capitaines, Alfiers, et force soldats, s'habillerent de deuil et de diverses couleurs, comme estoient les enseignes, lesquelles ils firent toutes noires. Belles mémoires qu'ils avoient de luy certes !

Victoria Colomna, sa femme, le pensant voir et secourir en sa maladie, et s'advançant le plus qu'elle pouvoit, sceut les nouvelles de sa mort à Viterbe, où elle rencontra le corps, qu'elle laissa aller devant, pour faire sa quarantaine, qui en fit de très-grands deuils ; car ils s'entr'aymoient fort, comme j'en parle ailleurs.

Il fut donc mené à Naples, et là enterré en l'église de San Dominigo, devant le grand autel, dans un superbe cercueil, que j'ay veu la premiere fois que je fus à Naples.

Il fit son héritier le marquis du Guast, son cousin, encore qu'il ne luy laissast pas beaucoup de biens : car il mourut fort endetté, combien qu'on le tinst fort riche, pour avoir fait de grands butins aux guerres, aux prises de villes et chasteaux qu'il avoit

(*) Plus haut, l'Auteur dit qu'à la bataille de Ravenne, où fut pris le marquis de Pescayre, ce marquis n'avoit que seize ans. Ailleurs, il le fait mourir à trente-six ans. Cette mort seroit donc arrivée en 1532, puisque la bataille de Ravenne se donna en 1512.

gagnés. De sorte que, de tant de victoires, oncques aucune chose ne luy resta, que la gloire et la louange : parce qu'il souloit dire, que nul qui a intention de tirer profit de la guerre, n'atteint jamais le nom de grand capitaine ; et qu'il falloit laisser aux pauvres capitaines et soldats le profit, et à soy réserver la gloire et l'honneur.

Il luy fut fait une épitaphe en latin, qui se trouve dans les livres espagnols, lequel Belleforest met en sa chronique. J'ay veu force grands poëtes, qui ne le trouverent si beau, ni si digne de luy, qu'on diroit bien, faisant allusion de Pescador (*), non de poissons, mais d'hommes et villes. Je m'en remets à ceux qui le liront.

A tant, c'est assez parlé de luy pour ce coup; car en force endroits de ce livre j'en parle, et ce ne seroient que redites.

DISCOURS TREIZIESME.

LE MARQUIS DU GUAST.

LE marquis DU GUAST, son cousin, prit sa place après sa mort : car encore qu'il eust acquis beaucoup d'honneur et fait de bons combats, ç'avoit esté avec son cousin le marquis de Pescayre, duquel on le disoit avoir esté fait de sa main, et estre son disciple et sa créature de guerre, comme cela se voit en plusieurs lieux ; et aussi que le marquis de Pescayre estoit un peu plus agé que luy. Et d'autant que le marquis du Guast le survescut, et dura plus longuement au monde, il le

(*) *C'est-à-dire*, Pêcheur.

surpassa, non en valeur, ny en combats, mais en bien plus grandes charges. Car il eust cet honneur au voyage de Thunis, que l'Empereur le fit par-dessus tous son lieutenant-général, et se soubmit à son obéyssance et discipline militaire. Dont, ainsi que dit Paul Jove, et autres histoires, et vieux soldats disoient aussi, y estant le jour que l'armée marchoit en bataille, tirant de Goulette vers Thunis, qu'à toute heure on pensoit combattre et donner bataille, le-dit marquis, ayant esté honoré d'une si belle charge, dit à l'Empereur, qu'il voyoit à la teste de l'armée, comme un simple soldat, au hasard des arquebusades et des zagayes des Mores, qui agassoient à toute heure l'armée, et pour ce sa Majesté couroit grande fortune; il luy dit donc: *Sacrée Majesté, puis qu'il vous a pleu m'honorer d'une telle dignité, j'use maintenant de mon droit et vous encharge de vous retirer d'icy, en la bataille du milieu, là où sont les enseignes; de peur que, par cas fortuit, un coup de canon tombant sur vous, ou quelque arquebusade, l'universelle sauveté de la fortune publique ne tombe en danger irréparable, par le moyen de la perte d'un seul homme.* Voilà les mesmes paroles de Paul Jove. L'Empereur, pour observer un ordre et une discipline militaire, ne faillit d'y obéyr. Grande chose, que celuy qui commandoit quasi à la moitié de l'Europe, souffrist à ce coup la discipline! Pareil honneur donna le Roy Charles d'Anjou à ce gentil-homme nommé Alaut, de commander à la bataille qu'il donna contre Corradin, et la gagna par son advis et sa conduite. *Voyez* l'histoire de Naples.

L'Empereur aussi donna ce coup à croire au monde, combien il estimoit ce capitaine grand et suffisant pour cette charge, et pour d'autres

qu'il luy donna par après, l'ayant fait son lieutenant-général en Italie, et en son estat de Milan qu'il deffendit très-bien. Ce fut aussi un beau trait qu'il fit, dont on le loüe fort, quand il leva le siege de Nice, sur Monsieur d'Anguyen et Barberousse : car comme j'ay ouy dire à aucuns vieux, résolument, sans ce secours, la place estoit prise. Et ce bon corsaire avoit résolu de la garder pour luy, et pour son principal butin : et ne l'eust pas jamais rendue, pour luy estre fort commode ; ce qui eust esté une grande incommodité et un grand dommage pour toute la chrestienté. Enfin, il fit de belles choses en sa vie, dont toutes les histoires de ce temps-là parlent assez, sans que j'en vienne-là à en plus parler.

Le malheur luy escheut de la bataille de Cerizole, qui luy noircit un peu sa blanche réputation, possible par punition divine. Car deux jours avant que de partir de Milan, pour l'aller livrer, il brava fort, et menaça de tout battre, vaincre et renverser ; dont en ayant fait un festin aux dames de la ville, car il estoit fort dameret, s'habillant tousjours fort bien, et se parfumant fort, tant en paix qu'en guerre, jusques aux selles de ses chevaux. Il brava fort en ce festin, jusques à promettre aux-dites dames, qu'il leur ameneroit ce jeune prince prisonnier, et leur en feroit un présent. Mais les dames, toutes courtoises, gentilles et honnestes qu'elles estoient, le prierent de luy faire tout bon et honneste traitement, tel qu'il le méritoit, pour en avoit ouy-dire beaucoup de bien; ce qu'il leur promit. On dit même qu'il avoit fait faire deux charrettes toutes pleines de manottes, qui se trouverent par après, pour enchaisner et faire esclaves tous les pauvres François qui seroient pris,

pris, et aussi-tost les envoyer aux galeres. Il arriva le contraire à son penser et dire : car il perdit la bataille ; et au-lieu de maltraiter les prisonniers ennemis, les nostres leur firent très-honneste et bonne guerre. Dieu l'en punit : car il perdit la bataille, et prit la fuite, sans attendre la derniere heure du combat et sans s'arrester.

Nos histoires françoises disent que quand il partit d'Ast pour cette bataille, il commanda que s'il ne retournoit victorieux, qu'on ne luy ouvrist la porte nullement : mais enfin il y entra, où il s'arracha la moitié de la barbe, de despit et de tristesse, dit-on. Paul Jove le raconte autrement, qu'ayant esté blessé d'une arquebusade au-dessus du genou par l'arçon de sa selle d'armes, et son armet estant faussé de coups de masses, après avoir bravement combattu, il se sauva desguisé d'une casaque noire, pour n'estre point connu ; car il craignoit fort d'estre pris, depuis la mort de Rincon et Frégouse.

Il se conte qu'à cette défaite, tous ses mulets et coffres furent pris, lesquels, ainsi qu'ils furent visitez, un sien bouffon, qui avoit esté pris, rencontra gentiment, et dit à la compagnie : *Cherchez bien, vous y trouverez force belles et gentilles choses, fors que des esperons, qu'il en a tousjours de beaux et de toutes sortes ; car il les a tous pris avec luy, pour mieux piquer, et se sauver de belle erre.* Ces bouffons, quoy qu'il en soit, il faut qu'ils piquent tousjours quelqu'un, sans espargner personne, non pas mesme leurs maistres, comme celuy-là fit, qui méritoit les estrivieres. Aussi j'ay ouy dire à un grand personnage, qu'il se faut donner de garde d'un bouffon, d'un sot, d'un fol, d'un yvrogne et d'une putain ; car quoy-

qu'ils tardent, ils donnent tousjours la venuë.

Enfin, ce marquis fut malheureux-là, bien qu'il eust monstré sa vaillance en plusieurs grands combats. Le marquis son cousin se put vanter, lors qu'il mourut, de n'avoir jamais eu telle disgrace; Dieu mercy qu'il ne vesquit point tant, comme j'ay dit; ainsi il en arrive bien souvent de pareilles à plusieurs vieux capitaines. Il en porta la teste toujours basse, et non si haute qu'auparavant, comme plusieurs ont dit. Dieu le punit aussi en cela, pour avoir fait tuer César Frégouse et Rincon, ambassadeurs du Roy, dont il en envoyoit l'un à Venise, et l'autre au Levant, quelques excuses qu'il en fist : et M. de l'Angray (*) l'en accusa fort, et le voulut combattre là-dessus de sa personne à personne; mais il le nioit tousjours. Il avoit raison; car il avoit violé le droit des gens, et au plus beau de la trefve, que l'on ne devoit violer ny rompre, sans un très-grand et important subjet; bien que, pour excuses, aucuns Espagnols alléguoient, qu'ils estoient subjets de l'Empereur. A cela il y auroit belle response, par un beau discours qui s'y feroit. J'espere possible de le faire ailleurs. Tant y a, quelques raisons et excuses que l'on fist, ce massacre estoit trop vulgaire. J'ay veu le lieu où ce beau mystere fut fait, et où ils furent enterrez, en une islette sur le Tesin près de Pavie, environ deux ou trois mille de-là. Et mesme les Bateliers qui me conduisoient et autres, ne s'en cachoient point, et n'en faisoient la petite bouche, mais disoient franchement : *Voilà où tels et tels ont esté tuez et enterrez, par le commandement de Monsieur le marquis du Guast.*

(*) Langey.

C'est un grand cas que j'ay ouy dire à un grand, qu'il faut qu'un grand capitaine donne une fois en sa vie au travers de son ame et de sa conscience avec grand deshonneur, ny plus ny moins, qu'un grand pilote, qui fait plusieurs voyages sur mer, est subjet de donner à travers des bancs et des escueils, quelque bonne science qu'il aye, et fait perdre et briser misérablement son vaisseau. Et certes, ledit sieur marquis ne devoit avoir fait ce trait au Roy, tant pour son honneur que pour la bonne et familiere chere que le Roy luy fit, dont je vay faire le conte.

Au dernier voyage que le Roy François fit en Piedmond, ayant mené Monsieur le Dauphin fort jeune avec luy, et la trefve y estant arrivée, faite par la Reyne d'Hongrie et la Reyne de France, deux sœurs, le Roy la receut, et la fit publier: et le marquis du Guast, général de l'Empereur en ces quartiers, la receut de meilleur cœur encore; car il se voyoit avoir à faire à un grand Roy belliqueux, et à un Dauphin fraischement mené en main par la fortune, qui rit souvent plus aux jeunes qu'aux vieux, pour leur faire faire quelque beau premier coup d'essay, afin par après de leur donner la venuë.

Enfin, ladite trefve fut criée et publiée par les deux armées; et pour la mieux solemniser, le Roy, estant à Carmagnoles, envoya dire au marquis, qu'il ne vouloit point retourner en France sans le voir, pour renouveller leur ancienne amitié et souvenance prise dès la bataille de Pavie. A quoy s'accorda ledit marquis, et partant d'Ast, où il estoit, vint trouver le Roy, lequel le sentant venir vestu d'une belle robbe fourrée de martres sibelines, et un chapeau de velours noir, couvert de plumes à la

soldatesque, l'alla recueillir jusques sur le perron de l'escalier. Le marquis, armé d'armes dorées, et par-dessus une casaque de velours noir à grandes taillades, estoit tout droit venu descendre au logis du Roy, et s'inclinant devant sa Majesté pour lui faire la révérence, le Roy le haussa, l'embrassa, et le recueillit avec grandes caresses; et le prenant par la main, ils entrerent ensemble dans la salle, et ayant salué Monsieur le Dauphin et Monsieur de Montmorency, s'assirent tous deux à table, où se passerent maints propos, tant du passé que du présent. Et entr'autres le Roy parlant de la trefve, il luy dit franchement, que si elle ne fust intervenue, il avoit résolu de s'ayder des forces du Grand-Turc Solyman, et faire venir une si grande et forte armée, qu'il eust de tous costez fatigué l'Empereur, et donné à penser pour jamais. Le marquis respondit sagement certes, et luy dit, qu'ils estoient tous deux si grands, si puissants, et si sages princes, qu'ils n'oublieroient jamais rien pour s'accommoder, en ce qui toucheroit le bien d'un chacun, et le leur aussi. Certes, cette response fut belle et sage, et non pourtant sans mettre en oubly, et noter en mémoire les paroles du Roy sur ces forces de Solyman, ainsi qu'il le fit paroistre quelque temps après, par la mort de Frégouse et Rincon, pensant par leur mort y obvier; mais le Roy y pourveut, comme j'en parle ailleurs.

Mais je trouve que le marquis ne devoit ainsi comparoistre armé devant le Roy, puisque la trefve avoit esté du tout appointée, publiée et observée. C'estoit trop se monstrer, et faire du soldat, sans occasion. Le marquis de Pescayre son cousin n'eust pas fait le coup: car il estoit plus froid et retenu dans ses ostentations; tesmoin la façon dont il se monstra

au Roy après sa prise, comme j'en ay parlé. Certainement si c'eust esté une courte et petite suspension d'armes de trois ou quatre heures, ou d'un jour, cette parade estoit belle : comme cela se voit souvent parmy les armées, et comme fit et comparut ce brave Comte de Charolois, au Traité de Constans (*), qui parut armé de toutes pieces, avec le Duc de Calabre de mesme, horsmis la teste, tant au conseil qu'à la table ; et certainement cela estoit beau. Mais en une ample et longue trefve, il y a de la dérision en cette bravade : car ou du tout il y devoit venir en courtisan, simplement habillé, ou du tout n'y venir point. Car que pensoit-il faire avec sa cuirasse ? Deffaire le Roy et toute sa garde ? Et que luy eust servy sa cuirasse, si le Roy luy eust voulu faire un affront ? Voilà pourquoy ledit marquis fit une grande faute en cela. Il me pardonnera, s'il luy plaist, si je luy dis.

Je note en cette entreveuë la magnanimité et gentillesse de nostre Roy, de s'estre rendu si familier à un capitaine, grand certes, mais pourtant son inesgal ; et telles façons sont certes loüables parmy les grands. Ainsi que fit une fois l'Empereur Charles, au retour de son premier voyage de Hongrie, s'estant embarqué à Gennes, ledit marquis avec luy pour tirer en Espagne. Un matin que l'Empereur disoit ses heures (hé, quelles heures !) sur la coursie, il vit le marquis qui passoit et s'en alloit vers la rambade pour disner avec le seigneur André Doria. Il luy demanda où il alloit ; il luy respondit qu'il s'en alloit disner avec le seigneur André Doria ; et le laissant aller, sans sonner mot, ny faire semblant de rien, tout-à-

(*) Conflans.

coup il les surprit ainsi qu'ils estoient à se mettre à table. *Or* (dit-il) *vous ne ferez pas cette partie sans moy ; car je disneray avec vous autres.* Soudain on luy fit place, et luy appresta-on les bancs des forçats avec un beau tapis de Turquie, qui luy servit de chaire à la mode de galere ; et par ainsi, il mangea avec eux privément sans aucune cérémonie, comme de compagnon à compagnon. Il en fit de mesme avec Monsieur le Connestable, à la table du Grand-Maistre, passant par la France, comme j'ay dit ailleurs, qu'il y alla manger à l'improviste et en le surprenant.

Nostre grand Roy Henry IV d'aujourd'huy est coustumier de faire souvent de ces traits, tant avec les siens qu'avec les estrangers. Ainsi qu'il fit derniérement à Monsieur le Connestable de Castille, passant par la France. Ainsi qu'il pensoit disner, aussi-tost le Roy le surprit, et vint disner avec luy. Ces privautez et familiaritez de grands envers les petits obligent fort les personnes. Et Monsieur le marquis du Guast, après telle faveur receue du Roy, ne devoit pas quelque peu de temps après, lui faire meurtrir misérablement, sur le Tesin, ses Ambassadeurs, César Frégouse et Rincon, comme j'ay dit. Aussi il ne porta gueres longue sa faute ; car peu de temps après, il perdit cette bataille, que la mort luy eust esté plus douce que tel opprobre. Il mourut aussi deux ans après, selon la supputation que l'on peut faire, car il mourut quelque peu de temps avant le Roy François.

Monsieur Philippe de Commines n'approuva pas trop ces entreveuës des grands. Il a raison : il en sort tousjours quelque mépris, quelque mescontentement, et quelque galanterie, qui ne vaut rien. Car pour parler de nostre temps, que servit

au Roy François de s'estre fait porter en Espagne ; voire à l'Empereur de l'avoir veu aussi à Aigues-mortes, et à son passage par la France? Et pour parler de plus loin, que servit au pauvre Hannibal l'entreveuë qu'il fit avec Scipion avant leur bataille, si-non d'une animosité qu'ils eurent à tous se bien battre, eux et leurs trouppes, se deffaire, et se ruiner, ainsi qu'il en arriva à Hannibal, où il vit sa derniere définition? Un beau discoureur en feroit-là un beau discours, plein de belles raisons et de beaux exemples. Je le leur laisse, pour achever le discours de ce grand marquis, qui se peut appeller ainsi : car il estoit fort grand, de haute et très-belle taille, et pour ses valeurs. J'ai ouy dire que la crainte qu'il eut d'estre pris en cette bataille, fut cause qu'il ne batailla point si bien-là, comme il avoit fait en d'autres combats, où il s'estoit trouvé ; car s'il fust tombé entre les mains du Roy, qui la luy gardoit bonne, il en eust esté en danger, pour la mort de ses deux ambassadeurs, que j'ay dit. J'ay aussy ouy dire à des grands, que mal-volontiers une ame ou conscience, cautherisée de quelque grand forfait, ne reçoit une vaillance avec soi : que si elle y a esté autres-fois, elle l'en chasse sans gueres bien l'y admettre, et est en perpétuelle appréhension et tourment.

Pour finir à cette heure nostre discours, bien que je parle de luy souvent ailleurs, nostre-dit marquis laissa après soy une très-belle lignée, tant de fils que de filles, de Donne Marie d'Arragon sa femme, l'une des honnestes dames du monde, dont j'en parle ailleurs. Il eut le marquis de Pescayre, qu'aucuns appelloient aussi le marquis du Guast, mais plus communément l'on l'appelloit le marquis de Pescayre. Il eut Dom Carlos, qui fut filleul de

l'Empereur Charles ; Dom Juan, et Dom Ceze d'Avalos. Je les ay veus tous quatre à Milan. Les trois premiers estoient de fort belle grande et haute taille, comme celle du pere : et Dom Ceze estoit de moyenne, mais pourtant il ne laissoit de l'avoir aussi belle que ses freres, et estre de fort bonne grace ; et disoit-on qu'il ressembloit en sa taille à son oncle, feu Monsieur le marquis.

Monsieur le marquis l'aisné estoit l'homme du monde le plus adroit et le plus fort, soit à pied ou à cheval, qui fust de son temps, et le plus ferme : et si il avoit une jambe plus courte d'un doigt que l'autre ; et si on n'y reconnoissoit rien, ny en sa taille, ny en sa vigueur ; car elle estoit des plus belles et des plus riches. Aussi, pour l'enrichir davantage, il s'habilloit des mieux, et en estoit très-curieux. C'estoit l'homme du monde qui combattoit à la barriere le plus vertement, et le plus ferme, et le plus rudement. Ce fut luy le premier, qui inventa en ces combats les revers, qui estoient si estranges et si rudes, que peu les eschappoient, qu'ils ne se missent les genoux en terre. Il estoit aussi bien adroit et ferme aux combats de cheval à bon escient. Il fut général de l'armée qui vint à Malthe pour le second secours, là où il le faisoit beau voir en sa charge, et n'en abusant point, estant fort doux et gratieux, et mesme à l'endroit de nous autres François. Il mourut vice-roy de Sicile : j'en parleray ailleurs.

Dom Carlos ne luy cédoit en rien de taille, bonnes graces, et toutes belles actions ; encore le tenoit-on plus beau. Aussi parmy les dames estoit-il bien venu ; ce qui luy cuida couster cher en Espagne. Car pour l'amour d'une dame en la Cour, ayant pris querelle et fait quelque excès, il estoit

perdu de la justice, sans que s'aydant du privilege des églises de-là, il se jetta dedans une, et par ce moyen il se garantit : et y ayant demeuré quelques jours, il se sauva desguisé tellement quellement par l'Espagne, et ayant gagné la mer, se sauva vers Naples ; où ayant sceu sa sentence, il fallut qu'il s'en allast en exil en l'isle de Ripari, la plus chetive isle, pour estre la moins habitable de toute la mer Méditerranée. Car il n'y croist que des capres et capriers, comme j'ay veu. Il y demeura assez d'années, jusques à ce que Dom Juan d'Austriche luy ayant porté son rappel, le mena avec luy servir son Roy sur mer, et à la bataille de Lépante, où il fit très-bien ; et mesme Ceze, (duquel l'histoire parle fort) ainsi que leur race et généreux courage leur commandoit.

Ce marquis du Guast, leur pere, porta pour devise, (j'en diray encore ce mot) quelque temps, une gerbe d'espics avec ces mots : *Finiunt pariter renovantque labores* (*) : voulant inférer, que comme les espics de bled, après qu'ils sont moissonnez ou cueillis, et les bleds serrez, aussi-tost il en faut ressemer, pour en faire venir d'autres, et jamais ne cessent ; ainsi ce marquis jamais ne cessoit à faire de grandes entreprises et exploits de guerre ; car les uns faits, il falloit venir à d'autres, et les renouveller. Certes, il eut raison de prendre cette devise : car il travailla fort pour l'Empereur ; et sans luy, ses affaires ne fussent trop bien allées en Italie. Car il y avoit grande créance parmy les gens de guerre, qui l'avoient accoustumé dès sa jeunesse avec son cousin. Pour fin, ce fut

(*) C'est-à-dire, *Ils finissent et renouvellent pareillement les travaux.*

un très-grand capitaine, et très-renommé. Que si le malheur de cette bataille luy advint, il en avoit gagné et aydé à gagner d'autres. C'est le sort de la guerre, qui le voulut ainsi. Après cette-dite bataille de Cérizole, il se remit, et refit de nouvelles forces. Il prit une autre devise, par des joncs marins, que les vents soufflants traversent fort, avec ces mots : *Flectimur, non frangimur, undis ;* c.-à-d. *Nous fléchissons, mais nous ne nous rompons point par les ondes.*

DISCOURS QUATORZIESME.

MONSIEUR DE CHIEVRES.

IL faut parler un peu de Monsieur DE CHIEVRES, de la noble maison de Croy, lequel pour manifester que ç'a esté un grand personnage, ne luy faut que trois preuves.

L'une, que quand le Roy Dom Phillippe mourut, voyant qu'il laissoit son fils Charles, agé seulement de ouze ans (*), et que le Roy Loüis XII (devant qu'il fust en age, veu la légéreté des Flamands) se pourroit investir des Pays-Bas, ordonna par testament le-dit Roy Loüis son curateur; (quelle finesse, et bonne pour un si bon Roy; mais non pour un autre, qui eust eu l'ame traversée!) et le Roy, par le consentement des Pays-Bas, y ordonna le-dit Monsieur de Chievres. Voilà une eslection et ordonnance du Roy gran-

(*) Ce sont les *Mémoires de du Bellay*, sur l'an 1512, qui font ce prince âgé de douze ans, à la mort de son pere, décédé, comme on sait, en 1506. Mais Charles, né en 1500, n'avoit alors que six ans.

dement à l'advantage et honneur du-dit Monsieur de Chievres.

La seconde preuve fut de la belle et illustre nourriture qu'il donna à ce jeune prince, que vous lirez dans les *Mémoires de Monsieur du Bellay*, sans que je les redise icy : et de telle sorte, qu'il le rendit l'un des plus grands Empereurs et capitaines que l'on ait gueres veu, comme j'ay dit.

La troisiesme preuve est de l'eslection qu'en fit le-dit Empereur, l'envoyant pour gouverneur et son vice-roy en Espagne : en laquelle charge il faillit pourtant, non par faute de capacité, car il en avoit ce qu'il falloit, mais pour les extorsions qu'il y fit, et pour sa grande avarice à amasser et accumuler ces beaux doublons à deux testes, qui luy plaisoient tant, que de tous les payements que luy faisoient les trésoriers, il les contraignoit à les faire de ces belles pieces, et n'en vouloit point d'autres, comme je l'ay ouy dire, mesme en Espagne. Outre d'autres grandes extorsions qu'il y fit : de sorte qu'il vit devant luy s'eslever les sept ou huit principales villes de Castille, Tolede, Valladolid, Burgos, Léon, Salamanque, Medina del Campo, Avila, et Segovia, auxquelles l'évesque de Zamorra, Dom Antoine de Acugna, fit accroire de se mettre toutes en Républiques, comme celles d'Italie, Venise, Florence, Sienne, Luques, Gennes, et autres, et n'obéyr plus à pas un Roy.

Cet évesque fut très-dangereux pour la sédition, et telles gens ont grande authorité parmy le peuple, là et ailleurs : ainsi que nous en avons veu force pareils en nos guerres civiles, et mesme en ces dernieres de la Ligue, que je ne nommeray point. Le-dit évesque de Zamorra gagna et corrompit

force honnestes gens et grands seigneurs, comme Hernand d'Avalos, Dom Pedro Giron, Dom Charles d'Arilla (1), Dom Pedro Pimentel, Dom Pedro Lasso, et Dom Juan de Padilla, et sa femme Donna Maria de Padilla, ainsi que la nomme Antoine de Guevarra ; d'autres la nomment Donna Maria Pedreco, (2) (dont je parle ailleurs) avec force autres grandes Dames, qui estoient des plus eschauffées, ainsi comme nous en avons aussi veu en nos guerres civiles de la Ligue, lesquelles on n'eust sceu dire pour quoy, si-non qu'elles avoient esté embabouïnées de quelques prescheurs et séducteurs par leurs presches et persuasions.

Ce ne fut pas tout ; car ils avoient esleu aucuns de leurs capitaines, du commun peuple, comme Viloria le serrurier, Pedrole (3) esperonnier, Bobadilla le tondeur, Pegneles le cardeur, Mendez le libraire, et Larrez le cordonnier, porte-enseigne, et tous principaux chefs des mutins de Valladolid, Burgos, Léon, Zamorra, Salamanque, Avila et Medine : séditieux meurtriers, tels que nous avons veu aussi en nos séditions, et mesme à Paris, un Messer René le parfumeur, un Chanet le brodeur, et un tireur d'or, un Beler, et autres auxquels rien ne plaisoit que le sang. De sorte que de leurs mains ils tuerent et firent tuer une infinité de pauvres innocents.

Et voilà les profits que rapportent les séditions civiles, desquelles à la fin les plus séditieux se faschent : ainsi qu'il arriva en cette sédition de Castille d'un curé de village, de Mediane, lequel

(1) Avila.
(2) Pacheco.
(3) Pedro le.

affectionna si fort Dom Juan de Padilla, un des principaux chefs amutinez, que tous les dimanches, à son prosne, il ne failloit de le recommander d'un *Pater-Noster* et d'un *Ave-Maria*, et pour la sainte sédition, dont il estoit grand fauteur; et continua les prieres l'espace d'un mois, au bout duquel la fortune voulut que les troupes dudit Padilla vindrent à passer par le village dudit Monsieur le curé, qui luy mangerent ses poulles et son lard, et beurent son vin, et qui plus est, luy emmenerent sa chambriere. Le dimanche d'après il en fit sa plainte en son prosne, et leur raconta tout le dommage que ces troupes luy avoient fait, et surtout de sa chambriere Catherine, la nommant tout à trac, et admonestant le peuple de ne suivre plus le party de Padilla, mais celuy du Roy, donnant au diable tous ces partisans et séditieux, et les conjurant tous de crier : *Vive le Roy, et meure Padilla!* Ce qui fut fait, et renvoya tous les autres à tous les diables.

Force pareils traits avons-nous veu aussi se faire en nos guerres de la Ligue, selon les despits et mescontentements des personnes qui avoient esté pillées, qui renioient cette sainte Ligue et belle union, comme le diable.

Or, pour finir la sédition d'Espagne, elle fut enfin appaisée, tant par la sagesse dudit Monsieur de Chievres, (puisqu'il avoit fait la faute, il falloit bien qu'il la rabillast) que par autres grands seigneurs d'Espagne, que vous trouverez dans les histoires du pays; et sur-tout par l'armée que mena Monsieur d'Esparré, laquelle ne fit fort bien pour le commencement: mais tout alla mal après, lors que les séditieux Castillans connurent que tout alloit mal pour leur desunion, et tout bien s'ils se

remettoient en leur premier devoir et obéyssance.

Ce ne fut pas pourtant que ledit Monsieur de Chievres n'en receust une bonne repréhension ; lequel mourut après sur une fort belle entreprise qu'il avoit faite, luy qui avoit esté gouverneur de l'Empereur, avec Monsieur de Boissy, qui avoit esté gouverneur du Roy François, pour accorder les deux maistres, voire disciples, et en faire une bonne paix. Et ces deux gouverneurs moururent quasi en un mesme temps, et ne firent rien, comme il se voit par les histoires. Et pareillement la belle nourriture que donna ledit Monsieur de Chievres à l'Empereur, en laquelle certes il s'y porta très-bien et très-sagement ; et l'instruisit si bien, qu'il en fit un bon chef-d'œuvre. Ainsi que de son costé fit aussi très-bien Monsieur de Boissy à l'endroit du Roy François, si-bien que de ce temps on les pouvoit nommer vrayment deux très-beaux peres de la chrestienté, en toute sorte de valeur et de vertu.

DISCOURS QUINZIESME.

CHARLES DE LANOY.

RETOURNONS à nos gens. L'Empereur à son advénement se pleut fort de se servir de ceux de sa nation, et de les aggrandir, comme il avoit fait de Monsieur de Chievres, dont je viens de parler ; et CHARLES DE LANOY, duquel je parle à cette heure, et autres que je diray. Et c'est ce que sceut bien dire Hierosme Mouron au marquis de Pescayre, entr'autres raisons qu'il luy allégua, que l'Empereur n'advançoit que les Flamands,

et qu'à eux seuls il donnoit les grandes dignitez et bénéfices ; et que meshuy il ne falloit que luy, ou les Espagnols, ny Italiens, en espérassent de grands biens, ny de grandes charges. Ce que ledit marquis entendit très-volontiers, sur le mescontentement du-dit Charles de Lanoy, vice-roy de Naples, qui luy ravit sa proye et son prisonnier le Roy François : et sans luy sonner mot, le mena et transféra en Espagne, contre leur résolution, et celle de tout le conseil pris, de le mener à Naples. De quoy le-dit marquis en fut si en colère et despit, qu'il en escrivit à l'Empereur une lettre bravache, fort menaçante et injurieuse, en laquelle il luy mandoit qu'à ses despens et d'autres, le-dit de Lanoy s'en estoit allé triompher en Espagne de la bataille gagnée, et de la prise du Roy : estant si poltron, qu'il ne voulut jamais condescendre à la donner, encore qu'il y eust toutes les raisons du monde ; et, lors qu'il voulut aller à la charge, qu'il en trembloit de peur, disant à tous coups en soupirant : *Ha! nous sommes perdus!* Dans cette lettre, il l'appelloit *poltron*, *traistre*, et qu'il luy vouloit maintenir de sa personne à la sienne, tant il estoit en colere contre luy de ce trait lasche et infidele. Mais plus aussi qu'il avoit opinion, que gouvernant ainsi l'Empereur, comme il faisoit, (non pas par sa valeur, (disoit-il) ni pour ses mérites, mais pour ce seulement, qu'il estoit fort son ancien serviteur, et qu'il l'eust charmé, ou bien *por alguno occulto aspecto d'estrella benigna*, c'est-à-dire, *pour aucun aspesct couvert d'estoile benigne*) qui l'empeschast de le récompenser de tant de peines et playes, qu'il avoit souffertes pour luy-mesme. Qu'il avoit demandé à l'Empereur la Comté de Capry (*),

(*) Carpy, *peut-être.*

qui la luy refusa, et la donna au Duc de Somme. Davantage qu'il ne vouloit pas que le Roy de Navarre se mist à rançon, ny se rachetast, que le marquis avoit pris prisonnier de guerre, et luy vouloit donner cent mille escus de rançon; mais pour temporiser, qu'il se sauva estant enclos dans le chasteau de Pavie, ayant suborné deux soldats de sa garde, qui pour un grand matin laissant un sien grand page qu'il avoit, qu'on nommoit Vives (que j'ay veu fort honneste homme, et un de ses fils brave et vaillant) couché dans son lit, et contrefaisant l'endormy: et son maistre, dont il tenoit la place, trouva deux bons chevaux à un mille du parc, et se sauva et gagna tousjours pays, cependant que sa garde croyoit qu'il dormist tousjours, et se trouvast mal, en le venant voir souvent à travers les rideaux; et le croyoit estre-là tousjours au-lieu du page, qui faisoit du dolent et piteux; jusques au soir que le capitaine de la garde se mit à songer et à concevoir dans l'ame quelque soupçon, qu'il vint à tirer le rideau à bon escient, et trouva le vray de ce qu'il doutoit: dont le page en cuida pastir, sans son adolescence, et luy fut pardonné. Ainsi luy ay-je ouy conter. C'estoit un grand homme et un honorable vieillard, mal récompensé pourtant puis après. Ce fut à courrir après le Roy de Navarre; mais il avoit gagné beaucoup de pays, et par ainsi, il se sauva et emporta sa rançon, et l'Empereur et le marquis en furent frustrez.

Que si l'Empereur l'eust octroyé du premier coup au marquis, il l'eust obligé de beaucoup, ne l'eust mescontenté, et s'en fust beaucoup prévalu; et de ce le marquis s'en inculpoit et l'Empereur, qui estoit tout bon de soy et libéral.

Mais Charles de Lanoy alléguoit sur cette délivrance

vrance beaucoup de raisons à l'Empereur ; et la principale et cachée pourtant estoit, qu'il luy vouloit mal mortel.

Les Espagnols disent, qu'après que cette mocquerie fut faite par Charles de Lanoy à tous ces grands capitaines de cette armée, vainqueurs de cette bataille, ils furent bien estonnez et mocquez : car ils avoient si bien tous ensemble concerté cette transmigration du Roy à Naples, jusques à envoyer au chasteau-neuf luy faire apprester et tapisser ses chambres, que Charles de Lanoy, fin et caut, estant arrivé à Gennes avec le Roy, et de-là à Portofin, sans dire gare il fit faire voile et tirer droit en Espagne, où il arriva à bon port.

Qui furent bien estonnez, ce fut Monsieur de Bourbon, le Marquis, et autres grands capitaines, pour avoir receu un tel affront, telle escorne et baye, qui estoit trop honteux : et mesme que luy alloit triompher à leurs despens, et porter la branche de laurier qu'il n'avoit seulement osé arracher de l'arbre, mais se la faire donner des mains d'autruy. Et pour ce, tous députerent Monsieur de Bourbon, qui, pour tenir son Roy prisonnier, pensoit bien faire ses affaires ; mais le voyant eschappé de ses mains, il se voyoit du tout desespéré. Par-quoy, il entreprit volontiers ce voyage d'Espagne, où estant il ne put parler si librement et hautement à l'Empereur qu'il eust bien voulu, ou comme son brave courage luy permettoit, et comme l'affront qu'il avoit reçeu l'y poussoit : car un pauvre réfugié et banny en une estrange terre, ne peut pas bien parler haut, ny braver, comme il voudroit, et comme il faudroit. Il ne sceut si-non que dire et remonstrer à l'Empereur, que le-dit Charles avoit gasté toutes ses affaires ; non-seules

ment en Italie, qui estoit tout le plus beau de leur courant cours; mais en France, laquelle ils vouloient aller conquérir à très-bon marché, pour la trouver, disoient les Espagnols, privée de Roy, de capitaines, de cavallerie, despouillée de deniers, pauvre de conseil, et fort douteuse de son salut, et enfin les estats tous estonnez pour telle et si estrange et grande destruction. De maniere que la France estant ainsi facilement conquise, et l'Italie par mesme moyen, l'Empereur puis après se pouvoit vanter d'estre monarque de tout le monde. Voilà ce que put dire et remonstrer Monsieur de Bourbon, selon sa petite faculté de parler, ou selon ce que luy pouvoit permettre son exil et l'habitation où il estoit (ce disent les Espagnols.)

Depuis arriverent les lettres du Marquis, qui furent bien plus terribles que les paroles de Bourbon. Là où il parle de ce Charles (comme j'ay dit cy-devant), et le menaçant au combat : et ne faut point douter, que si le Marquis eust esté en la place de Bourbon, qu'il ne l'eust fait appeller; car il estoit haut à la main, et prompt à la vengeance.

L'Empereur leur respondit à tous, que ce que Charles de Lanoy avoit fait, c'estoit pour le profit du général, et pour son service particulier, et non pour aucune envie, ny pour desrober l'honneur aux uns et aux autres; et qu'il sçavoit bien à qui il estoit justement deu, comme à eux, qui estoient la principale cause du gain de la bataille; et qu'il ne faudroit de les en tous libéralement récompenser; et en escrivit des lettres au-dit Marquis fort douces et amiables, qui luy promettoient beaucoup, et mesme la paye des soldats de l'armée,

après laquelle le Marquis crioit fort qu'il avoit toute l'armée sur les bras, que le vice-roy luy avoit laissé sans un seul sol.

Or, si le Marquis luy vouloit mal, quasi la pluspart des Espagnols luy en vouloient bien autant. De maniere, disoient-ils, que comme il estoit plus honoré que les autres, de grandes richesses et honneurs, aussi estoit-il nécessaire qu'il endurast plusieurs tempestes d'envie et de haine, et se deffendist avec très-exquis artifices de cour, contre ceux qu'il avoit offensez. C'est un bon advis pour les favoris de cour, comme certes il fit, et s'en dépestra bravement. Aussi les Espagnols disoient de luy, que c'estoit un homme fort signalé, par la finesse secrette et couverte, et par sa prudence dissimulée : et qu'il avoit occupé tels grands honneurs, non par noblesse de sang, ny par aucune vertu illustre, mais seulement par une continuelle persévérance de fidele service, comme homme fort pratiqué, fort rusé, et fort complaisant.

Voilà comme on en veut tousjours aux favorisdes Empereurs, Roys et Grands, et comme on les détracte, s'attaquant à leur race, à leur honneur, à leur vie, et à leurs biens. Si est-ce que la maison de Lanoy est grande et célebre en Flandres : et les Espagnols luy donnoient le nom de Dom Carlos, lequel Dom ne se donne pas à de petits et bas compagnons et seigneurs. Toutesfois ils pouvoient dire qu'ils luy donnoient, non pour la race, mais pour le grade et la dignité qu'il avoit. Il s'en faut pourtant rapporter aux histoires de Flandres, qui parlent de sa maison, la tenant pour fort ancienne.

L'Empereur luy fit de grands biens et honneurs, et il est mort riche, et en titre de prince de

Sulmonne au royaume de Naples. Ses successeurs sont encore grands aujourd'huy, Dieu mercy celuy qui le premier s'y establit grand. Ceux qui le vouloient excuser de ce qu'il avoit fait cette frasque à ses compagnons, de leur avoir ainsi desrobé le Roy et emporté en Espagne, disoient, que ce fut par l'instinct et priere ou importunité du Roy François, qui pensoit, s'il avoit une fois veu l'Empereur son frere, (ainsi l'appelloit-il,) et qu'il l'eut abbouché, qu'il s'accorderoit aussi-tost avec luy, et en auroit telle composition qu'il voudroit. Mais pour celà, il n'en amenda pas mieux son marché, ains l'empira, comme il se fit, et l'avons ouy dire aux nostres, et connu par expérience.

Tant y a, en quelque façon que ce vice-roy le fit, il servit-là très-bien son maistre, et luy fit un service fort signalé : si-bien que possible l'ayant mené à Naples, où desjà ses chambres estoient dressées et tapissées au chasteau-neuf, ces Messieurs de Bourbon et de Pescayre, qui avoient tous les gens de guerre à leur dévotion, et tous affamez comme beaux loups, en eussent là disposé comme ils eussent voulu, et fait petite part à l'Empereur : et le Roy se fust entendu mieux avec eux, et les eust mieux gagnez, dont il s'en repentit bien après, comme je l'ay ouy dire à des personnes qui luy avoient ouy dire. Ainsi en pensant bien faire d'un costé, il se perdit de l'autre : en chance peut-être de se faire Roy de Naples, s'accordant bien avec Bourbon et Pescayre ; par où ils eussent bien donné à songer à l'Empereur. Je croy que Bourbon n'eust pas mieux desiré, et le Marquis aussi, pour son grand mescontentement, et eust fait à la despérade (*).

(*) *ou* désespérade.

Pour fin, ce vice-roy estoit un très-habile homme : il le monstra bien-là, et pour son maistre, et pour son particulier, tant du profit que de l'honneur ; considérant qu'il n'estoit pas petit, que de proposer pour un très-beau spectacle au peuple d'Espagne, et leur mener en triomphe et mémoire perpétuelle d'une incomparable victoire, le plus grand Roy de toute l'Europe, pris en une bataille, signalément par la vertu de cette grandissime nation. Quelles superbes paroles à la loüange de l'Espagne ! Et de fait, ce vice-roy y fut le très-bien venu, tant de son maistre, que d'aucuns des grands.

Mais le pis fut, qu'au désembarquement du Roy, qui fut à Alicante près de Valence, les soldats, qui estoient de l'armement des galeres, qui avoient conduit le Roy, auxquels commandoient les capitaines Salzedo, Corbera, et Sancta-Crux, et autres, desquels ils avoient fait eslection des plus braves, vindrent à se mutiner, à cause de leurs payes, qu'ils demandoient, et firent une telle sédition, qu'à Dom Charles de Lanoy fut tirée une arquebusade, qui estoit en la chambre du Roy près de luy à la fenestre, en quoy le Roy l'eschappa belle : car l'arquebusade donna contre une colonne de marbre de la fenestre, où estoit appuyé le Roy, qui (à ce qu'on dit) ne s'estonna point autrement, mais il le prit à fort mauvais augure. Ce fut au vice-roy à se sauver par la porte de derriere, de jardin en jardin, de muraille en muraille, de goutiere en goutiere, et fuyr tant qu'il put, jusques à ce qu'il trouva lieu pour se bien cacher ; où puis après le tout s'appaisa, ayant donné de l'argent, là-où la majesté et la belle grace du Roy servit beaucoup à cet appaisement. Il eust mieux valu qu'il les eust

entretenus en cet humeur et amutinement, et que par grandes promesses de payes doubles, voire de triples, il les eust gagnez; et par leurs forces et moyen, se fust rembarqué dans les galeres, et eust fait voile vers la France. C'eust esté un brave coup, celuy-là!

C'est à cette heure à penser, quand le Marquis son grand ennemy sçeut cette strette, le contentement qu'il eut, et la risée qu'il en fit, et ses autres ennemis comment ils en furent vengez, et ce qu'ils luy pouvoient reprocher pour telle fuite. D'autant que le Marquis fit quelques années auparavant une belle action en Lombardie, où les Espagnols, Lansquenets et Italiens, s'estant tous eslevez et bandez les uns contre les autres à belles arquebusades et piques baissées, en despit de Monsieur le Légat, qui, avec sa croix y estant venu, n'y peut rien appaiser. Mais le seul Marquis survenant, et se jettant à travers les arquebusades et les piques, les appaisa aussi-tost, et de bravade les fit tous retirer en leurs quartiers : et en d'autres amutinements aussi, il les sceut très-bien chastier, et en faire pendre aucuns pour donner exemple aux autres. Et ce fut lors (comme j'ay dit ailleurs) quand on luy remonstroit que l'Empereur en auroit un jour affaire, il leur respondoit ce que j'ay dit cy-devant, qu'il ne vouloit pas que le nom d'Empereur fust subjet à aucune considération ny péril. Ces mutins gasterent fort le triomphe de ce viceroy, et ses ennemis en sçeurent bien que dire de luy.

Il laissa un fils, qui fut fort blasmé de n'avoir trop bien fait à la bataille de Cérizole, et se sauva des premiers dedans Ast, disent les histoires Italiennes et Espagnoles, y arrivant le soir, et le

Marquis à minuit ; bien que ce fils de vice-roy eust eu auparavant de belles charges, estant colonel de la cavalleric légere de l'Empereur : et il s'appelloit le duc de Sulmonne. Les Ducs volent bien aussi fort quelquefois que les autres oiseaux.

DISCOURS SEIZIESME.

DOM HUGUES DE MONCADE.

APRÈS la mort dudit Charles, succéda Dom HUGUES DE MONCADE en la charge de vice-roy de Naples, lequel les Espagnols disoient estre seul des grands d'Espagne qui estoit amy de Dom Charles de Lanoy ; et pour ce, le Roy François le fit sortir de prison, lors qu'André Doria l'avoit pris quelque temps auparavant en la coste de Gennes, sans qu'il payast rançon. En ayant respondu à André, il l'envoya en Espagne ; pensant que, pour telles obligations, il induiroit l'Empereur à luy faire bon traitement et bonne guerre : mais l'Empereur luy fit la sourde oreille. Ainsi fut trompé le Roy en toutes façons de sa prison. Mais pourquoy ? Il se vouloit ayder de toutes les pieces qu'il pouvoit, pour subvenir à son adversité, ainsi que font les grands en cas pareil ; ressemblants les malades, auxquels il semble que tout ce qu'ils desirent et se proposent en la fantaisie, soit bon et souverain pour les guérir.

Ce Hugues de Moncáde donc, estant vice-roy de Naples, se monstra fort brave et vaillant au siege fait par Monsieur de Lautrec ; sur-tout au combat de mer qui se fit entre luy et Philippin Doria, qui fut si beau, si furieux, et si vaillamment

combattu, que de huit cent soldats qu'il avoit embarquez dans ses galeres, il n'en resta que cent en vie, encore la pluspart blessez. Il se trouva tel capitaine Espagnol (comme il se dit encore à Naples) qui se vit changer sept fois d'alfier ou porte-enseigne, et mourir un à un tenant tousjours l'enseigne en la main. Le combat commença à deux heures après-midy, et dura jusqu'à une heure de nuit, combattant sans cesse. Enfin Dom Hugues y mourut, blessé d'une grande arquebusade dans le bras, et d'un coup de fauconneau dans le muscle, après avoir combattu avec une rondelle en la main, et l'espée en l'autre, tout ce que pourroit faire le plus vaillant homme du monde. En quoy plusieurs ont dit qu'il avoit eu tort d'outre-passer en cela le devoir de sa grandeur, et sa charge de vice-roy, pour y estre allé en personne; car il en pouvoit bien donner le commandement à un autre moindre que luy. Mais il le faut loüer extresmement en cela, et son généreux courage: car usant du droit de sa dignité, il y pouvoit envoyer, ou le marquis du Guast, qui commandoit à l'infanterie, ou le vaillant prince d'Orange, qui n'eust pas mieux voulu, ou le seigneur Allarçon, ou quelque autre; et demeurer cependant sur le mole et hors des coups à son aise, sans danger, et de loin en voir l'esbattement. Il y en a plusieurs qui l'eussent bien fait; mais il voulut luy-mesme avoir la conduite de cette belle expédition. Voilà la loüange qu'on doit donner à ce Dom Hugues de Moncade.

Il se lit, et se dit encore, que le Pape Clément fut fort joyeux de sa mort, parce que ce fut luy qui prit le Vatican, et pilla la sacristie de la sainte église. Il en vouloit avoir, comme les autres, et se prendre sur le meilleur.

En cette derniere et grande armée Espagnole, dressée contre l'Angleterre, il y eut un de ses petits-fils, qui commandoit à cette grande galéasse tant célébrée et renommée en cette armée-là, qu'on pouvoit dire plustost une montagne de bois, qu'un vaisseau de mer. Il y mourut aussi vaillamment, comme avoit fait son ayeul à ce combat de Naples. Ce fut un très-grand dommage; car il estoit très-gentil et brave cavalier. Voyez, s'il vous plaist, comme quelques-fois les enfants, par quelque fatalité, ressemblent leurs peres, aussi-bien en genre de mort, comme en d'autres ressemblances de corps, d'esprit et de naturel.

DISCOURS DIX-SEPTIESME.

Les Princes d'Orange, PHILEBERT DE CHALON, *et* RENÉ DE NASSAU *et* DE CHALON.

DOM Hugues de Moncade estant mort, tous les principaux capitaines et soldats de l'armée esleurent le *Prince d'Orange*, portant le nom et surnom de PHILEBERT DE CHALON: très-grande et très-ancienne maison en France, portant nom de Palatins: et dit-on que c'est Chalon sur la Saone en Bourgogne, d'où sont sortis communément de très-grands, braves et vaillants personnages et capitaines. Et il faut noter, que depuis deux cent ans en ça, voire plus, de race en race, se sont trouvez jusques aujourd'hui tels, tant ceux qui ont porté le nom de Chalon, que de Nassau; tant ce nom de Prince d'Orange est heureux en cela! Qui sera curieux d'en faire la recherche, le trouvera ainsi.

On lit d'un Prince d'Orange, que, faisant la guerre à outrance au Dauphin de Viennois, un jour luy ayant livré combat et perdu ; y ayant combattu et fait tout ce qu'un homme de guerre brave et vaillant eust sçeu faire, sur la retraite, ne pouvant se sauver autrement, il passa le Rosne, roide comme il estoit, à cheval, armé de toutes pieces, la lance sur la cuisse, sans s'estonner nullement, et ainsi il se sauva de l'autre costé de la riviere : comme fit cette belle et génereuse Clélie, qui passa le Tybre à cheval; ce qui est une grande hardiesse, grande résolution, et une grande asseurance de cœur et de jugement.

Il y a eu tant d'autres Princes d'Orange avant cettuy-cy, duquel je veux parler, si braves et vaillants, qu'il faut dire et advoüer, que celuy-cy est fort bien de leur belle race, et nullement changé en nourrice, ni à eux inférieur. Je ne parleray point des anciens; car les histoires en sont assez pleines. Je parle donc de cettuy-cy.

Ce Prince d'Orange a esté donc un grand capitaine et heureux, auquel pourtant l'age ny la maturité des ans n'ont point donné ce rang; car lors qu'il mourut au siege de Florence, il n'avoit que trente ans : et si, en ces trente ans, il fut trois ans prisonnier dans le chasteau de Lusignan en Poitou, où il perdit autant de temps, ayant esté pris sur mer, ainsi qu'il traversoit et passoit d'Espagne en Italie pour y servir l'Empereur son maistre, qui l'avoit reçeu au refus du Roy François. D'autant que l'estant allé trouver pour luy offrir son service, avec fort belle compagnie, le jour du baptesme de Monsieur le Dauphin, le Roy n'en fit le cas qu'il devoit : et mesme le logis, qu'on luy avoit marqué et donné, luy fut osté, et donné à un autre ; grande

faute, certes. Dont il partit fort malcontent, et, de despit, s'en alla trouver Charles d'Austriche, qui fut du depuis Empereur, pour s'offrir à luy, qui ne le refusa pas: aussi eust-il esté bien dégousté, s'il l'eust refusé. Et pour tel refus d'un si galant homme, mal en prit à la France, de laquelle il estoit ennemy mortel, et fort affectionné serviteur d'Espagne, comme il l'a monstré en si peu de guerres, que la courte destinée luy a fait pratiquer.

Après la mort de Monsieur de Bourbon, il poursuivit l'entreprise si bien commencée sur Rome, et de telle façon, et si rudement, qu'il prit la ville, la força, la pilla et la saccagea, comme les marques en ont duré long-temps: et se faisant général, par le consentement de toute l'armée, le voyant si brave et courageux, assiege le Pape, le fait venir à sa mercy, et le rançonne. Bref, il se vit absolu seigneur et maistre de cette grande Rome, jadis le chef du monde: et sans Monsieur de Lautrec, qui le venoit taster, il s'en vouloit faire couronner Roy (disoient aucuns) suivant les erres de son général Monsieur de Bourbon, ainsi que j'ay ouy dire aux anciens. Mais c'est à sçavoir. Car tous en un mesme eschaffaut ne peuvent joüer un mesme personnage, les uns aussi-bien que les autres.

Le voilà donc qu'il part de Rome, voyant Monsieur de Lautrec prendre la route de Naples. Il luy gagne les devants avec son armée, si riche, si opulente, et si chargée de butin et de despouilles romaines et ecclésiastiques. Cependant, le prince amuse toujours l'armée Françoise, ores faisant semblant de vouloir combattre et livrer bataille, ores s'esloignant tout-à-coup, et se retirant en fuite et retraite de loup, monstrant tousjours les dents, ainsi que j'en parle ailleurs.

Enfin, sans faire que quelque petite légere perte de ses gens, il gagne Naples, tout jeune capitaine et quasi général sans barbe, à la barbe d'un des plus vieux routiers et capitaines renommez de ce temps, Monsieur de Lautrec, duquel il est aussi-tost assiégé dans Naples, si estroitement, que la faute et cherté des vivres les alloit faire rendre, sans ce brave prince; lequel, après la mort de Dom Hugues de Moncade, vice-roy, fut de nouveau encore fait général par eslection de tous les assiégés.

Telles eslections, par les gens de guerre, sont bien plus honorables que celles qui se font par les faveurs et les mains de leurs princes. Il falloit bien que l'on connust en ce Seigneur je ne sçay quoy d'admirable, de magnanime et généreux, plus qu'en tout autre. Il deffend si bien enfin sa ville, qu'en voilà le siege levé à son grand honneur et malheur pour nous autres.

Par puissance absolue, il se donne récompense, à luy, et à ses gens de guerre, qui avoient si bien fait, et par payes et par bienfaits, et par une telle libéralité, aux despens pourtant de l'Empereur, en prenant tout ce qu'il pouvoit prendre sur les contraires à son party et sur les Angevins.

Ce que l'Empereur ne trouva pas trop bon, pourtant; ne voulant pas qu'il fist ainsi de l'Empereur, ny du Souverain, ny du libéral, à ses despens: et luy sçeut bien mander, et le corriger doucement. Lequel pourtant, pour cela, ne le mescontenta autrement; mais ayant tousjours la charge de général, l'envoye assiéger Florence, en faisant le mieux du monde, et le tenant de près.

Sur la fin, comme disent les histoires, il fut tué de deux arquebusades à travers le corps, faisant autant

l'office de soldat que de capitaine. Car il vouloit fort espouser sa maistresse, Catherine de Médicis, aujourd'hui nostre Reine-mere, que le Pape luy avoit promise en mariage (*). Mais le destin voulut sa mort, afin qu'elle vinst à estre nostre Reyne de la France: dont le Pape ne fut gueres marry de sa mort: car il estoit obligé de foy de luy donner; et il tendoit ailleurs, et à un lieu plus grand; et possible à celuy à qui il la donna par après. Il ne faut douter nullement de ce prince, que si ses années eussent esté longues, qu'il n'eust esté un des parfaits capitaines du monde; puisque desjà il estoit dans le chemin bien avant, pour en arriver à la perfection. Car se poussant à tous hazards, et ne refusant, ny froid, ny chaud, comme il faisoit, il en venoit-là.

Les histoires Italiennes racontent de luy, qu'il estoit si ardent à parvenir à l'estat et à la perfection d'un grand capitaine, qu'il ne s'estonnoit nullement à tous hazards, non plus que le moindre soldat des siens, ainsi qu'il le fit paroistre à sa mort. Car il pouvoit demeurer en son camp, et tenir sa réputation de général, et donner cette charge qu'il prit, à d'autres braves de ses capitaines, et mesme à ce brave Maramaldo, lequel, aussi-tost que son général fut tué, on luy amena un nommé Ferruci Florentin, qui estoit chef du contraire party en ce combat: et l'ayant veu, le fit désarmer de teste et de corps, luy donna un grand coup dans le corps, et le fit achever à d'autres, trouvant chose indigne, qu'il survesquist ce prince, et que c'estoit la raison qu'il fust immolé aux manes de ce brave prince, pour victime signalée à jamais.

(*) *Voyez ci-dessous, Tome V, le XXVe Discours des Capitaines François, vers la fin.*

C'estoit le prince du monde le plus libéral et affable; et pour ce, fort aymé d'un chacun: j'espere en parler encore ailleurs.

Il se lit de luy, et aussi je l'ay ouy dire à des vieux capitaines, soldats et habitants des susdites villes, qu'en ces trois principales actions où il s'est trouvé (qui certes ont esté très-belles et hazardeuses) il a tousjours très-bien fait, à la prise de Rome, au siege de Naples, et au siege de Florence.

Assiégeant, il faisoit tousjours ordinairement faction, non-seulement de général, mais de simple capitaine et soldat. A cette grande escarmouche qui se fit devant Naples à la Magdeleine, de laquelle Monsieur de Montluc parle, il y fit tout ce qu'un brave général et soldat peut faire, ores à pied, ores à cheval, comme je l'ay ouy dire à Naples encore de mon temps. Il y eut un moulin que j'ay veu, mais Monsieur de Montluc n'en parle pas, qui par deux fois en ce jour fut pris et repris des nostres et des leurs. A Florence, et aux forts qui estoient à l'entour, il en fit de mesme: aussi fut-il tué devant l'un des forts et chasteaux. Paul Jove en parle fort, et autres histoires, mais mieux les Espagnols. Pour fin, c'estoit un vaillant prince et très-brave Bourguignon, blasmable seulement de ce qu'il estoit si grand ennemy des François.

J'ay veu conter à des vieux mortepayes du chasteau de Lusignan, qui le gardoient, qu'ordinairement il en disoit pis que pendre; et il n'y avoit muraille blanche au chasteau, qu'il ne noircist de petits escriteaux contre les François: et quand mal leur alloit en guerre, il en estoit perdu de joye; et quand bien, desesperé de deuil.

Il fut fort regretté et pleuré de tous ceux de

l'armée, autant des Espagnols que des Allemands, parmy lesquels il avoit grande créance.

Je ne sçay que luy pouvoit estre RENÉ, *prince d'Orange*, ou jeune frere, ou cousin (1), qui mourut devant St. Disier : mais c'estoit un Prince jeune, qui promettoit beaucoup de luy, et que l'Empereur aymoit et regretta fort : si bien que lors qu'il voulut mourir, il l'alla voir en sa tente, et en partit les larmes aux yeux.

Il falloit bien qu'il fust estimé grand ; car estant allé à la tranchée, et y trouvant Ferdinand de Gonzague, lieutenant de l'Empereur, tout assis, ainsi qu'il se levoit pour luy donner le siege sur lequel il estoit assis, vint un gros esclat de pierre, qui le blessa, dont il mourut trois jours après (2). Il falloit bien qu'il fust tenu pour fort grand, puisque le lieutenant de l'Empereur luy déféroit ainsi, à luy donner sa place et son siege, bien qu'il commandast aux troupes de Flandres qu'il avoit amenées.

En luy faillit la race des Palatins de Chalon, et fut transportée en la maison de Nassau, par une fille mariée, après la mort de ce Philebert.

Il y en a aucuns qui ont escrit, que ce fut le marquis de Marignan qui commanda à ce siege ; mais les Espagnols disent Ferdinand. Les Espagnols et Italiens racontent que l'Empereur l'alla voir en son lit, ainsi blessé et fort au bas, le consola de tout ce qu'il put, et luy disant adieu, le baisa en la joue, et se retira la larme à l'œil. Belle démonstration certes d'une grande bienveil-

(1) C'étoit son neveu, fils de sa sœur Claude de Chalon, qui porta la Principauté d'Orange dans la Maison de Nassau, en épousant Henri, Comte de Nassau. *Voyez disc. XIX.*

(2) *Voyez ci-après l'article du* Marquis de Marignan, *disc. XXI, à la fin.*

lance, bien que quelques années avant il luy eust bien gasté ses affaires en Flandres, lors que ce brave et vaillant Martin Rossen le deffit et ses troupes, et se sauva dans Anvers, et y porta les plus asseurées nouvelles, luy-mesme, dit Paul Jove. Mais l'Empereur restaura le tout, lors que luy en personne mit le siege devant Duren, et l'emporta par assaut, où les Espagnols et Italiens combattirent vaillamment et à l'envi. Ce ne fut pas la faute dudit prince d'Orange en cette défaite: car il y fit et combattit très-vaillamment, jusques à n'en pouvoir plus, et n'ayant pas assez de forces pour s'opiniastrer au dernier combat: ainsi le porte la loy et la fortune de guerre. Aussi estoit-il fort jeune prince, et peu expérimenté, mais pourtant tout courageux, et très-vaillant, comme en cette noble race il n'y en a eu jamais d'autres.

DISCOURS DIX-HUITIESME.

FERDINAND DE GONZAGUE.

A CE prince Philebert succéda, et en sa place et en la charge de ce siege de Florence, par la voix de toute l'armée, FERDINAND DE GONZAGUE, et en fut esleu général; dont je m'estonne fort que le marquis du Guast ne le fust pas plustost que luy, ayant esté en grades et charges beaucoup plus advancé auparavant que luy, et commandé aux Espagnols de tout temps, qui avoient toute créance en luy dès la mort de son cousin le marquis de Pescayre, et non si grande en Ferdinand: et cette paille en passa par le bec du-dit Marquis, qui ne fut fait-là général, et l'autre le fut; d'autant, disoient-ils, qu'il estoit prudent, benin, magnanime,

nime, généreux, libéral, fort adroit, gentil, valeureux, et bien proportionné : mais si estoit bien le Marquis. Voilà les qualitez qu'ils luy donnerent, que j'ay veu par leurs escrits. Certes, il estoit cela, et encore de fort bonne maison, car il estoit de celle de Mantoue. Il a esté un très-bon et grand capitaine : aussi s'il ne l'eust esté, on ne l'eust pas honoré de l'estat de colonel général de la cavallerie-légere, sous Monsieur de Bourbon, à la prise de Rome, et sous le prince d'Orange à Naples et à Florence, et au voyage de Provence, où il fit fort bien ; car, du premier coup, il prit Mont-Jean et Boissy. Par ses mérites, quelque temps après, l'Empereur le fit son vice-roy en Sicile, qu'il gouverna fort sagement, et mesme contre les soldats Espagnols amutinez, qui la ravageoient et la mettoient à sac, sans sa grande prévoyance et valeur, qui en fit de rigoureuses justices, comme j'en parle ailleurs.

Il fut aussi lieutenant-général au camp de Landrecy, et après au camp de St. Disier ; et lors que sa-dite majesté vint si près de Paris pour l'emporter ; et après tout de mesme à Milan, où il commença la guerre de Parme : et fut donné par l'Empereur, au Roy son fils en Flandres, pour son principal conseil ; duquel il s'en trouva fort bien en si peu de guerres qu'il fit, mesme à la bataille de St. Quentin, au siege et à la prise, comme nous avons veu. Enfin, il est mort vieux et cassé, et fort experimenté capitaine, tellement qu'on ne luy en peut rien desrober.

Or, comme j'ay dit que ces grands capitaines sont subjets quelquefois de donner à travers de leurs ames, aussi-bien que les plus grands et meilleurs pilotes donnent à travers des bancs et

des escueils, cettuy-cy fut fort taché, au sac de Rome, de n'avoir point espargné la maison de son oncle, et d'en avoir eu sa part. De plus, il fut fort accusé par ce malheureux, qui empoisonna Monsieur le Dauphin, que c'estoit luy qui l'avoit suscité et persuadé de le faire, non pas seulement à l'endroit du Dauphin, mais du Roy et de tous Messieurs ses enfants. C'estoit une très-mauvaise action, et un très-pernicieux conseil. Et j'ay ouy-dire que le Roy disoit souvent, que s'il le pouvoit jamais attrapper, qu'il ne le traiteroit pas en prisonnier de guerre, mais en criminel. Aussi est-ce un très-grand et odieux crime, d'attenter contre un Roy sacré, oinct, et tenant la semblance et la place de Dieu icy-bas. Aucuns Italiens ont dit que ce fut Antoine de Leve le seul coupable de cela. Il pourroit bien estre; car on le tenoit avoir l'ame aussi mauvaise que les jambes. Toutesfois le-dit Ferdinand s'en purgea, et manifesta son innocence, estant trop généreux pour se marquer de telle tache.

DISCOURS DIX-NEUFVIESME.

LE COMTE DE NASSAU, *premier Prince d'Orange de cette Maison* (*).

LE COMTE DE NASSAU, de fort bonne et grande maison, fut aussi bon capitaine, au moins fort estimé pour lors, et que l'Empereur aymoit et croyoit fort. Il espousa Mademoiselle la

(*) HENRI, non premier prince d'Orange de cette maison, mais pere de ce premier prince d'Orange; sçavoir RENÉ, indiqué ci-dessus, page 153.

princesse d'Orange, qui estoit nourrie à la cour du Roy, fort belle et honneste princesse (*). Ce fut lors qu'il vint en France de la part de Charles d'Austriche, (qui l'aymoit fort familiérement) présenter au Roy la foy et l'hommage de la comté de Flandres et Artois, et d'autres terres tenues de la Couronne de France : ce qu'il fit, et traita une paix par le mariage du-dit Charles et de Madame Renée de France ; mais tout cela se rompit.

Et tout ainsi que ce comte avoit fait ce bon coup, il en fit un très-mauvais. Car ce fut luy qui le premier commença la guerre en France, qui fut cause depuis de grands maux : et commença à brusler, s'attaquant premiérement aux terres de Messire Robert de la Marche ; et puis vint ravager et brusler quelques petits recoins de la France. Il vint assiéger Mezieres, qui ne valoit rien pour lors, et estoit fort mal avitaillé. Mais Monsieur de Bayard se jetta dedans, qui la garda, comme chacun sçait, contre la furie et l'effort de ce grand capitaine, qui la pensoit emporter de plein saut par ses menaces : et pour ce, il envoya un trompette à ceux de la ville pour se rendre. Mais Monsieur de Bayard respondit pour tous au trompette, que devant que d'ouyr parler d'en sortir, qu'il espéroit faire un pont des corps morts de ses ennemis, par dessus lesquels il pourroit sortir. De plus, il luy manda, qu'un Bayard de France ne craignoit point un Roussillon d'Allemagne. Enfin, elle fut si bien gardée par ce brave Monsieur de Bayard, qui en avoit bien veu d'autres, que le-dit comte en leva le siege après quelque

(*) *Voyez ci-dessus, page 159, à la note.*

temps ; comme il fit devant Péronne, quelques années après, où se trouva Monsieur le mareschal de la Marche, le comte de Dampmartin, et le colonel Chiaramont, Napolitain, qui avoit esté gouverneur du chasteau de Montmelian en Savoye, lors qu'il fut pris, et s'estoit mis au service du Roy, lequel j'ay veu et tenu pour homme de fort bonne façon, et qui estoit bon et advisé capitaine. Il y avoit aussi dedans force braves et vaillants gentils-hommes de Picardie, et des capitaines, jusques aux habitants et aux femmes de la ville : si bien que, par la brave conduite et vaillance de mondit sieur mareschal et comte de Dampmartin, qui fit tousjours fort bien, (aussi il y mourut) tant qu'il fallut quitter le siege à ce brave comte ; lequel estant venu devant la Reyne d'Hongrie, qui alors commandoit absolument à tous ces pays-bas pour l'Empereur son frere, elle se mit à se couroucer contre luy, s'il n'avoit pas honte de n'avoir peu prendre ce colombier. *Ouy, de vray,* (respondit-il) *Madame, c'est un colombier ; mais les pigeons qui estoient dedans, se sçavoient bien deffendre, et faire autre chose que s'envoler.* Voilà deux grands malheurs qu'a eu ce capitaine, au siege de deux places fort foibles : et par ainsi, il a esté malheureux capitaine, encore qu'il fust brave et vaillant ; comme cela arrive à aucuns, et aux autres non.

On dit et lit, que luy, avec Charles de Lanoy, ayda fort à faire la paix de Madrid, et la persuada fort à l'Empereur : et ces deux le gouvernoient, et si n'estoient-ils pas trop ennemis du nom François, pour en estre voisins, et en parler la langue. Aussi Madame la Régente luy escrivoit souvent, pour avoir son fils en recommandation.

DISCOURS VINGTIESME.

M. DE BOURBON, *Connestable.*

IL faut parler à cette heure de MONSIEUR DE BOURBON, un peu, et beaucoup ; lequel je mets parmy les grands capitaines Impériaux, encore qu'il fust du noble sang de France, et le premier prince : mais les Espagnols se vantent d'avoir fait de belles guerres sous luy ; de sorte qu'eux-mesmes luy bastirent ainsi sa sépulture. *La Francia me dio la leche* (*), *la Espagna la gloria y l'aventura, y l'Italia la sepultura* ; c'est-à-dire, *la France me donna le lait et ma premiere nourriture, l'Espagne la gloire et l'aventure, et l'Italie la sépulture.* Si a il pourtant acquis grande gloire tant qu'il a servi sa France ; car ayant esté fait Connestable par le feu Roy François, à son advénement à la couronne, il mena l'avant-garde (comme il luy appartenoit de raison) à la bataille des Suisses, où il fit divinement bien, et y perdit Monsieur François de Bourbon son frere, près de luy : et après toute la conqueste de l'estat de Milan, le Roy s'en retournant en France, l'y laissa son lieutenant-général, qu'il gouverna fort sagement et sans perte. Puis estant retourné quelque temps après en France, le Roy eut quelque mescontentement de luy, par la persuasion de Madame la Régente, qui luy demandoit son doüaire sur sa maison ; voire et qui plus est, desiroit fort l'espouser. Mais luy, la desdaignant, et en parlant très-mal, il l'anima contre luy tellement, qu'elle luy rendit bien.

(*) Il semble qu'il manque ici *y nudritura*, et que tout cela devroit être disposé en trois rimes.

Voilà que c'est que de l'amour et d'un desdain ; car elle n'estoit pas encore si vieille ny si cassée, qu'elle ne voulust encore se remarier. Le voyage de Valenciennes se présenta, où Monsieur de Bourbon cuidoit mener l'avant-garde, qui luy fut ostée et donné à Monsieur d'Alançon ; dont s'accroissant despit sur despit, il partit de France. Aucuns disoient, qu'il eut tort pour ce subjet ; car il devoit déférer au beau-frere de son Roy, bien qu'il fust Connestable

Il s'en alla au service de l'Empereur, non sans grande peine et hazard de sa vie par les chemins ; car il estoit guetté de toutes parts, et les passages tous gardez : mais la fortune luy fut si bonne, qu'il se sauva tout seul, avec Monsieur de Pomperant. Que c'est que d'avoir un bon second pour compagnon ! Et voilà pourquoy les poëtes de jadis nous ont figuré ces braves héros ayant tousjours avec eux, en leurs braves entreprises, un bon, fidel et vaillant compagnon et confident. Les exemples en sont communs : comme bien en prit à Monsieur de Bourbon, d'avoir avec luy cet asseuré et sage second, lequel, ayant tué, en homme-de-bien, à Amboise, le seigneur du Chissay, qui estoit fort aymé du Roy, et estoit des galands de la cour, il fut obligé de se retirer. Ce fut luy que Monsieur de Lautrec envoya au Pape Léon, avec quelques gens, pour conquester la duché d'Urbin, de quoy Marot a fait une complainte en ses œuvres (*). Il fallut par ainsi qu'il s'enfuist, par l'escorte et adresse que luy donna Monsieur de

(*) J'ai plusieurs éditions de *Marot* des plus anciennes et des meilleures, mais je n'y trouve point cette *Complainte*. Aussi est-ce un Rondeau, qui commence par *D'ung coup d'estoc, Chissay, &c.* Chissay fut tué en duel par Pomperant en 1507.

Bourbon, non sans un mescontentement du Roy ; et par ainsi, sauva sa vie, qu'il employa depuis au service de son bienfaiteur.

Enfin, voilà Monsieur de Bourbon sauvé, et veu par l'Empereur de fort bon œil, qui le repeut de belles paroles. Cependant il le sert bien et fidélement, ayant par son moyen amené à propos le secours d Allemagne, et de Monsieur le marquis de Pescayre, qui furent cause tous deux que la bataille de Pavie fut gagnée. Il fut après lieutenant-général de l'Empereur, là où il acquit telle gloire, honneur et renom, que les soldats Espagnols firent de luy une chanson, qui l'exaltoit grandement pardessus César, Hannibal et Scipion : et elle commençoit ainsi :

Calla, calla, Julio Cesar, Hannibal y Scipion.
Viva la fama de Bourbon !

C'est-à-dire,

Que maintenant se taisent César, Hannibal et Scipion.
Vive la renommée de Bourbon !

Et après cela, ils racontoient aucuns de ses faits particuliers en ladite chanson, laquelle je mettray possible en un autre endroit en ce livre, sur quelque autre subjet.

Voilà de gentils mots que ces braves soldats donnoient à leur général, bien différents de ceux que les soldats de César luy donnerent, à son retour des Gaules en triomphant à Rome. *César a subjugué les Gaules, et Nicomedes a subjugué César. Voilà César qui triomphe, qui a subjugué les Gaules ; et voilà Nicomedes qui a subjugué César.* Ce brocard

estoit vilain ; et voilà les sobriquets que ces soldats Romains donnoient à leur Empereur, qui ne s'en soucioit point : encore en rioit-il, car tout estoit de guerre, et tout bon à dire, ce jour-là.

Les braves soldats Espagnols honoroient bien autrement leur général : car à ce que j'ay ouy dire à aucuns de ce temps-là, par tout leur camp ils ne chantoient autre chanson, et mesme en cheminant pour se desennuyer, et sur-tout quand ils le voyoient passer ; auxquels il applaudissoit, et les saluoit fort courtoisement, leur disant à tous les coups (ainsi qu'il tiroit à Rome :) *Laissez faire, compagnons ; patientez un peu : je vous meine en un lieu que vous ne sçavez pas, où je vous feray tous riches :* ne leur nommant pourtant pas le lieu, qui estoit Rome ; et ce qu'il fit. Mais en la prenant et montant le premier sur la muraille, il y mourut, avec un tel regret de ses gens, que de rage, pour venger sa mort ; ils ne laisserent jamais de crier : *Carne, carne ; sangre, sangre ; Bourbon, Bourbon* (1) ; et de tuer jusques à ce qu'ils en fussent las et non pas saouls, (*hasta à non hartarse* (2), dit le mot Espagnol).

Encore qu'en plusieurs histoires, nous y voyons descrite la prise de ladite Rome, si en veux-je icy toucher quelques mots, que j'ay ouy dire à aucuns, et appris d'eux, et mesme des Espagnols, qui en ont mieux escrit et parlé que tous tant qu'il y en a, au moins en plus gentilles particularitez.

Il faut donc sçavoir que Monsieur de Bourbon fut fort malcontent de l'Empereur, qui ne luy avoit pas tenu tout ce qu'il luy avoit promis, quand il le voulut gagner ; ainsi qu'est le naturel des Empereurs, Roys et grands Princes souverains,

(1) C'est-à dire, *au carnage, au sang, Bourbon !*
(2) C'est-à-dire, *jusqu'à ne s'en pouvoir rassasier.*

que quand ils veulent desbaucher un homme, et le révolter ou destourner de son party et du service de sa patrie et de son Roy, ils luy promettent des montagnes d'or : mais estant une fois envasé et engagé parmy eux, ils n'en tiennent plus compte, et s'en mocquent, jusques à luy faire naquetter sa vie, comme j'en donnerois beaucoup d'exemples, et en fais un long discours ailleurs.

Entr'autres belles conditions, il luy avoit promis la Reyne Léonore, doüairiere de Portugal, en mariage ; mais il la donna au Roy François : aussi y avoit-il bien de la différence et du choix entre un Roy et le vassal. Il est bien vray qu'il fut fort bien compris dans le traité de Madrid, comme nous lisons ; mais le Roy le rompit tout à trac, quand il fut de retour en France : si-bien que Monsieur de Bourbon fut du guet, et eut la cassade. Dont l'Empereur, le voulant gratifier, le fit son lieutenant-général de son armée en l'estat de Milan et en Italie, qui estoit une chose autant profitable à l'Empereur, que ruineuse au-dit de Bourbon ; d'autant qu'il estoit un très-bon capitaine, et qu'il sçavoit bien qu'il en tireroit de luy gloire et honneur, et bonne chevance.

Estant arrivé donc d'Espagne à Milan, il y trouva bien des fusées à demesler : car les soldats se mutinoient, et ne faisoient que crier tous les jours après l'argent ; si-bien, disoient les Espagnols, que si on ne les payoit, ils tourneroient le monde c'en (*) dessus dessous. Et pour monstrer à l'œuvre leurs intentions, ils saccageoient et desroboient tout. Il fut contraint de faire un emprunt sur la ville, de trente mille escus ; ce qui fascha fort les habitants :

(*) sens.

mais il leur jura qu'aussi-tost après les avoir reçeus, il les distribueroit aux soldats, et aussi-tost les jetteroit hors de la ville ; avec telle protestation qu'il faisoit à Dieu, que du premier coup d'arquebusade tiré de son ennemy, il pust mourir, s'il ne leur tenoit parole. Mais il n'en fit rien pour cette fois : dont on dit que puis après, pour cette malédiction qu'il se donna luy-mesme, il eut cette arquebusade à Rome, qui le tua comme il avoit dit. Il fallut encore faire un autre emprunt ; car les soldats faisoient encore pis que devant, à ravager les pauvres gens : si-bien qu'on dit qu'il y en eut aucuns, qui du mauvais traitement qu'ils recevoient des soldats, se pendirent, d'autres se précipiterent du haut des tours, d'autres se tuerent d'autres façons.

Enfin, Monsieur de Bourbon, après avoir tiré de l'argent, les sort de la ville, et fait dessein de courir aux terres du Pape ; et ayant fait un gros corps d'armée, d'assiéger Plaisance : mais il la trouva fort bien munie de gens, qui s'y estoient soudain jettez dedans, ensemble dans Boulogne, où s'estoit aussi mis le marquis de Saluce avec l'armée Françoise qu'il avoit. Il fit séjour quinze jours là-auprès, en un lieu qu'on nomme St. Jean, à cause des grandes pluyes, du mauvais temps, et du grand hyver qu'il fit : et puis après avoir conféré avec le duc de Ferrare, et tiré de luy force courtoisies pour luy, et pour son armée force vivres, avant que de tirer chemin, il harangua ses soldats ainsi, en leur descouvrant son dessein et son secret. Je l'eusse mis volontiers en Espagnol, comme elle est, mais j'avois peur d'importuner le lecteur, en répétant si souvent les paroles Espagnolles.

« Vous, mes vaillants capitaines, et vous, mes

» braves soldats, de quel ordre que vous soyés, » aujourd'huy, pour l'amour et la foy que j'ay en » vous autres, et que je vous tiens, non pas seulement comme mes freres et mes enfants, mais » comme peres honorables, desquels je reconnois » que je tiens mon honneur et ma vie de vostre » valeur, avec peu de paroles, je vous veux dire » et descouvrir mon secret et toute mon intention; » que vous m'aydant de vostre vertu et valeur » accoustumée, j'espere bientost de vous faire » tous riches du sac de la superbe Rome, en vous » promettant de vous en faire seigneurs, et de » vous mettre entre vos mains les peuples, les » seigneurs, gentils-hommes, sénateurs, leurs » femmes, les Prélats et tout le Consistoire des » Cardinaux, avec leurs richesses, et avec leur » Pape Clément, qui tient par trop indignement » la place de St. Pierre ».

A telles belles paroles les capitaines et soldats presterent tellement l'oreille et le courage, que tout de ce point-là ils entreprindrent de faire la guerre à tout le monde.

Et par ainsi, se mirent à cheminer, estant tous très-délibérez de bien faire, dit le conte. Si-bien qu'en chemin ayant rencontré Dom Charles de Lanoy, qui venoit au-devant de Monsieur de Bourbon, et qu'il portoit le concept de la Concorde (tels mots use l'Espagnol) qu'il avoit faite avec le Pape Clément, ils le cuiderent tuer, sans Monsieur de Bourbon, qui les en empescha, d'autant qu'ils pensoient aussi saccager Florence : mais s'estant abbouchez ensemble Bourbon et le Viceroy, Bourbon tira outre sans attaquer Florence, parce qu'il y estoit entré aussi force gens de guerre, et ceux de la ville avoient baillé quelque argent.

Toutesfois, il rendit à Lanoy l'affront qu'il luy avoit fait, de luy avoir osté et emmené le Roy François Premier en Espagne. Et Charles de Lanoy se retira à Sienne. En quoy certes le pauvre Pape fut fort vilainement trompé et abusé. Aussi le viceroy ne la fit gueres longue après; car ce n'estoit pas peu de chose de tromper un tel personnage que le Pape, sous titre de la bonne foy pour laquelle il procéda.

Il ne faut point demander les maux que les soldats faisoient; d'autant qu'ils ne trouvoient leurs hostes pour leur donner des vivres, qui s'estoient tous serrez et retirez dans les forests: de sorte que quelques troupes des François (car Monsieur de Bourbon en avoit force avec luy, qui s'estoient donnez à luy, et de mesme il les avoit reçeus) forcerent un chasteau qui s'appelloit Pienne, où ils tuerent plus de huit cent hommes, et le mirent tout à sac.

Estant venu Monsieur de Bourbon au-dessus de Belveder de Rome, le cinquiesme de May 1527; le soir, en plaçant son camp, visitant ses gardes, et ordonnant ses troupes pour le lendemain à l'assaut, il les harangua encore pour la seconde fois, et la derniere aussi, disant: « Mes capi-» taines, qui tous estes de grande valeur et cou-» rage, et tous mes soldats très-bien aimez de » moy, puis que la grande advanture de nostre » sort nous a menez et conduits icy, au point et » au lieu que nous avons tant desiré; après avoir » passé tant de meschants chemins, avec neiges » et froids si grands au beau milieu de l'hyver » avec pluyes et bouës, et des rencontres d'en-» nemis, avec faim et soif, sans aucun sol, bref » avec toutes les nécessitez du monde; à cette

» heure, il est temps de monstrer en cette noble
» et riche entreprise, le courage, la vertu, et les
» forces de vos corps. Ou vous avez à cette heure
» peur d'estre perdus pour jamais si vous estes
» vaincus; ou annoblis, honorez, et riches pour
» jamais. Aussi si vous sortez de ce combat les
» vainqueurs, toute l'espérance de nostre bien, hon-
» neur et gloire consiste en cette victoire: car il n'y
» a pas un de nos ennemis, ny mesmes les na-
» tions estrangeres, qui ne tremble à ouyr vos
» noms, et qui ne demeure estonné de peur, et
» ne s'espouvante du nom de vostre camp victo-
» rieux. Nous autres en attaquant les murs de
» Rome, l'ennemy tournera les espaules de peur;
» et n'y aura capitaine, tant brave soit-il, qui ose
» se tourner pour se deffendre. Si vous avez jamais
» desiré de saccager une ville pour des richesses
» et trésors, cette-cy en est une, et la plus riche,
» voire la dame de tout le monde. Si cette fois
» vous obtenez la victoire, vous demeurerez riches
» seigneurs, et très-heureux: si-non vous serez
» tout le contraire. Mes freres, je trouve certai-
» nement que là est cette ville, qu'au temps passé
» pronostiqua un sage astrologue de moy, me
» disant qu'infailliblement à la prise d'une ville,
» mon fier ascendant me menaçoit que j'y devois
» mourir: mais je vous jure que c'en est le
» moindre de mes soucys; et m'en soucie peu d'y
» mourir, si, en mourant, mon corps demeure
» avec une perpétuelle gloire et renommée par
» tout le monde ». Belles paroles, certes, et prononcées d'un grand courage; et mesme la fin et résolution de celuy qui les prononçoit: aussi advint-il ainsi comme il les dit et le voulut. Après, il commanda qu'on se retirast, qui au repos, qui

à la garde, et qu'un chacun fust prest à l'assaut de bon matin.

Après que les estoiles se furent obscurcies, pour plus grande splendeur du soleil, et aussi des armées (1) reluisantes des soldats qui s'appresteient pour aller à l'assaut, luy, après avoir ordonné de son assaut, estant vestu tout de blanc, pour se faire mieux connoistre et apparoistre, (ce qui n'estoit pas signe d'un coüard,) les armes à la main marche le premier, et proche de la muraille, ayant monté deux eschellons de son eschelle, ainsi qu'il l'avoit dit le soir, ainsi il luy advint, que l'envieuse fortune, ou pour mieux dire traistresse, fit qu'une arquebusade luy donna droit au costé gauche, et le blessa mortellement. *A unque* (dit l'Espagnol) *le quito el ser, pero un solo puncto no le pudo quitar la magnanimidad y vigor en tanto que el cuerpo tinio sentimiento;* c'est-à-dire : « Et » encore qu'elle luy ostast l'estre et la vie, toutes» fois d'un seul point elle ne luy sçeut oster sa » magnanimité et vigueur, tant que son corps eut » du sentiment ». Ainsi qu'il le monstra bien par sa propre bouche : car estant tombé du coup, il dit à aucuns de ses plus fideles amis, qui estoient tout auprès de luy, et sur-tout au capitaine Jogna, Gascon, *su grand familiar* (2), (je pense que c'estoit le capitaine Jonas; mais l'Espagnol l'appelle Jogna, Gascon : du depuis, ce Jonas eut la teste tranchée à Paris; et il fut pris au combat de Philippin Doria, devant Naples, avec le marquis du Guast,) qu'ils le couvrissent d'un manteau et l'ostassent de-là, afin que sa mort ne fust occasion aux autres de laisser l'entreprise si bien commen-

(1) armes.
(2) C'est-à-dire, *son grand ami.*

ée. Et ainsi qu'il tenoit ces paroles avec un brave cœur, comme s'il n'eust eu aucun mal, il donna fin, comme mortel, à ses derniers jours.

J'ay ouy dire à Rome qu'on tenoit que celuy qui tira cette malheureuse arquebusade, estoit un prestre; tout ainsi aussi que celuy qui, dans Saint Disier, tua ce brave prince d'Orange (*). La vieille chanson de ces advanturiers d'alors disoit pourtant ainsi:

Quand le bon prince d'Orange
Vit Bourbon qui estoit mort,
Criant, saint Nicolas!
Il est mort, sainte Barbe!
Jamais plus ne dit mot,
A Dieu rendit son ame.
Sonnez, sonnez, trompettes,
Sonnez tous à l'assaut;
Approchez vos engins,
Abbattez ces murailles:
Tous les biens des Romains
Je vous donne au pillage.

Voilà ce qu'on chantoit pour lors, car ces bons advanturiers ne visoient, en ce temps-là, tant à la rime comme au sens.

Or, tout ainsi que Monsieur de Bourbon avoit recommandé de couvrir et cacher son corps, ses gens le firent si bien, que l'escallade et l'assaut se poursuivit si furieusement, que la ville, après avoir un peu résisté, fut emportée: et les soldats, ayant desja ouy le vent de sa mort, en combattirent plus endiablément pour venger sa mort; laquelle

(*) René de Nassau et de Châlon. *Voyez ci-dessus*, page 153.

certes le fut très-bien, car on se mit à crier : *Carne, carne ; sangre, sangre ; sierra, sierra ; Bourbon, Bourbon* (*) !

Le premier qui monta à la muraille (ce conte ne doit point estre teu) fut un enseigne Espagnol, brave et vaillant ; et en effet, il le monstra bien. Il se nommoit Dom Juan d'Avalos : et estant ainsi monté, lui fut tiré une arquebusade, qui lui rompit et cassa tout l'os du bras ; si bien qu'il fut contraint de s'envelopper de l'autre bras du taffetas de l'enseigne. Et se tournant derriere soi, il vit un capitaine de gens-d'armes, qui s'appelloit *Cuaco*, brave et vaillant soldat, auquel il dit : *Mon capitaine, je vous recommande mon honneur, car je suis mort!* et en disant cela, il luy donna son enseigne, et dans un peu de temps, il mourut. Ce capitaine Cuaco la prit aussi-tost, mais il fut chargé d'une trouppe de François, qui survindrent, qui estoient dans la ville ; car il y en avoit, et dedans, et dehors, lesquels firent bravement teste, et le repousserent, où il fut fort blessé : si-bien qu'il tomba, et perdit son enseigne. Estant un peu revenu à soi, il se releva ; et abordant un alfier, qui avoit une enseigne noire avec une croix blanche, en despit de tous, luy osta son enseigne : et passant plus outre, en combattant comme un lion, avec ce bon succès, il se mit à crier : *Victoria, victoria ; imperio, imperio*, et les autres après ; si-bien que la ville fut prise. Le capitaine Cuaco avertit sur ce rencontre le capitaine de l'enseigne à luy recommandée, auquel il fit entendre la mort et la blessure, et les paroles de son alfier, et la recommandation de son enseigne ; que l'ayant perdue, et estant tombé

(*) C'est-à-dire, *au carnage, au sang, à la scie, Bourbon !*

quasi

quasi mort pour avoir esté blessé, qu'il en avoit recouvert une autre après estre revenu à soi, et que s'il luy pouvoit satisfaire mieux, qu'il luy commandast, que volontiers il le feroit. En quoy le capitaine fut très-content, et se sentit très-honoré, et l'en remercia, et luy offrit tout service. Oh! grande vertu et valeur de ces capitaines! Jamais ils ne se pourroient assez exalter, ny leur curiosité à conserver leurs drappeaux. Voilà pourquoy qui les a en garde, les doit conserver comme la vie.

La muraille et les ramparts estants gagnez, les Romains commencerent à fuyr, et sauve qui peut. Les Impériaux poursuivirent leur victoire de telle furie, qu'on disoit que tous les diables estoient-là tous assemblez, comme disent les Espagnols en leur langue. Car les arquebusades, les cris des combattants, les plaintes des blessés et mourants, le battement des armes, le son des trompettes, la rumeur des tambours, qui animoient d'autant plus les soldats au combat, et les coups des piques, faisoient un tel bruit, qu'on n'eust pas ouy tonner le ciel, s'il eust tonné. Et les vainqueurs poursuivirent si prestement leur victoire, qu'à grand peine ceux de dedans eurent le loisir d'abbattre les grilles du chasteau : si bien que le cardinal Armelyn (*) y cuida laisser son chappeau, sans un de ses amis, qui le haussa avec une corde de bas en-haut. Le cardinal de Santiquatro en se sauvant dans le chasteau à course de cheval, son cheval vint à tomber, ou bien luy, qui ne se tenoit pas bien possible : il fut traisné un pied dans l'estrier jusques à la porte du chasteau par son cheval, qui le traisna et mena jusques-là à la bonne et malheureuse fortune; car

(*) Camerlingue, *apparemment.*

je pense que son corps en demeura bien mutilé, et par ainsi, il se sauva, ayant eschappé un autre grand danger. Ce cheval fut encore bon et sage, d'avoir ainsi sauvé son maistre si disgracieusement. Le grand chambelan du Pape y fut tué.

Le prince d'Orange y acquit un très-grand honneur : car n'estant secondé des grands ses compagnons, veu que Monsieur de Bourbon estoit mort, (Monsieur le marquis du Guast demeuré malade d'une grosse fievre quarte à Ferrare, et puis porté à Naples, il vint au pont de Sixte, où ayant trouvé Juannin, Antoine, et Valere Ursins, braves et vaillants seigneurs, et Jerosme Mathel, qui s'estoient ralliés-là avec deux cent bons hommes, pour rendre quelque combat et tenir le passage, d'un costé et d'autre il fut très-valeureusement combattu. Toutesfois, à la fin, le Prince leur fit une charge si furieuse, que les Romains furent contraints de s'enfuyr, les uns qui çà, les autres qui là, maudissant l'heure que jamais le Pape avoit consenti à Charles de Lanoy.

Or, Rome estant ainsi vaincue, et du tout à la puissance des Espagnols et Lansquenets, de sorte qu'on ne parloit plus de rendre combat, les galands bien-aises se mirent à desrober, tuer et violer les femmes, sans tenir aucun respect, ny à la dignité, ny à hommes, ny à femmes, ny sans espargner les saintes reliques des temples, ny les vierges, ny les moniales ; jusques-là que leur cruauté ne s'estendit pas seulement sur les personnes, mais sur les marbres et les anciennes statuës. Les Lansquenets, qui nouvellement estoient imbus de la nouvelle religion, et les Espagnols encore aussi-bien que les autres, s'habilloient en cardinaux, et évesques en leurs habits pontificaux,

et se pourmenoient ainsi parmy la ville. Au-lieu d'estaffiers, ils faisoient marcher ces pauvres ecclésiastiques à costé ou au-devant, en habits de laquais : les uns les assommoient de coups, les autres se contentoient de leur donner du *dromos* (*), ou de les appeller valets; les autres se mocquoient d'eux, et en tiroient des risées, en les habillant en bouffons et mattassins ; les uns leur levoient les queuës de leurs chappes, en faisant leurs processions par la ville, et disant les litanies : bref, ce fut un vilain spectacle et scandale.

Les Huguenots en ont bien fait autant en ces guerres, et mesme en la prise de Cahors, au moyen d'un petard : car tant que leur séjour y dura, tous les matins et soirs, les palefreniers, qui alloient abbreuver leurs chevaux, s'habilloient des chappes des églises qu'ils avoient prises, et montez sur leurs chevaux alloient à l'abbreuvoir, et en retournoient ainsi vestus, en chantant aussi les litanies : et un qui avoit trouvé une mytre de l'évesque, alloit le dernier, faisant l'office de l'évesque.

Il se trouva, à ce sac de Rome, tel évesque, qui paya rançon trois ou quatre fois; après qu'il l'avoit payé à l'un, il la falloit payer à l'autre. Quand il avoit passé par les mains du Lansquenet, il falloit parler à l'Espagnol et au François, et de près : ils les gesnoient si fort, et les tourmentoient tant, qu'il falloit, quoy qu'il en fust, trouver de l'argent ; autrement, leurs pauvres testicules

(*) Je crois qu'au-lieu de *dromos*, il faut lire *dronos*. En Languedoc, *donner dronos*, c'est donner des coups. Si c'est *dromos* qu'il faut lire, *donner du dromos* à quelqu'un, signifiera peut-être lui donner des coups jusqu'à l'endormir pour jamais. Au Chap. 27 du premier Livre de Rabelais, *donner dronos*, c'est donner son reste, faire mourir.

estoient coupez, dont aucuns en mouroient, et les autres en eschappoient. Ils ne pardonnerent, ny aux cardinaux, ny aux évesques, de leur nation, ny aux Ambassadeurs : et ils furent aussi-bien saccagez que les autres. Et quand ils leur pensoient remonstrer que l'Empereur ne le trouveroit pas bon, c'estoit alors qu'ils faisoient pis. *Vous estes de beaux prescheurs, de beaux harangueurs, et de beaux remonstreurs* (leur disoient-ils,) en adjoustant : *Da mi dineros, y no conseio*, c-à-d. *Donnez-moy de l'argent; et non du conseil;* et se mocquoient d'eux ; de sorte que les pauvres gens demeuroient tout coys et peneux. Ce ne fut pas tout : ils ne se contenterent pas d'avoir pris, pillé, et saccagé jusques à la terre ; il fallut que les Cardinaux, Evesques, Ambassadeurs et marchands donnassent encore de l'argent pour la paye des soldats. Quelle rage et insatiabilité !

Quant aux dames, il ne faut pas demander comment elles furent traittées. Des courtisannes des plus belles de la ville, ils n'en vouloient point, et les laissoient, disoient-ils, *para los laquayos y rapassos ;* c-à-d. *Pour les laquais et goujats ; qu'ils s'en donnent du bon temps :* mais ils se prenoient aux marquises, comtesses, baronnesses, et grandes dames, et plus gentilles femmes de la ville ; leur faisant exercer l'estat de courtisannes publiques, et ils se les abandonnoient les uns aux autres, en faisant plaisir à leurs compagnons ; leur faisant accroire que c'estoit ce qu'elles vouloient, et qu'elles estoient trop chaudes, et qu'il les falloit rafraischir de la rosée, et saigner au mois de May où ils estoient, et que la saignée en estoit bonne, et mesme pour les filles religieuses, qu'ils n'espargnoient non plus que les autres, et firent un bordel

de leur couvent. Bref, si l'avarice fut commune à ces Messieurs, la paillardise ne le leur fut pas moins : et qui pis est, de femmes mariées, quand ils les touchoient, ils en donnoient de beaux spectacles à leurs pauvres haires de maris, qu'ils faisoient si gentiment cocus devant eux, qu'ils n'en osoient dire mot, mais estoient encore bien-aises d'en estre quittes de la sorte ; de sorte que, long-temps après, on appelloit ces grandes dames, les reliques du sac de Rome (*).

Et au diable, il n'y en eut pourtant pas une qui se tuast pour telles violences, comme Lucrece, laquelle ne fit pas bien. Car selon l'opinion de Saint-Augustin, si elle estoit chaste, pourquoy se tuoit-elle ? Tant s'en faut, elle devoit survivre, pour manifester sa vertu, et en aller la teste haute, avec un beau front et hardy. Et si elle fut violée et polluée, encore moins ; car par une telle mort sanglante et violente, elle ne réparoit pas son honneur pour cela, et si en donnoit soupçon : mais elle devoit vivre, pour faire voir qu'elle estoit femme-de-bien. Voilà pourquoy ces belles dames Romaines firent bien, de ne point porter leurs mains contre leur vie, mais de bien vivre. Après elles donnerent à leurs gens tant de malédictions, que tant qu'il y en eut, ils ne vesquirent longues années, comme aucuns l'ont escrit, et je l'ay ouy dire ; et il y en mourut grande quantité au siege de Naples, et en autres lieux et guerres ; mesme que leurs butins et richesses ne leur profiterent point, non plus qu'à plusieurs massacreurs, sacquements et paillards de la feste de St. Barthelemy, desquels j'en ay connu, au moins des principaux,

(*) Sobriquet des Dames Romaines qui avoient passé par les mains des vainqueurs au sac de Rome en 1527.

qui ne vescurent gueres long-temps, qu'ils ne fussent tuez au siege de la Rochelle, et en autres guerres qui vindrent après, et qui furent aussi pauvres comme devant. Aussi (comme disoient les Espagnols paillards (*)): *Que el diabolo les avia dado, y el diabolo les avia levado :* c.-à-d. *Que le diable les leur avoit donné, et le diable les leur avoit osté.*

Voilà en somme le sac de Rome, que j'ay recueilly des Espagnols, sans en emprunter rien de Guichardin ny d'autres qui en ont assez escrit : et que j'ay aussi appris d'un livre Espagnol, et dans Rome, et dans Naples, la premiere fois que j'y fus ; et mesme d'un vieux trompette François, qui avoit esté à feu Monsieur de Bourbon alors, et estoit aux gages de l'Empereur et du Vice-roy, estant iceluy trompette agé de soixante ans ou plus, lequel avoit veu tout le mystere.

La premiere fois que j'allay à Naples, je le trouvay à Capouë, où il se fit connoistre à moy pour François. Il estoit fort honneste homme et d'esprit, et pour son age n'avoit point oublié son mestier, car il sonnoit des mieux de la trompette. Il me conduisit depuis Capouë jusques à Naples, et par le chemin m'entretenoit fort de Monsieur de Bourbon, de ses faits, du sac de Rome, et sur-tout des belles femmes violées, qui m'en conta prou à mon advis, et me dit force particularitez, dont je serois par trop long, sallaud et importun, si je les voulois toutes exposer, encore, qu'il y en aye de fort plaisantes, que possible je pourray dire ailleurs une autre fois.

Certes, à ce qu'il me conta, les insolences y

(*) pillards.

furent trop excessives : et si feu Monsieur de Bourbon eust survescu (à ce qu'il me disoit) il les eust bien corrigé : car c'estoit un capitaine sage, advisé et politique ; et avoit l'ame si chrestienne, qu'il n'eust voulu recevoir aucun reproche, encore qu'il aymast le soldat, et l'eust voulu contenter, mais selon le droit de guerre (1), et après plus. Car pour continuer le sac tant de temps, il n'y avoit point de raison : et puis aussi que ledit Monsieur de Bourbon eust voulu faire bourse à part ; et estant ainsi cette ville saccagée de fond en comble, il n'eust sceu. De plus, il s'en vouloit rendre patron, et se faire dire Roy des Romains (2). Voilà pourquoy tels et telles dans Rome, qui le maudirent, et s'esjoüirent de sa mort, s'ils eussent le tout considéré, puisque tel malheur leur devoit arriver, ils le devoient souhaiter vif alors : encore que le prince d'Orange y fist bien tout ce qu'il y peut, pour y mettre ordre ; mais c'estoit un jeune homme, qui ne faisoit que venir, et n'avoit si grande créance parmy les gens de guerre, comme Monsieur de Bourbon : et aussi, pour s'establir parmy eux, et y prendre crédit, il leur vouloit du tout complaire.

Ce sac fut tel, que, de nos peres et de nous, en quelque lieu qu'il y en aye jamais eu, on n'en a veu de pareil. Nous avons eu de frais le sac de la ville d'Anvers, prise du costé de la citadelle ; mais il fut bien autrement et plus modestement mesnagé.

(1) Le droit de guerre est qu'au sac d'une Ville, le soldat se borne au pillage. Rabelais, Liv. II, Ch. 26, *Nous userons du droit de guerre* : qui potest capere, capiat. *Matth. XIX.* 12.

(2) *Voyez ci-après, le XXVe. Discours des* Capitaines François, *vers la fin.*

Il estoit tel, qu'il pouvoit enrichir une armée de trente à quarante mille hommes : et ce furent trois mille hommes, tous soldats Espagnols, qui s'en prévalurent. Les désordres n'y furent pas tellement grands, si-non que le feu fut mis en cette belle maison de ville, à cause de quelques-uns qui s'y estoient retirez. Ils y gagnerent ce qu'ils voulurent, jusques aux petits goujats, dont j'en ay ouy parler d'un à un soldat Espagnol, lequel, pour sa part, gagna vingt mille escus, luy, qui auparavant n'avoit qu'une réale que son maistre luy donnoit par jour pour vivre : estant dans un tel bien, il se perdit en telle façon, que, se mettant à joüer, de tout ce qu'il avoit, ne luy resta pas un sol en quinze jours : et il devint gueux et pauvre goujat comme devant. Quant aux soldats Espagnols, ils devindrent si riches et si pécunieux, que, lors qu'ils quitterent la ville, par accord fait par Dom Juan d'Austriche, et qu'ils vuideroient la Flandres et passeroient vers l'Italie, ils ne sçavoient comment porter leur or et leurs richesses; si-que la pluspart faisoient garnir leurs espées toutes d'or, comme les gardes et les poignées, leurs piques, leurs fourniments, et autres garnitures, tant ils abondent (*) en biens. De grande tuerie, ils n'en firent pas par trop, si non sur la chaude ; ny de rançonnement non plus : car ils trouvoient les maisons si pleines, qu'il ne leur estoit besoin davantage de rançonner leurs hostes ; envers lesquels ils estoient encore si honnestes, que, les oyants en leurs maisons, ou passer par les rues, ils les saluoient très-courtoisement, en les appellants leurs peres, et en leur disant à chacun d'eux : *Adieu, pere. A bon droit je vous appelle*

(*) abondoient.

tel, et mieux que mon pere naturel. Pour le grand bien que vous m'avez fait, à jamais je prieray Dieu pour vous. Voilà la différence de ce sac à celuy de Rome. Quant aux femmes, je m'en rapporte à elles, comment il leur en fut; et au dire des soldats, et de ceux qui prennent telles places d'assaut et de force.

Je ne raconteray point l'assiégement du Pape dans le chasteau St. Ange, ny la composition qu'il fit pour sa délivrance avec le prince d'Orange et le Vice-roy, ny l'argent ny les hostages qu'il fallut donner. Cela est commun parmy les histoires d'Italie.

Encore ces soldats furent si desbordez et insatiables, qu'ils ne voulurent point entendre à cette capitulation, et ne voulurent qu'à grand-peine sortir hors de la ville; dont je m'estonne, et beaucoup d'autres avec moy, de la vaillance de ces braves gens, qui ne craignirent jamais les troupes de la ligue, dont il y en avoit force à l'entour de Rome et de Toscane, que pour elle ils ne se desporterent jamais de la discontinuation de pillerie. Et ce qui fait encore plus s'estonner, c'est qu'on ne leur donna jamais d'alarmes d'aucuns costez, tant on les redoutoit. Que si on leur en eust donné, on en eust eu bon marché; car ils se soucioient autant de garde, et du devoir de guerre, que rien; si-non à se donner bon temps, comme s'ils n'eussent eu point d'ennemis en teste. En quoy ceux de la ligue eurent grand tort. Des menaces de la venuë de Monsieur de Lautrec, encore moins le craignoient-ils. Enfin, par la composition, ils se retirerent, mais non si-tost qu'il falloit: car Monsieur de Lautrec arriva; et leur voulant couper chemin, il ne peut, tant ils marcherent en vaillants

et bons hommes de guerre et en brave retraite : en laquelle ils firent un trait digne de grande loüange.

Car ils emmenerent avec eux le corps de Monsieur de Bourbon, leur feu général, et ne le voulurent laisser à Rome. S'ils l'y eussent laissé, les Romains l'eussent desensevely, et luy eussent fait quelque vilain opprobre à son pauvre et honorable corps, pour avoir esté autheur de toute leur misere. Ces braves Impériaux donc emmenerent bravement le corps de leur feu général ; et exempts d'ingratitude pour les avoir faits tous riches, ne l'abandonnerent jamais, jusques à ce qu'ils l'eurent mis (tant ils sont à loüer et estimer) en sauveté dans le chasteau de Gayette, place imprenable de nature et d'art. Ils le mirent dans la chappelle, après l'avoir honnoré d'un beau tombeau digne de luy, lequel j'ay veu et vous diray comment.

La premiere fois (1) à Naples, à mon retour je vins passer à Gayette. Monsieur de Quielu (2), pere du dernier favory du feu Roy, et moy, estions ensemble. Le matin, après avoir-là couché, nous allasmes à la porte du chasteau, demandasmes s'il ne nous seroit point permis de voir le chasteau et le tombeau de Monsieur de Bourbon; et que nous estions gentils-hommes François. Quelques-uns des gardes nous dirent qu'ils alloient parler au Castellan, lequel vint tost après hors du chasteau, et après nous avoir salué fort courtoisement, et demandé en François de quelle part de France nous estions, et nos seigneuries, nous les luy dismes, et que je m'appellois Bourdeille. Soudain, il me dit qu'il avoit connu mon pere, et l'avoit veu autresfois avec Monsieur de Bourbon, qui l'aymoit

(1) que je fus, *apparemment.*
(2) Quelus.

fort; et mesme un de mes oncles qu'il avoit veu nourrir page de Monsieur de Bourbon, comme il estoit vray. Alors il se déclara à nous comme il estoit François comme nous, et serviteur de feu Monsieur de Bourbon. Il avoit la façon très-belle et bonne, fort grand et haut de taille, ny trop gras ny trop maigre, venant sur l'age de soixante ans; toutesfois, peu meslé pour son age et son poil, qu'il avoit noir : et l'Empereur l'avoit-là récompensé. Alors il nous pria d'entrer, et croy que mon nom y servit beaucoup.

Estant entrez, soudain il nous mena dans la petite chappelle, qui est à main gauche en entrant: luy, allant le premier, il prit l'aspergès et de l'eau beniste, et nous en donna; il se mit à genoux devant l'autel, et nous priant de donner un *Pater Noster* et un *Ave Maria*, et un *De Profundis* à l'ame de feu Monsieur de Bourbon son maistre ; ce que nous fismes à son imitation. Après, nous estants levez, il nous montra encore ce tombeau qui estoit eslevé sur la main gauche, aussi à la mode d'Italie du temps passé : le theu estoit couvert d'un fort beau drap d'or, frizé et rouge, avec ses armoiries toutes simples, sans estre entournées nullement de l'ordre ny du Roy de France, ny de l'Empereur; de quoy moy estonné, je luy demanday pourquoy l'ordre de l'un ou de l'autre n'y estoit pas? Il me respondit qu'il avoit quitté celuy du Roy, et qu'il ne le porta oncques plus depuis qu'il l'eut quitté. Aussi dit-on qu'après qu'il s'en fut allé, le Roy luy envoya demander l'espée de Connestable, et son ordre. Il respondit : quant à l'espée, il me l'osta au voyage de Valenciennes, lors qu'il donna à mener à Monsieur d'Alençon l'avant-garde, qui m'appartenoit; et l'ordre, je l'ay laissé derrière

mon chevet à Chantilly (1). Quant à celuy de l'Empereur, qui est la Toison d'or, il ne le voulut jamais prendre.

Et après, continuant son propos : *Voilà* (dit-il) *le corps qui repose céans, du plus brave et vaillant prince et capitaine qui fut jamais en son vivant; n'en depplaise aux neuf preux; car il les a tous surpassez*. Et nous alla conter beaucoup de ses vaillances particulieres, qui seroient trop longues à dire : et que s'il eust eu des moyens, il en eust bien fait de plus belles; mais ils luy failloient à tous coups. Si-bien qu'une fois, nous dit-il, estant à St. Jean près de Boulogne (que j'ay nommé cy-devant) ses soldats ne faisoient que crier, qu'ils n'avoient pas un sol, et qu'il leur en fist donner; il les harangua tous, et leur remonstra ses nécessitez; et qu'il mourroit en la peine, ou qu'il les feroit tous riches, et qu'ils temporisassent un peu, ne les voulant frauder nullement de leurs peines et services; et en cas qu'il ne leur dit de cœur, il leur donna à tous à despartir toute la vaisselle d'argent de sa maison, et si peu de bagues et joyaux, meubles et habillements qu'il avoit en ses coffres. Si bien qu'il ne se réserva rien pour soy, que l'habillement qu'il portoit sur soy, et une casaque de toille d'argent qu'il portoit sur ses armes; car il la vouloit belle. Ce qui contenta si bien les soldats, qu'ils jurerent tous de ne l'abandonner en quelque part qu'il voulust aller, fust-ce à tous les diables.

Aussi en la chanson que j'ay dit ci-devant, *Calla*, *Calla* (2), il y a un verset qui luy dit :

(1) Chantelles, maison du Connétable de Bourbon.

(2) page 167.

Deçia le (1), *mis segnores, yo soy pobre cavallero;*
Y tanbien, como vos otros, no tengo un denero (2).

C'est-à-dire :

Il leur disoit : Je suis pauvre cavalier, et n'ay pas un sol non plus que vous autres.

Et puis il les harangua de la façon que j'ai dit cy-devant (3) et descouvrit son secret, et le tout en Espagnol, qu'il avoit très-bien appris, et le parloit très-bien ; s'estoit très-bien façonné à leurs gestes, graces et façons : aussi en avoit-il le teint fort noir, la barbe faite à l'Espagnole ; ce qui leur plaisoit fort. Bref, il nous conta une infinité de choses, qui seroient trop longues à escrire, mais belles à lire.

Sur-tout il nous conta le mescontentement qu'il avoit de la France, du Roy, et de l'Empereur ; et que si Dieu luy eust presté la vie, il en eust eu raison. Car résolument, il se vouloit faire Roy des Romains, et eust bien coupé les aisles aux Papes, et taillé leurs morceaux courts. Il nous dit que le Roy François luy porta tousjours jalousie, et quelque hayne sourde, depuis que, faisant baptiser son fils, que le Roy tenoit, le baptesme et le festin furent si somptueux et superbes, qu'un Roy de France eust esté bien empesché (dit-il) d'en faire un pareil, tant pour la grande abondance des vivres, que pour les tournois, masquarades, danses, et assemblées de gentils-hommes ; car il s'y en trouva fort grand nombre. Il y en avoit cinq cent habillés

(1) *les.* (2) *Dinero.*
(3) Voyez ci-dessus, pages 171, 172 et 173.

tous de velours, que tout le monde ne portoit pas en ce temps-là, et chacun une chaisne d'or au col, faisant trois tours, qui estoit pour lors une grande parade et signe de noblesse et richesse. Le Roy François luy en porta force envie. Aussi il y avoit encore l'admiral Bonivet, qui ne l'aymoit pas, et luy faisoit de très-mauvais offices à l'endroit du Roy, encore qu'il fust son seigneur, et l'autre son vassal, à cause de la duché de Chastelleraud.

Or, auprès du tombeau de Monsieur de Bourbon, y avoit pendu son grand estendard général, de taffetas jaune, tout semé en broderie, au-dedans d'un jaune noir et blanc, mais le camp estoit jaune : la broderie estoit de plusieurs cerfs-volants, et force espées nues flamboyantes, avec ces mots escrits en plusieurs endroits : *Espérance*, *Espérance*. Je priay Monsieur le Castellan de m'en expliquer la devise, ce qu'il fit très-volontiers, et nous dit que ce cerf-volant, encore que long-temps auparavant il l'avoit pour devise, comme l'on peut voir encore en plusieurs endroits à Moulins, il vouloit signifier que, pour sortir hors de France, et pour sauver sa vie, il luy avoit esté nécessaire de faire une extresme diligence, et d aller viste, et de s'armer, non-seulement de pied de cerfs ainsi aislez, mais qu'avec cette espée flamboyante, il avoit espérance de s'en venger, et par le fer, et par le feu. Voilà une terrible menace. C'est ce qu'il nous en dit.

Puis, sortant de la chappelle, il nous bailla deux soldats, pour nous pourmener autour du chasteau, que nous vismes à l'aise, et y vismes une des plus fortes places que j'aye jamais veu; et si en ay-je veu prou en France et en d'autres pays. Nous y vismes aussi une chose très-singuliere à voir, qui

est une grande et demesurée roche, fendue par le milieu, qu'on dit estre une de celles qui se fendirent à la mort et passion de Nostre-Seigneur; et pour ce, il y a une petite chappelle bastie, où l'on gagne une fois l'an de beaux pardons.

Estants retournez de nostre pourmenade et visite, nous trouvasmes Monsieur le Castellan à la salle basse, qui nous attendoit avec un très-beau desjeuner, et aussi-bien préparé qu'il estoit possible, tant de chair que de fruits exquis, principalement de grenades, (car c'en estoit la saison,) des meilleures que je mangeay jamais, après celles de Seville en Espagne. Aussi Gayette par de-là emporte le prix de toute la contrée, pour les produire très-exquises.

Après avoir bien desjeuné, nous prismes congé de Monsieur le Castellan, qui s'offrit fort à nous, sur-tout à moy, et nous nous en allasmes. Nous avions avec nous le bonhomme trompette, que j'ay dit ci-devant, qui, tant que nous demeurasmes à Naples, demeuroit quasi tousjours avec nous, et nous monstroit toutes les singularitez de la ville, et sur-tout la place et forme du siege de Monsieur de Lautrec. Quand nous allasmes au secours de Malthe, cinq ans après, je trouvay encore ce bonhomme trompette sur le mole; et soudain nous nous reconnusmes, autant aises l'un que l'autre de cette rencontre.

Or, pour faire fin, si Monsieur de Bourbon prophétisa un peu auparavant sa mort, qu'il ne s'en soucioit point de mourir, pourveu qu'il demeurast immortel de mémoire, certes il l'est. Car encore que les Italiens se sont plaints de luy, si ne peuvent-ils s'engarder de le loüer tous les jours, et luy firent ceux d'alors ce petit épitaphe, qui com-

mence par d'*assai assai*, qui fut traduit en François ainsi :

D'assez assez a fait Charlemagne le Preux.
Alexandre le Grand de peu fit plus grand'chose.
Mais de néant a fait plus que n'ont fait les deux,
Charles, Duc de Bourbon, qui cy-dessous repose.

Les François pour lors n'en oserent escrire; car il estoit tellement haï et odieux, qu'on fit peindre de jaune la porte et le seuil de son hostel de Bourbon de Paris, devant le Louvre : d'autant que c'estoit la coustume des François au temps passé; et encore que pour bien déclarer un homme traistre à son Roy, et à sa patrie, ils luy peignoient ainsi le jaune à sa porte. Comme aussi ils semoient dedans sa maison du sel, ainsi qu'on fit à celle de feu Monsieur l'Admiral de Chastillon.

C'est assez pour ce coup parlé de ce grand Prince, lequel plusieurs ont excusé de ce qu'il fit; car on luy vouloit oster l'honneur, la vie et le bien, où il n'y a rien si misérable qu'un pauvre Prince deshérité. Aussi que le Roy François souloit dire, qu'il n'y avoit animal si furieux et dangereux, qu'un gentil-homme François desdaigné, despité, et mal-content. A ce que j'entendis quand nous allasmes au secours de Malthe, le tombeau de ce Prince a esté osté de ce lieu éminent, comme ont esté tous les autres, par l'ordonnance du Concile de Trente. Messieurs de Strozzi et de Brissac, auxquels j'en avois fait grand cas, le desiroient fort de voir; mais il n'y eut nul moyen d'y entrer, dont ils furent bien marrys.

Disons encore ce mot de luy, et puis rien plus. J'ay ouy dire à un grand homme de guerre, qui avoit

avoit leu nos histoires de France, faire comparaison de ce grand Bourbon à Robert d'Artois, qui alla servir le Roy d'Angleterre Edouard.

Tous deux furent François de grande et illustre maison : tous deux braves et vaillants, hauts à la main, et peu endurants : tous deux grands capitaines, tous deux malcontents, fugitifs de France, servants deux grands et valeureux princes : tous deux flambeaux de guerre contre leurs souverains : tous deux qui firent et susciterent de grands maux à leur patrie : tous deux après qui moururent d'une pareille mort, l'un d'un coup de trait devant Vannes, et l'autre d'une arquebusade devant Rome : tous deux fort regrettez de leurs maistres et princes : la mort de tous deux fort bien et cruellement vengée. Car de deuil et de despit qu'en eut de l'un le Roy Edouard, il exerça de grandes cruautez : les Impériaux en firent de mesme de l'autre dans Rome. Tous deux furent enterrez hors de leur pays, l'un honorablement en Angleterre, où son corps fut porté; l'autre à Gayette, en mesme honneur et gloire. Tous deux recommandez fort après leur trespas à la mémoire de leurs princes, car l'un eut en tant de révérence ce nom d'Artois, qu'il fit plaisir à tous ceux qui en estoient (*), ainsi qu'il retira Denis de Mortbeq, ayant fait un coup de sa main en France, dont il estoit fugitif; et ce fut celuy qui sauva le Roy Jean à Poitiers : de mesme l'Empereur traitta fort bien les serviteurs fugitifs de Monsieur de Bourbon. Quand le Roy d'Angleterre vint en France, il fit de grands maux et cruautez du costé de la Picardie, et ne pardonna à aucunes

(*) Du pays d'*Artois* s'entend, et non pas du nom d'*Artois*; car du nombre étoit *Denys de Morbeque*. Voyez *Froissart*, sur l'an 1356.

terres, fors celles de Marguerite d'Artois, parce qu'elle estoit sœur de Robert. L'Empereur, quand il passa par la France, fit un très-grand honneur à Madame de Montpensier, sœur de Monsieur de Bourbon, et l'entretenoit et causoit avec elle souvent, et s'offrit fort à elle, comme je tiens de bon lieu. Pour ses serviteurs, j'en parle ailleurs comment il les récompensa.

DISCOURS VINGT ET UNIESME.

LE MARQUIS DE MARIGNAN.

DU temps de Monsieur de Bourbon, et de ces grands capitaines que j'ay dit cy-devant, commença à se pousser et venir en vogue le MARQUIS DE MARIGNAN, autrement nommé le Castellan du chasteau de Mus, près du lac de Come, qu'il obtint de la façon que j'ay dit ailleurs: si-bien qu'aucuns l'ont appellé aussi le MARQUIS DE MUS. Pensez qu'il s'estoit si bien accommodé et approprié de cette place, qui n'estoit pas à lui, que depuis il se la tourna toute à soy. On l'appelloit alors JAQUES DE MÉDICIS; et il estoit Milanois. D'autres l'appelloient le Médecin, de mesme que j'ay veu le Pape Paul cinquiesme, son frere, qu'on appelloit le Cardinal Médecin (*).

Le plus beau commencement de service, et plus signalé qu'il fit alors à l'Empereur, et au duc de Milan, ce fut la prise du chasteau de Chiavienne, qu'il fit sur les Grisons: car ayant dressé une em-

(*) Pie IV, nommé auparavant *Jean-Ange Médicis*, ou *Médequin*. Paul V est bien postérieur, et se nommoit *Borghese*.

buscade tout auprès, ainsi que le capitaine par un marin en sortit, il fut pris et troussé sans qu'il y pensast: et le médecin, le tenant entre ses mains, signifia aussi-tost à sa femme, qui estoit dedans, que si elle ne rendoit aussi-tost le chasteau, il tueroit son mary à sa veue et à la porte, en le luy monstrant. La pauvre femme ayant peur de son mary, et pour le sauver, luy ouvrit la porte. Estant entré dans la forteresse avec trois cent hommes, et tous ses ennemis jettez dehors, il donna tel effroy à tout le pays des Grisons, qu'ils pensoient estre tous perdus, et mandoient tout aussi-tost à leurs compagnons, qui estoient en l'armée du Roy devant Pavie, et qui pouvoient monter à quelques cinq mille hommes, de quitter tout, et de retourner, et venir secourir leur patrie; et quelque remonstrance douce et fiere que leur peust faire le Roy, et faire faire par Monsieur de l'Escu, qui leur dit mille injures, les appellant cent fois traistres, infideles, et poltrons, ils s'en allerent et quitterent le camp: ce qui fut un grand dommage pour le Roy; encore qu'on ne tienne pas les Grisons pour trop vaillants, tesmoins la bataille de Cérizole, et que ce soient les moindres des Suisses: toutesfois, en la bataille qui se présenta puis après, cela eust fait un gros bataillon, et eust tenu autant de nombre, pour estonner possible l'ennemy. Aussi dit-on que cette entreprise de ce chasteau fut faite à poste, et commandée par le duc de Milan et autres capitaines impériaux, afin de les faire retourner d'où ils estoient venus, voyant la guerre en leur pays, ainsi que firent les Romains d'Hannibal, lors qu'ils luy allerent faire la guerre en son pays par Scipion.

Voilà le grand service que fit le Médecin; et depuis peu après, il en fit encore des autres, et se

signala pour bon capitaine et hazardeux. Le duc de Milan l'ayant pris en main, pour se servir de luy en plusieurs endroits, comme il fit depuis la Ligue faite entre les François et les potentats d'Italie, le Roy s'advisa de se servir de luy, par la volonté du duc de Milan, qui estoit aussi de la Ligue; et l'ayant appointé de bonne et haute paye, il prend encore une autre forteresse entre Lecco et Come, qui se nommoit Mongulio; en laquelle habitoit le comte Alexandre de Bentivoglio, ne pensant nullement à cela, et ne s'en deffiant.

Antoine de Leve, estant lors à Milan, y envoye soudain Ludovic Barbiano, pour la reprendre; mais le Médecin y avoit mis si bien ordre, qu'il ne peut la reprendre, et il fallut se retirer: et aussi le Marquis y ammenoit trois mille hommes tels quels, ramassez deça et de-là. Antoine de Leve tenoit son camp pour lors à Marignan: mais à cause de la cherté des vivres, il le rompit, et se retira à Milan; où ayant entendu que ledit de Médicis estoit campé dans un meschant lieu, qui s'appelloit Carata, par un grand matin, au lever du soleil, l'assaillit à l'impourveue de telle façon, par ses braves et vieux soldats Espagnols, qu'ils mirent ces troupes peu aguerries et expérimentées au fil de l'espée, et en firent force prisonniers. Ce fut à ce Médecin de monter à cheval prestement, et se sauver à la fait (*) où il peut; ce qui luy osta du crédit, et augmenta fort la gloire d'Antoine de Leve. Ce conte vient de Galleazze Capella, qui a escrit des guerres de ce temps de l'estat de Milan, en Italien.

Pour cela ne s'arresta ledit de Médicis, ayant appris que celuy qui fuit, combat souvent derechef

(*) hâte, *sans doute.*

une autre fois; et il continua si bien ses coups et ses guerres, qu'il se rendit si bon capitaine et renommé, que l'Empereur Charles s'en servit en l'estat de colonel-général de l'infanterie Italienne, et de maistre de l'artillerie à la guerre des Protestants, où il servit bien son maistre, et acquit un très-grand renom. Dès-lors il portoit le nom de marquis de Marignan, ou de Mus.

Après cette guerre d'Allemagne, il eut la charge générale de toute l'infanterie au siege de Metz; car il s'entendoit fort bien aux gens de pied, et avoit plus exercé cette conduite, que de ceux de cheval. A ce siege, Monsieur de Guise fit perdre l'escrime à ce grand capitaine le duc d'Albe, et audit Marquis, voire à l'Empereur leur maistre. Aussi n'avoient-ils pas trouvé leurs villes d'Allemagne, ny leurs deffenses et deffenseurs, comme ils firent, et mesme à cette belle et grande escarmouche, qui se fit à la belle Croix, lors que le-dit Duc et Marquis vindrent reconnoistre la place.

Au partir de ce siege, ledit Marquis fut fait lieutenant-général de l'Empereur, à la guerre de Sienne: où après plusieurs retraittes et deffaites des siens, comme à la Marema de Sienne, et à Fayanno, et en autres lieux, la fortune changeant visage à son ancienne mode, il donna bataille à Monsieur de Strozzi, la gagna, et le deffit, autant par sa prudence, que par la valeur des siens et des bons capitaines qu'il avoit avec luy; comme d'Astolfe Baillon, aucuns disent Rudolf (*): je ne sçay si c'est luy, ou son fils, ou bien son nepveu, qui fit si-

(*) Il n'y a pas eu d'*Astolphe Baillon*, mais bien un *Astor*, duquel parle M. de Thou, sur l'an 1550. Celui dont il s'agit ici, se nommoit *Rodolfe*. Voyez le même, sur l'an 1554.

bien dans Nicotie en Cypre, assiégée par le Grand-Turc, de laquelle guerre j'espere de parler une fois.

Il y avoit aussi le comte de Santo-Fiore, bon capitaine, à qui l'Empereur avoit bien fait du bien, et luy donna son ordre de la Toison d'or. Depuis, il mena en France les forces du Pape Pie cinquiesme, et se trouva à la bataille de Moncontour, où il fit très-bien. Il y eut aussi Chippin Vitelly, (*) très-grand capitaine, qui depuis fut en Flandres avec le duc d'Albe. De plus, il y avoit Dom Juan de Luna, et Dom Diego de Luna son fils, très-bons capitaines, et plusieurs autres, tant Espagnols qu'Italiens.

Cette bataille de Monsieur de Strozzi donc estant gagnée, le Marquis alla assiéger la ville de Sienne, qui fut débattue, comme Monsieur de Montluc le dit en son livre, sans que j'en raconte davantage. Bien diray-je, que j'ay veu estonner force personnes d'une forme de guerre, que ledit Marquis pratiqua là-devant, fort estrange et bizarre: mesme qu'une fois j'en vis Monsieur de la Chappelle des Ursins en entretenir la Reyne-Mere à sa table, dont elle s'en esbahit beaucoup, comme plusieurs autres, qui fut cette escalade qui se donna de nuit, avec tant de torches et flambeaux, lanternes et falots: chose fort inusitée; puisque tel assaut et telle camisade se doit faire le plus coy que l'on peut. Aussi Monsieur de Montluc se sçeut bien prévaloir de cette lueur, comme il dit; car ces flambeaux donnoient à nos arquebusiers meilleure mire et visée, si-bien qu'ils tiroient à l'ennemy comme ils vouloient. Les uns ont eu opinion, que ce trait fut plustost fait par bravade et ostentation, que pour espérance de

(*) Chiappa Vitelly. *Voyez ci-après*, le Discours XLVI.

grand effet; si-non entant que l'un eust pris l'occasion à point, si elle se fust présentée tout-à-coup, comme elle cuida arriver, dit Monsieur de Montluc, par la faute de St. Autan (*): d'autres, que c'estoit à bon escient, afin qu'à la lueur les soldats marchassent mieux, posassent mieux leurs pas, et appuyassent et affermissent mieux leurs eschelles.

La Reyne, qui sçavoit discourir de toutes choses, dit très-bien à propos son opinion, qui fut telle; que la nuit n'a point de honte, et qu'elle couvre les imperfections et poltronneries; si que tel est vaillant de jour, qui ne l'est pas de nuit, et que la nuit est plus propre pour les hypocrites de guerre que le jour, qui, de son beau soleil, esclaire nos vices et vertus. Pour fin, les gentils discoureurs peuvent là-dessus gentiment discourir, ausquels je me remets. Tant y a que cette nouvelle invention fut gentille; et je l'ay veue bien représentée en l'église de St. Jean à Florence, avec force autres beaux faits en la guerre de Toscane et de Sienne. Les peintures en sont très-belles, que le grand duc Cosme y fit mettre en perpétuelle mémoire du Marquis, et de l'obligation éternelle qu'il luy avoit, pour l'avoir ainsi remis en une partie de son estat perdu pour luy.

Or, j'ay veu un petit traité en Espagnol, imprimé, qui s'intitule *la Conquesta de Sienna*, lequel favorise fort les Espagnols, et fort peu les François. Il ne parle pas là-dedans de Monsieur de Montluc, comme s'il n'eust jamais esté veu: et quand il vient à parler de la composition et reddition de Sienne, il dit que ce fut le *Segnor Cornelio Bentivoglio*, brave seigneur de Bologne, bon et fidele capitaine,

(*) *Albert Pape de Saint Auban.*

que j'ay veu en France et à Ferrare lieutenant du Duc en son estat : quand ce vint donc à faire cette composition, le duc de Florence et le Marquis imposoient de trop dures conditions, si-bien qu'ils les refuserent, et Cornelio fit response, qu'ils créveroient tous plustost, que de les passer ; et, sur-tout, qu'il vouloit sortir avec armes et bagage, tambour battant et enseignes desployées, et marcher en forme de battaille. Le Marquis, connoissant que ce seigneur de Bentivoglio, capitaine de très-grand renom, méritoit telle courtoisie, voire plus grande (dit le livre,) la luy octroya. Par-quoy, l'heure de la partie venue, le Marquis se vint mettre à la porte, et se fit apporter une chaire, où il s'assit. Là-dessus, voicy venir le Sieur Cornelio, armé de toutes pieces, et la pique sur l'espaule, marchant d'une très-belle grace et façon (comme certes il l'avoit) à la teste de ses gens, qui pouvoient monter jusques à quinze cent hommes. Quand il fut près de Monsieur le Marquis, luy, comme très-courtois, prit sa picque à deux mains, et avec une douce et humble courtoisie, la baissa en terre en signe de salutation au Marquis : mais le Marquis, non moins courtois que luy, se leva aussi-tost de sa chaire, et luy ayda à relever sa pique, et la remettre sur ses espaules; car, ce dit le livre, *pues que la cosa andava de corsario a corsario non quiso quedar dudor de tal cortesia;* c'est-à-dire, puis que la chose alloit de corsaire à corsaire, il ne vouloit pas demeurer débiteur de telle courtoisie. (Quels mots !) Et par ainsi, ce gentil Marquis demeura gentiment acquitté.

Tous les Capitaines qui estoient avec luy, loüerent fort cette gentille cérémonie dudit seigneur Cornelio, pour n'avoir point esté veue

encore, ny pratiquée d'ennemy à ennemy, ce dit le livre.

Et aussi quand tous les ports-enseignes, par un signal que leur fit le seigneur Cornelio, baisserent les drappeaux en terre, de mesme que luy sa pique, lesquels ledit Marquis pria de les relever et arborer aussi-tost ; offrant au seigneur Cornelio, et à tous ses capitaines, tout plaisir, faveur et courtoisie : et après qu'ils furent tous passez, et eurent salué le Marquis, ainsi que j'ay dit, les capitaines et soldats Espagnols furent si contents de telles gentillesses dudit Sieur Cornelio, que, pour revanche, ils leur rendirent la saluë de la plus belle escoppeterie qu'ils peurent ; et après cela nos gens se retirerent là où il avoit esté dit, et le Marquis entra dans Sienne.

Voilà une sortie bien contraire à celle que Monsieur de Montluc raconte, lequel a esté si malheureux à l'endroit des escritures Espagnoles, qu'elles ont parlé de luy comme vous voyez. Toutesfois, s'il estoit en vie, je croy qu'il ne s'en soucioit (*) gueres : mais qui pis est, si lesdites escritures Espagnoles ont teu son nom, aucuns de nos François en ont fait de mesme, qui est un grand malheur pour luy. Voilà pourquoy il a bien fait d'escrire et sonner luy-mesme sa feste, et faire pour luy, puisque les autres n'en ont rien voulu dire.

Vous avez Paradin, bon historiographe certes, et gagé des feu Roys François et Henry, et de Monsieur le Cardinal de Lorraine, qui a fait l'*histoire de nostre temps*, qui est belle, et y a de belles choses et point communes. Quand il parle de cette guerre de Sienne, il ne parlé non plus de Mon-

(*) soucieroit.

sieur de Montluc, si-non quand il dit, Monsieur de Lansac fut pris par quelques chevaux-légers, ainsi qu'il s'en venoit de Rome jetter dans Sienne, à cause de la maladie de Monsieur de Montluc. Voilà tout ce qu'il en dit ; et rien plus, et en tout le discours qu'il fait de cette guerre.

Si ay-je ouy dire à aucuns, qu'il falloit bien, ou que le nom de Monsieur de Montluc ne fust pas grand comme il a esté depuis, ou que sa grande et longue maladie, qu'il eut dans Sienne, couvrist sa vertu et valeur, ou bien que l'escrivain par malice n'en a rien voulu escrire. Je m'en rapporte à ce qui en est.

On dit que le-dit Marquis mourut de regret (*) ; car après la prise de Sienne, dont le siege avoit duré long-temps, l'Empereur luy escrivit qu'il n'estoit pas content de la longueur d'un si long siege : voire luy avoit envoyé un gentil-homme de sa chambre, pour luy en dire sa créance, et qu'il avoit fait durer ce siege exprès, pour entretenir plus long temps sa charge, et faire tousjours du grand, et tenir sa réputation à ses despens ; dont il n'estoit nullement content. Il en prit un si grand despit et telle tristesse, qu'il en mourut de regret avec ses gouttes ; non sans reprocher et dire, que sa Majesté n'avoit peu prendre Metz avec une armée de cent mille hommes ; et luy, avec une poignée de gens, avoit esté bien contraint à une si grande longueur.

Il se dit, qu'estant le siege devant St. Dizier, et commandant à l'infanterie, ainsi qu'il estoit en la tranchée assis sur une chaire, il survint le prince

(*) *Ledit Marquis* (de Montluc) *mourut de regret*, environ l'an 1555 (*a*).

(*a*) Erreur. Il faut *Marignan* au lieu de *Montluc*.

d'Orange, à qui voulant céder comme il luy appartenoit, estant si grand prince, il s'osta de son siege, et luy bailla : il n'y fut pas si-tost assis, qu'un coup de mousquet vint de la ville qui le tua. Il ne faut douter qu'il n'en fust arrivé de mesme au Marquis, s'il eust demeuré-là : mais pourtant la volonté de Dieu fait tout cela. D'autres disent que ce fut Ferdinand de Gonzague, comme j'ay dit cy-devant (*).

Or, c'est assez parler de ce grand Marquis, sinon ce mot encore, que le duc d'Albe en dit quand il mourut, qui fut en l'age de quatre-vingt et sept ans, où il fit venir à soy tous ses enfants, et leur fit de grandes remonstrances. Entre autres, qu'ils advisassent sur-tout à imiter leurs prédécesseurs, qui avoient esté si grands capitaines et bonnes gens-de-guerre, et y prendre leurs modelles, non-seulement sur eux, mais sur d'autres braves hommes qu'il avoit veu en son temps; dont il allégua tout le premier son maistre l'Empereur Charles, qu'il exalta par-dessus tous. Puis il allégua le grand marquis de Pescayre, duquel il dit pourtant que le meilleur en luy estoit de bien commander à l'infanterie, et qu'il s'y amusoit par trop, pour estre capitaine universel; et pour estre parfait capitaine, il n'avoit point atteint l'age pour l'estre. De mesme, il allégua le marquis du Guast, qu'il dit pourtant estre un peu efféminé, et adonné par trop aux délices. En après, il allégua Antoine de Leve, mais que son indisposition l'avoit empesché d'estre si grand capitaine, qu'il eust bien peu estre. De plus, il allégua Dom Ferdinand de Gonzague, qu'il dit pourtant avoir la

(*) *A la fin du Discours des* Princes d'Orange, *page* 159.

conscience un peu légere, tesmoin le sac de Rome, auquel il n'espargna pas son propre oncle. En suite de cettuy-cy, il allégua Monsieur de Bourbon, qu'il nomma Dom Carlos de Bourbon, qu'il loüa fort, s'il n'eust esté traistre à son Roy, bien qu'il en eust quelque occasion. Et puis, il en allégua encore d'autres des siens, qu'il seroit trop long à dire. Et venant à nos capitaines François, il loüa fort feu Monsieur le Connestable, sans quelque chose que je ne diray point. Aussi il allégua feu Monsieur de Guise, qu'il tenoit pour un très-grand capitaine, s'il eust vescu davantage qu'il ne fit, car il ne faisoit qu'entrer au milieu de la perfection, qu'il eust peu atteindre sur son vieil age. Mais sur tous, il leur loüa le marquis de Marignan, et leur en fit un très-grand capitaine, d'autant qu'il estoit de peu à peu et de grade à grade parvenu-là, qu'il est mort le plus grand capitaine de tous ceux de son temps, après l'Empereur son maistre; voire venu-là, que, par sa vertu et valeur, il avoit poussé son frere à estre Cardinal, et plus à estre le plus grand de la chrestienté, qui estoit le Pape, qu'il ne vit-là pourtant, car il estoit mort. Et pour ce, il commanda à ses-dits enfants, de l'imiter en tout ce qu'ils pourroient. Il leur loüa aussi fort son fils bastard, Dom Hernand, grand-Prieur de Castille, qui estoit là-présent, et qui luy avoit bien servy de second en ces dernieres guerres. Puis, ayant achevé de dire, il leur donna à tous sa bénédiction, et leur commanda d'aller trouver le Roy d'Espagne, pour le bien servir, et luy baiser très-humblement ses royales mains de sa part; et luy dire pour la derniere fois, qu'il luy pardonnoit de bon cœur sa prison, où il l'avoit détenu si long temps, en une très-mauvaise récompense des services passez,

qu'il luy avoit faits, et à la couronne d'Espagne.

Je tiens ce conte d'un honneste et brave seigneur François, qui l'a ainsi ouy faire, estant en Espagne, au fils aisné de Monsieur le duc d'Albe.

DISCOURS VINGT-DEUXIESME.

LE COMTE DE MANSFELD, *et* SON FILS.

MONSIEUR le comte DE MANSFELD a esté un grand capitaine, ainsi qu'il l'a tousjours fait paroistre. Il estoit gouverneur de la duché de Luxembourg, et capitaine de cent hommes d'armes, chevalier de l'ordre de la Toison d'or, gentilhomme ordinaire de la chambre de l'Empereur: et il eut tous ces honneurs estant encore assez jeune.

Lors que le Roy Henry fit son voyage d'Allemagne, et qu'il sçeut qu'à son retour, il alloit assiéger Yvoy, qui estoit de son gouvernement, il s'alla jetter dedans, laquelle ville fut battue si furieusement, que j'ay ouy conter à feu Monsieur de Guise le grand, que jamais il n'avoit veu ny ouy parler d'une batterie si furieuse que celle-là. Car elle fut battue deux jours durant de trente-six pieces en batterie, et si assiduellement, qu'un coup n'attendoit pas l'autre; mesme que la nuit elles tiroient si souvent, qu'on n'eut pas loisir au-dedans de se remparer. Si-bien que ledit Monsieur de Guise disoit souvent, quand il oyoit parler de grandes batteries, qu'elles n'approchoient en rien de celles d'Yvoy. Il est bien vray que celle de Metz dura plus longuement, disoit-il, et il y eut plus de six mille

coups tirez davantage qu'à Yvoy : mais c'estoit par intervalles, et non si assiduellement qu'à Yvoy ; et c'est pourquoy elle estoit plus furieuse et dangereuse, ostant tout moyen et loisir de se remparer. Là, Monsieur le Comte ayant veu une bresche raisonnable pour les François, et y allant valeureusement pour la deffendre, avec ses Bourguignons et Vallons, ainsi qu'il appelloit les Lansquenets, ils luy refuserent tout à plat, et luy dirent résolument, qu'ils ne combattroient point ; dont Monsieur le Comte cuida enrager, et de despit il rongeoit ses poings. Comme certes c'est un grand creve-cœur à un brave et vaillant capitaine, qui a envie de bien faire et bien combattre, de se voir abandonné et trahy des siens propres.

Comme il arriva devant Nancy à ce brave et incomparable Charles duc de Bourgogne, par Campo Basso ; et à Loüis Sforce, dit le More, duc de Milan, lors qu'il fut livré des siens mesmes aux François devant Navarre (1) Aussi le sçeut-il bien dire le soir, ayant esté envoyé prisonnier à la Roque du Pont-desture (2), place bien forte où j'ay esté, se trouvant avec un seul valet, en faisant tels regrets : *O inestimable fortune, et inconstante s'il en fut oncques ! Où suis-je maintenant logé ? Hier je commandois à plus de vingt mille hommes : maintenant, à l'appetit et faillance de cœur de tous, à grand peine ay-je un serviteur, et encore suis-je en captivité, et luy en liberté.* Grand exemple de la fortune pour les grands.

Ainsi ce pauvre Monsieur le Comte, tout courageux qu'il estoit, par la poltronnerie de ses Lansquenets, fut contraint de parlementer et faire com-

(1) Novare. (2) de Pont-de-Sture.

position, et de rendre la place. Et ainsi qu'il vint premiérement trouver M. le Connestable, qui estoit grand bravache, et luy ayant parlé, il luy dit, sur ce que M. le Connestable l'advisoit d'avoir bien fait de capituler; car il y fust aussi bien entré d'assaut, et eust tout tué. *Ah! Monsieur le Connestable*, dit le Comte, *si tous mes gens eussent esté Bourguignons ou Espagnols, vous ne l'eussiez pas eue si aisément: mais les Allemands m'ont fait fausse pointe, et grand tort.* Puis après, estant mené devant le Roy, et luy ayant fait la révérence très-humble, avec les autres prisonniers, le Roy le reçeut et parla à luy, et à tous fort amiablement: car sa Majesté estoit composée de toute bonté généreuse. Sur quoy Monsieur le Comte le supplia de le faire traitter bien et en bon prisonnier de guerre, ainsi que sa royale et magnanime bonté le promettoit. Le Roy luy respondit alors, qu'il seroit mieux traitté que l'Empereur ne faisoit traitter les seigneurs d'Andellot et de Sypierre. Ensuite de quoy, le Roy commanda qu'on l'amenast au bois de Vincennes, où le Roy luy tint promesse; mais il y demeura long-temps, parce que l'Empereur en faisoit de mesme aux prisonniers François, qu'il ne vouloit mettre à rançon, si-non après la bonne trefve faite, et par ainsi, tous d'une part et d'autre furent délivrez.

En cette affaire, on donna un peu de blasme à Monsieur le Comte, de ce que, pour un grand capitaine qu'il estoit, il sortit pour capituler, et qu'il devoit faire cela par ambassades et seconds ou tiers; et que, pour ce subjet, sa composition n'en fust si advantageuse pour luy. Car Monsieur le Connestable luy sçeut donner la venuë, et fit crier aux siens de dedans, que tout estoit arresté, qui

furent bien aises de recevoir aussi-tost les nostres.

Il vint depuis au service du Roy Charles, en nos guerres civiles, par le commandement du Roy son maistre; et mena douze cent lances Bourguignonnes, et se trouva à la battaille de Moncontour, où il fit si-bien et vaillamment, qu'il y fut blessé à un bras, lequel il cuida perdre; mais par les bons remedes que le Roy et toute la cour y apporterent, (car il estoit fort aymé, comme certes il estoit fort aymable et avoit une très-belle façon,) il eschappa, et recouvra sa santé et guérison. Puis il s'en retourna après la paix en son pays, avec la bonne grace du Roy, et de tous les grands et petits de la France, et laissa au Roy, pour lui faire service, son fils le comte CHARLES, qui estoit un brave et vaillant gentil-homme, et aussi parfait en toutes vertus de chevalier qu'on eust sçeu voir, tirant fort bien des armes, et sçachant faire fort dextrement tous honnestes exercices. Au reste, il estoit fort sçavant, et parloit très-bon Latin, Grec, Italien, François, Espagnol, Allemand, Flamand et Hongrois: je l'ay veu parler toutes ces langues. Il espousa Mademoiselle de Brissac l'aisnée, qui estoit une fort sage et vertueuse dame, mais elle mourut. Depuis il a fait de grands services au Roy son maistre en Flandres, qu'il gagna de cette façon; car pour avoir fait quelque petite action de jeunesse par un meurtre, le Roy luy refusa sa grace pour lors; et par ainsi, il l'obtint; et après la mort du prince de Parme, il le fit son lieutenant-général pour quelques jours en son armée de ses Pays-Bas et de la France, dont il s'est dignement acquitté, comme il a fait depuis en cette derniere guerre d'Hongrie, où ayant esté envoyé par le Roy son maistre au secours, il fut esleu mareschal-de-camp-général

général en l'armée : et ayant combattu vaillamment et sagement conduit sa charge, il y est mort en très-vaillant et brave capitaine, tel qu'il a esté. Belle fin fait, qui pour la foy trespasse. Monsieur le susdit Comte son pere le survesquit, ayant vescu près de cent ans, en belle vie, et fort dispos, et tousjours avec grand honneur, et n'ayant jamais quitté le party de son maistre, ny adhéré aux Estats. Aussi, que pouvoit-il mieux estre, que d'estre tousjours serviteur de son maistre ?

DISCOURS VINGT-TROISIESME.

CÉSAR DE NAPLES.

CÉSAR DE NAPLES a esté aussi un fort grand capitaine, vigilant, subtil et entreprenant; mais pourtant peu heureux en ses entreprises, qui furent néanmoins belles et bien inventées sur Thurin, du temps du Roy François, l'une par escalade, et l'autre par des charretées de foin. Il a esté gouverneur de Vulpian l'espace de vingt ans, qu'il a fort bien gardé, sans qu'on aye jamais osé entreprendre le forcer, ny gueres le braver : tant s'en faut qu'il nous a plus bravé, que nous luy. Car il couroit ordinairement sur les nostres par de grandes et belles courses, jusques à Suze et Vaillane (*) ; si bien que de-là à Thurin, il falloit tousjours grosse escorte pour mener l'argent du Roy à Thurin ; autrement il estoit en hazard. Dont je m'estonne que le Roy François et le Roy Henry, le laisserent tant durer léans sans l'assiéger, et prendre

(*) Veillane.

mesme, estant la ville si proche de Thurin, qui n'est qu'à sept petits milles de-là.

Enfin, au bout de tant d'années et beaucoup de dommages reçeus, le Roy Henry l'envoya assiéger avec une grosse armée, conduite par Monsieur d'Aumale, dont il fut fait général, tant pour le rang de sa maison, que pour sa faveur et son mérite, avec les deux braves Messieurs les Princes freres de Vendosme, Monsieur d'Anguien, et le Prince de Condé, et de Nemours, et force noblesse de la cour. Cette place donc fut bien battue, bien assiégée et assaillie; de sorte qu'il fallut venir à composition, par laquelle ceux de dedans s'en allerent enseignes desployées, tambour battant, bagues et hardes sauves, et conduits à sauveté jusques à la riviere de la Dorie près de Thurin.

Sur laquelle composition, il faut noter une fine ruse, qui y fut pratiquée, comme j'ay ouy dire; qui est que Monsieur le Mareschal de Brissac, (qui estoit lieutenant-général pour le Roy en Piedmont, sans aucun reproche, et l'ayant fort bien gardé, voire beaucoup augmenté,) se sentit un peu estomaqué et jaloux de cette charge donnée à Monsieur d'Aumale, que Madame de Valentinois sa belle-mere, qui avoit grande faveur, luy avoit fait avoir, comme fort préjudiciable à la sienne, s'en voulut revancher. Par-quoy, estant dans Thurin, il fit du malade des gouttes, pour ne se trouver à ce siege, et servir de second, luy qui estoit le premier, et s'advisa, sur le point que l'on entra en parlement, de mander sous main à César de Naples qu'il advisast comment il capituloit, et avec qui; car c'estoit luy qui estoit lieutenant du Roy en Piedmont, et qu'il l'avoit connu tel et esprouvé depuis long-temps, et qu'il ne donneroit pas une chanson de sa capitulation,

s'il ne la faisoit, et ne la signoit luy-mesme: et qu'il songeast, qu'il valloit mieux qu'il capitulast avec luy, qu'il connoissoit de longue main, et luy avoit fait tousjours si bonne et honneste guerre, et à luy et aux siens, et avoit tant esprouvé sa foy, sur laquelle il se devoit plus asseurer que de tout autre; autrement, qu'il luy iroit mal, et qu'il luy feroit courir sus, et à ses gens, en sortant de la ville.

César de Naples mascha et digéra toute cette démonstration et instruction, et y songea si bien et si profondément en soy, comme il y avoit de l'apparence et raison grande, qu'il manda à Monsieur d'Aumale, et luy fit tel affront, qu'il ne vouloit nullement capituler avec luy, que le lieutenant-général du Roy, qui estoit Monsieur de Brissac, n'y fust. Par-quoy, il le fallut mander, et il vint dans sa litiere, et triompha de la part de l'honneur de cette reddition de place, que l'autre pensoit avoir toute entiere. Toutesfois, le triomphe et labeur estoit aux despens de Monsieur d'Aumale. Il y a là-dessus à pointiller. Quelle ruse de vieux renard! Enfin, César de Naples se rendit, comme j'ay dit, et fut conduit fort seurement là où il avoit esté arresté. Le chasteau, gardé par un capitaine Espagnol, se rendit par mesme composition que la ville, qu'il accepta.

Il est vray que ce Capitaine, avant que sortir, fit un trait de sa nation: lequel avant que de rendre la place et sortir, dit que luy et ses compagnons acceptoient cette mesme composition, à la charge qu'il tiendroit le chasteau encore vingt-quatre heures, dans lequel temps l'on tireroit cinquante coups de canon contre le-dit chasteau; disant qu'il le vouloit ainsi, pour s'en servir de plus

grande justification, combien que ce n'estoit que pour une bravade, et pour autant faire despendre et user de poudre à nostre artillerie. Quelle vanité et vaine gloire, avec laquelle pourtant, pour sa bienvenuë, Dom Sylve de Lande le fit aussi-tost prendre !

Ainsi fut chassé ce brave et ancien capitaine César de Naples, de sa ville, qu'il avoit si long-temps gardée ; laquelle Monsieur le Mareschal fit démanteler, ruiner, et du tout démolir les murailles, pour venger le pays d'un monde de briganderies et voleries, que cette ville souloit faire.

DISCOURS VINGT-QUATRIESME.

LE COMTE DE BUREN, LE COMTE DE REUX, *et* MONSIEUR D'ANCHIMONT.

Les Flamands et Bourguignons ont fort estimé leur Monsieur de Buren, et l'ont tenu pour bon capitaine. Aussi nous a il fait la guerre bien fort, vers nos frontieres de Picardie, qui s'en sont bien ressenties, à cause des bruslements ; car il a esté un grand brusleur, il mena un grand secours en Allemagne à l'Empereur son maistre, qui estoient les troupes des vieilles ordonnances de Flandres et Bourgogne, qui furent trouvées très-belles, et vindrent très-bien à propos. Aussi quand elles furent venues, l'Empereur attaqua ses ennemis plus chaudement qu'il n'avoit fait.

Ce comte de Buren mourut à Bruxelles, et fit la plus belle mort, de laquelle on ouyt jamais

parler au monde ; qui fit croire, qu'il avoit un courage très-noble et haut. Ce chevalier de la Toison d'or tomba soudainement malade au lit ; fust de quelque effort qu'il eust fait, en avallant ces grands verres de vin à la mode du pays, carroussant à outrance ; fust que les parties de son corps fussent vitiées ou autrement. André Vesalius, médecin de l'Empereur Charles, l'alla incontinent visiter, et luy dit franchement, après luy avoir tasté le pouls, qu'il luy trouva fringant, que, dans cinq ou six heures pour le plus tard il devoit mourir, si les regles de son art ne failloient en luy : c'est pourquoy, il luy conseilla en amy juré, qu'il devoit penser à ses affaires ; ce qui advint comme le médecin l'avoit prédit. Tellement que Vesalius fut cause que le Comte fit la plus belle mort, de laquelle on ait jamais ouy parler, depuis que les Roys portent couronnes : car le Comte, sans s'estonner nullement, fit appeller les deux plus grands amis qu'il eust, à sçavoir l'évesque d'Arras, depuis cardinal de Granvelle, qu'il appelloit son frere d'alliance ; comme aussi le comte d'Aremberg, son frere d'armes, pour luy dire adieu. En ces cinq ou six heures, il fit son testament ; il se confessa, et reçeut le saint sacrement. Puis se voulant lever, il fit apporter les plus riches, les plus beaux, et les plus somptueux habits qu'il eust, lesquels il vestit, se fit armer de pied en cap des plus belles et riches armes qu'il avoit, jusques aux esperons. Il chargea son collier et son grand manteau de l'ordre, avec un riche bonnet à la Polaque, qu'il portoit en teste, pour l'aymer plus que toute autre sorte de chapeau, l'espée au costé. Et ainsi superbement vestu et armé, se fit porter dans une chaire en la salle de son hostel, où il y avoit plusieurs

colonels de Lansquenets, plusieurs gentils-hommes, capitaines, et seigneurs, Flamands et Espagnols, qui le vouloient voir avant que mourir; parce que le bruit vola quand et quand par toute la ville que, dans si peu de temps, il devoit estre un corps sans ame.

Estant porté en sa salle, assis en sa chaire, et devant luy sa salade, enrichie de ses panaches et plumes, avec les gantelets, il pria ses deux freres d'alliance de vouloir faire appeller tous ses capitaines et officiers qu'il vouloit voir, pour leur dire adieu à tous, les uns après les autres; ce qui fut fait. Là vindrent les maistres d'hostel, pages, valets-de-chambre, gentils-homme servants, pallefreniers, laquais, portiers, sommeliers, muletiers et tous autres, ausquels à tous (pleurants et se jettants à ses genoux) il parla humainement, recommandant, ores cettuy-cy, ores cettuy-là, à Monsieur d'Arras, pour les récompenser selon leurs mérites; donnant à l'un un cheval, à l'autre un mulet, et à l'autre un levrier, ou un accoustrement complet des siens, jusques à un pauvre fauconnier, chassieux, bossu, et mal-vestu, qui ne sçavoit approcher de son maistre, pour luy dire adieu comme les autres de la maison, pour estre mal en ordre, lequel fut apperçeu par le Comte tout derriere les autres pleurer chaudement le trespas de son bon maistre, et fut appellé pour venir à luy, ce que fit le fauconnier: lequel son maistre consola, et si l'interrogea particuliérement, comment se portoient tels et tels oiseaux qu'il nourrissoit? Puis tournant la face vers l'évesque d'Arras, il luy dit: *Mon frere, je vous recommande ce mien fauconnier, et vous prie de mettre en mon testament, qu'il aye sa vie en ma maison tant qu'il vivra. Hélas! le petit bon-homme m'a bien servy; comme aussi il avoit fait service à feu mon pere, et a esté mal ré-*

compensé. Tous les assistants, voyants un si familier devis d'un si grand seigneur à un petit malotru, se mirent à pleurer de compassion.

Puis, ayant dit adieu à tous ses officiers et serviteurs, et leur ayant touché en la main, il demanda à boire en ce riche godet, où il faisoit ses grands carroux, avec les colonels, quand il estoit en ses bonnes humeurs : et de fait, il voulut boire à la santé de l'Empereur son maistre. En suite de quoy, il fit une belle harangue de sa vie, et des honneurs qu'il avoit reçeus de son maistre, rendit le collier de la Toison d'or au comte d'Aremberg, pour le rendre à l'Empereur, beut le vin de l'estrier et de la mort, soustenu sous les bras par deux de ses gentils-hommes, remercia fort l'Empereur : disant entre autres choses, qu'il n'avoit jamais voulu boire en la bouteille des princes Protestants, ny tourner la face à son maistre, comme de ce faire il avoit esté fort sollicité ; et plusieurs autres belles paroles, dignes d'éternelle mémoire, furent dites et proférées par ce brave et bon capitaine.

Enfin, sentant qu'il s'en alloit, il se hasta de dire adieu à l'évesque d'Arras et au comte d'Aremberg, les remerciant du vray office d'amy, que tous deux luy avoient fait à l'article de la mort, pour l'avoir assisté en cette derniere catastrophe de sa vie. Il dit adieu de mesme à tous ces braves capitaines et gentils-hommes qui estoient-là. Puis tournant la teste, et appercevant Monsieur Vesalius derriere luy, il l'embrassa, et le remercia de son bon advertissement. Finalement, il dit : *Portez moy sur le lit.* Il ne fut pas si-tost posé, qu'il mourut entre les bras de ceux qui le couchoient.

Ainsi superbement vestu mourut ce grand cavalier, à la maniere de ces braves censeurs, séna-

teurs, dictateurs, édiles, proconsuls, et autres princes Romains, qui vestirent tous leurs robbes rouges triomphales, pour s'asseoir en leurs chaires d'yvoire, où les soldats de Brennus, à la prise de Rome, les trouverent assis, au milieu de la grande place, pensant que ce fussent des Dieux, et les massacrerent tous, sans respecter leurs barbes.

De la mesme façon et royalement voulut mourir Marie Stuard, cette brave Reyne d'Escosse, allant à la mort et au supplice avec ses plus riches vestements qu'elle pouvoit avoir alors; s'estant en cela monstrée magnanime et vrayement Reyne de France et d'Escosse.

Ainsi devroient mourir tous les plus grands de la terre, quand ils sentent que la derniere heure de leur vie doit sonner, sans mourir en la plume comme des canards; puis qu'il ne leur est donné de mourir en une journée, aux pieds des Roys, et de leurs généraux d'armées. Belle mort de grand capitaine, qui certes mérite d'estre historiée en une tapisserie, pour estre ordinairement posée à la veuë des princes, des Roys, et des gouverneurs des provinces, pour leur servir de patron pour mourir bravement et royalement. Ce que ne put faire Dom Juan d'Austriche peu devant qu'il rendist les derniers abbois: mais cela fut fait après sa mort, quand devant Namur il fut porté mort à la veuë de toute l'armée, si richement vestu et armé, qu'il a esté dit, que ses chausses, qu'on luy avoit vestu le jour de ses funérailles, valoient plus de cinq mille ducats.

J'ay appris tout cecy de vive voix d'aucuns de Flandres, où grands et petits parlent encore aujourd'huy de la mort de ce brave seigneur, le comte de Buren: la mémoire duquel ne doit jamais périr entre les hommes.

L'Empereur aymoit fort le-dit Comte, comme il ayma aussi fort Monsieur DE REUX, qui fut son grand sommelier du corps, et eut de luy de fort honnorables charges, et fut un grand capitaine, grand ennemy des François; si bien qu'il se vantoit ne penser jamais bien faire, si-non quand il pouvoit nuire et faire mal aux François. Il voulut une fois, en pleine paix, empescher Monsieur de Villebon d'avitailler Theroüanne, dont il estoit gouverneur: de fait, il luy dévalisa quelques charriots chargés de grains; à quoy on y remédia après par un avitaillement bien armé. Il falloit bien dire que cet homme fust bien ennemy des François, disoit-on lors. Je pense que c'est luy qui fut pris au combat devant Naples, par Philippin Doria, qu'aucuns historiens nomment Monsieur du Roy, autres, Monsieur de Reux, comme j'ay dit.

L'Empereur se servoit volontiers de Flamands et Bourguignons: aussi quand il tenoit sa cour de Flandres, il la faisoit très-beau voir, estant composée de force braves et grands seigneurs de diverses nations estrangeres, et principalement de Flamands et Bourguignons, qui avoient la vogue, ainsi que j'ay ouy dire à ceux et celles qui l'ont veuë.

Il y a eu aussi Monsieur D'ANCHIMONT, gouverneur de Bapaume, très-bon et vaillant capitaine et bon biberon: aussi il n'eut pas pour cela de charge bien grande.

Or, de ces trois Messieurs, de Buren, de Reux, et d'Anchimont, je n'en parleray pas plus que je viens d'en dire; car si je voulois discourir de tous en général, si amplement comme j'aurois de subjet, et comme j'ay fait d'aucuns, je n'aurois jamais parachevé ce livre.

DISCOURS VINGT-CINQUIESME.

LE COMTE PALATIN, *et* LE PRINCE CAZIMIR.

IL me faut aussi dire quelque chose de ce grand COMTE PALATIN, qui garda fort vaillamment et sagement Vienne en Austriche, contre une si grande multitude de Turcs, qu'à les voir camper, on eust pensé que c'estoit un petit monde là assemblé. Car elle fut assiégée et environnée de cinq camps, plantez en divers lieux; si bien qu'on estimoit le siege contenir huit milles de territoire au-dessous de la ville, sans conter (1) celuy de l'eau du costé du Danube, par lesquels ils furent si serrez, qu'ils ne pouvoient sortir, ny par terre, ny par eau : combien qu'ils ne fussent point battus en batteries, d'autant que leurs grosses pieces furent mises à fond en montant à contre-mont sur le Danube, mais ils furent bien tourmentez par des mines et des sappes, qui furent faites par les sappeurs. Le siege ne dura pas plus de trente jours, estant commencé le troisiesme (2) de Septembre, et finy le quinziesme d'Octobre : mais pour si peu qu'on le tint, ils furent bien secoüez, assaillis, minez, sappez, tant ouvertes de bresches, et combattus, que bien servit à ce grand capitaine, et à ses gens d'estre bien résolus en courage et valeur. Car en autant d'assauts que les Turcs leur donnerent, autant de fois furent-ils repoussez, et grand nombre tuez : encore battoit-on les Turcs à grands coups

(1) compter. (2) treizieme, *apparemment.*

de bastons, pour les faire aller à l'assaut, et combattre.

Enfin, Solyman, qui y estoit luy-mesme en personne, comme certes il estoit en tout magnanime, courageux, brave et vaillant, bien despité d'avoir failly son entreprise, fut contraint d'en partir: mais auparavant, il renvoya dans la ville plusieurs prisonniers qu'il avoit pris, avec des belles robbes d'or et d'argent, et de soye, qu'il leur donna pour présent; mandant par eux aux Viennois, et à leur général, qu'il n'estoit pas venu-là pour assiéger et assaillir la ville, avec délibération et dessein de la prendre, (quelle finesse! car notez qu'auparavant il l'avoit menacée de feu et de sang, si elle ne se rendoit,) ains pour autre cause particuliere, et pour rencontrer son ennemy Ferdinand, avec lequel il pust vuider la querelle d'Hongrie par une noble battaille. Voilà que c'est que la gloire, comment elle pénetre le cœur des plus barbares. Et par ainsi, il partit, non sans loüer à jamais les Viennois et leur chef, ainsi que j'ay ouy dire à Monsieur le baron de la Garde, à qui Solyman en fit le discours.

Avec eux estoient aussi trois bons chefs; le comte Palatin, leur général; le comte de Roccandolph, premier maistre-d'hostel du Roy Ferdinand; et le comte de Solm, qui avoit fait fort bien auparavant à la battaille de Pavie. J'ay connu son fils, ou son petit-fils au moins. Il fut lieutenant de Monsieur de Lorraine en Lorraine, et qui avoit deux compagnies dans Thionville, lors qu'il fut pris. Je l'ay connu, et le tiens pour un gentil-homme de fort belle façon, brave et vaillant, et fort politique en sa charge; mais on le tient pour cruel.

J'ay ouy conter, estant à Boulogne, à quelques

anciens, que lors que l'Empereur y fut couronné, le-dit comte Palatin s'y trouva comme il devoit, estant un des principaux Eslecteurs ; mais le Pape, l'Empereur, et tous les Grands qui estoient-là, luy déféroient tous un grand honneur, non tant pour son illustre maison, ny pour son rang, ny pour sa grande barbe blanche et son beau poil chenu, comme pour le beau siege qu'il venoit de frais de soustenir contre un si grand effort.

On dit que ce grand service signalé fait à la chrestienté, fut bien aussi cause que l'Empereur ne luy en donnast d'une, aux guerres des Protestants, aussi bien qu'aux autres ; car il y estoit bien brouillé. Aussi un tel service méritoit d'abolir un crime plus grand deux fois que celuy-là. Il est bien vray que Wolfango Odir, grand capitaine, luy ayda bien à soustenir son siege, d'autant qu'il deffit tout à plat l'armée navale du Grand-Seigneur, qui montoit à-mont du Danube, là où estoit toute sa grosse artillerie et ses munitions, dans les batteaux qu'il mit à fond très-à-propos, et deffit les gens qui les conduisoient.

Ce comte Palatin laissa un fils après luy (*), qui prit nourriture du Roy François : mais pourtant il fut blasmé depuis, d'avoir esté ingrat de cette nourriture, à l'endroit de ses petits-enfants, les Roys d'après, et de la France, à cause de la grande faveur qu'il presta aux Huguenots, pour leur avoir envoyé des forces d'Allemagne, dont

(*) Ce Comte Palatin (Philippe) qui mourut à Heidelberg, âgé de quarante-quatre ans, ne laissa point d'enfants. Celui que Brantome croit être son fils, c'est Fréderic troisieme, Electeur Palatin, zélé Protestant, fils de Jean II, Comte Palatin, et pere de Louis, qui lui succéda, et du Prince Casimir.

il se fust bien passé ; car on ne lui demandoit rien, ny à personne, ny à son estat. On l'excuse, que, poussé du zele de sa religion, il leur fit ce bon office ; car il estoit fort religieux, ayant embrassé plus la religion de Calvin, que de Luther.

Au demeurant, c'estoit un très-habile seigneur et fort remuant. Il se servoit pour principal instrument, du prince CAZIMIR son second fils, jeune et entreprenant, qui, de mesme que le pere, fut accusé d'ingratitude : car il avoit reçeu nourriture du feu Roy Henry, et Monsieur de Lorraine et luy estoient quasi nourris ensemble en sa cour. Il estoit jeune homme, très-ambitieux et courageux. Il vint tousjours très-bien accompagné de grandes forces en France, et sur-tout la derniere fois que Monsieur le prince de Condé l'emmena, et se joignirent tous deux avec Monsieur le frere du Roy : et eussent bien troublé la France, sans la bonté de Monsieur, et la prévoyance de la Reyne-mere, qui fit la paix : mais elle cousta bon ; car il fallut payer ses Reystres, qui montoient à plus de huit mille Lansquenets : puis au prince Cazimir il fallut donner pensions et appointements excessifs, jusques à luy donner la duché d'Estampes.

Au partir de-là, il rentra en Allemagne, et s'y fit faire triomphe, ny plus ny moins qu'à la mode superbe des anciens consuls et capitaines Romains ; jusques-là aussi (ainsi que je l'ay ouy dire) qu'en son triomphe furent menez et conduits une infinité de bœufs qui avoient esté pris en France, caparaçonnez et accommodez ny plus ny moins qu'estoient ceux desdits Romains, menez tant en leurs triomphes, qu'en leurs victimes et sacrifices. Il n'avoit pas eu grand peine à conquérir ces bœufs, car ils estoient en proye à un chacun. Mais

quoy ! il falloit ainsi conduire ce triomphe; autrement, pensez qu'il eust esté imparfait, et point esgal aux Romains anciens. Bref, toute solemnité antique des Romains, requise en leurs triomphes, ne fut oubliée en ce triomphe de Cazimir; voulant monstrer à tous, qu'il avoit triomphé en la France. Si est-ce que de luy, ny des siens, pour cette fois, il n'y eut de trop grands coups ruez; mais voilà ! telle fut son ambition de triompher, aussi bien à faux que pour le vray. Il pouvoit pourtant dire, que les bagues, les joyaux, les buffets, la vaisselle d'argent, les chaisnes d'or, et sur-tout les beaux escus au soleil, le pillage et la despouille que luy et les siens avoient fait en la France, pouvoient beaucoup servir au subjet de son triomphe; et il en pourra dire en diverses façons ce qu'il voudra. Tant y a que pour ses venuës en France, il y a bien fait du mal: car il estoit très-mauvais aux François, n'estant si zélé en sa religion, qu'il ne fust confédéré à la ligue derniere; au commencement de laquelle il se trouva pour un mardy-gras à Nancy, avec Monsieur de Lorraine, et Monsieur de Guise, où ils taillerent et cousurent force besoigne tous ensemble; et s'il ne fust mort à point, il vouloit venir en France contre le Roy d'aujourd'huy, qui l'avoit bien d'autres fois assisté, à ce que je tiens de bon lieu. Aussi le Roy ne le regretta gueres: je m'en remets à ce qui en est. Parlons d'autre subjet.

DISCOURS VINGT-SIXIESME.

DOM ALVARO DE SANDE.

LES Espagnols ont eu en grande estime Dom ALVARO DE SANDE, lequel de son temps a esté réputé parmy les Espagnols pour un fort brave, vaillant, et digne maistre-de-camp, et fort politique, grand et severe justicier, s'acquittant de cet estat tousjours très-dignement, quasi en toutes les guerres de l'Empereur en Italie, en Piedmont, en Barbarie, en France, au camp de Saint-Dizier, bref en une infinité de lieux, et principalement en la battaille des Protestants, où il fut estimé d'avoir esté un des plus grands et principaux instruments à ayder au gain de la battaille, avec son infanterie, très-bien commandée et conduite par luy. Cela se trouve par escrit, et ainsi que j'en ay ouy conter les particularitez au petit capitaine Vallefreniere, qui alors estoit son page, et en vit tout le passe-temps; et l'avoit si bien veu et retenu, qu'il faisoit beau l'ouyr et (*) discourir, et il paroissoit qu'il avoit esté bien nourry; car il estoit un gentil soldat, sage, advisé et vaillant. Il fut tué devant Bourg sur mer, aux troisiesmes troubles, estant venu trouver Monsieur l'admiral, avec un autre fort vaillant soldat et capitaine, nommé le capitaine Rouvray; et tous deux vindrent par mer jusques à la Rochelle. Car le-dit Vallefreniere estoit marié à Dieppe, où il m'avoit une fois festiné chez luy; parce qu'il estoit fort mon amy. Et ce fut-là où il me fit de beaux contes de son maistre Dom Alvaro de Sande.

(*) en.

Il nous fit aussi fort la guerre en Piedmont et Toscane, ayant en teste Monsieur de Montluc, qui ne luy fit pas grand peur, tant tous deux estoient esgaux en valeur. Il fit aussi très-bien en la battaille de Gerbes, là-où, combattant vaillamment, il fut pris, mené à Constantinople en signe de triomphe, et présenté au grand Solyman, qui le fit garder fort curieusement et estroitement, en faisant serment sur son grand Dieu Mahomet (*), qu'il ne luy feroit jamais plus la guerre, et qu'il vieilliroit et mourroit en prison, sans le vouloir jamais mettre à rançon; car il sçavoit bien que le Roy d'Espagne son maistre le racheteroit volontiers de beaucoup. Enfin, voyant que pour or ny argent il ne le pouvoit faire rançonner ny avoir, il envoya prier avec grande supplication le Roy Charles, son beau et bon frere, par le moyen de cette bonne Reyne d'Espagne sa sœur, d'envoyer une ambassade vers le Grand-Seigneur, pour le luy demander et le luy donner; dont le Roy (comme je le vis moy estant lors à la Cour) despescha aussi-tost Monsieur le chevalier de Salviaty, qui a esté depuis premier escuyer de la Reyne de Navarre, homme fort digne pour cette charge, qui en fit l'ambassade, avec danger de sa vie, pourtant, qu'il courut par les chemins, me dit-il à son retour. Le Grand-Seigneur du commencement en fit un peu de refus, à ce qu'il me dit; mais vaincu par les prieres du Roy, il ne l'en voulut refuser, et luy accorda pour la premiere demande qu'il luy avoit faite, parce que c'estoit à son advénement à la Couronne: outre plus, il luy envoya les plus belles offres du monde. Par ainsi, le-dit chevalier s'en retourna

(*) Puérilité digne de Brantome, et de ses lumieres en matiere de Religion.

libre

libre avec son prisonnier, qui ne pensoit rien moins qu'à cela, de devoir à nostre Roy sa vie et sa liberté. Aussi l'offrit-il à sa Majesté par ledit chevalier. Du depuis, le Roy son maistre l'envoya pour Vice-roy à Oran en Barbarie, où il a finy ses jours, fort vieux et cassé, s'estant acquitté aussi honnorablement de cette charge, comme il avoit fait de toutes les autres.

DISCOURS VINGT-SEPTIESME.

DIVERS MAISTRES-DE-CAMP ET CAPITAINES ESPAGNOLS.

JE parlerois volontiers des vaillants Maistres-de-Camp, et des braves Capitaines de gens de pied Espagnols; mais par ainsi, je n'aurois jamais fait. Car il y en a eu tant et tant, que, les comptant, ma longueur en seroit plus fascheuse que plaisante à ceux qui me liroient: d'autant que cette nation a tousjours fait profession valeureuse de l'infanterie; comme elle a bien fait valoir en tous les exploits qu'elle a faits depuis cent ans: car tousjours aux plus beaux combats, ç'a esté leur infanterie qui s'est trouvée pour les bien exécuter.

Ils ont eu du temps des vieilles guerres de Lombardie et d'Italie, un Juan d'Orbina, qui a esté un brave soldat et grand capitaine pour l'infanterie, sous ce grand marquis de Pescayre, et fort son favory, qui l'a bien accompagné en toutes les exécutions de ses hautes entreprises. Les Espagnols le blasmerent pourtant de ne s'estre hazardé à la prise de Gennes comme les autres, et de s'estre trouvé en lieu peu digne de sa valeur.

L'histoire du marquis de Pescayre le dit. Si avoit-il bien fait en tous autres lieux, et fit depuis encore mieux. Voilà que c'est de la fortune de la guerre. Mais il répara après tout fort bien; et l'Empereur en faisoit très-grand cas, et le regretta fort: non pas la ville de Rome; car il s'y monstra fort cruel en toutes sortes, à cause de la mort de son Général, qui fait tousjours monstrer le vainqueur cruel en guerre. Il mourut en la guerre de Florence; ainsi qu'ont fait ailleurs, et en autres guerres, force autres Capitaines qui ont bien servi leur maistre, l'Empereur, et le Roy d'Espagne; comme ont esté les suivants.

Le capitaine Corbera, fort grand favory dudit Marquis aussi (1).

Le capitaine Medrano.

Le capitaine Pomaro.

Le capitaine Volague.

Le capitaine Hyeronimo de Segoma.

Le capitaine Curilla.

Le capitaine Marasalermitano (2).

Le capitaine Mercado.

Le capitaine Errea.

Les capitaines Gusman Galiego, y Luys Galiego, dos hermanos (3).

Le capitaine Cuzano.

Le capitaine Cuzado.

Le capitaine Luys via Campo.

Le cruel capitaine Buzardo.

Le capitaine Diego de Avilla.

Le capitaine Santa-Crux.

Le capitaine Salazar.

(1) Du marquis de Pescayre.
(2) *Peut-être*, Mara Salermitano.
(3) C'est-à-dire, deux freres.

Le capitaine Gravera.
Le capitaine Juan de Leva.
Le capitaine Maramaldo.
Le capitaine Lopez Ozorio.
Le capitaine Oqueda.
Le capitaine Gogna, Frances, favorido del duc de Bourbon (1).
Le capitaine Manardaya.
Le capitaine Solis y Luys Peres de Varguas.
Le capitaine Juan Bilcain.
Le capitaine Getano de Grenado.
Le capitaine Auriques de Esparça.
Le capitaine Dom Mauriques de Lara.
Le capitaine Francisco de Pelguido.
Le capitaine Juan de Valia.
Le capitaine Juan d'Esprue.
Le capitaine Fédéric Bacheco (2).
Les capitaines Dom Hernando de Toledo, y Tristan de Virova, muy confederados (3).
Le capitaine Antonio Lopes, capitaine Baldes y San-Martin.
Le capitaine Salzedo: tous deux de la garde du Roy François estant prisonnier.
Le capitaine Errora.
Le capitaine Dom Gaspar de Gusman.
Le capitaine Amador Navarro.
Le capitaine Melchior Cumaraggia.
Le capitaine Dom Alonzo Pimentel.
Le capitaine Orrhuella, y Alvaro de Vegua su Hyo.
Le capitaine Morcruella.

(1) ou Jogna, c'est-à-dire, Jonas, François, favori du Duc de Bourbon. *Voyez ci-dessus, page 174.*
(2) *Peut-être*, Pacheco.
(3) C'est-à-dire, grands amis et confédérés.

Le capitaine Diego Hernandès.
Le capitaine Rodrigo Pagano.
Les capitaines Juan Ozoria, et Bernardino de Cordua.
Le capitaine Bragamonte.
Le capitaine Baleaçar.
Dom Hernando de Sylva.
Dom Pedro Acugna Montdragon.
Julian Romero, los dos Salmes.
Dom Gabriel de Peralto.
Le capitaine Juan de Quixada.
Le capitaine Naugera.
Le capitaine Bernardo Montages.
Le capitaine Morguante.
Le capitaine Dom Pedro de Gusman.
Le capitaine Franquezo.
Le capitaine Oregnitio.
Le capitaine Pedro Pachecco.
Le capitaine Caravanantes.
Le capitaine Castillo.
Le capitaine Dom Juan Manriques.
Le capitaine Dom Vasco de Cunna.
Le capitaine Sanche Bertrando.
Le capitaine Juan de Castilla.
Le capitaine Augustino de Rora.
Le capitaine Dom Carlos d'Affrica.
Le capitaine Dom Bernardino de Mendoça.
Le capitaine Juan Junanques de Palenza.
Le capitaine Amador de Labadia.
Le capitaine Sanches.
Le capitaine Castillano.
Le capitaine Castaldo, qui est celui qui fut envoyé par l'Empereur Charles à Ferdinand son frere, à la guerre d'Hongrie, où il fit certes de très-beaux faits.

Il y eut aussi Bernardo Aldeno, maistre-de-camp des Bandes Espagnolles, que Ferdinand entretenoit en Hongrie à ses propres cousts et despens.

Dom Raymond de Cardono, maistre-de-camp de l'Infanterie Espagnolle, deffaite à la battaille de Cérizole, après qu'elle eut bravement deffait les Etruriens.

Le capitaine Boemont Ludovic Chezada.

Le capitaine Bancalo Hernandes.

Le capitaine Cevedio.

Le capitaine Chievosa.

Le capitaine Saccaral.

Le capitaine Mendoça.

Le capitaine Romer Soler.

Le capitaine Spinosa.

Le capitaine Caravajal, de bonne race, et noble Monsalve de Valence.

Le capitaine Boca Negra, tué à la prise de Castro-novo.

Sarmiento, chef des Mutinez de Lombardie en la ville de Galeras.

Antonio d'Arragon, envoyé bien à point par l'Empereur avec trois enseignes, pour secourir Jannetin Doria, bien agassé des Arabes.

Le capitaine Michel d'Arragon.

Le capitaine Molina, chef des Mutinez avant le voyage de Tunis à Naples, que le marquis du Guast fit jetter dans un sac dans la mer.

Le capitaine Mandesio.

Les capitaines Alvaro Guindeo, Rodrigo Ripalia, Francisco Ruitio, qui firent bien au siege de la Goulette, avec Sarmiento, Juan de Luna.

Le capitaine Gallindo, grand amy du marquis du Guast.

En somme, je n'aurois jamais fait : encore pense-je en avoir trop nommez, pour la crainte que j'ay d'avoir fait tort à plusieurs autres galants Capitaines que j'omets, lesquels ont si bien servi l'Empereur et le Roy d'Espagne, en titre de Maistres-de-Camp et de Capitaines, et tous en grande et brave réputation, que si je les voulois tous nommer, mon livre seroit plus plein de noms que de discours.

En quoy il faut noter une chose, que plusieurs grands Seigneurs, ausquels on donne en Espagne la qualité de *Dom*, s'estiment fort honnorez d'avoir une compagnie de gens de pied, comme vous en voyez icy en plusieurs endroits : et mesme Dom Alonzo Pimentel, qui estoit en son temps des galants de la cour de l'Empereur en toutes choses, et qui fut Vice-roy de la Goulette ; et puis, par son malheur, bruslé par sentence de l'Inquisition : j'en parle ailleurs.

Par ces noms et ce mot de *Dom*, qui portent une belle qualité en Espagne, comme j'ay dit ailleurs, il paroist que force Capitaines que j'ay nommez cy-devant, ont esté de bonnes et grandes maisons, comme je l'ay veu moy-mesme. Mais plus encore : car ils ont voulu honnorer leur infanterie, et s'y jetter en simples et privez soldats ; portants l'arquebuse, le fourniment, la picque, et le corcelet, et se rendre subjets aux loix et regles militaires, comme les moindres : ainsi que j'en ay parlé d'aucuns ailleurs ; et on les appelloit les *Gusmantes*. Je ne sçay comment ils en usent aujourd'huy ; mais de mon temps, cela estoit : et leurs bandes en paroissoient encore plus belles ; car la Noblesse, estant meslée parmy la valeur, en fait plus belle monstre et multiplication. Aussi cette infanterie

Espagnole a fait, depuis cent à six vingt ans en ça, de très-beaux actes, s'y estant mieux accommodée qu'auparavant, qu'ils s'estoient jettez à porter la zagaye et à estre genetaires à la mode des Mores et Arabes : armes, certes, nullement si bien convenables, que les armes de l'infanterie d'aujourd'huy. Aussi depuis, avec elle et leurs armes, ils ont fait de beaux effets, comme je viens de dire. Et pour en alléguer un bel exemple, sans une infinité d'autres, dont j'en ay touché en mes livres, je mets en-avant le trait que fit le marquis de Pescayre, à la battaille de Pavie, que j'ay leu en sa vie. Il se dit donc, (et m'en vay le dire en François, tiré de l'Espagnol mot pour mot, afin que l'on y adjouste plus de foy,) que le-dit Marquis gagna cette battaille avec ses arquebusiers Espagnols contre tout ordre de guerre et ordonnance de battaille ; mais par une vraye confusion et grand desordre. C'est à sçavoir, que quinze cent arquebusiers, des plus adroits, des plus pratiquez, rusez, et sur-tout des mieux enjambez et des plus dispos, furent desbandez par le commandement du marquis de Pescayre : lesquels, (voicy les propres mots) enseignez par de nouveaux preceptes du Marquis, pratiquez aussi par leur longue expérience, sans aucun ordre, s'estendoient par esquadres par tout le camp, donnant des tours, et faisant des voltes de ça de là, d'une part et d'autre, avec une grande vistesse ; et ainsi ils trompoient la furie des chevaux : de façon, que par cette nouvelle mode de combattre, non jamais ouye et fort esmerveillable, et cruelle pourtant et misérable, ces arquebusiers empeschoient, avec un grand avantage, la vertu de la cavallerie Françoise, qui se perdit du tout. Car les hommes joints ensemble, et faisants

un gros, estoient portez par terre, par si peu d'excellents et braves arquebusiers. Cette confuse et nouvelle forme de combat se peut mieux imaginer et représenter, que descrire ; et qui se l'imaginera bien, la trouvera belle et utile: mais il faut que ce soient de très-bons arquebusiers, et triez sur le volet, (comme on dit,) et sur-tout bien conduits.

Sur-quoy j'en fis un jour ce conte à ce grand feu Monsieur de Guise dernier, qui le trouva très-beau et bon ; et se mettant en discours avec moy, me faisant cet honneur, me dit qu'il y songeoit fort, et que c'estoit un vray moyen pour attrapper et deffaire un battaillon de cinq ou six mille Suisses, qui font tant des mauvais, des braves, et des invincibles, quand ils sont serrez dans leur gros. Et il me dit, que pour bien pratiquer cet exemple, que je viens d'alléguer en cette battaille, il voudroit avoir quinze cent jeunes soldats, pratiquez un peu pourtant, comme Basques, Biscains, Provençaux, Béarnois, Gascons et Espagnols, bien légers de chair et de graisse, maigrelins, dispos, et bien enjambez, et qui volassent des pieds (comme l'on dit,) point de mousquets sur eux, mais de bonnes arquebuses de Milan, pas trop renforcées pour la pesanteur, mais assez modérement, et de beau calibre, de bonne trempe pour ne crever : et il vouloit sur-tout, que la poudre fust bonne et fine, pour bien tirer d'assez loin, et faire bonne saucée : et aussi point d'espées au costé, de peur d'un embarras, empeschant la légéreté ; mais au-lieu d'espées, qu'ils ayent de grandes dagues, comme j'en ay veu d'autres fois porter à nos enfants perdus. Il faudroit aussi qu'ils fussent menez comme j'ay dit, par de bons sergents, légers comme eux, ou quelques jeunes Capitaines, pratiquez un peu

aussi. Et puis, tous ces gentils fantassins despartis en quatre ou cinq bonnes bandes, ou quelquefois par esquadres, l'on verroit l'eschec après que ces gens feroient sur le gros des ennemis : car ils les viendroient attaquer de près, ou d'assez loin faire des salves menuës et fréquentes ; et lors que l'on les voudroit charger et assaillir, il faudroit que ces gentils arquebusiers se retirassent, comme ils verroient à l'œil, et leur faire de *las Arremetidas* (1), comme font et disent les Espagnols ; bref, s'y comporter vaillamment et galamment, en assaillant et se retirant à la mode des Arabes, qui sont en telles factions très-importuns et fascheux. Par telle sorte, (me disoit ledit seigneur de Guise) ils auroient raison de ces gros et grands battaillons des Suisses, qu'ils perceroient à jour, et les larderoient d'arquebusades, comme des canards. On en pourroit faire de mesme sur les Reystres, qui font tant des mauvais, selon les lieux avantageux qui se rencontreroient : ainsi qu'il attrappa ceux de Monsieur de la Tour en belle campagne, où nos mousquets leur nuisirent beaucoup ; et à Aulneau, où l'arquebuserie fit ce grand eschec sur les Reystres, selon le commandement qu'il fit à ses braves Capitaines, qui sçeurent bien obéyr à ce brave Général : j'en parle ailleurs.

Aujourd'huy, ces Messieurs les comperes (2) se sont advisez de flanquer leurs battaillons d'arquebuserie ; ce qu'ils n'avoient pas fait du temps passé ; mais ils ne pourroient pas faire grand mal à ces braves et dispos arquebusiers que j'ay dit : leurs jambes ne sont pas si légeres, ny si volantes, que les autres que je viens de dire.

(1) C'est-à-dire, assauts et attaques.
(2) C'est-à-dire, les Suisses.

Si Monsieur le Prince et Monsieur l'Admiral eussent eu de ces gens, lors qu'ils n'oserent attaquer nos Suisses à Meaux, montants à six ou sept mille en un battaillon, et qu'ils eussent voulu user de cette forme de guerre, ils les eussent bien estonnez, et aussi nostre petite cavallerie Françoise, qui estoit avec le Roy parmy eux.

Voilà le discours que mondit seigneur de Guise me fit l'honneur de m'addresser. Nous parlasmes encore de ce que nous avons bien eu, et avons encore aujourd'huy, nos enfants perdus; mais ils ne servent qu'à attaquer, et à faire quelques escarmouches légeres avant les battailles; et lors qu'elles se sont accostées et meslées, ils se retirent. Ainsi que fit Monsieur de Montluc, comme vous verrez en son livre, après qu'il eut très-bien fait son devoir avec ses enfants perdus, à la battaille de Cérizole, il se retira à son battaillon, et y prit la picque, et combattit avec le gros. Cela s'est veu aussi très-bien en nos guerres et battailles, tant estrangeres que civiles.

Il me semble (si bien m'en souvient) que Monsieur Philippes de Commines raconte, qu'à la battaille de Montheri (1), les Archers du comte de Charolois combattirent ainsi en confusion, sans observer aucun rang, lesquels endommagerent fort les nostres. En la battaille de Cérizole, les Espagnols, qui avoient deffait les Grariens, (2) vindrent ainsi avec quelques arquebusiers débandez attaquer Monsieur d'Anguien, qui le fatiguerent jusques à ce qu'ils eurent veu la grande déroute des leurs, dont ils perdirent cœur et se retirerent:

(1) Mont-le-hery.

(2) Lisez *Gruriens*, ou plutôt *Gruyers*, et voyez les *Mémoires de du Bellay*.

et par une charge que leur fit Monsieur d'Anguien par-derriere, et Monsieur d'Aussun par le flanc, ils furent deffaits. Voyez les *Mémoires de Monsieur du Bellay* sur ce subjet. Je n'en parle plus, si-non pour reprendre mon premier discours. Tant y a que ces arquebusiers Espagnols, ainsi confusement menez et combattants, firent si-bien, et de telle sorte, qu'ils emporterent la gloire de nous avoir bien estrillez en cette battaille de Pavie: ce qu'ils sçeurent très-bien pronostiquer du commencement, après qu'ils eurent rompu la muraille du parc, et commencerent à paroistre dans la place marchande du camp, ils se mirent tous à crier d'une allegresse : *A quy sta el Marques con sus Harquebuseros Espagnolos* (*) : j'en parle ailleurs.

Et pour plus ample confirmation de ce bel exploit de cette arquebuserie Espagnolle, j'ay ouy conter à aucuns anciens, et si je l'ay leu dans les *Annales de Bouchet*, qu'après cette battaille, Madame la Régente, très-sage et advisée Savoyarde, envoya par toute la France, et principalement ès bonnes villes, tant des frontieres que autres, des commissaires, maistres des requestes, et autres officiers, pour leur recommander leur devoir, leur fidélité, la conservation et vigilance sur leurs places; et entr'autres choses sur-tout, qu'ils eussent à se pourvoir de bonnes arquebuses, armes seules et propres, dont les ennemis s'estoient si bien pourveus et aydés à deffaire le Roy et son armée en cette battaille. A quoy obéyrent les villes et pays: non pour en user, mais pour en faire leur provision seulement; car ils demeurerent long-

(*) *Espagnoles.* C'est-à-dire, *Voici le Marquis avec ses Arquebusiers Espagnols.*

temps sans s'en pouvoir accommoder, tant ils aymoient leurs arbalestes. Du depuis, il y a environ soixante ans, ils s'en sont si-bien accommodez, qu'ils en font leçon aux autres.

DISCOURS VINGT-HUITIESME.

LE COMTE LUDOVIC LADRON, *ou* LEDRON.

OR, comme il y a eu parmy les Espagnols, au service de l'Empereur Charles et du Roy son fils, de bons et braves Capitaines et maistres-de-camp, il y en a eu aussi force bons et vaillants Allemands, qui les ont bien et fidélement servis, lesquels si je voulois tous conter, je n'aurois jamais fait.

Je me contenteray d'en nommer quelques quatre ou cinq, comme ce brave comte LUDOVIC LADRON, lequel, ayant très-bien servy son maistre, aux vieilles guerres d'Italie, s'en alla en Hongrie servir le Roy Ferdinand, par le commandement de l'Empereur, où il rendit de beaux et vaillants combats. Mais à la fin, il fut malheureux, par une honnorable mort pourtant, qu'il reçut auprès de la ville de Gara, proche du pont d'Essek en Hongrie: où après un grand desordre et la fuite de plusieurs capitaines de Ferdinand, qui abandonnerent leur camp aux Turcs, et restant encore quelques braves capitaines de l'armée, qui n'avoient voulu fuyr ny suivre les autres, ils esleurent soudainement ledit comte Ludovic Ladron pour leur Général; lequel mal volontiers en voulut prendre

la charge, comme leur disant n'en estre pas digne: mais vaincu de prieres, par une noble pitié et grandeur de courage, il la prit, et l'exerça très-bien, tant que la fortune le luy permit. Et ainsi qu'il haranguoit ses gens à bien faire, il y eut un vieux routier, un soldat Allemand, qui s'advança, et luy dit: *Cela est bien aisé à dire à vous, brave capitaine Ladron, à vous qui estes monté à l'advantage sur un bon cheval: et semble que desjà vous advisiés à vous sauver.* A quoy Ladron aussi-tost y pourveut; et ayant mis pied à terre, tira son espée, et couppa les jarrets de son cheval. (Monsieur de Taiz en fit de mesme à la battaille de Cérizole, comme j'en parle en son lieu.) Alors Ladron, ayant fait cela, et se sentant le cœur assez haut, il dit: *Aujourd'huy, compagnons, vous m'aurez pour capitaine et pour soldat tout ensemble, à combattre à pied avec vous en mesme fortune: et pour vous, faites si bien que vous soyés victorieux, ou mettés fin à vostre service de guerre, par une mort honnorable avec moy, non sans vous en venger bien auparavant.* Ayant ainsi parlé, il fut assailly des Turcs fort furieusement, où il monstra bravement l'effort de sa derniere vaillance: car estant griefvement blessé et empesché d'une fange glissante à ne combattre plus, et persuadé de se rendre plustost que de se faire achever, il fut reçeu avec trois enseignes d'infanterie, qui luy restoient à composition; et jettant les armes bas, il fut pris et gardé, avec tout le reste de ses gens, comme gens de singuliere proüesse. Mais le Bascha Mahomet, voyant que, pour ses blessures, il n'eust sçeu le conduire à Constantinople, le Grand-Sultan Solyman desirant fort de le voir pour sa grande valeur, il commanda à ses gens de l'achever et de le tuer, avec d'autres grands

capitaines : et les testes en furent emportées pour don et beau présent audit Grand-Seigneur, qui les regarda de travers, et avec horreur, ainsi qu'on les luy présenta; car elles commençoient à puïr, et commanda qu'on tuast tous les autres prisonniers. Mais les braves Janissaires firent-là un trait généreux; car ils commencerent à se vouloir mutiner, si on faisoit massacrer ces braves gens, qu'ils avoient pris à leur mercy et sur leur foy. A quoy le Grand-Seigneur ayant songé, révoqua aussi-tost sa parole, et ils eurent la vie sauve. C'estoit bien braver son Empereur, et luy apprendre à faire cesser telles cruautez. Qu'eussent sçeu faire mieux nos soldats Chrestiens, que firent-là ces braves Janissaires? encore aucuns n'en eussent pas fait de mesme.

Maintenant pour retourner à ce bon capitaine Ladron, je dis que l'Empereur et le Roy son fils se sont fort bien trouvez et bien servis de cette race de Ladrons, qu'ils ont tousjours très-bien entretenus de bonnes payes et pensions. J'en ay connu un au secours de Malthe, qui estoit colonel de trois mille Lansquenets, et il faisoit très-bon voir tant les soldats que le colonel. Je ne sçay s'il estoit fils ou petit-fils de celuy que je viens de nommer. Il avoit une très-belle façon, haut, de belle taille, et noir. Je le vis quand il fit la révérence à Monsieur le Grand-Maistre, et l'un et l'autre se rendirent du respect.

On m'a dit que luy, ou son fils, et ses trouppes, furent à la conqueste de Portugal, et y sont encore pour la garde, où ils font très-bien leur devoir en toute fidélité, ressentants très-bien leurs gens aguerris de longue main, et plus que nouveaux, sortants du pays.

DISCOURS VINGT-NEUFVIESME.

ALISPRAND MANDRUZZO (*).

IL y eut ce brave ALISPRAND MANDRUZZO, de bonne race, et frere du cardinal de Trente, lequel, tout plein de courage, et fort jeune, un peu avant la battaille de Cérizole, promit au marquis du Guast, qu'avec son seul régiment, qui ne montoit à plus que de trois mille hommes, il defferoit tous les Suisses qui se présenteroient devant luy, et leur abbatteroit le cœur, pour ne faire tant des braves et des vaillants par-dessus toutes les autres nations. Il ne le fit pourtant pas; mais il ne tint pas à luy, ni à très-bien combattre, comme vous verrez.

Car, ainsi que les battaillons marchoient pour s'affronter, luy, qui marchoit un peu devant son battaillon comme c'estoit son devoir, avec sa picque, il deffia et fit signe de la main avec le gantelet, et de la voix, au capitaine de la Mole, très-vaillant capitaine aussi de l'autre party, de commencer le combat avant les autres de personne à personne; ce que l'autre ne refusa pas: et ils vindrent tous deux à se rencontrer de telle façon, que s'estants transpercés les visages par coups fourrez, (comme en ce temps-là on usoit de ces mots,) tous deux tomberent par terre; la Mole ayant reçeu le coup de picque mortel au-dessus de l'œil, joignant le bord de sa bourguignotte; et Alisprand ayant la jouë percée jusques à l'oreille. Estants donc ces deux braves capitaines tombez par

(*) *ou plutôt* MADRUCCIO.

terre comme morts, les premiers rangs commencerent à se joindre, et à rendre un furieux et sanglant combat, sans s'amuser à relever les deux capitaines d'une part ny d'autre. La Mole y mourut, et l'autre demeura entre les morts, où il fut trouvé après la battaille, reconnu vif, et bien pansé et guéry des nostres.

Il faut loüer certes ces braves capitaines de leurs braves courages et de leurs braves adresses, à si bien mener et conduire leurs picques, que l'un ny l'autre ne faillirent nullement leur coup. Bien contraires à une infinité de nos cavaliers de la cour, que l'on a veu, et voit encore, aux combats de la barriere, que, de cent combattants, il ne s'en trouvera pas une douzaine qui rencontrent si bien leurs coups, que la pluspart ne donnent contre le col, contre l'estomach, ou contre les espaules. Au diable le coup qu'ils donnent contre la visiere de la salade, contre la jouë, le front et la teste : car c'est-là justement où il faut donner, tant pour la beauté, que pour un bon besoin, quand il y faut venir à bon escient. Les seigneurs de Lorge et Vaudray, dit le Beau, ne furent pas si heureux ny si sanglants en leurs deffis et combats, qu'ils firent au siege de Mezieres : car et l'un, et l'autre, ayant donné leurs coups de picque ordonnez, ils se retirerent sans avoir gagné aucun advantage l'un sur l'autre, ce disent les *Mémoires de Monsieur du Bellay*. Ainsi la fortune joüe son jeu, avec aucuns bien, avec d'autres mal, comme il lui plaist favoriser et defavoriser ses gens.

J'ay connu deux freres de ce Monsieur de la Mole, braves et vaillants gentils-hommes Provençaux, dont l'aisné estoit maistre-de-camp des bandes Françoises, qu'il amena de Ferrare en France, comme j'en parle ailleurs; lequel laissa après

après soy deux braves enfants pareils au pere. Ce fut grand dommage du jeune, qui fut exécuté à Paris ; car il avoit beaucoup de vertus : j'en parle ailleurs.

DISCOURS TRENTIESME.

LE COMTE GUILLAUME DE FURSTEMBERG.

LE Comte GUILLAUME DE FURSTEMBERG fut estimé bon et vaillant capitaine, et l'eust esté davantage, sans qu'il fut léger de foy, trop avare, et trop addonné à la pillerie, comme il le fit paroistre en France, quand il y passoit avec ses trouppes ; car après luy, rien ne restoit. Il servit le Roy François l'espace de six à sept ans, avec de belles compagnies tousjours montant à six et sept mille hommes : mais après de si longs services, ou plustost ravages et pilleries, il fut soupçonné d'avoir voulu attenter à la personne du Roy, dont j'en fais le conte ailleurs. Et pour le mieux encore sçavoir, on le trouvera dans les *Cent Nouvelles de la Reyne de Navarre*, la Reyne Margueritte, où l'on peut voir à clair la valeur, la générosité et la magnanimité de ce grand Roy, et comme de peur l'autre quitta son service, et s'en alla à celuy de l'Empereur. Et sans qu'il estoit allié de Madame la Régente, à cause de la maison de Saxe, d'où estoit sortie celle de Savoye, possible eust-il couru fortune, si le Roy eust voulu : mais il voulut faire paroistre en cette occasion sa magnanimité, plustost que de le faire mourir par justice.

Lors qu'il fut pris, en sondant la riviere de Marne, qu'il avoit d'autres fois tant reconnue, en allant et venant par la France avec ses trouppes, à la venuë de l'Empereur en Champagne et à St. Dizier, il luy pardonna encore. Il fut mis dans la Bastille, et en fut quitte pour trente mille escus de rançon. Il y eut aucuns grands capitaines qui dirent et opinerent, qu'il ne devoit estre traitté ainsi en prisonnier de guerre, mais en vray et vil espion, comme il en avoit fait la profession : de plus, qu'il en estoit quitte à trop bon marché par sa rançon ; car ce n'estoit pas le moindre larcin qu'il avoit fait en France, de l'une de ses monstres. Enfin, il fut mieux traitté qu'il ne méritoit, disoit-on.

L'Empereur ne s'y fioit point autrement, ny en luy, ny en ses gens : et mesme quand il leur commanda de s'aller jetter dans Vitry, pour la garder, et pour favoriser les vivres de son armée : tant s'en faut, après qu'ils eurent tout mangé, et gouspillé, quatre compagnies, qu'on avoit laissé dedans, y mirent le feu et le bruslerent ; dont le nom y est encore de Vitry-le-bruslé. Et puis ils s'en retournerent au camp trouver les autres trouppes : dont l'Empereur entra en extresme colere, sans pourtant en faire justice ; mais il patienta fort ce coup-là, pour avoir affaire de ses gens sur l'entrée d'une guerre et d'un pays. Ce trait méritoit d'estre puny à toute outrance de rigueur : ce sont des coups de patience et de nécessité.

Paul Jove parle d'un certain Vulcan (*), fils du comte de Furstemberg, qui fut tué à la battaille de Cérizole. Je ne sçay s'il estoit fils de ce comte

(*) C'est apparemment *Wolfgang*, nom Allemand.

Guillaume, dont nous parlons ; mais il l'avoit pris, ou son parrain, pour luy, un nom estrange que de Vulcan (1). Plusieurs Italiens, et aucuns Allemands, se plaisent aussi à prendre des noms antiques de ces braves Romains, dont j'en nommerois une infinité ; mais ils n'en prennent nullement de Dieux antiques et payens (2), comme de Saturne, Jupiter, Bacchus, Mars, Pluton, Radamante, et autres Dieux controuvez. Cettuy-cy pourtant se nomma Vulcan, comme du nom de Mercure il s'en est veu en France ; mais c'estoit un nom de place et seigneurie, mais non pas un nom de baptesme. Je croy que ce nom de Vulcan, et le surnom de Furstemberg, n'eussent gueres servy, ny l'un, ny l'autre, à le sauver, s'il fust tombé vif entre les mains des François. Pour le (3) Vulcan, c'estoit pour faire peur aux petits enfants ; et pour celuy de Furstemberg, il estoit trop haï et en horreur aux François, se souvenants des maux que ce nom avoit apporté en France, et qu'eux-mesmes peut-estre en avoient souffert. S'ils le prirent en vie, et le dépescherent aussi-tost, ou bien s'il demeura mort au combat, cela est incertain : mais ils eurent de la joye de le voir estendu par terre. Ainsi se font les vengeances.

(1) *Je crois qu'il faudroit lire :* Mais il avoit pris, ou son parrain pour lui, un nom (*aussi*) estrange que (*celuy*) de Vulcan.

(2) Les Italiens n'ont-ils pas eu dans le même siecle leur *Hercule* d'Est, Duc de Ferrare, et les François leur *Diane* de Poitiers ?

(3) nom de

DISCOURS TRENTE-ET-UNIESME.

MARTIN DE ROSSEN.

IL y eut aussi ce brave MARTIN DE ROSSEN, très-bon capitaine, estant au service du duc de Cleves. Il se fit voir en plusieurs belles expéditions qu'il fit contre l'Empereur, et aucuns de ses capitaines; comme le prince d'Orange, et autres, qu'il deffit, et donna jusques aux portes d'Anvers (*), où il brusla la moitié des fauxbourgs. Mais aussi, il avoit avec luy Monsieur de Longueval, brave capitaine, que le Roy luy avoit envoyé avec une bonne trouppe de François, mais petite pourtant : et sans luy, ledit Martin Rossen possible n'en eust pas tant fait. Enfin, Duren estant prise d'assaut, et le pays de Gueldres réduit à la dévotion de l'Empereur, il pardonna au duc de Cleves et audit Martin de Rossen; et pour sa valeur, le prit à son service et à ses gages; et il luy mena de belles trouppes en Champagne et à St. Dizier. Ainsi alla la fortune de guerre en ce capitaine; aujourd'huy pour le Roy, et le lendemain pour l'Empereur.

(*) Il pouvoit (*Martin de Rossen*, ou plutôt *Roscheim*) s'emparer de la ville; mais emporté par les plaisirs, il en négligea l'occasion, et se fit moquer de lui : Hubert Thomas, *Vie de Frédéric II*, *Elect. Palatin*, page 248. Roscheim mourut de la peste à Anvers en 1555.

DISCOURS TRENTE-DEUXIESME.

LE COLONNEL FRANSBERG.

AVANT tous ceux-là avoit esté au service de l'Empereur le colonnel FRANSBERG (1), qui avoit ses trouppes avec Monsieur de Bourbon à la prise de Rome, lesquelles toutes estoient affriandées à la religion de Luther. Aussi elles le firent bien paroistre envers les prestres et gens d'église, ausquels ils ne pardonnerent jamais, qu'ils ne passassent le pas, tant qu'ils en trouvoient : de sorte qu'on dit et est escrit, que tel soldat Allemand et capitaine se trouva, qui avoit une chaine, et la portoit, enfilée de soixante et dix testicules de prestres. En nos premieres guerres civiles s'en sont aussi trouvez plusieurs, tant soldats que capitaines, qui en ont porté de telles, et mesme un gentil-homme d'Anjou (2), que je ne nomme point : dommage pour-

(1) Nos Historiens, et même Cluverius, Allemand, dans son *Abrégé de l'Hist. Universelle*, sur l'année 1527, le nomment *Frunsberg* : supposant peut-être qu'il étoit Seigneur du château de *Frundsberg* en Wasgow ; pays qui, selon Munster en sa *Cosmographie*, 1556, pag. 512, commence où finit l'Alsace, et s'étend jusqu'au Rhin. Mais, suivant le même Auteur, pag. 63, son nom étoit *Freundsperg* (*George*), qu'il tiroit d'un sien château situé auprès de Schnawat dans l'Erschland. Il étoit pareillement Seigneur de Mindelheim, de Petersberg, et de Stertzingen au pays d'Algow dans la Suabe : et *Gaspard*, son fils, chef des Lansquenets de la garnison de Milan, fut successivement Seigneur des mêmes lieux. Le pere mourut en 1528, et le fils en 1536. Voyez aussi les *Mémoires de du Bellai*, *L.* 3.

(2) René de la Rouvraye, Sieur de Bressaut, qui eut le cou coupé à Angers, dans le temps du massacre.

tant qu'il s'addonnast à cela ; car il estoit autrement gentil-homme de bon lieu, et brave, et vaillant.

Ce Fransberg, ayant sçeu qu'on tiroit vers Rome, avoit fait faire une belle chaisne d'or, exprès, disoit-il, pour pendre et estrangler le Pape de sa propre main : parce qu'à tous seigneurs, tous honneurs ; et puis qu il se disoit le premier de la chrestienté, il luy failoit bien déférer un peu plus qu'aux autres. On dit aussi que s'il y eust esté au commencement de la prise, que les cruautez s'y fussent encore exercées plus énormes qu'elles ne furent ; car il estoit très-cruel et mortel ennemy du Pape et des catholiques : mais il estoit demeuré à Ferrare, malade extrémement de ses gouttes. Qu'eust-il fait de pis qu'il s'y fit, s'il n'y eust mis le feu pour l'embraser toute ? Dieu ne le voulut pas, pour avoir esté, et pour estre encore, le chef du monde, ou pour le moins de la chrestienté. Et puis les Gots et Visigots l'avoient desja assez visitée autres fois de feux et de ravages, de sorte qu'elle demeura un long-temps deserte et deshabitée.

Et où se tenoit donc le saint Pere alors, disent quelques-uns de la religion ? Dieu le gardoit, colloquoit, et assistoit ailleurs : tant il sçait bien garder les siens, où il luy plaist. Et il faut encore noter une chose, que si les gens et Lansquenets de ce Fransberg firent du mal à Rome, ils en firent bien autant à Naples, quand ils y furent assiégez et enserrez : car lors qu'ils y entrerent, il y avoit des vivres et des vins pour deux ans ; mais ils gouspillerent, beurent et mangerent tout, avec une telle gloutonnerie, que, sans le malheur qui arriva à Monsieur de Lautrec et à toute son armée, de maladies et de peste, la ville estoit troussée, et la prophétie de Monsieur de Lautrec accomplie, qui

disoit tousjours, qu'il les auroit la corde au col: car les vivres y failloient dedans estrangement, jusques à une poulle qui y valloit cinq escus, un poullet deux, le pain de mesme; dont il falloit bien se rendre, ou mourir de faim.

De-sorte que j'ay ouy dire à de grands capitaines, que les Lansquenets ne sont pas trop bons renfermez dans une place, pour estre mal réglez, et fort subjets à leur bouche (1). Je m'en rapporte à Antoine de Leve dans Pavie; que s'il n'eust joüé un tour de son escrime, comme j'ay dit en son lieu (2), il estoit perdu: au comte de Mansfeld, dans Yvoy, le tour qu'ils luy firent, et dont il s'en plaignoit fort. La seigneurie de Sienne, avec Monsieur de Montluc, s'en sçeut gentiment deffaire dans leur ville: autrement ils estoient perdus de réputation et de vie. A la campagne et aux sieges, ils sont très-bons, et combattent très-bien, quand ils ont esté aguerris un peu.

C'est assez parlé de ces colonnels Allemands: que si je les voulois tous spécifier, je n'aurois jamais fait; et ce me seroit aussi une grande honte d'en escrire tant, puisque tant d'histoires en parlent. Il faut parler aussi des braves Italiens; desquels, tout de mesme qu'il y a eu de bons et de braves capitaines parmy les Espagnols et Allemands, comme j'ay dit ci-devant, sous l'Empereur et le Roy son fils, il y en a eu aussi de tous pareils de cette brave nation, comme ces Médicis, ces Colonnes, ces Ursins, ces Gonzagues, ces Baillons, ces Malatestes, ces Vitilles, ces Martinengues, ces Dories, ces Malespines, ces Spinolas Gennois, desquels est sorty ce grand marquis de Spinola, aujourd huy

(1) *Voyez* ci-dessus, Discours XXII.
(2) *Ibid.* page 205.

l'espouvante des Pays-Bas, qui ne doit rien à ses braves prédécesseurs, voire les surpasse en tout, duquel je parleray ailleurs à son tour; bref, une infinité d'autres. Je ne suis pas pour spécifier tous ceux que j'ay dit, sortis tous de très-nobles, illustres et vaillantes familles, de pere en fils; car j'entreprendrois un œuvre trop grand et difficile pour moy. Je diray seulement qu'au combat naval, fait devant Naples assiégée, Faramosqua y mourut combattant bravement : Ascanie colonnel (1) y fut pris; Philippes Cerbeitton (2) y fut pris aussi : et force autres grands capitaines y firent très-bien, ausquels les Espagnols ne firent point de honte.

Au siege de Florence furent, et accompagnerent le prince d'Orange, Pierre-Loüis Farnese, le comte Rosse de Sansegondo, Alexandre Vitelli, Joan-Battista Savelli, Martin Colonne, et son parent Camille Mutio, Bitro de Stipicciano le seigneur Scalinge, Astezan Braccheo, et Sforza freres, Malatesta, le vieil capitaine Joan Sassatello de Romagne, Hyeronimo de Trani, et force autres; lesquels tous firent-là bien paroistre leurs valeurs. Aussi avoient-ils à faire à de très-braves et vaillants capitaines de ceux de dedans, qui le monstrerent bien en une infinité de combats : et mesme en une sortie que fit un jour le déterminé Jean de Thurin, duquel je parle ailleurs, avec Bartholomé de Fauno, Jacobeto Corso, et autres braves capitaines : dont il servit bien à ceux de dehors de se bien deffendre. Cipsa Pisan, Boniface de Parme, Rosso et Alexandre Vitelli, y furent fort blessez, et Sciara Colonne aussi.

Pour le voyage de la Goulette s'y trouverent

(1) Ascagne Colonne, *peut-être.*
(2) Cerbellon, *apparemment.*

aussi force braves capitaines, comme fut Spinello Caraffa; et le vaillant comte de Sarne, qui fut tué devant le fort, en une furieuse sortie qu'y fit Salec, commandant dedans, contre ledit comte, qui, allant reconnoistre la place, fut bien rembarré avec les siens, jusques dans ses tentes et pavillons, où ils pillerent, et meubles, et vaisselle d'argent. Et après ledit comte estant tué, ledit Salec luy fit couper la teste, et l'envoya à Barberousse pour présent, dont il fut bien joyeux; car ledit comte luy avoit fait la guerre ailleurs, vers la Barbarie. Les Espagnols ne furent pas marris de la deffaite de ce comte et des Italiens, (que c'est que d'envie!) d'autant qu'il avoit demandé au marquis du Guast cette faveur de faire la premiere pointe pour reconnoistre la place; ce qu'il luy accorda volontiers pour sa valeur, qu'il avoit souvent fait paroistre, et aussi parce qu'il l'aymoit. En quoy le Marquis les tança fort, de s'esjouir et se rire du mal d'autruy; et mesme estants-là tous pour le service de l'Empereur et du Général.

Quelque temps après, les Espagnols n'eurent pas grande occasion de se rire des Italiens, à l'assaut et à la prise de la ville de Duren, que fit l'Empereur, y estant et comparoissant en personne, armé de toutes pieces avec une casaque de drap d'or, tant pour bien paroistre et animer ses soldats, que pour l'envie qu'il portoit à cette place, et pour la vengeance qu'il en vouloit avoir. Aussi et les uns et les autres combattirent bien, par une généreuse jalousie: car le jour de l'assaut estant venu, et la bresche faite, tous faisants à l'envy, sans en attendre le signal et le commandement de l'Empereur, ny de Ferdinand de Gonzague, Général de sa-dite Majesté, passant le fossé plein d'eau,

monterent et donnerent l'assaut si furieusement, et combattirent si opiniastrement, qu'enfin ils emporterent la place, non sans y estre demeurez morts plus de cinq cent hommes, tant des Espagnols que des Italiens, sur le rampart et à la bresche : aussi ayant tout forcé, ils tuerent tout tant qu'ils peurent pour la vengeance de leurs compagnons et de leurs capitaines.

Ils estoient commandez par Estienne Colonne, envoyé par le grand Cosme de Médicis à l'Empereur: lequel, pour sa suffisance et son mérite, le fit-là Mestre-de-Camp de toute l'infanterie Italienne, montant à quatre mille hommes, dont il s'acquitta très-dignement ; et Camille Colonne, et Antoine Doria, qui avoient de belles trouppes, et estoient de bons capitaines, ne desdaignerent par de luy obéyr. Dom Alvaro de Sande, et Ludovic Perez, commandoient aux Espagnols, montants à autant que les Italiens. La ville estant prise, et le combat et massacre cessé, y pilla qui put, dont s'en enrichirent fort les soldats de l'Empereur, qui vit donner l'assaut en estant fort près, loüa publiquement entr'autres Italiens, pour avoir vaillamment combattu et bien fait, un Facio de Pice, et un Sanseverin de Naples, morts sur la place.

Il loüa aussi fort deux alfiers ou porte-enseignes, l'un Navarrois, nommé Randolazzo, et l'autre Gennois, nommé Grégorio, qui demanderent après l'honneur et la récompense de la couronne murale, comme jadis firent ces braves Romains: parce que tous deux contestoient avoir monté sur la muraille des premiers; et de fait, en produisirent leurs tesmoins, estant les affections de chacun des deux pays fort addonnez à la faveur

de l'un et de l'autre. L'Empereur en remit et différa sa sentence, pour n'offenser ny l'un ny l'autre, et les entretint long-temps en longueur et suspens, et en bonne espérance à tous deux, de peur que par ce combat ne s'engendrassent de chacun costé des haynes et des envies, qui peussent venir à quelque mutinerie. L'Empereur, en ce trait, comme en plusieurs autres, monstra sa sagesse; car il y avoit assez de quoy s'animer des deux costez: où il acquit grande loüange, mais encore plus grande d'avoir conquis bravement cette ville, et mieux fait que ne firent les cohortes Romaines de Jule César, sous Caïus Geta et Titurius Sabinus, qui furent deffaites, et mises en pieces des gens de cette contrée. Cela se trouve dans les histoires.

Il y eut aussi des Italiens à l'entreprise d'Alger: mais ils coururent fortune en une saillie que leur fit faire Assan Aga, commandant dedans; et sans qu'ils furent bravement secourus ils estoient mal. Ils estoient commandez et menez par Camille, brave et vaillant capitaine. Il se lit et se dit que l'Empereur se repentit fort à son siege de Saint-Dizier, qu'il n'avoit amené des trouppes d'Italiens; parce qu'il les avoit veu faire si vaillamment au siege de Duren, et que là ils eussent fait de mesme, et eussent autant deschargé ses Espagnols, qu'il aymoit tant, et vouloit tant espargner: car ils y furent bien estrillez, battus et grillez d'artifices à feu, jusques au nombre de cinq cent.

Or, c'est assez pour ce coup parlé d'eux: et pour conclure, je diray un mot de ce brave et vaillant Jeannin de Médicis, et du grand Cosme de Médicis.

DISCOURS TRENTE-TROISIESME.

JEANNIN DE MÉDICIS, *et* COSME, SON FILS, *Duc de Florence* (*).

JEANNIN DE MÉDICIS, pour son commencement, servit très-bien l'Empereur, et tint son party. Il se fit fort connoistre sous le marquis de Pescayre; de sorte qu'il emporta en un rien le prix d'estre un très-bon capitaine, et mesme pour les gens de pied, et mourut en l'age de vingt-deux ans, venant à vingt-trois, estimé et tenu pour tel, ce dit Guicciardin; mais les autres le montent à plus d'années, comme je diray cy-après. Il estoit nepveu du Pape Léon: et pour le regret qu'il en eut, il fit faire toutes ses enseignes noires; de sorte que ses trouppes n'estoient autrement nommées que les Bandes noires; et par-tout où elles furent employées, elles faisoient fort parler des Bandes noires.

Il quitta après le service de l'Empereur, et s'en vint tousjours avec ses Bandes noires au service du Roy François, qu'il servit très-bien, et tant qu'il vescut. Toutesfois il fit une grande révolte dans Crémone, contre Monsieur de l'Escu, pour l'amour de la composition, que ledit Monsieur de l'Escu fit sans son sçeu: que s'il ne l'eust appaisé, le Roy le perdoit; et il eust bien fait du mal avec ses trouppes, disent les Espagnols, qui ne deman-

(*) *Voyez* ci-dessus, Tome II, vies des Personnes illustres de la Maison de Médicis.

doient pas mieux. Du depuis, il servit fort bien le Roy en tous les lieux où il se trouva ; et mesme au siege de Pavie, là où il fut fort blessé d'une arquebusade en une jambe, dont il fallut qu'il se retirast pour se faire panser. Il fut trouvé fort à dire à la battaille de Pavie, d'autant qu'il sçavoit fort bien faire combattre l'infanterie, et sçavoit de quelle façon aussi combattoit l'Espagnol : si-bien qu'on luy eust mieux fait teste qu'on ne fit, s'il y eust esté. Aussi le Roy François le sçeut bien dire et regretter, et que s'il eust esté-là, que l'infanterie Espagnole n'eust pas fait tel eschec qu'elle fit : combien qu'il se mescontentast fort de ses capitaines (j'en parle ailleurs) qui luy avoient desrobbé tant de pays, que pensant avoir des gens ce jour-là de ce costé, il n'en trouva que peu, tant ils avoient payé les commissaires de passe-volants. Au bout de quelque temps, luy estant guéry, et retourné à servir le Roy, il eut encore une grande arquebusade dans la jambe-mesme qui avoit esté blessée : et ainsi qu'il fut arresté de la luy couper, on luy annonça l'arrest, et qu'il falloit avoir des gens pour le tenir ferme, et luy couvrir la face et les yeux. Il leur dit : *Coupez hardiment ; il ne me faut personne pour me tenir : car vingt hommes ne me pourroient pas tenir, quand ils l'auroient entrepris. Par-quoy, coupez.* Et luy-mesme prit la bougie, et la tint, tant qu'on luy coupa, le duc de Mantouë estant présent. Et pensant estre guéry, le mal s'empira de pis en pis : et venant à la mort, il dit seulement ces paroles : *Et comment ! faut-il que je meure icy entre les emplastres ? Ce m'est un grand despit.* Et se tournant de l'autre costé, il mourut à Mantouë, en l'age de vingt-huit ans, l'an mille cinq-cent vingt-

six, (ainsi que disent les histoires Espagnoles,) estant estimé l'un des grands capitaines de toute l'Italie, et pour tel regretté. Et jugez que, s'il eust fourny ses ans selon le cours, il ne fust jamais un tel Italien : car il avoit toutes les vertus d'un grand capitaine, et sur-tout il estoit compagnon de tout le monde et très-libéral.

Ce brave et vaillant Juan de Médicis laissa après luy, de sa femme, très-honneste et sage dame, la Signora Maria Salviati, un brave fils comme le pere, qui fut ce grand COSME DE MÉDICIS, que nous avons veu de nos temps si renommé et si grand homme d'estat, si sage et si advisé, qu'il ne s'en est veu un pareil à luy de nos temps : ainsi qu'il le monstra, lors qu'il se fit et s'installa chef de la république de Florence, et puis Duc, et puis Grand-Duc, qu'aucuns appelloient Grand-Duc de Toscane, d'autres Grand-Duc simplement.

De raconter sa valeur, son asseurance, sa prudence, et son sage temporisement, comme il parvint à cette principauté, n'ayant que dix-huit ans, ce seroit chose superflue, et une vaine redite à moy, puis que Paul Jove en a fait le discours aussi-beau qu'il est possible. Je diray seulement un mot. Ainsi qu'il aspiroit à cette principauté, un jour qu'il partit de sa maison, pour en sçavoir la résolution du Conseil, qui se tenoit pour cette affaire, sa mere le voulut retenir pour l'empescher de cette attente, craignant qu'il ne luy en arrivast mal ; veu que les Florentins ne desiroient rien tant que le recouvrement de leur liberté, et qu'il luy en pourroit arriver pareil inconvénient qu'au duc Alexandre. *Ah ! ma mere*, luy dit-il, *cessez, je vous prie, de me persuader plus. Il faut résolument que j'aille où la fortune m'appelle, en me monstrant*

benignement quasi du doigt l'occasion pour venir à cette souveraine dignité, qui est très-honorable et très-nécessaire à toute nostre maison. Que si j'en perds l'occasion, et n'en fais compte, elle n'est plus pour retourner après moy. Il ne faut pas qu'une peur et qu'une vaine appréhension m'empesche d'entendre à moy et à mon profit ; veu que ce n'est point contre le Ciel, pourquoy j'aspire à un tel bien qui se présente, pour vertueusement et vaillamment faire véritable mon destin fatal. Belles paroles certes et courageuses ! Et il disoit cela, en se souvenant qu'un devin Grec, je ne sçay si c'est celuy que j'ay veu, ou son pere, très-singulier en cet art, luy regardant la main, luy avoit prédit une succession de très-grande dignité et opulente ; comme de fait le devin n'y faillit, ny la fortune. Car il fut pour le commencement créé chef de la république de Florence, n'ayant pour son estat que douze mille escus par an, où son prédécesseur en avoit dix-huit mille.

Pour fin, ce brave Prince se comporta si-bien avec son temporisement, sa conduite, sa prudence et sa valeur, qu'avec le temps il se rendit paisible duc de Florence ; non sans grande peine et travail pourtant, à cause des bannis de Florence, et surtout des Strozzy, et Philippes, ses enfants, et autres, desquels il vint à bout enfin, comme j'en parle ailleurs. Et ce qui luy ayda fort, ce fut la vengeance qu'il fit de la mort de son prédécesseur, Alexandre de Médicis, sur le parricide ; qui, s'en estant enfuy en France, le Roy François ne le voulut recevoir ny receler, tant il estoit magnanime. Puis s'estant retiré à Constantinople, et ayant senti le vent que ce grand Sultan Solyman le vouloit livrer à la vengeance, pour l'énormité

du fait, il s'enfuit à Venise, où estant retiré, il fut tué par deux déterminez soldats de Vollerie, où il y en a tousjours de bons : l'un s'appelloit Bedo, qui avoit esté de la garde du-dit Alexandre ; et l'autre, Cecchin de Bibonna. Et ainsi ils vengerent la mort de leur maistre, volontairement, de leur propre gré et mouvement, sans avoir voulu prendre ny toucher tant soit peu le salaire de sept mille escus, ordonnez par le Sénat à ceux qui tueroient ce parricide, et en vengeroient la mort. Grande loüange certes à ces deux braves soldats, pour avoir vengé la mort de leur maistre, sans aucune avarice, si-non pour une grande magnanimité de cœur. Ah, braves ! vous estes morts comme mortels ; mais vostre los vous rend immortels, et n'en rend nuls esgaux à vous en pareilles vengeances, soit de leurs maistres, ou de leurs capitaines.

Il faut sçavoir aussi, que si ce parricide fut détesté d'aucuns et abhorré : il fut aussi loüé d'autres, comme il y a tousjours divers cerveaux, jusques à comparer le meurtrier à Brutus, pour avoir voulu remettre la république en son entier ; dont plusieurs furent bannis de Florence, et plusieurs aussi se bannirent d'eux-mesmes, non sans grand danger de la vie du-dit Cosme : et bien luy servit de prendre garde à luy, et de se tenir couvert souvent d'une jacque de mailles, et un long-temps monstrer une brave façon et très-asseurée, comme il l'avoit certes, et toute martiale ; et qui portoit aussi-bien son espée à mon gré à son costé, qu'il est possible, ne l'abandonnant jamais : de sorte qu'il eust fallu que celuy-là fust bien résolu, qui l'eust osé attaquer, non pas mesme deux ou trois, qu'il ne leur eust fait courir fortune aussi grande qu'eux à luy. Car il y estoit résolu, disoit-il, de vendre bien cherement

cherement sa mort. Dont il avoit souvent de grands avertissements de grands attentats qu'on luy préparoit ; jusques-là que luy, aymant fort le plaisir de nager, (car il nageoit des mieux) et de se jetter du haut du pont de l'Arne en-bas, on luy avoit préparé une fois des espées très-pointues et des dagues dans le fond du fleuve, fichées en terre, afin que, comme il se jetteroit en-bas, il trouvast les pointes de ces espées en l'air, qui le lardassent et le fissent ainsi mourir. Mais cet aguet fut descouvert, et dit-on, par luy-mesme, qui vit les espées du haut en-bas avant que de s'y jetter ; et par ainsi, il sauva sa vie, et fit mieux regarder par après : car tousjours il aymoit fort ce plaisir, comme j'ay dit ; et pour cela, il ne s'en priva pas. J'ay ouy faire ce conte dans Florence mesme. Bref, ce brave Prince eut de grandes traverses de toutes parts ; voire son beau-pere Pedro de Tolede, qui eust bien voulu luy faire perdre son estat, s'il eust pu, dont je parle ailleurs.

Enfin, la fortune qu'il avoit trouvée si bonne par son ascendant, lui continua si-bien sa compagnie, que, de trois grandes républiques, il en fit et en composa une seule principauté et souveraineté, qui est Florence, qui s'est fait craindre et rechercher des plus grands de la chrestienté. Sienne, ville impériale, composée de très-braves et vaillants gens de cœur et de guerre, citadins et gentils-hommes, ploye sous luy maintenant, et se mocque de l'Empereur et de son empire, et la luy détient à sa barbe. Et Pise, cette brave république, dis-je, qui a fait trembler par ses vaisseaux et ses armes le Levant, et ses voisins aussi, jusques à avoir possédé le royaume de Sardaigne. Aussi disoit-on du temps passé, Paris en France,

Milan en Lombardie, Rome en Italie, et Pise en Toscane. Voilà donc maintenant toutes ces trois belles et florissantes républiques à rien : jadis sujettes à personne qu'à elles-mesmes, leurs libertez sont sous le joug et les loix de ce grand prince Cosme, qui, par ses valeurs, vertus, mérites et sage conduite, fut prononcé par le Pape Paul Cinquiesme Grand-Duc (*), comme j'ay dit, avec juste titre, occupant et tenant un si beau pays, de grandes et quasi royales places et très-opulentes: si-bien qu'on dit que son revenu est monté à plus de deux millions d'or, sans un grand trésor et infiny, qu'il laissa à Messieurs ses enfants, très-grands et habiles personnages, les deux aisnez héritiers, l'un par la mort du premier, qui est le Grand-Duc d'aujourd'huy, que l'on tient pour un très-grand et sage homme d'estat, qui poursuit les erres, exemples et enseignements de son pere ; duquel il faut dire, tant qu'il a vescu, avoir fait tousjours de belles choses, et pour la chrestienté, et pour le service de l'Empereur; ainsi qu'il envoya un beau secours de huit cent chevaux, conduits par ce brave Astolphe Baillon, au marquis du Guast, pour la battaille de Cérizole: et encore après, il envoya un autre beau pour la guerre d'Allemagne : assista aussi de tout ce qu'il estoit possible le marquis de Marignan, pour le siege de Sienne, et principalement de vivres: si que l'armée n'y eut pas grande nécessité. Et s'il y eust pu assister de sa personne, il ne desiroit autre chose; et s'il eust pu par son absence estre asseuré d'ailleurs de son estat de Florence, il n'y eust pas failly; car il avoit le cœur très-valeureux.

(*) Pie Cinquieme, *falloit-il dire*, en 1569. Paul V étoit du siecle suivant.

Lorsque Barberousse retourna de Provence avec son armée, et qu'il voulut mettre pied à terre; (comme de fait il le fit, et commençoit à piller et ravager la Toscane, par les saccagements et bruslements de Talemon (*) et de port Hercule, et qu'il estoit près d'achever par la prise d'Orbitelle;) ce brave prince y envoya un fort beau secours de cavallerie et d'infanterie, conduite par ce brave et vaillant capitaine le seigneur Vitelly, qui s'y jetta déterminément dedans pour la deffendre, tant contre ledit Barberousse, que contre les Strozzy, conduits par Léon Strozzy, qui, depuis prieur de Capouë, fut donné par le Roy François audit Barberousse, pour coadjuteur, et puis ambassadeur vers Solyman. Ce beau secours les estonna si bien, et mesme cette belle cavallerie, tousjours costoyant la mer, que ledit corsaire fit retirer ses gens en galeres, et leur fit faire voile: de sorte que, sans cette belle prévoyance, et ces belles forces de ce Grand-Duc, il ne faut point douter que toute la coste de Toscane, voire encore plus avant, n'eust esté au sac et au feu.

Ce n'est pas cette fois seulement qu'il fit la guerre aux Infideles, mais d'un saint zele l'a continuée: si-bien qu'il a tousjours entretenu sept ou huit galeres, et bien armées de gens, de vivres, et de toutes choses nécessaires pour un bon armement de mer, allant tousjours en cours; et faisant tousjours quelques prises; de sorte que les corsaires les ont autant redoutées qu'aucunes de la mer, après celles de Malthe. Et pour mieux les armer, il érigea un très-beau et saint Ordre de chevaliers de Saint-Estienne, dédiez et destinez pour cette guerre

(*) Talemone, port de Toscane.

ordinaire des Infideles, et leur en donna de fort belles commanderies et pensions, qui les entretenoient fort bien. Grande obligation certes que la chrestienté luy en a, et à sa mémoire pour jamais. Ce que continue encore Monsieur le Grand-Duc son fils d'aujourd'huy. De plus, il avoit un gallion, des plus beaux et des mieux armez que j'en aye jamais veu, qu'il envoyoit tous les ans au Levant, sans crainte d'aucuns gallions qui l'ayent attaqué, ou qu'il ne s'en soit bien deffendu et eschappé. Car il y avoit dedans plus de deux cent pieces d'artillerie. Je l'ay veu comparable à celuy de Malthe, que j'ay veu aussi très beau, certes, grand, et très-bien équippé.

Or, c'est assez parlé de ce grand prince. Après sa mort, le Roy Henry III et la Reyne sa mere luy firent faire de somptueuses et magnifiques obseques, et pareil service à Nostre-Dame de Paris, comme si c'éust esté à un Roy estranger. J'estois lors à la Cour, qu'aucuns plaignirent fort, et d'autres non: mais pourtant tous esgalement ne se pouvoient garder de le loüer à toute extrémité, et le dire un très-grand personnage en toutes façons, et qui avoit acquis un grand bien et honneur en sa vie, sans y avoir fait aucune faute.

DISCOURS TRENTE-QUATRIESME.

DOM PEDRO DE TOLEDE.

PUISQUE j'ay nommé ci-devant DOM PEDRO DE TOLEDE, il en faut un peu parler et le loüer: car ç'a esté un très-grand homme d'estat, d'affaires et de conduite, très-sage et très-advisé. Aussi l'Empereur Charles le laissa en Espagne,

lors qu'il s'alla faire couronner à Boulogne, pour gouverner; où il s'y comporta certes plus modestement, que Monsieur de Chievres, comme on dit : car, durant sa charge, il n'y arriva nulle révolte ny sédition ; bien qu'on le tint pour brouillon, remuant, et si fort attentif au bien de son maistre, qu'il fermoit les yeux à tout, pourveu qu'il le pust servir et aggrandir ; jusques à n'espargner ses gendres le prince de Salerne, et ce grand Cosme, ce que j'ay ainsi ouy dire à Florence.

Il voulut ériger une inquisition à Naples, qui cuida estre cause de grandes révoltes : de sorte que j'ay ouy dire à Naples et à Rome, que si pour lors il y eust eu un ambassadeur d'espée, et un brave capitaine, au-lieu de Montuille (*), on eust esbranslé le Royaume, de mesme que fut l'estat de Sienne par Monsieur le mareschal de Termes, estant pour lors à Rome et en Italie. J'en parle ailleurs. Car ce joug de l'inquisition estoit insupportable, tant pour estre nouveau, que pour estre fort fascheux. Il fut aussi cause de la sédition et révolte de Sienne : car il vouloit tout avoir pour son maistre, voire Florence, s'il eust pu. Et s'il n'eust fait faire la citadelle dedans Sienne, les Siennois se fussent mieux comportez, et n'eussent eslevé les armes. Aussi travailla-il fort pour la remettre en son obéyssance ; mais sur ces entremises, il y mourut. Je ne diray point comment ; car on en parle fort diversement.

Il demeura Vice-roy dans Naples plus de douze à treize ans, la gouvernant très-sagement, et la décorant de cette belle estrade de Tolede, et de beaux bastiments, que l'on y voit encore aujour-

(*) Morvilliers.

d'huy. Ce n'est pas tout que bien gouverner en temps et lieux paisibles : mais il la préserva fort contre les dangers et les guerres ; ce qu'il fit fort bien, lors que Barberousse retourna de Provence. Il fit semblant de vouloir ravager les costes du Royaume ; de sorte mesme qu'il avoit desja assiégé Poussol, qu'il eust pris facilement, y ayant fait descendre et poser son artillerie, par Salec, brave et vaillant Corsaire, qui avoit bravement commandé dans la Goulette ; mais par la valeur et sage conduite dudit Dom Pedro, qui y estoit en personne avec belles forces, et mesme de cheval, il en deslogea bien viste, non sans avoir porté dommage aux costes, et à quelques petites islettes, qu'on avoit laissé comme abandonnées, et sur (*) la pauvre isle de Lipari, dont il emmena plus de sept mille ames prisonnieres : et les vestiges en paroissent encore ; car c'est une très-pauvre isle, et une misérable habitation. Tant y a qu'il servit bien à ce Dom Pedro, d'estre-là prudent et valeureux ; car le Royaume eust bien pasty.

Cette race de Tolede a long-temps esté très-brave. Ils furent trois freres, Dom Garzie, qui fut lieutenant du Roy Ferdinand, et fut tué aux Gerbes. Le second fut Dom Juan de Tolede, cardinal et archevesque de Saint-Jacques. Le tiers fut Dom Pedro de Tolede, dont nous parlons.

Ceux de cette maison et ceux de Mendoza, ont esté long temps en querelles et en guerre, tous très-braves et vaillants, qui ne se devoient rien les uns aux autres, et ont bien fait mourir des

(*) sur-tout.

hommes pour leurs partialitez. J'ay veu la place d'Albe, d'où ils sont sortis : c'est un chasteau ancien, assis sur un haut, qui ne paroist pas pourtant avoir si belle monstre que l'on diroit bien. Elle est sur le grand chemin des postes, allant de Medina-del-Campo en Portugal. Ainsi que j'estois à la poste, changeant de chevaux, il me vint accoster un grand jeune homme, de l'age de trente ans, maigre et esclandre : (1) luy ayant demandé qui il estoit, il me respondit qu'il estoit au duc d'Albe ; et luy demandant dequoy il le servoit, et s'il estoit un de ses estaffiers, il me respondit : *No, Segnor, mas soy su correo à piè* (2). Quelle gloire ! ne voulant proférer qu'il fust son laquais, ny son valet-de-pied, ny estaffier, mais il dit qu'il estoit son courier de pied. Je ne m'estois jamais desjeusné de ce mot : et puis, entrant plus avant en propos, il me dit qu'il estoit Gascon, près d'Agen, me parlant Espagnol mieux que s'il l'eust esté naturel ; et me monstrant le chasteau fort eslevé, il me dit : *Bien que ce chasteau n'aye pas la marque, comme ces beaux chasteaux de France, toutesfois les braves hommes et capitaines qui sont sortis de-là, marquent plus par leurs beaux faits, que tous les plus beaux marbres et plus belles pierres que l'on y sçeust mettre.* Il m'en conta prou, et j'en fus quitte pour un escu d'or, qu'il me demanda fort privément pour l'amour de la patrie. Enfin, ce grand nom et cette race de Tolede a esté

(1) *Décharné*, ou *efflanqué*. Dans le Dict. Franc. Ital. d'Oudin, on lit dans le même sens *esclarme*, dit de l'Italien *scarmo*, par corruption pour *scameo*, autre mot Italien, qui signifie à la lettre, décharné.

(2) C'est-à-dire, *Non, Monsieur ; mais je suis son coureur de pied.*

si bien illustrée par les hauts faits qu'ont mené ceux qui en sont sortis, qu'à jamais il en sera mémoire.

Ce Dom Pedro laissa après luy Dom Garzie de Tolede, grand homme certes, dont je parle ailleurs en son lieu. Il laissa aussi trois belles et très-honnestes dames de filles, l'une Donna Léonor de Tolede, très-habile femme, et pleine de bonnes vertus. Il se lit, et se dit, que ce grand Cosme voulant prétendre d'espouser Madame Marguerite, veufve d'Alexandre de Médicis, la demanda à l'Empereur, qui la luy refusa, pour en gratifier le Pape Paul III, et la donner à son petit-fils Octavio Farneze. Puis il demanda audit Pape sa petite-arriere-fille, la Segnora Victoria, qu'il luy refusa aussi; disant que les affaires de Rome et de Toscane ne se pourroient jamais bien accommoder. Enfin, par une brave et gentille ruse Florentine, il pria le-dit Empereur de luy donner une femme de sa main, pour avoir lignée: lequel luy donna fort libéralement, et comme luy sçachant bon gré de cette belle requeste, cette honorable dame Donna Léonor de Tolede, sortie d'une des grandes maisons d'Espagne, et bien à luy convenante pour ses vertus et mérites.

L'autre fille, je ne sçay où elle est mariée: mais Marie de Tolede fut la princesse de Salerne, tant renommée pour sa beauté, que qui eust esté à Naples, en ayant veu toutes les belles singularitez qui sont-là, et n'eust veu ladite Princesse, il n'avoit rien veu, disoit-on pour lors; de sorte que c'estoit un beau couple, d'elle et de son mary, lequel j'ay veu très-beau prince: et il falloit bien dire, qu'il eust eu du mescontentement et du mauvais traitemént, fust-ce de son beau-pere, ou de l'Empereur, qui

le pousserent et le despiterent à laisser cette belle femme, pour se bannir d'elle et du beau séjour de sa patrie. Ils en firent l'un et l'autre de très-grands deuils de leur séparation, sans pourtant se pouvoir jamais rejoindre. Le prince fit une chanson de complainte qui commençoit ainsi:

Ohi me! ch'io no pensava di partir mi (1), laquelle j'ay veu chanter long-temps en Italie et en France; et une autre en Espagnol, qui disoit, *Ya passò ei tiempo que era en amorado, ya passò mi gloria, ya passò mi ventura, y hà llagado la hora de mi sepoltura* (2). En ces chansons douloureuses, il faisoit bien paroistre ses mescontentements, sa tristesse et repentance, d'avoir laissé une si belle femme, de laquelle il ne devoit jamais se séparer, ny aussi avoir quitté ses biens et ses terres, pour venir pauvre en France, n'ayant pas de quoy se faire enterrer. Il fallut que sa seconde femme, qu'il espousa en Avignon pour son plaisir, (qu'on appelloit la belle Philippine,) mandiast à la cour, estant à Paris, et en la chambre de la Reyne, comme je vis, pour son enterrement, et un chacun y contribuoit. Monsieur Maisonfleur, galant gentil-homme, et très-parfait, en faisoit la queste; car il estoit Huguenot, et elle aussi, et par charité de frere à sœur: on fit aussi raffler un poignard, qui estoit au pauvre trespassé, fort riche et décoré de force pierreries et belles turquoises qui valoit plus de cinq cent escus; et il ne fut rafflé que pour cent. Grande pitié certes, et un bel exemple pour

(1) C'est-à-dire, *Malheur à moi! Je ne pensois pas à me retirer.*

(2) C'est-à-dire, *Le temps de mes amours est déja passé, comme celui de ma gloire et de ma fortune, et je touche à l'heure de ma sépulture.*

ceux qui se bannissent et se perdent ainsi mal-à-propos.

Et certes ce dit prince avoit beaucoup de belles vertus et valeur. Il se comporta bravement à la battaille de Cérizole : car le marquis du Guast l'ayant passé en sa place de battaille avec sa trouppe de huit cent chevaux, qu'il avoit amenez de Naples, et luy ayant commandé qu'il ne bougeast de-là sans son exprès commandement, qu'il lui diroit et manderoit de marcher et d'attaquer ; mais le-dit marquis s'estant oublié de luy mander, ou qu'il fust transporté en son esprit de son mal qu'il voyoit, ou que de bonne heure il partist, il laissa son homme-là : lequel pourtant ne bougea, et fit tousjours alte et bonne contenance, jusques à ce qu'il vit le désordre et quasi l'achevement de la battaille, et se retira sain et en bon ordre ; Dieu mercy qu'il ne fut attaqué, comme dit le discours de la battaille.

C'est une belle question que j'ay veu desbattre, sçavoir si l'on ne doit point partir ny s'esbranler sans congé, bien qu'on en voye le besoin ? Les uns tiennent le *prò*, les autres le *contrà*. Un nepveu de Charles de Lanoy en fit de mesme à la battaille de Pavie, dont il fut loüé de quelques-uns, et mesprisé des autres. C'est comme un secours de réserve. Cette fermeté et alte servit bien après audit Marquis : car bien-tost après, cette trouppe luy ayda, avec d'autre cavallerie ramassée, à faire un gros, qui servit fort à rompre et deffaire les forces du seigneur de Strozzy, et du duc de Somme, et les empescher par deux fois de se rejoindre avec celles de Monsieur d'Anguien : où le-dit Marquis fit un acte fort généreux ; car le-dit duc de Somme y ayant esté pris prisonnier, il le fit

aussi-tost évader sous main, se doutant bien que l'Empereur lui eust fait mauvais party, et aussi parce qu'il estoit son parent.

De ce duc de Somme, j'en parle ailleurs, pour avoir esté un brave et vaillant capitaine, et très-loyal François. Car pour avoir esté tel, il vescut et mourut pauvre en France, comme les autres.

Il n'y eut que le seigneur Jule Brancace, qui s'advisa de bonne heure, après avoir traisné l'esguillette en France, et nacquetté les trésoriers de l'Espagne, sur quelque chetive pension qu'on lui donnoit, dont il en estoit payé à demy, comme j'ay veu. Il fit requérir Dom Juan d'Austriche de sa grace au Roy d'Espagne, qui la luy donna : et s'estant retiré à Naples, il se mit si-bien en grace avec Dom Juan, pour les belles et bonnes parties qui estoient en luy, qu'il paracheva ses jours plus heureusement que les autres bannis.

Je ne parle point du duc d'Atrie, de cette grande et ancienne maison d'Aquaviva : car par le moyen de son beau-pere, le prince de Melfe, il fut bien, non pas tant qu'il méritoit. Car c'estoit un fort honneste seigneur, et laissa de luy deux fort belles et honnestes filles ; l'une fut Religieuse ; l'autre fut Mademoiselle d'Atrie ; long-temps nourrie fille de la cour de la Reyne-mere et de la Reyne de Navarre, qui l'aymoient et l'assistoient tousjours bien. Elle fut l'une des honnestes, belles et sages, des meilleures et des plus dévotes de la cour ; et qui, par sa bonté et douceur, se faisoit autant aymer et honorer que nulle autre : et puis, elle espousa Monsieur le comte de Chasteauvillain, qui avoit de beaux et de grands moyens, et luy en laissa la possession après sa mort, avec des honnestes enfants, tant fils que filles ; duquel

elle demeura fort jeune veufve, sans se vouloir remarier, s'addonnant du tout aux dévotions et à servir Dieu quasi ordinairement, et à la belle instruction de ses enfants (*). Belle vertu certes, à qui la peut ainsi exercer! Mais c'est assez demeuré en cette disgression; car je pense en avoir touché quelque mot ailleurs: je ne puis me souvenir de tout. Retournons au grand chemin.

DISCOURS TRENTE-CINQUIESME.

ANDRÉ DORIA.

OR, si l'Empereur a eu de grands hommes et bons capitaines sur terre, il en a eu aussi de très-bons sur la mer, desquels il faut un peu parler. Comme ANDRÉ DORIA, lequel au commencement fut au service du Roy de France, et le servit très-bien et très-fidélement: et tant qu'il le servit, le Roy estoit maistre de la mer aussi-bien que l'Empereur depuis, voire mieux; car qui n'est seigneur de Gennes et maistre de la mer, il ne peut gueres bien dominer l'Italie.

Ce que je dis une fois au feu Roy Charles, moy indigne, me faisant raconter combien j'avois veu de galeres au Roy d'Espagne, à la conqueste de Pignon de Velez, d'où je venois de frais. Je luy en contay un grand nombre jusques à cent, et qu'il les faisoit bien plus beau voir toutes ensemble, en si belle et grande quantité, que ces quinze galeres qu'il avoit seulement pour lors. *Et qu'en fe-*

(*) *Voyez*, touchant cette femme, les *Mémoires de l'Estoile*, Tome I, pages 110 et 152, et la *Confession de Sancy*, Liv. II, Chap. VII, et les *Remarques*, page 393 et suiv.

rois-je de tant? me dit-il. *N'en ay-pas à cette heure prou : d'autant que je ne fais point la guerre contre l'estranger, et que j'en ay assez pour garder mes costes, et que je n'ay non plus la guerre contre le Turc, mon confédéré comme le Roy d'Espagne?* Je luy respondis, *Il est vray, Sire ; mais pourtant, vous en seriez plus redouté, aussi bien par mer comme vous l'estes par terre : et si les Roys vos prédécesseurs eussent fait cas de la marine comme de la terre, possible auriez-vous encore Gennes, l'Estat de Milan et le Royaume de Naples ; lesquels Estats, l'Espagnol a conservez plustost par le moyen de la mer, que de la terre.* Monsieur le Chevalier de Sceve, depuis Grand-Prieur de Champagne, estant-là présent, prit la parole, et dit : *Sire, Brantome vous dit vray ;* et puis il alla sur ce subjet fort bravement discourir, comme il estoit un très-habile et grand discoureur, et qui avoit veu et battu les mers et costes du Levant.

Voilà donc ce que sert l'estat de la marine à la France. Si-bien que si le seigneur André Doria ne se fust départy mal-content du Roy, Naples estoit à nous : mais le Roy l'alla mescontenter, et lui osta la charge et généralité de ses galeres, pour la donner à un homme qui ne sçavoit ce que c'estoit qu'une mer, un port et une galere, non pas une fuste ; qui estoit Monsieur de Barbezieux, lequel certainement estoit un bon homme de guerre, et bon capitaine pour la terre : mais il y a différence de la guerre de la mer et de la terre.

ANDRÉ DORIA avoit le cœur grand, et se voyant ainsi maltraité, changea de party : et ainsi que le Roy luy eut envoyé demander les prisonniers, qui avoient esté pris au combat naval de Naples, par Philippin Doria, sur son mescontentement,

s'estant laissé gagner au marquis du Guast et aux prisonniers (que c'est que le vainqueur se laisse aller aux paroles et persuasions du vaincu!) lui manda, qu'il luy en avoit assez donné, et qu'il se contentast de luy avoir donné le prince d'Orange, qu'il avoit pris à Portofin, en retournant d'Espagne, et Hugues de Montcade, sans luy en avoir donné une seule récompense de rançon; que c'estoit assez. On dit que le Roy fut fort irrité de cette response, et fasché de la révolte de cet homme: et pour ce, il l'amadoüa de belles paroles et promesses, pensant le rappaiser et rappeller, s'il eust peu, estant en son pouvoir de luy faire trancher la teste, comme l'on fit au capitaine Jonas quelque peu de temps après. Il luy renvoya son ordre, et luy fit révolter Gennes, et la lui envahit si bien, que, pour tel bienfait, la ville luy en érigea une statuë de marbre fort superbe, au milieu de la place, en luy donnant le titre de libérateur de la patrie.

Oncques puis après les affaires de la marine n'allerent bien pour le Roy François: et au lieu que auparavant, par l'assistance et valeur du-dit Seigneur André, le Roy estoit quasi Roy de la mer, il ne le fut plus, jusques à ce qu'il luy fallut appeller et emprunter les forces du Grand Sultan Solyman, comme on a veu; ce qui lui redonda à reproche, d'appeller un chien pour deffaire le chrestien, disoit-on lors: au lieu qu'auparavant de chrestien à chrestien, la guerre en estoit beaucoup plus douce et honneste. Si ne sçauroit-on blasmer le Roy, que l'alliance avec le Turc aye fait de grands maux à la chrestienté, mais du bien: car quand il n'y en auroit d'autre, que d'avoir conservé le Saint Sépulcre et l'église latine de Jérusalem, que le grand Sultan voulut une fois faire du tout abbattre;

ruiner, et en abolir et deffendre les vœux qui s'y font tous les ans, ce que le Roy empescha par ses prieres, sollicitations et ambassades, c'est un très-grand et signalé service pour toute la chrestienté.

Il y a eu trois tourneurs de casaques en France, qui luy ont bien porté du dommage, feu Monsieur de Bourbon, Jérosme Mouron, et le seigneur André Doria. Aucuns y ont mis le prince d'Orange: mal-à-propos, pourtant; car ce fut la faute du Roy, qui ne se servit de luy, comme j'ay dit ailleurs (*). Aussi le Roy François le disoit; et les fruits en sont apparus, sans que je les die.

Lorsque l'Empereur et le Roy François s'entrevirent à Aigues-mortes, le Roy alla à la galere de l'Empereur, qui estoit la capitainesse d'André Doria. L'Empereur pria le Roy de le voir, pour l'amour de luy, et luy faire bonne chere; ce que le Roy fit très-volontiers, en luy demandant comment il se portoit, ne parlant nullement du passé, et luy dit de plus devant l'Empereur (comme j'ay ouy dire à aucuns vieillards:) *Il faut que l'Empereur mon frere et moy fassions une reconciliation éternelle, et que nous fassions une belle armée de mer, pour ruiner le Turc; et vous en serez le Général de tous deux*: ce que l'Empereur trouva très-bon.

De plus, j'ay ouy dire, mais je ne le tiens pas pour vray, que le Seigneur André dit à l'Empereur à l'oreille, s'il vouloit qu'il fist lever l'ancre et faire voile et force à ses forçats; et par ce moyen, mettre fin à la guerre: ce que l'Empereur refusa et détesta. Je croy que c'est un conte fait à plaisir. Et ceux qui l'ont trouvé, l'ont voulu faire sur le patron

(*) *Voyez ci-dessus*, vie du Prince d'Orange.

du lieutenant du jeune Pompée, qui luy vint dire à l'oreille, lors qu'il donnoit à souper au Triumvirat dans sa galere: *Veux-tu que je te fasse*, dit-il, *Monarque de tout le monde, et que je rompe la guerre?* A quoi Pompée respondit, que cela se devoit faire sans le dire. Pompée fut un sot d'avoir refusé ce party, dont il s'en fust mieux trouvé toute sa vie. Aussi à trompeur trompeur et demy, et de payen payen et demy, il n'y a point de mal; mais bien de chrestien à chrestien. Voilà pourquoy l'Empereur fit-là un trait de grand, qui craignoit son Dieu, bien contre le naturel et au contraire des Grands, quand il y va de leur ambition et de leur intérest.

Or, qui voudroit escrire les faits du-dit André Doria, il faudroit qu'il allast ès mers de Levant et de Barbarie, voire en nos mers, et en prendre des mémoires: lesquelles toutes raisonnent de ses plus notables actes et victoires, qu'il a eu sur les ennemis de la foy; comme à la Goulette, à Coron, à Modon, à Alger, en Barbarie, en la prise de la ville d'Affrique, et en plusieurs autres lieux. Si dit-on pourtant qu'il entreprit un peu soudainement sur Affrique, et sans l'avoir bien reconnue: et il ne faut point douter qu'à grand peine il l'eust prise, sans le bon secours et l'assistance de Dom Juan de Vega, pour lors gouverneur de la Sicile, et de Dom Garcia de Tolede, avec tant de braves maistres-de-camp, capitaines et soldats Espagnols et Italiens, et chevaliers de Malthe; car il fallut que luy-mesme allast en Sicile querir des vivres et munitions de guerre, cependant que les autres travailloient. Enfin, la ville fut prise de force, où ces braves Espagnols et chevaliers de Malthe combattirent selon leur valeur accoustumée. Aussi

y perdirent-ils beaucoup de gens de bien et de valeur, dont ce fut un très-grand dommage. L'ayant prise, il se mit à la chasse pour Dragut, qu'il faillit, ainsi que je diray (*).

Il reçeut un peu de blasme à Saint Maure, et en quelques autres lieux. Paul Jove en parle, et mesme le soupçonna-on, qu'il avoit quelque sourde intelligence avec Barberousse, comme Corsaire à Corsaire; et aussi, comme disoit lors l'Espagnol: *De Cosario a Cosario, no hay que gagnar que los barillos d'agua;* c.-à-d., *De Corsaire à Corsaire, il n'y a rien à gagner que les barils d'eau.* Ainsi Barberousse luy en rendoit la pareille, comme il fit au voyage de Provence, et à la prise de Nice; lequel s'estant retiré à Antibes, et André Doria avec le marquis du Guast à Villefranche, ayant perdu quatre galeres des siennes, par les tourmentes qui donnerent à travers, ledit Barberousse fut prié et reprié, par le capitaine Pousin, d'aller attaquer ledit André Doria, et que jamais il n'y fit meilleur: luy, faisant bonne mine et semblant de s'équipper et d'y vouloir aller, n'y alla point du tout; s'excusant sur le vent de Siroc, et sur quelques périls, qu'il disoit mieux voir de ses yeux clairs et fort pratiquez, que les autres qui luy en parloient et l'en pressoient. Mais c'estoit qu'il n'en avoit pas la volonté: et comme disent les histoires et les gens de guerre et mariniers de ce temps-là par mocquerie, qu'il n'estoit pas raisonnable que Barberousse fist mal à André Doria, comme estant son frere et allié à sauveté naturelle, par convenance et secret accord de Corsaire à Corsaire; et qu'en bonne et juste foy, il falloit

(*) *Ci-dessous, Discours XXXVII.*

Paul Jove raconte bien cettuy-là auquel le trait fut beau et rusé, que ledit Philippin fit, lors qu'il osta de sa battaille deux galeres, comme d'un secours de réserve, et les jetta en pleine mer: lesquelles, par son conseil et commandement, aviserent long-temps le jeu joüer; et puis tout-à-coup vindrent toutes fraisches donner sur les galeres Espagnoles, qui n'en pouvoient plus, et estoient à demy-vaincues du combat qui avoit esté rendu, qu'en un rien elles furent emportées et raflées: si que l'on dit, que, sans ces galeres de secours, la victoire demeuroit douteuse. Ce Philippin y acquit un grand honneur.

Il pouvoit avoir appris cette ruse d'un grand trait et combat, que les Gennois, quelques six vingt ans auparavant, donnerent à ce grand Roy Alfonse de Naples, lors qu'ils le deffirent et toute son armée, en s'en retournant à sa conqueste de Naples, et qu'ils le prirent prisonnier, avec tous les grands seigneurs et capitaines de son armée. Car ayant osté et jetté de leur gros trois grands navires, qui estoient de l'arriere-garde, en forme de secours de réserve, pour faire semblant de fuyr, et s'estant retirées vers le midy, elles vindrent tout-à-coup fondre sur les deux principales d'Alfonse, qu'ils deffirent, et rendirent du tout la victoire entiere.

Or, de ce combat, fait par Philippin Doria, Monsieur de Lautrec voulut avoir les prisonniers; mais il les luy desnia, et s'osta de-là, et s'en alla à Gennes les mener à son oncle André Doria: en quoy il y eut du tort, d'un costé et de l'autre; d'autant que Philippin avoit fait le combat par le moyen des gens de guerre que Monsieur de Lautrec luy avoit donnez, sans lesquels il n'eust pu gagner la

bataille. De l'autre costé, Monsieur de Lautrec les vouloit tous avoir, où il n'y avoit point de raison: mais l'un et l'autre les devoient partager, comme bons freres alliez ; et l'un selon ses gens donnez en devoit avoir, et l'autre selon ses galeres en devoit avoir aussi. Dont, par faute de s'entr'entendre bien, ils furent en cette discorde: ainsi que Monsieur de Lautrec estoit trop haut à la main, et qu'il vouloit impérier trop. Tout cela luy cousta bon; car il luy cousta la vie, qu'il perdit devant Naples (comme je le dis en sa vie) et à nous la perte de ce royaume, et la ruine de cette armée. Si l'on n'eust mescontenté ce grand personnage, André Doria, comme l'on ne devoit, (aussi le Roy François s'en repentit cent fois,) les belles conquestes et victoires qu'a fait et gagné ce grand capitaine pour l'Empereur, se fussent faites pour nous; mais nous ne sçavons pas gagner les hommes, ny les bien entretenir quand nous les avons.

Il ne faut pas douter que si ce vaillant capitaine n'eust eu en teste Barberousse et Dragut, qu'il n'eust fait des choses esmerveillables. Dieu le punit, pour avoir donné liberté à Dragut pour trois mille escus : car il luy fit fort la guerre, après que l'armée Turquesque eut pris Tripoly, l'isle du Goze, et saccagé l'isle de Malthe, et qu'elle vint vers la Sicile, et eut passé par le Far de Messine, pillé et saccagé Reggio, et forcé autres places, villes, chasteaux et bourgades, et fut venue jusques devant les chasteaux de Naples tirer des canonnades ; et tout par la valeur de Dragut, qui menoit l'avant-garde. André Doria, venant de Gennes avec trente-six galeres, pour secourir Naples, qui crioit France, par la faveur du prince de Salerne, qui s'estoit révolté, Dragut

le chargea, et luy donna la chasse, et luy prit cinq de ses galeres chargées de gens de guerre, mesme d'Allemands, que conduisoit Aliprand Maduizze (1), jeune homme, fils de celuy que j'ay dit cy-devant (2), et nepveu du cardinal de Trente, là où il mourut fort regretté de l'Empereur. Il y avoit aussi force platines et saumons d'argent, à battre monnoye à Naples, pour la solde des soldats qui venoient d'Espagne. Outre cela, il fut mis à fond, et fallut que André Doria se sauvast à l'isle d'Elbe.

Voilà comme il en prit au-dit André Doria, duquel c'est assez parlé. Car Paul Jove ne l'a nullement oublié dans son histoire, où il en fait plusieurs et divers et fort beaux discours : mesme il n'oublie pas ce beau combat devant Naples, lequel certes il descrit très-bien, et en dit de gentilles particularitez et fort agréables, jusques à nommer les galeres nom par nom, tant Françoises que Espagnoles, que j'ay veu aussi dans l'histoire Espagnole.

Si diray-je encore ce mot de luy. Un des bons et grands services que fit jamais André Doria à la chrestienté et à l'Empereur, ce fut quand Solyman vint devant Vienne la premiere fois, et l'Empereur allant à l'encontre avec ses forces, André Doria s'advisa de son costé, comme admiral et général des galeres Impériales, pour faire desmordre et retirer le Grand-Seigneur, d'aller en Grece avec une armée navale attaquer l'admiral Bassa, général de la mer et du Grand-Seigneur, qui aussi avoit une belle armée : mais voyant venir André Doria, ne l'osa attendre, et se retira, bien qu'il fust le

(1) Alisprand Madruzze.
(2) *Voyez Discours XXIX.*

plus fort ; sur-quoy André Doria, prenant l'occasion, s'en alla assiéger et prendre Coron et Batras (*), dont les nouvelles en estant venues au Grand-Seigneur, et en ayant pris l'allarme, il desmordit de Vienne, et tira vers Constantinople. Ainsi fit le brave Scipion contre Hannibal et les Carthaginois, comme j'ay ouy dire à de grands capitaines. Il n'y a rien qui rompe l'entreprise de son ennemy, que de l'aller voir chez luy. Voilà donc le grand service que ce grand prince Doria fit à la chrestienté, et sur-tout à l'Allemagne, qui possible s'en fust trouvée de l'escot.

Certes, il faut donner cette gloire à ce prince André Doria, d'avoir esté un des grands capitaines de la mer, qui ait esté possible de mémoire d'homme, voire oncques trouvé dans nos histoires. Aussi estoit-il très-bien assisté de ses nepveux et parents, comme j'ay dit, de ce brave Philippin Doria, dont j'ay parlé ; et de JEANNETIN DORIA, qu'on a de son temps veu le plus diligent capitaine de mer qu'on eust sçeu voir ; car aussi-tost songé et résolu de son affaire, aussi-tost exécuté ; ainsi qu'il fit au ravitaillement de Perpignan, sans lequel la ville estoit prise, ayant esté reconnue, bloquée et assiégée, que l'on ne s'en doutoit nullement : mesme l'Empereur, quand le marquis du Guast luy manda en Espagne, qu'il advisast à soy, et se donnast bien garde de sa frontiere de par de-là, parce qu'il y avoit quelque entreprise ; l'Empereur, se mocquant de cet advis, luy manda, qu'il se souciast tant seulement de garder bien son gouvernement, que de son costé il garderoit bien ses Espagnes. Nonobstant cela,

(*) Patras.

le-dit Marquis, en conférant avec le prince Doria, dépescha ledit Jeannetin Doria, qui, avec ses galeres, aussi-tost ravitailla le-dit Perpignan de toutes munitions de guerre, sans lesquelles ladite ville estoit prise. Et l'Empereur fut bien esbahy quand il y vit le siege devant contre son opinion, et bien-aise et bien obligé au-dit Marquis et Jeannetin, d'avoir si bien secouru cette place.

Il fut de mesme très-diligent, quand il secourut St. Florent en l'isle de Corse. Il fit très-bien lors que l'Empereur fut devant Alger, estant une grosse escarmouche attaquée, par une grande saillie que firent ceux de la ville sur les Espagnols le long de la Marine : avec sa galere Capitainesse, qui se nommoit la Tempérance, il favorisa si bien nos gens, en costoyant la mer, en tirant aux ennemis force canonnades, en despit de celles de la ville, que, sans elles, les chrestiens de ce coup-là estoient fort mal menez, tant le tout leur estoit contraire, et ils se retirerent à leur aise ; dont il fut fort loüé de l'Empereur, et d'un chacun de l'armée. Cette galere la Tempérance estoit l'une et la principale des quatre que les Vénitiens perdirent dans leur golfe, que ce brave Dragut quelque temps avant leur avoit prise à leur barbe ; mais quelque temps après, Dragut la perdit. Le-dit Jeannetin s'en servit pour sa Capitainesse. Je l'ay ainsi ouy conter à aucuns vieux mariniers à Gennes, et les histoires Italiennes et Espagnoles en ont aussi escrit.

Pour fin, ce grand capitaine André Doria est mort vieux. On luy donnoit près de quatre-vingt-dix ans ou plus (*), lors qu'il mourut, tousjours

(*) Selon Bucholcer, il mourut au mois de Novembre 1560, âgé de quatre-vingt-treize ans.

en très-bon sens, et qu'il le faisoit très-bon ouyr discourir de son temps, et des guerres passées, comme je l'ay veu.

DISCOURS TRENTE-SIXIESME.

JEAN-ANDRÉ DORIA.

IL a laissé après luy un digne successeur à ses biens, à ses vertus, et à ses valeurs, qui est le seigneur JEAN-ANDRÉ DORIA, lequel tient auprès du Roy d'Espagne le mesme grade de son général d'armée de mer, comme faisoit son ayeul à l'endroit de l'Empereur. Il est très-brave, très-vaillant, et brusque. Jamais il ne refusa combat, comme j'ay ouy dire à plusieurs de ses capitaines, soldats et mariniers. Il prit le Pignon de Velez en Barbarie, qui estoit une roque inexpugnable. Dom Garcia de Tolede y servit beaucoup, qui estoit Vice-roy de Sicile, et qui commandoit, et qui a esté un très-bon et sage capitaine. Encore qu'il fust long et lent, ce disoit-on, et de fort petite complexion, maladif, et tourmenté des gouttes, si est-ce pourtant qu'il a bien secouru la chrestienté. Il assista fort bien à la prise de la ville d'Affrique, et fut celuy qui s'advisa de faire la batterie de mer, et de désarmer deux galeres, et les lier ou joindre ensemble avec force cables et aix dessus bien applanis, là où il fit mettre quatre canons en batterie, qui furent en partie cause du gain de la place, avec la batterie de terre, et le brave assaut que les capitaines et soldats Espagnols et Italiens avec les chevaliers de Malthe donnerent, après Dom Juan de Vega pour lors

Vice-roy de Sicile. Dom Garcia eut sa place (*), tant pour l'amour de sa valeur, que pour la grande maison d'où il estoit, estant fils de Pedro de Tolede. Et si il a tousjours bien fait en sa charge, et partout où il s'est trouvé : aussi estoit-il de très-bon haras. Il prit la ville de Pignon de Velez ; il secourut Malthe, par deux fois : et sur-tout il s'entendoit très-bien avec le seigneur André Doria, qui avoit la charge de la mer, et qui vint bravement et résolument au premier secours de Malthe, pour combattre l'armée Turquesque, si elle n'eust bougé de bonne heure ; car il estoit très-vaillant comme j'ay dit. Le-dit seigneur André n'estoit pas trop bon François. Au second secours de Malthe, ainsi qu'il disnoit un jour avec Monsieur le Grand-Maistre et Monsieur le Marquis de Pescayre, il y avoit aussi Messieurs de Strozzy et Brissac, qui disnoient, et quelques-uns de nous autres. Ainsi que nous disnions, et qu'on causoit comme l'on voit, il nous vint faire la guerre de la paix passée, faite entre le Roy Henry et Philippes, et comment nous avions quitté tant de belles places, que nous avions rendues; et mesme que son pere, Monsieur le Mareschal de Brissac, en fit trop bon marché de celles qu'il avoit entre les mains. Monsieur de Brissac respondit, que c'estoit une faute qui avoit esté faite, et que s'il falloit recommencer et retourner à la guerre, qu'on n'en seroit pas quitte à si bon marché. Le sieur André respondit : « Pleust à Dieu que nous pussions le faire ! *quarto* » *amont un altra volta* ». Alors je repliquay, qu'on avoit bien veu refaire et recommencer des parties ; que ceux qui en demandoient le refait, les per-

(*) *Lisez :* donnerent. Après Dom Juan de Vega, alors Vice-roi de Sicile, Dom Garcia eut sa place.

doient le plus souvent. Luy qui estoit bon compagnon certes, le trouva bon, et se mit à rire, et sur-tout le Grand-Maistre. Et sur ce, le-dit sieur André demanda des cartes et des dez pour joüer; car je l'ay veu qu'il estoit un très-grand joüeur.

Il y avoit parmy nous autres François un capitaine, enfant de Poitiers, qui s'appelloit la Roue, gentil soldadin certes, mon grand amy, et qui n'avoit que l'espée et la cappe, et son jeu; car il estoit un très-beau joüeur. Il s'estoit dépaysé, et avoit demeuré huit ou neuf ans parmy les galeres de Gennes, de Naples, de Sicile, d'Espagne, et parmy toutes ces villes maritimes: faisant tousjours voyage, et mesme avec le seigneur Jean-André Doria, qui le connoissoit fort familiérement, et joüoit fort souvent avec luy; car c'estoit la couche ordinaire de cinq à six mille escus d'un coup de dez.

Un jour ils vindrent à joüer. Le seigneur Jean-André Doria vint à perdre contre luy quelques dix mille escus. Il luy demanda après s'il vouloit joüer contre une de ses galeres pour vingt mille escus, qu'il luy monstra. L'autre le voulut, et le dez escheut au sieur Jean-André. Il livre chance: le capitaine la Roue luy couche tout d'un coup dix mille escus. Le seigneur André luy quitte le dez contre sa coustume pourtant, en disant: *Je ne veux pas que ce jeune capitaine advanturier, qui n'a de quoy perdre, me gagne ma galere pour s'en aller triompher en France à mes despens et de mon honneur; et qu'on die: Voilà une des galeres de Jean-André, qu'un tel luy a gagnée.* Et il le disoit tout en riant; car pour les biens, il s'en soucioit peu, n'estant de son naturel avare: et puis aussi

le Roy son maistre l'appointoit très-bien, et lui faisoit de grands estats, ainsi qu'il les méritoit. Aussi le servoit-il bien par-tout où il s'est trouvé; comme il fit à la battaille de Lépante, là où il monstra tous les effets d'un bon capitaine de mer et de bon soldat.

J'ay ouy dire qu'un de ces ans, depuis la trefve faite entre le Roy d'Espagne et le Grand-Seigneur, ils se rencontrerent luy et Ucchialy en quelque contrée de la Barbarie, et ce en pleine mer, chacun autant de galeres l'un que l'autre, et pouvoient avoir cinquante galeres chacun. Pour l'observance estroite de la trefve, ils ne se demanderent rien en l'effect d'hostilité; ains s'estant entreconnus les uns les autres, ils arresterent leurs galeres, et se mirent toutes en joly (c'est un mot de galere, que l'on use quand elles ne voguent en-avant ny en-arriere, et qu'elles font halte;) et sur ce, tant d'un costé que d'autre, s'entresaluerent de canonnades et arquebusades, qu'on n'eust pas ouy tonner : et puis, ils se despartirent ainsi; non à mon advis sans regretter la loy de la trefve ny de guerre, qui leur eust permis de venir aux mains, sçavoir à qui demeureroit la victoire, puis qu'ils estoient en si belle mer, et en si belle occasion pour gagner ou perdre. Voilà comment il fait beau observer toutes bonnes loix.

DISCOURS TRENTE-SEPTIESME.

DRAGUT, *Corsaire.*

PUIS qu'il vient à point de parler de ce DRAGUT et de Ucchialy, j'ai trouvé bon d'en toucher quelques mots, tant des uns que des autres mariniers du Levant, que j'ay pris d'un petit Traité fait en Espagnol, *de la Conquista d'Affriqua.*

Ce Dragut donc fut natif de Natolie, qui est en l'Asie mineure, d'un petit village qui s'appelle Charabalac, né de pauvres parents villageois. Luy, se voyant pauvre, et estant ambitieux d'avoir quelque peu de bien, pour un jour secourir sa misérable vieillesse, il se donna page d'un certain nommé Arays, corsaire de sa mesme patrie. Mais Barberousse le voyant, et le trouvant à son gré, le prit, et s'en servit en sa vilaine sodomie; et s'en estant bien servy, il luy donna une fuste bien armée, avec la patente de capitaine; et en ayant fait un assez bon commencement, il l'advantagea d'un plus grand nombre de vaisseaux, si bien que s'estant mis sur mer à l'advanture, il rencontra sur la mer Adriatique un seigneur magnifique Vénitien, appellé Pascalico, ayant sous sa charge quelques galeres, qui gardoient le golfe de Venise. Il le chargea si bien, que la fortune fut si bonne pour luy, qu'il en prit une partie; et avec l'autre, le-dit seigneur magnifique fut contraint de se sauver à la volte de Corfou. Dragut se retire avec sa prise, aux Gerbes. Et d'autant qu'il n'avoit pas encore les moyens assez bastants, pour entretenir si grand train, ny si grand estat de galeres, il fit deffaire celles qu'il avoit gagnées, fors une qu'il arma pour

le coup ; mais après, Jeannetin Doria la luy prit, comme j'ay dit (1); et du bois et du fer, il en fit faire quatre galliotes très-bonnes et belles, ainsi qu'il luy pleut, avec une très-bonne que luy avoit donné Barberousse, qui estoient cinq en tout. Avec cela, il se mit en course, ayant assemblé avec luy des compagnies d'autres corsaires; si bien qu'ils estoient onze bonnes galliotes; avec lesquelles il ne faut point douter des maux qu'ils firent le long des costes chrestiennes.

Le seigneur André Doria, ne pouvant souffrir ces volleries et les maux qu'on luy venoit dire tous les jours que faisoit ce Dragut ; ayant assemblé toutes les galeres de Gennes, et celles de Sicile, ausquelles commandoit pour lors un galant cavalier Espagnol nommé Dom Berenguel de Requessens, il se mit à la chasse de Dragut, vers Sicile et vers Sardaigne, et par-tout. Enfin, ce Dragut vint à l'isle de Corse, en un port dit Gyrelate, entre Calvi et la Gyaza; là où s'amusant à despartir entre luy et ses compagnons le butin qu'il avoit fait, sur toutes les pauvres ames chrestiennes, il fut chargé si vivement, qu'ayant un peu rendu de combat, et tiré son artillerie, il fut investi et pris, luy et tous ses vaisseaux, fors une fuste et une galere, qui se sauverent, et aussi-tost mis à la chaisne, luy, ses capitaines, et tous ses gens. Mais pour tout cela, il ne perdit pas courage, comme j'ay ouy raconter à M. Parisot, Grand-Maistre de Malthe, qui, le voyant un jour ainsi à la Cadene, avant qu'il fust Grand-Maistre, et luy aussi qui l'avoit veu ainsi auparavant à la Cadene; Monsieur le Grand-Maistre luy dit : *Segnor Dragut, usança de guerra* (2)! Il

(1) *Voyez ci-dessus, page* 279.
(2) C'est-à-dire, *Coutume de guerre.*

luy respondit: *y mudança de fortuna* (*). Tant y a qu'il ne chauma pas en sa captivité: car il fit si-bien et beau, et mesnagea ses affaires si-bien, que Barberousse luy presta trois mille escus pour sa rançon, qu'il paya: et ainsi il sortit en promesse et serment faisant, que jamais il ne feroit la guerre en la rive de Gennes.

Voilà comment il sortit, qui fut une grande honte pour ceux qui le laisserent aller, par telle avarice, et pour si peu d'argent: encore luy, dis-je, qui avoit fait tant de maux à la chrestienté, et estoit prest et suffisant d'en faire davantage. Mais quelle est la chose que l'on ne fasse par l'avarice? Celle-là pourtant cousta bon aux Gennois et à d'autres chrestiens: car il ne fut pas plustost sorty, qu'il se remit mieux que jamais; et s'estant retiré aux Gerbes par le crédit qu'il eut avec aucuns de ses compagnons, et le bruit de son nom et de sa valeur estant fort grand, il amassa une vingtaine de fustes, et tourna à la volte de Gennes; disant que le serment qu'il avoit fait en prison et par contrainte, n'estoit bon, ny tenable. Il y rencontra une galere du vicomte de Cigalle, qui venoit du Levant, chargée d'esclaves et de marchandises, laquelle il prit, et aussi-tost s'en retourna aux Gerbes; là où de ce butin il se reffit si-bien, qu'il assembla une grande armée avec laquelle il battit les costes de Gennes et d'Espagne, où il fit de grandes pilleries: et puis il vint prendre, près de Naples, Castelamar, environ loin de vingt-huit lieues de Naples, et y prit force ames chrestiennes; et s'estant mis au large de la mer, et ayant arboré la banniere du rachaptement, ainsi qu'il

(*) C'est-à-dire, *Changement de fortune.*

estoit sur le marché, voici une galere de Malthe qui parut, laquelle venoit de France, et apportoit quelques vingt mille escus, l'argent que tous les ans les chevaliers François envoyent-là querir de leur revenu, et se le faisoient-là porter. Par cas, le capitaine de l'isle d'Ichie advertit par trois volées de canon, que la mer estoit brute (ils usent de ces mots pour dire qu'il y a des corsaires en mer.) Les pauvres chevaliers François, pensants que ce fust une salue que le chasteau leur fist, ne se donnerent pas garde; de sorte qu'ils furent surpris et investis. André Doria, bien fasché et despité d'avoir lasché cet homme, se remit encore à la chasse pour luy; mais il s'estoit retiré en une bonne retraite, en la ville d'Affrique, dont il s'estoit saisi, et l'avoit gagné par belle force.

De long-temps il y avoit jetté sa veuë dessus, disant que c'estoit sa vraye proye : et pour l'avoir, comme fin renard, toutesfois et quantes qu'il faisoit quelque belle prise, il s'en venoit-là souvent despartir son butin; et sur-tout ne failloit tousjours d'en faire quelque petite part aux principaux de la ville : si-bien que, pensant les avoir gagnés, un jour leur conseil estant assemblé, il les pria tous de le vouloir recevoir pour citoyen de leur ville, et l'honnorer du droit de leur bourgeoisie. De cinq du conseil, il y en eut quatre qui le refuserent tout à plat, s'excusants honnestement pourtant, que cela ne se pouvoit faire. Il y eut le cinquiesme qui fut d'advis qu'on le reçeust; mais il ne fut pas creu. Dragut dissimula le tout modestement : et celuy qui tenoit le party de Dragut, s'appelloit Braimbarac, lequel s'en vint trouver Dragut en sa galere, là où ils concerterent tous deux de la prise de la ville, qui fut telle, que

Dragut fit lever l'ancre, et faire sié vogue tant qu'on l'eust perdu de veuë. Sur le soir, il tourne prouë, et à force de vogue et de voiles, il s'en retourne court d'où il estoit parti; et un peu au-dessus de la ville, il met en terre cinq cent bons hommes, des meilleurs qu'il eust, et puis s'en vint devant la ville, contre laquelle il se met à tirer force coups de canon, et donner l'allarme à ceux de la ville, qui tous accoururent aux murailles et port pour la deffense. Cependant ses gens de terre qu'il avoit desbarquez au-dessus couloient tousjours, qui vindrent jusques au pied de la muraille, du costé qu'il avoit esté arresté. Ce Braimbarac, qui l'attendoit avec d'autres siens partisans, leur presterent la main pour monter; si bien que tous les cinq cent y monterent si aisément, qu'on n'en eut jamais nouvelles, jusques à ce que d'une telle furie, ils vindrent charger par derriere, qu'en un rien ils se rendirent maistres de la ville, avec assez de meurtre et pillerie: toutesfois, parce que Dragut se vouloit servir de la place, il fit cesser aussi-tost, et le meurtre, et la pillerie.

Luy, estant logé-là à son souhait, et ayant une bonne retraitte, il ne faut point demander s'il eust fait beaucoup de mal, s'il eust eu le loisir. Mais y ayant laissé un sien cousin en garnison, pour gouverner avec de bons hommes choisis, tant de Turcs, Mores, que Renegats, il en sortit pour aller à la chasse et en cours. Sur quoy André Doria arriva avec une très belle armée de mer, qui l'assiégea, et la prit (comme j'ay dit,) sans que jamais il fust en la puissance de Dragut de donner secours ny grande allarme: et désespéré de retraitte, car il n'en avoit aucune, parce que les gouverneurs des costes ne le vouloient aucunement retirer,

retirer, par le commandement du Grand-Seigneur, qui luy vouloit mal; d'autant qu'il faisoit son cas à part, et vouloit faire du seigneur souverain, sans aucunement le reconnoistre, ny céder à aucun, fors au Dieu Neptune son Dieu des eaux.

Par-quoy il s'advisa d'envoyer une ambassade vers le Grand-Seigneur, sans oublier les présents, (car à la porte du Grand-Seigneur depuis les plus petits jusques aux plus grands, les Turcs sont naturellement outrez d'avarice) et supplia le Grand-Seigneur de luy pardonner le passé, luy promettant de luy faire à l'advenir de grands services.

Le Grand-Seigneur, qui connoissoit cet homme de grand service, fut très-aise de luy pardonner, et en contr'eschange de son ambassade luy envoya un de ses Sanegiacs, qui apporta toute oubliance et pardon à Dragut, puissance de faire la guerre à outrance à toute la chrestienté, et l'endommager comme il pourroit, faisant commandement à tous ses gouverneurs des ports de le retirer. Notés quel honneur et quel heur eut cet homme, qui, ne portant pour lors autre titre que de corsaire, ou simple Rays, (qui est autant à dire comme capitaine,) eut cette présomption d'envoyer une ambassade vers l'Empereur de tout l'orient, et en recevoir de luy. Possible telle fortune, ny pareille gloire, se trouvera elle en personne de nostre temps ny de nos peres. Luy donc, pour monstrer à son prince qu'il ne luy avoit rien dit qu'il ne tinst, se mit en mer et fit grand dommage aux chrestiens de de-là; et mesme se joignit avec l'armée du Grand-Seigneur, qu'il avoit envoyé par Couradin Bascha pour ravager tout du despit qu'il avoit de la ville d'Affrique, prise contre la trefve jurée entre luy et l'Empereur.

Il eut cet honneur de mener l'avant-garde de cette armée, qui n'estoit pas petite : car elle estoit composée de six vingt grandes galeres et deux mahones, sans compter force autres petits vaisseaux, comme galliotes, fustes, brigantins, et frégates. Après avoir donc pris Tripoly, le Gozze près de Malthe, saccagé toute l'isle, et puis après passé par le Far de Messine, pris et pillé Reggio, pillé et saccagé une infinité de villes, petites places, bourgades, et estant venu devant Naples, tiré contre la ville des coups de canon, et puis donné la chasse à André Doria, comme j'ay dit, et pris cinq de ses galeres, et mis à fond deux: après, dis-je, que Dragut eut fait tout cela, André Doria voulut avoir sa revanche, comme chacun à son tour, et que toute la grande armée fut retournée à Constantinople. Par-quoy, il se mit en queste après luy de toutes parts; et l'ayant failly aux Gerbes, il vint aux Sequennes de Barbarie, où il le trouva dans le canal. Qui fut bien-aise, ce fut André Doria; lequel l'ayant-là accullé et coigné, qu'il n'en pouvoit jamais sortir sans sa miséricorde, veu qu'il n'y avoit nulle porte derriere, ny apparence de pouvoir sortir: Dragut, sans s'estonner, fait un petit fort à la haste sur la terre, à l'embouchure du canal, et empesche par ce moyen l'entrée aux chrestiens, d'autant qu'il y avoit fait descendre trois à quatre grosses pieces, qui tiroient incessamment sur les galeres chrestiennes. Cependant il forge en soy une astuce, ny militaire, ny renarde, mais du tout diabolique : par-quoy il amasse le plus de gens du pays qu'il peut, qui pouvoient monter jusques à cinq cent, les paye très-bien, et puis avec sa chiourme et ses soldats et mariniers, par une

belle nuit, il jette ses galeres hors de l'eau, et les met en terre, les faisant couler et rouler par des rouleaux environ trois lieuës ; et fit si-bien par la main des travailleurs, qu'elles s'allerent jetter de l'autre costé dans l'eau dans un autre canal, là où il les arme et refait soudain. Cependant ses gens de son fort de terre faisoient tousjours bonne mine, et ne cessoient de combattre. Quand Dragut vit qu'il estoit temps, il envoya desengager ses gens, et leur manda de quitter le fort de nuit, et se venir embarquer; ce qu'ils firent si accortement et diligemment, que André Doria n'en sçeut jamais rien, jusques à ce que Dragut commence à paroistre en pleine mer avec ses galeres, qui avoient passé de l'autre costé. Qui fut estonné, ce fut André Doria qui se mit à la poursuitte: mais il n'estoit plus temps; car il estoit fort loin, et si ne craignoit-il pas tant son ennemy, qu'il ne prist par rencontre (quasi à la veuë d'André Doria) une galere qui venoit de Sicile, et portoit quelques vivres et cinquante soldats à l'armée chrestienne. Dragut raffla tout cela, et puis se sauva. J'en ay ouy faire le conte à une infinité de mariniers et soldats qui le disent encore par toutes les costes, et comme André Doria s'estonna de cette escapade; si-bien qu'il ne pouvoit croire que c'eust esté un œuvre divin, mais du tout diabolique et infernal, auquel les Romains, forceurs de nature, (et quand c'eust esté leur Lucullus) n'eussent sçeu approcher. Et il dit bien plus; que si le diable ne s'en fust point meslé, ou quelque nompareil sorcier par adjurations et par imprécations, il tenoit Dragut le plus grand capitaine de la mer, et qu'il luy cédoit la gloire: comme certes ce cas fut admirable.

Nous lisons dans Tite-Live un semblable trait pourtant, que fit Hannibal en la ville de Tarante ; car ayant proposé aux Tarantins, qu'il falloit oster leurs vaisseaux du havre, où ils estoient reserrez et assiégés de la grosse armée de mer des Romains, et eux trouvant cela impossible, il leur dit que plusieurs choses semblent souvent embrouillées, lesquelles on demesle par artifice et dextérité : et pour ce, avec des engins qu'il inventa, et des chariots et chevaux, il fit remorquer par terre tous les vaisseaux, par la ville et les ruës, l'esplanade en estant très-bien auparavant faite ; de façon qu'ils les roulerent si bien en peu de temps, un chacun ayant mis la main à l'œuvre, qu'une flotte de navires assiégée parut bien équippée et armée, n'ayant fait que roder et voguer à l'entour de la forteresse : et on la vit surgir à la rade devant le port : ce qui estonna fort les Romains. Dragut possible, ou l'un des siens, pouvoit avoir leu l'histoire ; car tout se pratique : et si l'on invente tousjours de nouveau quelque chose ; encore qu'on die qu'il n'y a rien qui n'ait esté inventé.

Dragut fut aussi cause de cette grande deffaitte chrestienne aux Gerbes : puis quelque temps après, il vint mourir au siege de Malthe, Sultan Solyman le tenant pour si grand capitaine, qu'il commanda nommément à Rostan Bascha, qu'il n'entreprist rien sans l'advis et conseil de Dragut, lequel n'estoit venu du commencement si-tost là-devant comme l'armée, s'amusant à amasser les vaisseaux et les forces d'Alger : où estant arrivé, il trouva comme desjà l'on avoit assiégé le Fort Saint-Elme, et de prime abord il y trouva fort à dire ; car il y vit faire la batterie de si loin, que de long-temps on ne l'eust pris. Par-quoy, il commanda de l'ap-

procher; de sorte que luy y estant si près, pour la voir mieux faire, il fut blessé d'un esclat de pierre dans la teste, dont il mourut aussi-tost: ce qui vint bien à point pour les chrestiens; car s'il ne fust mort, ils n'en eussent pas eu si bon marché qu'ils eurent; ainsi que j'ay ouy dire à Monsieur le Grand-Maistre, qui fut très-aise de sa mort, et à qui j'ay veu loüer beaucoup ce Dragut. Dieu les garantit tous par la mort de cet homme; car il estoit très-dangereux en fait de guerre. Voilà la fin de Dragut.

DISCOURS TRENTE-HUITIESME.

OCCHIALY, *ou* UCCHIALY,

Calabrois, Corsaire Turc.

OR j'ay veu plusieurs mariniers et capitaines de mer, et mesme les chevaliers de Malthe, faire entr'eux cette question, à sçavoir qui estoit le plus grand homme de mer et le meilleur capitaine, ou DRAGUT, ou UCCHIALY? Les uns tenoient pour l'un, et les autres pour l'autre.

Ceux qui tenoient pour Ucchialy, disoient qu'il avoit eu de plus grandes et honnorables charges que Dragut; car il avoit commandé en général et admiral du Grand-Seigneur; et que la belle action qu'il fit à la battaille de Lépante, l'esleva bien fort: d'autant qu'après avoir combattu tout ce qui se pouvoit, et pris l'estendart de ceux de la Religion, (qui fut un grand cas, car ces braves gens ont tousjours bien fait en tous lieux qu'ils ont esté, et ont esté invincibles pour si peu qu'ils sont) il

se retira encore avec force vaisseaux à Constantinople, ayant cette asseurance de se présenter au Grand-Seigneur, qui enrageoit de despit, et ne vouloit voir nul de ses capitaines qui eussent estélà. Mais Ucchialy, pressant pour avoir l'audience, et l'ayant obtenue, il fit entendre à son Prince si bien ses raisons, qu'il l'ouyt, et l'honora de plus grandes charges qu'il n'avoit fait; sçachant bien aussi qu'il avoit perdu tous ses bons hommes, et que, de nécessité, il se falloit servir de cet homme capable, resté du naufrage et des reliques de tant d'autres. Comme de vray, il releva certes ce couplà son prince, et son Dieu Mahomet; mais, Dieu mercy, qu'on ne le pressa pas après, comme l'on devoit, dont je diray ailleurs qui en fut la cause.

En après, il se mit en supresme crédit, par la prise de la Goulette, qui fut faite par grande fortune; et je vous diray comment, ainsi que j'ay appris de Monsieur de Savoye à Lyon, et par d'autres. Il faut sçavoir, que, dans la Goulette, parmy la garnison, il se trouva un soldat françois, qui de long-temps s'estoit despaysé de la France, et s'estoit espagnolisé parmy les soldats espagnols, comme j'en ay veu une infinité; il mescheut à ce pauvre soldat, de manger de la chair un jour prohibé; soudain le voilà pris, et mis sur une frégatte, et envoyé à Naples à l'inquisition. Par cas fortuit pour luy, cette galliotte ou frégatte fut rencontrée de quelques galliottes d'Alger, qui la prindrent et l'emmenerent, et mirent les hommes de dedans à la Cadene, comme c'est la coustume, aussi-tost que telles prises sont faites. Ce soldat françois pria incontinent les Rays de la galere, qu'on ne le maltraittast nullement, et qu'on le fist

parler à Ucchialy ; car il luy diroit et révéleroit une chose dont à jamais il s'en trouveroit très-bien. Aucuns disent qu'il demanda à parler au Grand-Seigneur : mais ce fut à Ucchialy, à qui il parla ; car l'accès de la porte du Grand-Seigneur n'est pas si libre, comme de nos princes chrestiens, qui ne tiennent du barbarisme, comme les Turcs. Estant donc devant Ucchialy, il luy révele de point en point toute la force et forteresse de la Goulette, et le plus fort et le plus foible : car il estoit un très-bon ingénieur ; et mesme il y fut employé-là, et ailleurs, pour cet estat. De plus, il luy raconta le nombre des gens qui estoient léans, les munitions de vivres et de guerre ; luy faisant la chose si facile, qu'il luy promet de la prendre dans un rien, s'il le vouloit croire, et se gouverner par luy. Ucchialy presta l'oreille à tout ce qu'il dit, et trouva une grande apparence en son dire. Il part et s'en va à Constantinople, et déclare au Grand-Seigneur l'entreprise, et luy fait si facile l'exécution, que le Grand-Seigneur luy baille aussi-tost l'armée et les forces qu'il demanda, avec Synam Bascha. Encore promit-il mieux, qu'il ne consumeroit pas plus de jours à la prendre, que le Roy d'Espagne et son pere y avoient consumé d'années à la garder, qui estoit, ce me semble, quarante et un ou trente et un ans. La supputation en est fort aisée à faire ; la fasse qui voudra : je ne suis pas pour m'y amuser. Le voilà donc venu : il met son siege, se gouverne tousjours par l'advis de son homme ingénieux ; tellement qu'il ne faut de l'emporter dans tant de jours qu'il avoit dit. Bien est-il vray qu'il eut beaucoup de peine après à combattre et forcer le fort de l'Estang, que Jean-André Doria avoit fait faire, qui importoit

beaucoup ; là où s'estoit jetté dedans le sieur Pagan Doria son parent, et le sieur Gabriel Cerbellon, très-braves et vaillants capitaines, qui le deffendirent certes très-vaillamment. Ces deux chefs, avec les Italiens qui estoient léans, firent grand honte aux Espagnols qui estoient dans la Goulette, qui combattirent et se deffendirent bien autrement qu'eux. Aussi il y avoit bien de la différence entre Pagan Doria, et ce brave et vaillant capitaine Gabriel Cerbellon, et *Dom Juan de Puerto Carrero*, duquel on ne tenoit pas grand compte, et lequel par dérision, on appelloit *Dom Juan Puerco Carnero* ; c.-à-d., *pourceau* et *mouton*, en faisant allusion sur son nom. S'il eust fait comme fit Dom Hernandille de Puerto Carrero, portant mesme nom, dans Amiens, il eust mieux fait, et eust esté plus estimé. Cette place estant prise, Ucchialy fut par après en grande vogue et en belle faveur avec le Grand-Seigneur. Et voilà les deux signalez effets de cet Ucchialy, qui l'ont fait valoir et estimer pour très-bon et grand capitaine.

Ceux qui tiennent le party de Dragut, disent que Dragut l'avoit fait de sa main, et qu'il ne sçavoit que ce qu'il avoit appris de luy, et que jamais il n'estoit tombé ny descheu en si basse fortune comme avoit fait Dragut. Que s'il en eust tasté de pareilles, à grande peine eust-il peu se relever de ses cheutes, comme avoit fait Dragut. Davantage qu'il est fort aisé à faire des expéditions et des grands miracles de guerre, avec de grandes armées, où rien ne manque, et où il y a tout à souhait. Mais de faire de pierre pain, comme on dit, ainsi que fit Dragut, c'est-là où est la peine. Et on dit de plus, que quand Dragut n'auroit fait

en sa vie que ce trait de Sequenne(1), et d'avoir ainsi forcé la nature, c'est quasi se parangonner, ou à Dieu, ou au diable, comme j'ay ouy dire à aucuns.

Quant au reste, Ucchialy a esté petit compagnon comme Dragut. Il fut natif de Calabre, où j'ay veu le lieu, et aucuns de ses parents, qu'il venoit voir quelquesfois, et leur faisoit du bien et du plaisir. Il estoit moine, ce dit-on; et s'en allant à Naples pour estudier, il fut pris, et depuis se renia: et de peu à peu se faisant corsaire, il s'advança, comme on l'a veu. Je croy qu'il prit le turban, plus pour cacher sa tigne, qu'on disoit l'avoir gardée toute sa vie sans s'en deffaire, que pour autre chose: et bien qu'il fist bonne mine de renegat, il ne quitta jamais sa religion du christianisme. Je l'ay ouy ainsi de Monsieur de Dage (2), Ambassadeur pour le Roy en Levant, qui l'avoit veu à Constantinople.

J'ay ouy dire pourtant qu'il estoit plus cruel que Dragut, et n'avoit si grande civilité que Dragut, qui aymoit les François. Aussi, quand il fut employé pour la France, et commandé par le Grand-Seigneur pour courir les mers, pour l'amour d'elle, il s'y employa de très-bon cœur. Je l'ay ainsi ouy dire à Monsieur le baron de la Garde, qui l'a mené, et luy a commandé par le commandement du Grand-Seigneur. J'en ay assez dit, remettant aux grands mariniers et bons capitaines de mer, qui ont tasté de l'un et de l'autre, à en discourir et

(1) *Voyez ci-dessus, page* 290.

(2) François de Noailles, Evêque de Dax. *Voyez ci-après vers le milieu de* Dom Juan d'Autriche, *au Discours XLI, Article III, à la fin.*

donner leurs advis sur leur perfection et sur la prescéance des deux.

Si faut-il avant que finir, que je die encore ce mot. La prise de la Goulette fut de telle importance au Grand-Seigneur, que derniérement en cette guerre de Perse, s'estant esmeue quelque contention d'honneur et de services faits à leur maistre, (comme cela est coustumier parmy les grands capitaines,) entre Mustaffa, bascha général de l'armée, en la premiere année et conqueste, et qui depuis fut premier visir à la porte du Grand-Seigneur, après la mort de Mehemet Bascha, mais après désappointé et disgracié; et Synam Bascha, qui estoit sous luy en cette premiere conqueste, fut puis après général. Venants donc aux reproches et à leurs valeurs et services faits, Mustaffa se vantant d'avoir conquis la Cypre à son maistre, l'autre respondit qu'il se sentoit autant glorieux, et son maistre autant obligé à luy, de luy avoir conquis la Goulette, place inexpugnable, et avec le fort garny de si grande quantité de si bons capitaines et soldats. Mais l'autre lui reprocha que ce n'estoit pas luy seul qui en devoit avoir la gloire, mais Ucchialy, qui avoit esté l'auteur de l'entreprise, et l'exécuteur avec luy. Synam repliqua, que l'autre aussi n'avoit pas luy seul conquis la Cypre, mais d'autres grands capitaines et baschas, qui le valoient bien: et qui plus est, il y avoit consumé une grande traisnée et laps de temps, et mesme ès prise de Famagouste et de Nicotie, que le moindre secours qui fust venu des chrestiens, il se retiroit avec sa courte honte; au lieu que luy, en trente et un jours, il avoit fait sa conqueste, sans grandes longueurs ny de grands fraix à son maistre, au lieu que luy en avoit fait d'extraordinaires en sa Cypre:

qui pourtant, dit Mustaffa, par après avoit bien rapporté depuis le remboursement, et beaucoup de bons moyens et revenus. Voilà les reproches que se faisoient ces deux grands Baschas, fondez sur de bonnes raisons. J'ay ouy dire ce conte à un honneste Italien, qui pour lors estoit à Constantinople; et je l'ay aussi veu ainsy escrit dans un livre Italien, qui a esté fait sur cette guerre de Perse. Il ne peut pas y avoir de cela plus haut de vingt ans.

Enfin, ces deux grands baschas et capitaines, un peu après, se deffirent l'un l'autre, comme cela se voit souvent en la cour de tous les grands Roys et princes souverains, et il s'est veu par une infinité d'exemples. Il faut noter en ce Discours, comme ce Synam Bascha estimoit autant la conqueste et prise de la Goulette, comme l'autre pouvoit faire de la Cypre: toutesfois, Ucchialy en fut le principal auteur et exécuteur; bien que ce Synam fust un très-grand et vaillant capitaine, et très-grand ennemy des chrestiens, s'il en fust oncques, et qui ordinairement dissuadoit au Grand-Seigneur la guerre contre les Perses, et la lui persuadoit du tout contre les chrestiens, la faisant cent fois plus utile et aisée, que contre les autres.

DISCOURS TRENTE-NEUFVIESME.

BARBEROUSSE.

AVANT ces deux grands capitaines et corsaires, Dragut et Ucchialy, l'un fait de sa main, comme j'ay dit, et l'autre non, avoit esté ce grand BARBEROUSSE, duquel bien que j'ay escrit de luy en mon livre des colonels de France (*), si

(*) *Voyez ci-après Tome VII, dans le courant de l'Art. III. Tome V, Discours LVI, à la fin.*

faut-il que j'en die encore quelque petit mot, afin que le monde sçache que jamais des Romains, ny des Grecs, grands conquérants de royaumes et de terres, il n'y en a eu de tel. Il prit et conquesta, par sa prouëssse et par son industrie, deux royaumes, dont l'un fut celuy d'Alger. Il est vray que son frere aisné en fit le premier fondement; mais aussi il luy ayda en la conqueste, et le garda très-bien après sa mort. L'autre royaume fut celuy de Thunis. Qu'estoit cela, si-non qu'en peu de temps il conquit une seconde Carthage, que ces braves et vaillants Romains consumerent tant d'années pour en avoir la raison, et la mettre à bas? Et ce Barberousse en un rien la conquit: et pour la conquérir, fit teste à ce grand et redouté Empereur Charles-Quint, y estant en personne; qui, sans la révolte de ses esclaves qui estoient dans la Roque, et la surprise qu'il y fit, on ne sçait à quoy l'Empereur en eust esté, et il luy eust possible donné à songer, veu les grands empeschements de toutes sortes qu'il eut à y parvenir. Les histoires en sont assez pleines, sans que j'en parle. Et nonobstant, ce brave Roy de corsaire ne s'estonna point de sa perte, arrivée plustost par disgrace de fortune de guerre, ou par trahison; sort de la place, et refait un second petit armement de quatorze galeres, qu'il avoit caché et sauvé dans quelques petits recoins et paluds ou canaux de-là auprès, dont il les fait tout aussi-tost sortir en forme et belle contenance de guerre et d'hommes, plustost comme vainqueurs que vaincus, se fait paroistre et se fait reconnoistre par autres quatorze galeres, que l'on avoit envoyé à André Doria sous la conduite d'un certain capitaine Gennois, nommé le Segnor Adam, auquel aussi-tost qu'il l'eut veu, il luy

donna la chasse, si belle et si affreuse, que, s'il n'eust gagné le gros d'André Doria, il estoit troussé: il met Doria et toute son armée en allarme, et à sa barbe se sauve dans Alger. Voire, il fait encore plus; d'un mesme vol il s'en va piller et saccager l'isle de Minorque, et y prend le port de Mahon; et puis, chargé de butin, il prend la route de Constantinople, se présente au Grand-Seigneur, lui raconte sa perte et sa disgrace; nonobstant laquelle, et ne la connoissant point advenue par sa faute, il le reçoit très-bien, luy redonne un nouveau armement, et il fait le diable pis que jamais. Allez-moy trouver de pareils capitaines et corsaires, ausquels la fortune aye si bien dit, et si mal aussi, et qui s'en soient si bien relevez. *Voyés* les histoires de ces temps-là, tant Italiennes qu'Espagnoles.

S'il est vrai qu'il ait été François, comme j'ay dit ailleurs, il a fait honneur au nom françois; et s'il ne l'estoit pas, il est à loüer, d'où il soit. Car il a espouvanté, non seulement les chrestiens, mais les Arabes et les Mores, ayant fait la guerre aux uns et aux autres, et par mer et par terre, les ayant rendus tributaires.

Un des beaux exploits qu'il fit contre les chrestiens, fut le siege et la prise de Castro-Novo, où il y avoit dedans en garnison trois mille braves Espagnols naturels, desquels estoit maistre-de-camp ce vaillant capitaine Sarmiento, qui, quelques années auparavant, avoit esté esleu des soldats mutinez en Lombardie, dont je parle ailleurs. Il mourut-là en combattant vaillamment sur la bresche: et Barberousse, estant après fort curieux de recouvrer sa teste, pour l'envoyer en don au Grand-Seigneur, quelque diligence qu'il y pust faire, il ne se put jamais trouver parmy les morts, tant il

y en avoit de tuez, et amoncelez les uns sur les autres. C'estoit combattu et soustenu une bresche et un assaut vaillamment, cela! *Voyés* les histoires Italiennes et Espagnoles, vous y verrés force faits merveilleux.

Il mourut fort vieux et cassé, et Roy d'Alger absolu, la seconde année que le Roy Henry II commença à régner. Il avoit un compagnon, qu'il avoit fort aymé, qui fut Synam, sur-nommé le Juif, et qui fut aussi un très-renommé corsaire, de mesme que l'autre un grand homme de mer; et pour ce, le Grand-Sultan Solyman l'envoya pour son admiral en la mer rouge. C'est assez parlé de ces corsaires.

DISCOURS QUARANTIESME.

LE MARQUIS DE SAINTE-CROIX.

POUR finir les bons capitaines de l'Empereur et du Roy d'Espagne, j'y mettray encore le marquis DE SAINTE-CROIX; car il a esté très-bon. Je l'ay veu général des galeres de Naples, d'où le Roy d'Espagne le retira, et pour sa suffisance s'en servit en la grande mer océane contre le milord Drach, Anglois, le plus fameux homme de dessus cette mer, qui ait esté il y a plus de deux cent ans, et qui a bien donné de l'affaire en Espagne. J'espere d'en parler ailleurs. C'a esté aussi ledit marquis qui défit Monsieur de Strozzy, vers la Tercere. Voilà pourquoy je ne m'estendray pas sur ses loüanges, encore qu'il en mérite de plus hautes que les miennes: mais il me siéroit mal de dire tant de bien de celuy qui a fait mourir le plus grand

de mes amis, et qui a fait mourir et trancher la teste à tant d'honnestes gentilshommes François, comme il fit en ce voyage.

DISCOURS QUARANTE ET UNIESME.

ARTICLE PREMIER.

PHILIPPE II, *Roy d'Espagne.*

OR, maintenant, après avoir parlé du pere, qui est l'Empereur Charles V, il faut parler à présent du fils, qui est ce grand Roy d'Espagne Dom PHILIPPE, Roy très-catholique: lequel, encore qu'il n'aye mis le pied tant de fois à l'estrier et paru à la campagne, ny monté sur mer, comme l'Empereur Charles son pere, si est-il un grand Roy et un grand capitaine; puisque plusieurs Roys et capitaines ont esté autant loüez et estimez d'avoir fait de belles conquestes, et mené de grandes guerres, aussi-bien assis en la chaire de leurs conseils, comme en leurs selles d'armes. Sans m'amuser à l'allégation de plusieurs exemples, je n'allegue que celuy de nostre Roy Charles Cinquiesme, lequel eut le surnom de Sage, et duquel le Roy d'Angleterre se plaignoit, qu'il luy faisoit une guerre si importune, sans bouger de son cabinet.

Davantage comme j'ay ouy dire à de grands capitaines, il est plus difficile de donner remede aux inconvénients qu'on ne voit point, qu'à ceux qu'on voit; car comme on dit communément, quand on voit les choses à l'œil, et mesme de la guerre, l'on y remédie plus aisément. Voilà pourquoy ceux qui conseillent et remédient, non-seulement

aux maux qu'on voit, mais aussi à ceux qu'on ne voit point, sont fort à estimer, et monstrent avoir un profond jugement et grand sens. Aussi dit-on qu'il faut faire la guerre à l'œil; et qui la fait bien les yeux fermez, ou en absence, et bien loin, est fort à loüer. De plus encore, quand tout est dit, ainsi que j'ay ouy dire à plusieurs de bon advis, quand un grand Roy ou grand prince a passé les premiers feux de sa jeunesse à la guerre, ce n'est pas le meilleur, ny pour luy, ny pour tous ceux de son royaume, qu'il fasse tousjours la guerre en personne: les raisons là-dessus s'y peuvent apporter belles; et aussi que c'est trop se faire esclave de Mars, et non pair et compagnon à luy. Davantage, il y a différence, et y en doit avoir, entre les Roys, et nous autres gentils-hommes qui vivons de la guerre.

Au surplus, quand un Roy fait tant du hazardeux, et du cheval léger, il n'est pas possible qu'il ne luy arrive une fois en sa vie quelque faute, ou disgrace, de fuite, ou d'autre erreur; de laquelle s'il est une fois taché tant soit peu, il ne s'en peut jamais bien laver. Et tels mots, quand on dit: *Il a fallu que le Roy se retirast plus viste que le pas*, ou bien: *Il est fuy à bon escient*, quand ce ne seroit que cent pas, il ne s'en sçauroit jamais nettoyer, sonnant ce mot si mal à la bouche. Voilà pourquoy les Roys doivent mesnager leurs hazards et leurs vies, à la mode que font aucuns avares, leurs trésors: lesquels ils espargnent en choses petites et basses, et les despendent en choses nobles et de conséquence, quand il en est question. De mesme les Roys doivent faire de leurs vies, ne les adventurer à tous heurs et occasions légeres, mais à d'autres belles et très-grandes; afin que si le malheur veut qu'ils

qu'ils y meurent, on die d'eux qu'ils sont morts en une belle battaille, ou en une honnorable rencontre, ou en un signalé combat, bravement et vaillamment, les armes au poing toutes teintes de sang, comme plusieurs grands Empereurs et Roys ont fait, dont le nombre est infiny. S'il faut qu'ils se retirent, que ce soit en valeureuse et honnorable relique de battaille, comme fit ce brave Philippe de Valois après la battaille de Crecy; qui, après avoir combattu tout ce qui se pouvoit, jusques à la soirée, fut obligé par les ténebres de se retirer au giste en un chasteau et une petite ville, où le gouverneur luy ayant demandé son nom de la muraille, il respondit que c'estoit la fortune restée de la battaille perdue. S'il faut qu'ils soient pris, que ce soit à la mode du Roy Jean devant Poitiers, et du Roy François devant Pavie; lesquels plustost que fuyr, avec plusieurs autres, furent pris, n'en pouvant plus, et tous las du combat: ou bien du tout sortir bravement victorieux, ainsi que fit nostre grand Roy Henry IV, à la battaille de Coutras, et à celle d'Yvry; et comme avant luy avoient fait ses deux illustres prédécesseurs, les Roys Charles VIII et Loüis XII, aux battailles de Fornouë et d'Agnadet (*).

Ainsi les Roys, qui sont esclairez de toutes parts, doivent mesnager leur vie et leur honneur; car ils sont tant veus, que s'ils bronchent tant soit peu, ils sont remarqués de tous costez. Si ne sçauroit-on reprocher au Roy d'Espagne, qu'il n'aye grandement aymé la guerre de son vray naturel; car dès-lors que l'Empereur son pere luy eut mis tout son estat entre ses mains, il nous alla

(*) Agnadel.

de premier coup dresser de grosses armées, et nous les jetta si bien sur les bras, qu'il nous fit donner la battaille de St. Quentin, qu'on gagna sur nous, avec grosse perte de beaucoup de gens de bien et seigneurs. Au partir de-là, il alla en personne assiéger la ville de St. Quentin, la battre furieusement, et la prendre d'assaut, gardée aussi-bien de feu Monsieur l'admiral de Chastillon, que place de ce temps-là qui ait esté prise. Et puis il prit Ham et le Chastelet; et s'en contentant, il ne voulut passer plus outre, ny venir à Paris, comme beaucoup le présumoient, et en avoient crainte: mesme on dit qu'il le devoit faire, et l'Empereur mesme le dit; mais pourtant il ne voulut passer plus outre luy-mesme au camp de Galon (*). Il ayma mieux faire sa paix, qué venir à Paris, qu'il avoit autrefois tant menacé: et en estant sur le point mesme d'y venir, il y songea, ne voulant pas mesme que son armée passast d'Italie en France, suivant les persuasions de Monsieur de Bourbon après la perte de la battaille de Pavie; car c'est un grand fait, que d'aller attaquer un Royaume de France tout-à-coup dans son fort.

Le Roy d'Espagne donc y pensa bien aussi; lequel conduit d'un bon et sage advis, tant de luy que de ses capitaines, s'arresta coy, dont il luy eust mal pris, s'il eust poussé plus avant. Car nostre grand Roy Henry s'estoit remis sus, avec une très-bonne armée: et il fit mieux de reculer ainsi, pour faire après ce qu'il nous fit. Car il nous alla encore livrer une seconde battaille, dont la perte nous fut de fort grande importance, qui fut celle de Gravelinne, où Monsieur le mareschal de Termes fut

(*) Ailleurs aussi *Galon*, mais le plus souvent *Jalon*. C'est Jallon, à mi-chemin entre Epernay et Châlons.

pris, et Monsieur d'Anebaut, avec force gentilshommes et seigneurs morts : du nombre desquels fut feu Monsieur d'Archiac, de la noble maison de Montberon, fort honneste, brave et vaillant jeune homme, et qui monstroit bien d'où il estoit descendu, ne faisant nullement tort à ses nobles ancestres, Eustache, Adrian, et François de Montberon ; car il fut tué en combattant vaillamment jusques à la derniere vigueur. Cette perte de bataille, à ce que j'ay ouy dire à des plus grands de la France, nous porta plus de dommage qu'on n'a cru.

Puis après ce grand Roy dressa une des grandes armées que l'Empereur son pere eust oncques fait, et luy-mesme vint en personne, prenant sa route vers Amiens, pour continuer encore quelque usage de nous donner quelque battaille ; car il en avoit une fort grande envie, croyant tousjours que la fortune le favoriseroit comme elle avoit fait. Aussi de son costé l'avoit bien nostre Roy Henry, qui n'avoit pas moins belle armée, comme un chacun sçait, ny moins d'envie de combattre et avoir sa revanche ; mais Dieu ayant pitié de la mort de tant de mille personnes, s'ils en fussent venu-là, inspira les deux Roys valeureux et bons, pour entendre à une paix : laquelle, après avoir esté fort desbattue à Cercan, fut conclue, arrestée et liée d'un nœud si bon et si saint, qu'elle a duré inviolable jusques icy ; encore que l'on die que les Espagnols ayent donné de grands subjets pour la desnoüer ou rompre du tout. Je m'en rapporte à tant d'entreprises, qui se sont faites sur la France ; desquelles je puis bien sçavoir quelque chose, le tout s'estant traité du regne du Roy Charles IX, et du Roy Henry III. Sur quoy je feray ce petit conte par forme de digression.

Un peu devant les tumultes de Flandres, le comte d'Aigmont, les prévoyant, prit la poste, et s'en alla en Espagne trouver le Roy son maistre. Il passa à Paris, où il se tint un conseil estroit, de luy, et de deux grands personnages François, que je ne nommeray point, fors un qui estoit Huguenot, Monsieur l'Admiral : l'autre n'estoit pas de cette religion, ce disoit-il; mais il les favorisoit du tout sous main, ne s'osant manifester, pour plusieurs raisons que je dirois bien. Ces trois firent-là un symbole, et y taillerent bien de la besoigne, que l'on a bien sçeu depuis et veu esclore ; le tout tendant la plus grande part à rompre la paix entre la France et l'Espagne. Tant y a que ledit comte d'Aigmont, après cette belle consultation, s'en alla en Espagne, où il fut bien venu et reçeu de son maistre, auquel il annonça tout ce qui estoit advenu en Flandres, et ce qui devoit advenir, comme Prophete, ou plustost comme principal conseiller et négociateur de tout. Le Roy d'Espagne trouva ces événements fort estranges, et demanda audit comte les remedes, et son advis pour y pourvoir : lequel luy fit response, qu'il n'en sçavoit point de plus propres, que de faire la guerre en France comme auparavant; et que jamais il n'y fit plus beau ny meilleur; et que desja il luy promettoit plusieurs villes aux frontieres, aussi seures que s'il les tenoit en main. Car il avoit parlé à ces deux marchands, qui lui aideroient à la livraison en partie de la marchandise. Ce qu'entendant le Roy d'Espagne, il le renvoya bien loin, et luy dit : *Comte, ne me parlez plus de cela; car j'aymerois mieux perdre toute la Flandres, que de rompre si vilainement la foy que j'ay donnée au Roy très-Chrestien, mon bon frere, tant jeune qu'il est.*

Jamais ce grand Prince ne refusa marché que celuy-là. Cas estrange ! En telle response donc du Roy d'Espagne pouvons-nous reconnoistre s'il nous a esté si cruel ennemy, comme l'on a tant crié en France par la bouche et la voix de plusieurs, non de tous. Et si l'on me met au-devant, pourquoy il a tant entretenu de pensionnaires en France, et donné tant de pensions ? Je le croy et l'advoue ; et en nommerois plusieurs, et des plus haut huppez, si je voulois : mais il les faut blasmer, ceux-là. Car il n'appartient à aucun subjet, sans congé du Prince, de prendre pension d'un estranger. Mais il faut loüer le Roy d'Espagne : car ce n'a jamais esté à mauvaise intention qu'il entretenoit ces pensionnaires, ny pour luy aider à faire la guerre contre leur maistre ; mais pour le persuader tousjours de ne la faire point, et le tenir en cette bonne humeur de paix. En quoy certes tels conseillers ont bien fait, et sont à loüer, si ce n'est qu'ils ne doivent point tirer d'argent pour un si saint office, et que la loy le deffend, comme j'ay dit.

D'aucuns, plus remuants et plus passionnez pourtant ont tenu, qu'il eust mieux valu faire cette guerre, que la nostre civile : dequoy je m'en rapporte aux meilleurs discoureurs. Possible y eussions-nous gagné, possible non : tesmoin cette derniere guerre déclarée contre luy, dont on maudit en France les conseillers. Car nous y avons perdu Cambray, Calais, Ardres, Dourlans, le Castelet, la Capelle, et Amiens. Mais cecy ne fait rien à nostre propos pour à cette heure, encore que j'aurois grande envie d'en parler : ce sera pour une autre fois.

Depuis la paix faite en France, ce Roy n'a jamais

laissé escouler une seule année, qu'il n'aye fait un armement, soit par mer ou par terre, contre les Turcs et infideles, pour faire quelque belle journée, qu'ils appellent *Jornada ;* qui se prend, non tant seulement pour quelque battaille, que pour quelque siege et entreprise, ou autre expédition grande et signalée, comme ont esté le voyage et la battaille des Gerbes, les guerres d'Oran, le voyage et la prise du Pignon de Velez, où j'eus l'honneur de me trouver ; les deux secours de Malthe, faits et arrivez à propos ; la guerre contre les Mores en Grenade, et la battaille gagnée, et eux subjuguez et chassez du tout ; cette mémorable et incomparable journée de Lépante, le voyage de la Goulette, et sa perte ; mais ce n'a pas esté sa faute ; bref, force autres armements de mer, pour aller en course, et pour nettoyer les mers, où il se faisoit tousjours de beaux actes et de grandes entreprises et grands services pour la chrestienté. Car c'estoit chose infaillible, qu'à tous les printemps, en Italie et en Espagne, comme j'ay veu, on y voyoit tousjours battre le tambour pour y amasser des gens, tousjours remuer et embarquer des gens de guerre contre le Turc ; si-non depuis huit ou neuf ans : qu'il a esté contraint de faire la trefve avec le Grand-Seigneur, qui luy couste bon : car il n'y a année qu'il ne donne à la porte dudit Grand-Seigneur, aux Vizirs, aux Baschas, et autres, plus de huit à neuf cent mille escus, comme je le tiens de bon lieu. Il a aussi espuisé force argent en cette grande armée, qu'il dressa, il y a deux ans, contre l'Angleterre (*) la plus belle qu'on aye veu de long-temps en cette grande mer Océane de deça :

(*) Brantome écrivoit donc ceci environ l'an 1590 ; car l'armement de Philippe II contre l'Angleterre éclata en 1588.

et ce pour tirer de captivité cette pauvre Reyne d'Escosse, de laquelle ce Roy par pitié se voulut rendre protecteur et libérateur, s'il eust peu : mais ce barbare élément se banda contre luy, à ce coup-là trop injustement.

Il a eu de grandes guerres à démesler avec ses subjets de Flandres. Et certes, j'ai ouy dire à aucuns très-grands et point passionnez, que ces révoltez en ont eu quelques raisons, tant pour secoüer le joug des Espagnols, qui est certes insupportable, que pour se garder de l'inquisition, comme d'une male peste, disoient-ils, et fort dangereuse. D'autres les blasmoient d'avoir repris les armes, après que Dom Juan d'Austriche, arrivé en Flandres pour les contenter, en eut fait retirer les Espagnols, et les eut renvoyé tous en Italie, après le sac d'Anvers ; et leur avoit accordé la paix, et beaucoup de libertez de vivre. Ils vindrent après rompre tout, et aux armes plus que devant ; ce qui fascha fort le Roy. Car pour avoir sa revanche d'eux, il ne la put avoir sur les Turcs, qui luy avoient pris la Goulette, place forte et très-importante pour la chrestienté. J'ay ouy dire que, lors qu'il en sçeut la nouvelle de sa perte, il la porta si fort impatiemment, qu'il en devint malade ; non tant pour sa perte, disoit-il, que parce que

Cependant, ci-après page 317, il témoigne qu'il composoit la vie de ce Prince en 1598. Il faut donc lire, il y a dix ans (*a*).

(*a*) Point du tout : car il dit ci-dessus, page 157. *Catherine de Médicis, aujourd'hui notre Reine-Mere*, laquelle mourut en 1589. Dans la même page, il parle de ce Prince *comme très-âgé et maladif*, et ensuite en parlera comme *mort*. Ces différentes dates, tant ici qu'en divers autres endroits, marquent que Brantome a écrit en différents temps, et ajouté à ses Discours, tantôt une particularité, tantôt une autre.

les chiens triomphent des pauvres chrestiens. Car il luy estoit à grief de voir tant de chrestiens encadenez, et menez esclaves, et traittez misérablement pour jamais. Ce ne fut point sa faute : car il y avoit fort bien et diligemment pourveu, y ayant envoyé une fort grosse armée ; mais il y fut fort mal servy.

Il y en a plusieurs qui s'estonnent, pour quoy, en l'age qu'il est, et maladif, il ne se distrait point de tant d'occupations et d'affaires (car il les veut toutes sçavoir, et en dire son advis, et y donner commandement,) et ne fasse la retraitte de l'Empereur son pere. Ceux-là voudroient bien qu'il la fist, et qu'il ne s'en meslast point tant; car ils s'en trouveroient mieux, et y perdroient un très-dangereux ennemy. D'autres le loüent et l'estiment davantage, pour continuer tousjours son ambition tant plus qu'il vieillit. Aussi dit-on que l'avarice et l'ambition ont quelque sympathie et ressemblance ensemble, d'autant que tous les vices s'affoiblissent et s'abbattent par le temps, l'age et la vieillesse, car les personnes vieilles n'ont plus la force ny la vigueur de les exercer, fors l'avarice. Car quiconque en est taché, tant plus il vieillit, tant plus il l'augmente. De mesme, aucuns ambitieux qui ont esté atteints une fois bien au vif de l'ambition, à grand-peine s'en peuvent-ils deffaire bien aisément; mais ils la couvent tousjours dans leur ame, jusques au tombeau. Que s'il y en a aucuns qui s'en despouillent du tout, et disent n'en avoir, c'est qu'ils en font des bons hypocrites, et qu'ils nous font à croire qu'ils n'en ont un seul brin, ou qu'ils n'en peuvent plus pour la maintenir ; ou bien pour d'autres raisons qu'ils cachent et pallient : ou du tout s'ils s'en deffont à bon escient, c'est un très-

grand miracle, comme du Roy de Naples, Jacques de Bourbon; d'un duc de Guyenne, d'un duc de Savoye, qui se rendirent Religieux; et de l'Empereur Charles. Encore pense-je qu'ils s'en repentoient quelquesfois et en couvoient tousjours, quoy qu'il en fust, un peu dans leur ame, et la cachoient sourdement, ny plus ny moins qu'un grand brasier de feu sous une cendre qui semble morte.

Je croy que, si on eust esleu l'Empereur Pape, comme il desiroit, qu'il ne l'eust pas refusé, non plus que ce duc de Savoye, et qu'il fust mort Pape, et n'eust fait en cela comme ledit duc de Savoye, qui quitta le Papat et reprit son hermitage de Ripaille. Aussi dit-on que les ambitions sont aussi-bien parmy les monasteres, les cloistres, et les religions, qu'ailleurs. Telles repentances et conversions sont bonnes pour nous autres gentils-hommes, qui, estant vieux et cassez, ne devons estre ambitieux; car nous ne servons en une armée ou en une cour, que d'importunité ou d'empeschement. Mais il fait tousjours beau voir un Roy vieillard; et aussi les royaumes se portent mieux, estant régis par un Roy agé, que par un jeune.

Certainement, ce Roy d'Espagne, ayant abandonné le monde, et fait comme son pere, en acquerroit bien le renom d'un très-bon religieux; mais puisqu'il est né Roy et grand, pourquoy ne veut-on pas qu'il vive et meure en Roy, puis qu'il peut faire son salut aussi-bien ainsi comme religieux, et qu'il ne connoisse aussi des affaires de son royaume. Et mesme, veu qu'il n'a pas en luy un successeur formé comme il estoit, lors que l'Empereur son pere se deffit de ses estats entre ses mains. Encore l'Empereur par cette conversion fit-il tort à sa réputation, et à ses terres, et à ses

serviteurs, qui demeurerent ainsi veufs d'un si bon maistre; mesme que ses soldats Espagnols en furent très-mal contents, et l'en brocarderent, jusques à ne l'appeller plus par ce beau nom de jadis d'Empereur; mais par mocquerie et desdains, aucuns l'appelloient *Fray Carolo de santo Hyeronimo* (1). C'estoient des soldats indiscrets et nouveaux: mais les vieux, et qui avoient reconnu ses armes et ses valeurs, déféroient tousjours à son beau nom, et à sa vénérable mémoire, le pleurants et regrettants sans cesse de ce qu'il les avoit laissez, et pour l'amour de luy, servirent tousjours son fils, et l'aymerent fort: aussi les aymoit-il fort.

Il me souvient qu'après la prise du Pignon de Velez, il y eut environ trois ou quatre cent soldats, qui, de tous ses freres d'Italie (2), se desbaucherent, et se desbarquerent à Mallaga, et se desbanderent mal contents et demy-mutinez: et sous ombre de vouloir voir leurs parents (disoient-ils) vindrent à la cour à Madrid; et sans faire le petit semblant, ouvertement commencerent à crier qu'ils vouloient leurs payes qu'on leur devoit; et se pourmenant quadrilles par quadrilles parmy les rues, braves et en bon point comme princes, portants leurs espées hautes, les moustaches relevées, les bras aux costez, bravoient et menaçoient tout le monde, ne craignant ni justice ny inquisition: pour la justice, qu'elle n'avoit esgard sur eux, qui estoient gens de guerre; pour l'inquisition, qu'il n'y avoit ny moines, ny prestres, auxquels les rencontrants par les rues, ils ne dissent leur quodlibet,

(1) C'est-à-dire, *Frere Charles de St. Hyérome*, parce qu'il étoit dans un Couvent d'Hyéronimites.

(2) De toutes ses terres d'Italie.

à l'un : *Segnor Clerigo, adonde esta la puta* (1) ? à l'autre : *Segnor Fraile, como va la puta* (2) ? et autres petits mots pareils, scandaleux pour gens d'église. Tout cela fut rapporté au Roy, de leurs menaces et de leurs insolences ; et pour ce, il les falloit chastier. Le Roy d'Espagne ne le voulut point, mais dit seulement : *Ce sont ceux qui me font régner ; je serois donc bien marry de les faire mourir.* Par-quoy, il commanda au duc d'Albe (j'y estois) d'aller parler à eux, de les appaiser, et les faire retirer et rembarquer aux galeres ; et que, pour le seur ils ne seroient pas plustost en Italie, qu'ils trouveroient-là tout l'argent de leurs monstres, lequel estoit desja passé, et qu'ils n'en perdroient pas une seule. Cela les contenta fort ; et par ainsi ils se retirerent, non sans loüer fort leur Roy.

Aussi les paye-il tousjours fort bien : et si ils demeurent long-temps sans faire monstre, et qu'on leur en doive jusques à douze, quinze et vingt, ils n'en perdent jamais pas une, et sont tousjours très-bien payez, et mieux que de l'Empereur; d'autant que le Roy a plus de biens que son pere, et les Indes luy produisent plus, tant celles d'Espagne, que du Portugal, lesquelles l'Empereur n'avoit pas de son temps. Aussi cettuy-cy ne fait pas de si grandes despenses et desmesurées deçà et delà, comme faisoit son pere, mais est un peu plus mesnager, et espargne fort, pour employer tout à la guerre et au maintien de sa grandeur et de son estat, fors le superbe bastiment de l'Escurial, auquel il a

(1) C'est-à-dire, *M. le Prestre, où est votre putain?*

(2) C'est-à-dire, *M. le Moine, comment va votre putain?*

despensé vingt millions d'or, qu'aucuns ont tenu pour fort vaine despense. Tous les ans, il y employe un million, et y a mis vingt ans pour le mettre en perfection. Œuvre de nature certes miraculeux! Si ces derniers mutinez, qui sont avec les estats de Flandres, eussent esté du temps du Roy Philippe, ils eussent esté bientost contentez, et n'eussent pris le party contraire. Je parle ailleurs de plusieurs mutinements de ses gens.

Ainsi a passé ce prince ses vieux ans parmy les armes, comme il a passé ses jours de mesme. Il les a très-bien aymées en sa jeunesse, lors que l'Empereur le mit en possession des Pays-Bas, et qu'il l'envoya querir en Espagne. Il vouloit fort prendre la charge des armées de son pere; mais jamais l'Empereur ne le voulut, craignant de le perdre, et n'ayant que celuy-là : de quoy le fils en désespéroit; car il estoit bien né pour les armes, et elles luy séoient bien. Aucuns disoient qu'une belle jalousie en empescha l'Empereur, craignant qu'il n'eust fait quelque plus bel exploit que luy.

J'ay ouy raconter à plusieurs gentils-hommes et dames qui estoient pour lors à la cour de l'Empereur, que ce Roy son fils fit de très-beaux tournois et combats à cheval et à pied, en toutes les villes et ès pays où il prit possession, et fit ses entrées : sur-tout à Binchs, petite ville de Hainault, chez la Reyne d'Hongrie, où il ne se fit jamais partie, fust à pied, fust à cheval, que ledit Roy d'Espagne n'en fust, et ne fist la sienne; où il acquit tousjours la réputation des mieux faisants et combattants, et de force et d'adresse, monstrant tousjours les armes si belles à la main, qu'il emportoit tousjours le prix. J'en ay veu un Livre en Espagnol, qui s'intitule : *El Viage del Principe*, qui descrit

la pluspart des combats qui y furent faits, et comme le Roy d'Espagne y faisoit tousjours des mieux : aussi estoit-il de fort bonne grace, beau et agréable, blond, et qui s'habilloit fort bien, comme j'ay veu : et il le monstra bien, après qu'il fut hors de la discipline de l'Empereur son pere, et qu'il fut en pleine liberté; car il nous fit la guerre à bon escient, ainsi que j'ay dit cy-devant.

Voilà ce que pour cette heure je puis dire de la vie de ce grand Roy, duquel depuis la mort s'est ensuivie, de laquelle je diray en passant ce que j'en ay appris. C'est qu'en cette année 1598, le Roy Dom Philippe III du nom, le Prince, estant allé en la place de Madrid, aux festes et esbats qui s'y faisoient, le jour de la célébration de la feste de St. Jean-Baptiste, le Roy son pere n'y fut pas, parce que pour lors il estoit saisi de la goutte, qui l'avoit pris aux deux mains. Son Altesse, revenant de ces jeux et esbats, faisoit rapport à son pere de ce qu'il y avoit veu. Sa Majesté luy respondit : *Je suis bien-aise de ce que tu y as pris plaisir, parce que tu ne verras plus en ma vie aucune allégeance de cette maladie :* et commanda ledit Roy, que chacun se préparast pour aller à l'Escurial. Sur quoy le docteur Mercafus (*), son médecin de la chambre, luy dit qu'il ne falloit pas changer d'air, de crainte de faire augmenter l'accident de son mal. A cela le Roy respondit, qu'il falloit bien qu'on l'y portast en vie, puis qu'aussi-bien il l'y falloit porter après sa mort. Enfin, pour obéyr à sa volonté, ses laquais et valets-de-pied le porterent sur leurs espaules, et demeurerent six jours à faire sept lieues.

(*) Mercatus, *ou plutôt* Mercado.

Il y fut quelques jours en meilleur estat, encore qu'il ne sceust se tenir debout, et falloit qu'il fust assis ou couché, et là-dessus augmenta sa goutte, de laquelle ses médecins lui appaiserent la douleur : de sorte qu'incontinent sa Majesté voulut donner ordre au salut de son ame, se confessa et communia, et sur ce commanda que Dom Garcia de Boesa, archevesque de Tolede, dist la Messe ; mais ce fut le Nonce du Pape qui la dit avec la solemnité requise. Il sortit à ce bon Roy une apostume fort vénéneuse au genouil droit, qui ne le laissoit pas reposer. Ses médecins n'y sçachants que faire, envoyerent querir un nommé Oliat, médecin de Tolede, qui estoit à Madrid : et luy et les autres, avec le licencié Vergara, ayant donné ordre à faire meurir l'apostume, la firent ouvrir, pour en faire sortir la mauvaise humeur, qui y estoit corrompue. Et après cela, il luy survint quatre autres apostumes à l'estomach, lesquelles ils ouvrirent semblablement, afin que toutes purgeassent : et de cette mauvaise humeur, creut et sortit une grande abondance de vermine, de façon qu'on ne la pouvoit espuiser. Ils estoient en peine de tourner sa Majesté dans son lit, et ne pouvoient faire autrement, qu'en faisant souslever son corps par quatre hommes, avec les draps pardessous ; et cependant les autres accoustroient le lit.

Dix jours auparavant sa mort, luy arriva une grande syncope, qui luy dura cinq heures : de façon que les esprits vitaux luy commençoient à faillir ; dont plusieurs seigneurs se préparoient au deuil. Mais sa Majesté revint à soy ; et en présence de l'archevesque et de ceux de la chambre, elle leur dit : « Mes amis et vassaux, il ne me sert de

» rien, que vous vous affligiés ny faschiés pour le » recouvrement de ma santé, parce qu'elle ne » dépend plus des remedes humains. Ce qu'il faut » faire, c'est que vous regardiés de bonne heure » pour ensevelir mon corps. Maintenant, en atten- » dant que je vous laisse, je veux que vous fas- » siés venir vostre Prince, qui sera bientost vostre » Roy, et que vous m'apportiés le cercueil dans » lequel je dois estre enseveli, et au haut de l'ef- » figie vous mettrés la couronne royale, laquelle » cependant vous pourrés garder dans un buffet ».

Cela fut ainsi fait; et en la présence du Prince et de l'Infante, sa Majesté appella Kayer de Velasco, et luy dit : « Ne vous souvenés-vous pas » d'un petit coffre, que je vous donnay à garder » il y a quelque temps » ? *Ouy*, *Sire*, luy respondit-il. Lors il luy dit, qu'il luy apportast ledit coffre, qui estoit fort petit : et estant ouvert, ils en tirerent une pierre qui estoit de très-grande valeur, laquelle sa Majesté commanda estre donnée à l'Infante, et luy dit : *Ma fille Elizabeth, ma chere Eugenie, reçoy cette bague que ta mere m'apporta. Je te la donne pour mon partement de ce monde.* Et se tournant vers le Prince, il luy dit: *Mon fils, as-tu agréable que je la donne à ta sœur? Ouy, seigneur*, dit-il, *voire tout ce que j'ay.* Le Roy fit beaucoup de cas de cette parole, et lors sa Majesté commanda que l'on cherchast un autre papier qu'il avoit là, et le donnant au prince, il luy dit : *Tu verras par-là par quel moyen tu as à gouverner ton royaume.* Il fit aussi tirer hors d'un coffret un foüet de discipline, qui estoit sanglant par les bouts; et le tenant en-haut, il dit : « Ce » sang est de mon sang, non toutesfois proprement du mien, mais de celuy de mon pere, que

» Dieu absolve ; lequel avoit accoustumé de se » servir de cette discipline. Et afin que l'on en » sçache la vérité, et combien il estoit dévotieux, » je l'ay bien voulu déclarer ». De plus, il fit encore tirer un papier de dessous son chevet de lit, lequel fut leu par ledit Kayer, et contenoit ce qui s'ensuit.

« Nous Dom PHILIPPE, par la grace de Dieu, » Roy de Castille, ayant par l'espace de quarante » ans gouverné deux royaumes, le LXXI an de » mon age, je le remets et résigne à mon Dieu, » à qui il est, et mon ame en ses très-benistes » mains, afin que sa divine Majesté fasse d'elle ce » qu'il luy plaira : et veux qu'après qu'elle sera » sortie de son corps, il soit embaumé et vestu » en habit royal, et mis dedans le cercueil de » bronze qui est icy ; et après y avoir tenu mon » corps autant de temps qu'il est accoustumé, » qu'on le porte au sépulchre de cette façon.

» Que le guidon de l'archevesque marche de- » vant : puis la croix, les moines, et le clergé ; » après cela, l'Adelantado vestu en deuil, l'esten- » dart royal traisnant en terre. Le duc de Najera » portera la couronne en un grand bassin couvert » d'un voile, et le marquis d'Aguilar portera l'es- » pée, et mon corps sera porté par huit de mes » serviteurs en chef, habillés de deuil avec leurs » torches allumées, et l'archevesque marchera » après : puis les grands et nostre héritier universel » derriere, avec son deuil allant à l'église. Que » mon corps soit mis dans un tombeau qui se fera ; » et après que le Service sera dit par le Prélat, on » me mettra en la cave, qui sera ma derniere » maison pour jamais.

» Cela estant fait, vostre Roy, IIIe. de mon » nom,

» nom, s'en ira à Madrid à St. Jerosme, où se fera » ma neufvaine, et ma fille avec ma sœur s'enfer- » meront pendant ce temps aux Cordeliers. Et » vous, Prince, outre ce que je vous ay autrefois » dit, que vous ayés beaucoup de soin de vostre » sœur, qui estoit tout mon amour et la lumiere » de mes yeux : tenés la république en paix, don- » nés-luy de bons gouverneurs, récompensant les » bons, et chastiant les mauvais.

» Je veux que le marquis de Montdalard sorte » de la prison en laquelle il est, et demeure libre; » à la charge, qu'il n'entrera point à la cour.

» L'on pourra aussi délivrer la femme d'Antoine » Perez, et luy rendre son bien; à la charge qu'elle » se retirera dans un monastere, et que ses filles » n'hériteront que de la part de leur mere.

» Je pardonne à ceux qui ont esté pris pour la » chasse, et à ceux qui seront condamnez à mort, » par faute d'avoir un pardon du Roy ».

En suite de cela, sa Majesté demanda le dernier embrassement à ses enfants, leur disant qu'ils s'allassent reposer. Au sortir, le Prince dit à Christophle de Mira : *Qui est-ce qui tient la clef maistresse ? C'est moy, Monseigneur*, respondit-il. *Donnés-la-moy*, dit le Prince. *Vostre Altesse me pardonnera*, dit Christophle de Mira; *c'est la clef de confiance.* Sur cela le Prince dit : *C'est assez*, et entra en sa chambre : et Dom Christophle retourna au Roy, lequel il trouva un peu allégé, et luy dit : *Sire, son Altesse m'a demandé la clef maistresse, et je ne luy ay pas voulu donner, sans le congé de vostre Majesté.* Le Roy lui respondit : *Vous avés mal fait.*

Il luy arriva puis après une autre syncope, et il demanda l'extrême-onction, laquelle l'archevesque

luy donna. En suite de quoy il commanda qu'on tirast un crucifix qui estoit gardé en un coffre, parce que c'estoit celuy avec lequel mourut son pere, et il voulut aussi mourir avec luy.

Après que sa Majesté eut eu l'extrême-onction, son Altesse voulut le revenir voir ; et lors, Dom Christophle entra, et mettant le genouil en terre, présenta à son Altesse la clef, laquelle elle prit, et la donna au marquis de Devia : et sur ce point, le Roy luy dit : *Je vous recommande Dom Christophle pour le meilleur de mes serviteurs que j'ay eu, et vous recommande aussi les autres, afin que vous en avés soin.* Et lors, sa Majesté se retourna pour leur dire adieu. En les embrassant, il perdit la parole, et demeura deux jours en cette façon. Il mourut le treiziesme du mois de septembre, à trois heures du matin. L'archevesque dit la Messe. Le nouveau Roy retourna de l'Escurial le seiziesme à huit heures du soir, laissant sa sœur aux Cordeliers, et se retira à St. Jerosme. La cour en demeura fort attristée.

Après sa mort sçeue en France et en Flandres, aucuns firent son tombeau par ce sonnet, auquel en tout ne faut prester créance, comme chose faite par hayne, passion et animosité.

SONNET SUR LA MORT DU ROY D'ESPAGNE.

Il est donc mort, ce Grand, ce Tyran, ce Monarque,
Cet altéré de sang, ce monstre ambitieux,
Qui pensoit éviter l'ordonnance des Cieux,
Braver Pluton, la mort, les destins, et la Parque?

Mais Caron l'a passé, qui avec luy embarque
Cette Inquisition, dont le feu furieux
A si long-temps bruslé les hommes généreux,
Conduisant aux enfers ce triomphe en sa barque.

Il fit mourir sa femme, il tua son enfant,
Il pilla Portugal, injuste triomphant
Du Royaume d'autruy : et puis insatiable,

Pauvre en son abondance, il brouilla les François,
Fit mettre à mort leur Roy, viola toutes loix.
Ores, jouet des morts, et des vivants la fable.

Or, si ce grand Roy a aymé l'espée et (*) la guerre, il a bien autant aymé, ou plus, et trop, l'espée de la justice, en suivant bien la doctrine de l'Empereur, qu'il luy donna, de l'aymer et embrasser, comme j'ay dit cy-devant : voire, il l'a tellement aymée et révérée, qu'il ne l'a pas espargnée sur son propre fils, Dom Charles, prince d'Espagne, ayant eu plus de considération à la garde de son estat, qu'à la vie de son fils ; ce que ne fit pas ce grand Charlemagne à l'endroit du sien.

ARTICLE II.

DOM CARLOS.

JE ne veux pas entreprendre de dire toutes les raisons pourquoy ce prince DOM CARLOS mourut, car elles me sont inconnues : et puis on en parle fort diversement. Bien dit-on qu'il y en avoit de très-

(*) de

justes et de pertinentes, et au nombre de trente-deux; dont la moindre estoit, qu'il avoit voulu faire mourir son pere : car cela se disoit pour lors en nostre Cour de France ; mais c'estoit en risée.

J'ay ouy raconter à un grand personnage Espagnol, que le Roy d'Espagne, le tenant prisonnier, il assembla un jour son Conseil, pour sçavoir ce qu'il en feroit. Les uns opinerent qu'il ne le devoit pas faire mourir, ny respandre son propre sang, qui possible un jour crieroit vengeance devant Dieu; mais qu'il le falloit mettre dans une prison austere et perpétuelle. Les autres dirent, qu'il le falloit bannir et confiner en Flandres, et là luy bailler de l'exercice à son haut courage, qui desiroit tant la guerre, pour la faire-là aux rebelles hérétiques, et les du-tout exterminer : ou bien, l'envoyer aux royaumes de Naples et de Sicile, et les lui donner en partage, et luy amollir le cœur par un si beau don et bienfait, provenant d'un bon naturel d'un doux pere, qui luy pardonnoit sa faute. D'autres dirent qu'il le falloit plustost envoyer à Oran, et l'en faire Roy, et là se comporter avec les Mores ou bien ou mal, comme il luy en viendroit à la fantaisie. Sur-quoy le Roy d'Espagne respondit à tous, que, pour le tenir en prison, il n'y avoit point de raison, d'autant qu'à un tel enragé et endiablé de lion, il ne se pouvoit trouver de cage, fust-elle de fer, assez forte pour l'y tenir en seureté, qu'il n'en eschappast. De l'envoyer en Flandres, il n'y seroit pas plustost, qu'il s'accorderoit avec les rebelles, leur pardonneroit, et les accosteroit en quelque façon que ce fust, pour se faire encore plus rebelle qu'eux, ce luy faire la guerre. De luy donner le royaume de Sicile et de Naples, c'estoient deux trop petits morceaux et royaumes

pour rassasier et borner son ambition ; d'autant qu'en hautesse de courage naist souvent convoitise de régner, soit par justice, soit par intolérance de supérieur, comme l'on dit, ou par les mauvaises persuasions des serviteurs que l'on tient près de soy. Et s'il vous plaist, disoit-il, si les Napolitains de tout temps ont esté subjets aux mutations et rebellions, que ne seront-ils avec luy ? De-plus il s'aideroit des moyens et richesses qui sont-là, et sur-tout de ces galeres, qui luy viendroient faire la guerre, jusques dans toute l'Espagne. Car celuy qui est le plus fort sur la mer vers l'Italie, il est quasi maistre d'Espagne. Voire mesme qu'il s'accosteroit plustost des forces et galeres d'Alger et du Levant, plustost qu'il ne fist tous les maux du monde, à luy et à tous ses pays. Pour le regard de l'envoyer à Oran, aussi-tost il feroit confédération avec les Roys de Fez et de Maroque, et de tous les Mores, pour entrer en Espagne et la ravager, aussi-bien que firent jamais les Sarrasins. Par quoy il conclud sur ses raisons, que le meilleur estoit de le faire mourir : dont un matin on le trouva en la prison estouffé d'un linge ; non dit-on, sans avoir auparavant desbagoulé contre son pere mille injures et exécrations, malédictions et vilainies, lorsqu'on luy annonça sa mort ; et sans l'avoir adjourné devant Dieu, à y comparoistre un jour pour sa cruauté.

Ceux qui l'ont veu et connu, disent qu'il estoit fort opiniastre, estrange, et qu'il avoit plusieurs humeurs bizarres. Il se fascheit fort de demeurer oisif en Espagne ; et mesme, quand il ouyt parler le comte d'Aigmont, qui luy proposa force belles choses, dont les mains luy desmangeoient si fort pour mener la guerre, qu'on dit qu'il voulut se

desrober pour aller en Flandres. Dom Ruy Gomez, très-fidel au Roy, son gouverneur en advertit sa Majesté, qui parla bien à luy : toutes-fois il ne fut sans response ; disant que s'il vouloit estre oisif, qu'il ne le vouloit pas estre en si jeune age, et en si belle occasion qui se présentoit. De-sorte qu'il se mocquoit de son pere et de ses oisivetés : si-bien qu'il fit faire un jour un livre de papier tout en blanc, et par mocquerie fit mettre en la suscription et au commencement du-dit livre : *Los grandes y admirabiles viages del Rey Dom Philippe* (1). Et au dedans il y avoit : *El viage de Midrid al Pardo, del Pardo a l'Escurial, de l'Escurial a Aranjuez, d'Aranjuez a l'Escurial, de l'Escurial al Pardo, del Pardo a Madrid, de Madrid a Aranjuez, d'Aranjuez a Toledo, de Toledo a Valladolit, de Valladolit a Burgos, de Burgos à Madrid, y del Pardo a Aranjuez, d'Aranjuez a l'Escurial, de l'Escurial a Madrid, y d'aqui a las Cortes de Mouzzon* (2). Et ainsi, de feuillet en feuillet, il emplit le livre de telles inscriptions et escritures ridicules, se mocquant ainsi du Roy son pere, et des voyages et pourmenades qu'il faisoit en ses maisons de plaisance : ce que le Roy sçeut, et en vit le livre, dont il fut fort aigry contre luy.

Parmy les injures et pouilles qu'il dit de son pere après sa sentence, fut qu'il luy reprocha, qu'il luy avoit soustrait et ravy sa femme Donna Elizabeth de France, qui justement luy avoit esté donnée par accord en faisant la paix, et qu'elle luy

(1) C'est-à-dire, *Les grands et admirables voyages du Roy Dom Philippe.*

(2) C'est-à-dire, *Le voyage de Madrid au Pardo, du Pardo à l'Escurial, &c.*

estoit deue : ce qui luy desplaisoit fort ; car il l'ayma tousjours, et l'honora jusques à la mort ; comme certes elle estoit une des plus aimables princesses du monde : et il luy faschoit fort qu'on la luy avoit ostée.

Bref, s'il eust vescu, il eust fait enrager son pere ; car il estoit fort bizarre, et tout plein d'opiniastreté. Il menaçoit, il frappoit, il injurioit. Si-bien que Dom Ruy Gomez, fort favory du Roy d'Espagne, s'il en fut oncques, et qui avoit esté nourry avec luy dès sa jeunesse, et qui estoit venu de Portugal avec la princesse sa femme, (car il estoit Portugais,) n'en pouvoit chevir : et à toute heure, il supplioit le Roy de luy oster cette charge, et de la donner à un autre ; qu'il en seroit très-aise ; mais le Roy se fiant en luy, ne voulut jamais, et tousjours ce prince menaçoit son gouverneur, qu'un jour, quand il seroit grand, il s'en repentiroit.

Quant à ses autres serviteurs et officiers, quand ils ne le servoient pas bien à son gré, il ne faut point demander comment il les estrilloit. Moy estant en Espagne, il me fut fait un conte de luy, que son cordonnier luy avoit fait une paire de bottes très-mal faites : il les fit mettre en petites pieces, et fricasser comme tripes de bœuf, et les luy fit manger toutes devant luy, en sa chambre, de cette façon. Il aimoit fort à ribler le pavé, et faire à coups d'espée fust le jour, fust la nuit : car il avoit avec luy dix ou douze enfants d'honneur des plus grandes maisons d'Espagne ; les uns les forçants d'aller avec luy, et en faire de mesme ; d'autres y allants d'eux-mesmes, et de très-bon cœur. En quoy on a observé en Espagne, que la pluspart de tous ceux-là, voire tous, ont esté tuez en mau-

vais garnements; et plusieurs ont fini mal, retenant fort de la nourriture de leur prince, qui leur avoit appris tout cela.

Quand il y alloit par les rues quelque belle dame, et fust-elle des plus grandes du pays, il la prenoit, et la baisoit par force devant tout le monde, et il l'appelloit putain, bagasse, chienne, et force autres injures leur disoit-il. Celles qui le venoient baiser à l'amiable, quand il leur disoit : *putain, baisez-moy*, il les caressoit plus modestement, en leur disant qu'elles estoient fort gracieuses putains et vesses. Bref, il leur faisoit mille petits affronts : car il avoit une très-meschante opinion de toutes les femmes, et plus encore des grandes dames que des autres, les tenant pour très-hypocrites et traistresses en amour; qu'en cachette, et sous les rideaux, elles estoient plus putains que les autres. Bref, il estoit le fléau de toutes, fors de la Reyne, que j'ay veu qu'il honoroit fort et la respectoit; car estant devant elle, il changeoit du tout d'humeur et de naturel, voire de couleur. Enfin, il estoit un terrible masle : et s'il eust vescu, asseurés-vous qu'il s'en fust fait accroire, et qu'il eust mis le pere en curatelle. Aucuns l'ont soupçonné de la religion, tant de Luther que de Calvin, et qu'il s'entendoit avec les Protestants, qui luy promettoit l'Empire et le Pays-Bas; car il avoit de l'ambition tout ce qu'il luy falloit. Le pere, très-habile prince, le prévint, par le moyen de Ruy Gomez, qui luy révéloit tout; en quoy il fut très-digne de loüange, et du tout point ingrat à l'endroit de son premier maistre, qui estoit le Roy d'Espagne.

Je me suis laissé dire, qu'il s'estoit fait un livre en Espagne, voire imprimé, de ses opiniastretez

et bizarreries, de ses traits et humeurs, là où il y en a de toutes façons, et de quoy à passer le temps en les lisant. Il avoit eu pour précepteur Monsieur Bossulu (*), François, qu'on a veu depuis en France, l'un des sçavants et bien-disants de son temps, et qui parloit aussi éloquemment plusieurs langues; de meschante vie pourtant, dont il luy en pouvoit faire de bonnes leçons.

Aussi on dit que luy, s'estant descouvert de quelque chose d'importance à Dom Juan, qu'il le révéla au Roy d'Espagne, dont il l'en ayma tousjours davantage, mais mal reconneu depuis: et Dom Charles l'en hayt si bien, qu'ordinairement ils avoient dispute; jusques-là qu'il l'appella une fois bastard et fils de putain. Mais il luy respondit: *Sy, yo lo soy; mas yo tengo padre mejor que vos.* C.-à-d. *Ouy, je le suis; mais j'ay un pere meilleur que vous:* et ils en cuiderent venir aux mains.

Je croy qu'après que ce Prince eust eu bien jetté sa gourme, comme ces jeunes poulains, et passé tous ses grands feux de sa premiere jeunesse, qu'il se fust rendu un très-grand Prince, et homme de guerre et d'estat. Il fut filleul de l'Empereur, en portant le nom: et tout petit-fils qu'il fust, quand il s'en alla réduire en son monastere, il le voulut voir, et en eut très-bonne opinion et espoir, et luy fit de très-belles leçons; et puis luy donna sa bénédiction, qui luy servit à faire un bon commencement.

Quant à mon petit jugement, je le jugeois un

(*) *Le Bossu*, peut-être Matthieu Bossulus, étoit Parisien. Il revint en France: et en 1583; il régentoit en Rhétorique à Paris, dans le College de Boncour.

jour grand, et luy trouvois une très-bonne façon et bonne grace, encore qu'il eust son corps un peu gasté; mais cela paroissoit peu.

ARTICLE III.

DOM JUAN D'AUSTRICHE.

SI n'approchoit-il pas jamais en tout de Dom JUAN D'AUSTRICHE, lequel estoit un beau et très-accomply prince; et n'ay jamais veu homme approchant des vertus bien universellement à feu Monsieur de Nemours, Jacques de Savoye, que luy. Il estoit fort beau, comme j'ay dit, et de bonne grace, gentil en toutes ses actions, et courtois, affable, d'un grand esprit, et sur-tout très-brave et vaillant, et qui croyoit le conseil, et luy obéyssoit fort pour se faire grand; comme il l'eust esté, si la mort ne l'eust prévenu. Pour sa premiere guerre, il fut général du Roy d'Espagne son frere, en la guerre de Grenade, où il se fit signaler pour estre un très-vaillant prince, et mesme aucuns vieux capitaines et soldats, qui restoient encore en vie, de l'Empereur son pere, s'escrierent tous après: *Ea es ver dadero hyo del Emperador;* C.-à-d. *Il est vray fils de l'Empereur.*

A ce coup, il fit une chose très-belle pour la religion d'Espagne; car il chassa tous les Mores de Grenade: de sorte qu'ils n'ont plus infecté l'Espagne depuis, et ne se ressentent plus du marranne comme ils faisoient, au moins aucuns de leurs voisins, pour traitter par trop avec eux. Cela estant fait, par sa renommée qui voloit par le monde,

tant des chrestiens que des infideles, il fut fait général de la sainte Ligue; mais pourtant après le refus de Monsieur le duc d Anjou, nostre feu Roy dernier Henry III, et de Monsieur de Savoye; car le bon Pape Pie Cinquiesme leur ayant présenté à tous deux l'estendart, l'un après l'autre, Monsieur s'excusa sur les affaires du Roy son frere, et Monsieur de Savoye sur son indisposition. Dom Juan ne fit pas comme les autres; car de grande joye, et très-volontiers, il accepta ce beau et saint baston de général. Aussi s'en acquitta-il très-bien en cette tant grande, tant sanglante et tant signalée battaille de Lépante: et telle que, depuis cette grande battaille Actiaque, donnée entre Marc-Antoine et César Auguste, jamais il n'en fut donnée une telle; encore celle-cy fut mieux cent fois desbattue et combattue que la leur. Hélas! je n'y estois pas; mais sans Monsieur de Strozzy, j'y allois, tant pour un mescontentement que j'avois en la cour d'un grand, que pour faire ce beau voyage, et voir cette belle armée: et résolument j'y eusse esté comme fut ce brave Monsieur de Grillon: car j'ay tousjours aymé à voyager. Monsieur de Strozzy m'amusa tousjours sur un grand embarquement de mer qu'il vouloit faire: et mesme il me le fit commander par le Roy Charles, d'en estre; ainsi il m'amusa un an sans rien faire, au-lieu que j'eusse fait le voyage et fusse retourné assez à temps pour m'y trouver comme fit Monsieur Grillon en ce bel embarquement de Broüage, qui ne prit pointe, et ne nous servit que de ruyne en nos bourses, de tant de nous autres qui avions des vaisseaux. Je conterois maintenant de cette battaille au vray, ce qu'il me faut emprunter de la bouche d'autruy.

J'ay donc ouy dire que l'armée Turquesque partit le vingt-cinquiesme d'avril, le jour de Saint George, car c'est la grande feste des Turcs, et ils n'en chooment d'autre, ny ne reverent autre Saint : et mesme que le grand Sultan Solyman faisoit ce jour-là ordinairement sortir toutes ses armées, tant de terre que de mer, en campagne et sur mer; fors que celle qu'il envoya à Malthe, ayant anticipé le jour, tant il luy tardoit de ruyner et prendre cette place. Cette armée donc estant partie ce jour-là 1571, et après avoir fait plusieurs grands maux, pilleries, ravages, et prises de pauvres chrestiens, tant sur la terre ferme où ils descendoient, que sur les isles, ayant sçeu comme Dom Juan partoit de Messine pour le combattre, elle envoya vers le Grand-Turc, aussi-tost, pour sçavoir sa volonté, qui manda que l'on combattist résolument. Ladite armée estoit composée de deux cent trente-deux grosses galeres, sans douze que Ucchialy, Vice-roy d'Alger, y mena, et autant de galiottes. Après donc plusieurs maux faits, et battu la terre de la mer, depuis le quinziesme d'avril jusques au seiziesme de septembre, partit Dom Juan de Messine, avec deux cent et huit galeres, et six galéasses, vingt-deux gros vaisseaux, et quarante frégattes, sur lesquels il y avoit huit mille Espagnols, douze mille Italiens, trois mille adventuriers, trois mille Allemands, sans compter les mariniers ; ce qui estoit peu pourtant.

Estant revenu le chevalier Gilles d'Andrade de prendre langue, et ayant asseuré que l'armée des ennemis estoit à Lépante, Dom Juan fit assembler tout le conseil, pour sçavoir ce qu'ils auroient à faire. Il en avoit parlé à part à Monsieur de Rommegas qu'il estimoit beaucoup; aussi avoit-il rai-

son; car c'estoit le meilleur homme de mer qui fust-là, sans faire tort aux autres, et qui avoit plus fait la guerre aux Turcs. Luy ayant donc demandé ce qu'il luy en sembloit? *Ce qu'il m'en semble*, dit Monsieur de Rommegas? *Je dis, que si l'Empereur votre pere se fust veu une fois en sa vie telle armée de mer comme cette-cy, il n'eust jamais cessé qu'il n'eust esté Empereur de Constantinople, et l'eust esté sans difficulté. Cela veut dire*, dit Dom Juan, *qu'il faut donc combattre, Monsieur de Rommegas? Ouy, Monsieur. Combattons donc.* Il en demanda aussi advis au Seigneur Antoine Colonne, qui estoit lieutenant de la Ligue, le Pape l'ayant créé tel après Dom Juan. Il luy respondit seulement : *Etiamsi oporteat me mori, non te negabo* (*). Jean-André Doria ne demanda aussi pas mieux; car il a esté tousjours courageux : et il dit qu'il falloit combattre. Les généraux des Vénitiens, les seigneurs Sebastien Venier et Justinian Barbarico le voulurent aussi, et de bon cœur; car c'estoit à eux et à leurs terres que les Turcs en vouloient, et desjà ils y avoient très-bien commencé. Le seigneur de Requesens, grand commandeur de Castille, et depuis lieutenant du Roy en Flandres, le voulut aussi: mais à ce que j'ay ouy dire à aucuns, il voulut peser trop toutes choses à la mode Espagnole; et le marquis de Sainte-Croix, de mesme. Tant y a que j'ay ouy dire, que plusieurs vouloient la bataille, les autres non; et que si Dom Juan n'eust esté brave et vaillant, l'on n'eust jamais combattu; car Monsieur de Rommegas l'a dit depuis à un chevalier d'honneur, qui me l'a dit; car c'estoit luy qui augmentoit le courage de tous.

(*) C'est-à-dire, *Et quand même j'y devrois périr, je ne vous abandonnerai point.*

Ces deux armées donc résolues de se battre, la Turquesque part de Lépante le soir, et à la pointe du jour se trouve en pleine mer : la chrestienne faisant grande force contre le vent, qui estoit contraire, apparut de mesme à la pointe du jour. La Turquesque venoit à pleines voiles, ayant le vent en poupe. Soudain, Dom Juan fit mettre toute son armée en battaille, le plus-tost qu'il peut, et la rangea en quatre battailles ou bandes : l'une estoit de la main droite, menée par le seigneur Jean-André Doria, avec cinquante galeres et deux grandes galéasses ; l'autre à la gauche estoit conduite par le seigneur Justinian Barbarico, général des galeres Vénitiennes, avec cinquante galeres aussi, et deux galéasses ; et au milieu des deux, Dom Juan mit toute sa battaille, qui estoit de soixante et dix galeres ; et à son arriere-garde venoit le marquis de Sainte Croix, avec tout le reste des galeres, et deux galéasses.

Là-dessus, Dom Juan, à la teste de la battaille, ainsi en si bel ordre, marcha en grande braverie vers l'ennemy : estant encore à quatre milles loin, il fit tirer une canonnade à l'ennemy par bravade, et comme à coup perdu, et comme luy faisant signe par-là, qu'il estoit préparé à la battaille, et alloit droit à luy, et luy monstroit de quoy ; et outre cela, il fit monter le caro à l'arbre, et la flamme à la pene, qui estoient tous signals de battaille. Et voyant son armée en si bel ordre, il descendit en une frégate, et alla par toute l'armée, visitant et animant un chacun à bien faire, et à mettre toute son espérance en Dieu : monstrant un crucifix qu'il avoit en la main, ce disent aucuns, qui favoriseroit leur bonne cause ; prononçant ces paroles de si bonne et généreuse grace, qu'il n'y

avoit nul qui ne l'admirast de sa résolution et de son courage, et qui ne se conformast du tout à luy, et ne luy monstrast un visage très-asseuré, avec une très-grande envie de combattre. Soudain après cela il s'en retourna en sa réale ; car les armées (celle du Turc estant en un très-bel ordre de croissant) s'approchoient de voiles et de rames les unes des autres. A son costé droit estoit, tout contre sa réale, la générale du Pape, sur laquelle estoit Antoine Colonne, lieutenant de sa Sainteté: et à son costé, auprès de luy, la capitainesse de Savoye, commandée par Monsieur de Ligny, un fort honneste et brave seigneur, bien digne de sa charge, que j'avois veu à Malthe, et qui m'offroit beaucoup de courtoisie, par le commandement que luy avoit fait Madame de Savoye ; et dans cette galere de Savoye, estoit le duc d'Urbin. A son costé gauche estoit la générale des Vénitiens, et auprès d'elle à son costé estoit la capitainesse de Gennes, en laquelle estoit le prince de Parme. Les deux derniers qui faisoient aisles à la battaille, estoient la générale de Malthe, et à main droite celle de Paul Jourdan Ursin, avec celle de Lommelin à main gauche ; et à la pouppe de la réale, pour la conserver, estoient la capitainesse du grand commandeur de Castille et la patrone d'Espagne.

En cette belle ordonnance l'on alla à eux, et ils firent la moitié du chemin ; car ils présumoient tant d'eux, qu'ils croyoient que jamais nos chrestiens ne les attendroient. Lors tout-à-coup on vit le vent qui estoit contraire, se faire bon environ midy, que l'on commença la battaille, laquelle fut commencée à la corne gauche de la battaille, où les deux réales et générales, tant d'un costé que de l'autre, soudain qu'elles se virent, elles s'accos-

terent et s'investirent, taschant chacune à se rendre maistresse de son ennemie ; et tout le reste de l'armée, chacune de son costé, en fit de mesme. Enfin, après un très-grand combat, la réale de Dom Juan se rendit maistresse de la turque, et mit en piece tout ce qui estoit dedans : et la teste ayant esté couppée au Bascha, soudain elle fut mise sur le bout d'une picque, en signe de trophée ; ce qui estonna les Turcs, et anima encore plus les chrestiens : si-bien que toute l'esquadre des galeres turquesques, qui estoient venues affronter et attaquer la battaille chrestienne, fut traittée de mesme que leur générale. Dom Juan, victorieux de ce qu'il (*) l'estoit venu charger et attaquer, rallia le plus de galeres qu'il peut : et voyant que, du costé de sa corne droite, on estoit encore aux mains, et bien dangereusement, donna si à propos dedans, qu'il se fit bien-tost maistre de toute la battaille, et cassa et brisa tout ce qui se présenta devant luy.

Ucchialy donna beaucoup de peine aux nostres; mais il fut chargé si à propos par le seigneur Jean-André Doria, qu'après avoir fait tout ce qu'il peut, et rendu le dernier combat, il se sauva avec trente-deux galeres. On luy donna la chasse tant que l'on peut; mais la nuit survint, qui empescha la veuë et la poursuitte.

Les Vénitiens firent très-bien, où mourut le seigneur Justinian Barbarico, leur général, qui fit ce jour-là merveilleusement bien, et estoit digne de sa charge. En mourant, il dit qu'il mouroit très-heureusement pour une telle victoire.

Dom Juan coucha au champ de battaille : et le

(*) qui.

lendemain

lendemain il fit reconnoistre le nombre des vaisseaux qui estoient pris et mis à fonds, où il s'en trouva entre les galeres et galiottes deux cent et sept : le nombre des morts dans ces vaisseaux environ trente mille, et douze mille chrestiens délivrez de la chaine, (ce qui a esté un bel œuvre) sans ceux qui furent noyez ou qui allerent mourir ailleurs, et de pris plus de six mille.

Le Roy Charles en eut pareil advis, et manda cet advis à l'évesque de Paris, pour en remercier Dieu, et chanter le *Te Deum*.

Du costé des chrestiens, il y eut bien de morts et de blessez jusques à huit ou neuf ou dix mille hommes, tant sur les quinze galeres qui furent prises et aucunes recouvrées, que sur les autres; desquelles quinze fut la générale de Malthe, qui combattit long-temps contre sept galeres turquesques ; mais ce maraut d'Ucchialy vint, qui en emporta une des Chevaliers du Saint-Esprit de Savoye, une de Gennes, une autre de Sicile, et une du Pape.

Ce sont des battailles celles-là, bien rendues et desbattues, non pas celles où nous ne rendons de combat pour un double, et où la pluspart s'enfuyent comme nous en avons veu de nostre temps. Et pour mieux faire remarquer cette cy, voyés, s'il vous plaist, les grands personnages morts du costé des Turcs. Premiérement, Pertau Bascha, général de l'armée de mer; Haly, Bascha de terre; Ahmal Bey, capitaine des Jannissaires, Assan Bascha, fils de Barberousse ; Mehemet Bey gouverneur de Metelin ; Ydey Bey, gouverneur de Cion ; Caraban, gouverneur de Soubassels, Campsau Bey, gouverneur de Rhodes ; Dely Soliman, Tapart Cheluby Proutsaga, gouverneur de Napoli de Ro-

manie, Amipsa Bey, gouverneur ou Roy de Tripoly; Dardagan Bey, gouverneur de Tercenal; Mustaffa Cheluby, trésorier général de l'armée; Affit Cayga, capitaine de Galipoly; Pery Begoly, capitaine d'une escadre de galeres; Ochiman Beoly, capitaine de fanal; Datamus, patron; Daly Bascha; Dondomy, capitaine de fanal aussi; Jafer Aga, Vice-roy de Tripoly de Surye, Maret Aga, fils de Dragut; les enfants Daly (1) Mehemet, et Sahin Bey pris; Mehemet, gouverneur de Negrepont, pris; Sirrocco Bey d'Alexandrie, pris; et Carachaly, grand corsaire, sauvé avec Ucchialy. Il y en a eu une infinité d'autres morts et pris. Cependant il faut noter quels gens de marque sont tous ceux que je viens de nommer.

Ainsi se gagna cette battaille, sans raconter plusieurs autres particularitez, qui seroient trop longues à mettre par escrit: aussi a-elle esté descrite au long par plusieurs. Mais il faut encore remarquer que la Réale portoit pour son estendart un grand crucifix, et une Nostre-Dame de Pitié, et une (2) autre des armes de la Ligue. La corne gauche portoit un gaillard jaune, la corne droite en portoit un verd, et l'arriere-garde une banniere blanche et en pouppe.

Jamais il ne fut donné une si belle battaille de mer: aussi celuy qui en porta les nouvelles à Venize, s'appellant le seigneur Laffran Justinian, comme il vint devant le Doge ou Duc de Venize, il mit le genouil en terre, et luy dit: *Sérénissime Prince, je vous apporte la nouvelle de la plus glorieuse victoire que la chrestienté eut jamais.* De fait, certes, elle l'estoit: et si on l'eust bien pour-

(1) d'Aly. (2) un.

suivie comme il falloit, Constantinople trembloit, et estoit aussi-tost conquis. Mais la jalousie de nos Princes Chrestiens gasta tout, et mesme celle d'aucuns que je sçay, lesquels je ne nommeray point, qui, ne desirants la grandeur d'autruy, et portants envie à Dom Juan, susciterent la guerre ailleurs, où il n'y avoit ny propos, ny raison.

Puis qu'il y alloit du fait de la chrestienté, j'ay grande peur que Dieu ne s'en soit irrité depuis sur ces perturbateurs. Les Vénitiens, de l'autre costé, se faschants de la guerre, prierent le Roy de France de moyenner la paix envers le Grand-Seigneur, où fut envoyé Monsieur l'évesque de Dax, de la maison de Nouaille en Limousin (1), fort grand et digne personnage de cette charge, les Vénitiens l'ayant esleu et demandé au Roy; lequel avoit d'autresfois, du temps du Roy Henry Second, esté ambassadeur vers eux (2), et bien venu d'eux; comme je l'y ay veu. Il fit un très-heureux voyage pour eux vers le Grand-Seigneur, et en obtint la bonne paix qu'ils desiroient: et par ainsi, de très-bonnes occasions et bons effets, qui n'eussent manqué d'en sortir pour la chrestienté, faillirent, à l'appétit des malheureuses envies, jalousies et divisions de nos chrestiens. Ainsi se perdit jadis la noble Terre-Sainte, laquelle, tant que les princes chrestiens furent bien d'accord, fleurissoit et augmentoit de jour en jour: mais eux venants à se diviser et s'envier tout-à-coup, elle nous eschappa vilainement des mains.

Grande honte certes à nous autres, et de ce temps-là, et d'aujourd'huy! car pour asseuré, si les princes chrestiens se fussent bien entendus et ac-

(1) François de Noailles.

(2) *Voyez ci-dessus, Discours XXXVIII* D'OCCHIALY.

cordez, infailliblement l'on eust fait un grand effort sur l'Empire d'Orient. Car j'ay ouy dire à des gens qui estoient à Constantinople, pour lors que les nouvelles y furent apportées de cette grande deffaite, que le Grand-Seigneur, tout son conseil de la Porte, et les gens de guerre estoient si estonnez, que si l'on eust veu seulement cinquante galeres chrestiennes paroître, ils quittoient la ville.

Une chose fut bien contre nous, et pour les ennemis: c'est que ce fut en hyver, et au mois d'octobre, que ce fit cet eschec: et pour ce, à cause du mauvais temps d'hyver, et à cause des vents et orages qu'il produit, la belle occasion se perdit. Mais si cela fut arrivé en mai ou juin, la victoire se fust poursuivie: autrement, c'eust esté un grand blasme et une grande honte aux vainqueurs. En renvoyant les malades et blessez, comme aussi les vaisseaux cassez, rompus et brisez, d'où ils estoient venus, pour les remettre et refaire, on eust peu faire eslection, tant d'hommes que de vaisseaux frais et gaillards, et puis donner voile, comme j'en ay ouy discourir aux grands discoureurs. Il est bien vray que l'année d'après il se fit un nouvel armement; mais il ne fit ny ne servit de rien, si-non qu'on alla en la Morée, et assiégea Navarain; mais on le faillit, à cause du grand secours qui vint.

Voilà que c'est que d'avoir donné loisir à l'ennemi de respirer, et de prendre haleine et courage. Cela arrive souvent parmi les grands capitaines, qu'après une grande victoire, ils ne sont pas tousjours bien advisez et sages, et font tousjours quelque lourde faute: et qui pis est, ils sont si insolents et aises de leur victoire, qu'il leur tarde à toute heure, qu'ils ne soient retournez en leur patrie,

pour se monstrer et entrer en parade, et faire leur triomphe. Ainsi que fit Antoine Colonne, à qui le Pape donna le triomphe, et voulut qu'il entrast dans Rome triomphant, ny plus, ny moins, et en la mesme sorte, que les anciens consuls et grands capitaines Romains ; ainsi que j'ay ouy dire à ceux qui le virent et estoient à Rome pour lors, et que c'estoit une très-belle chose à voir. J'estois à la cour, quand ces nouvelles vindrent : mais j'y en vis aucuns grands se mocquer de ce sot triomphe, qu'ils appelloient ainsi. Cela eust esté mieux séant encore, si l'on en eust fait de mesme à Dom Juan, le grand général, et qu'il eust esté suivi d'Antoine Colonne, du général des Vénitiens, de Jean-André Doria, et de tous ces autres grands capitaines, tant de mer que de terre, qui avoient si bien fait, et qui méritoient de triompher aussi-bien que le seigneur Antoine, jusques aux braves et généreux soldats, adventuriers et mariniers, qui s'estoient si bien comportez. Car en telles choses, il faut que l'honneur soit desparty esgalement à un chacun de ceux qui ont bien fait. Voilà ce que pour lors on en discouroit.

Sur-quoi il me souvient d'avoir leu en un livre en Espagnol, que le Roy Dom Ferdinand d'Arragon, après que ses capitaines, où Monsieur le marquis de Pescayre estoit des plus avancés, eurent gagné une battaille contre les Vénitiens, et deffait fort heureusement leur général, Barthélemy d'Alviano, auprès de Vincence, il récompensa tous les capitaines et soldats selon leurs mérites; et outre cela, il fit mettre par escrit dans les livres des trésoriers, nom par nom, tous les capitaines et soldats, jusques au dernier, qui avoit esté en cette battaille, ensemble tous ceux qui y estoient

morts, récompensant leurs parents. Si bien que, parmi les papiers et registres de la Chambre des Comptes, ce papier se trouve, et y est enregistré, et qu'il demeure-là pour insigne mémoire à jamais de leur valeur et mérite. En quoy ce Roy méritoit d'estre loué, et qu'on le servist. De mesme il ne devoit en cette battaille de Lépante y avoir capitaine, ny adventurier, ny soldat, ny marinier, tant petits fussent-ils, dont les noms ne fussent enrollez et escrits dans quelque beau papier et livre, qui servist à jamais de souvenance de la valeur de ces braves hommes, tant de ceux qui y moururent, que de ceux qui en eschapperent vifs.

Cela devoit avoir esté fait de par Dieu, ainsi que j'ouys un jour à Malthe discourir un gentil capitaine Espagnol, que l'on devoit amasser tous les os des Turcs qui estoient morts en ce siege, et d'estre curieux jusques-là de n'en oublier un seul, et les mettre tous en un monceau, et là en dresser une montagne, afin qu'elle servist à jamais d'éternelle mémoire et insigne, et de mémorable trophée, pour les braves chevaliers qui les avoient deffaits, et de leur valeur; à celle fin qu'on peust dire: *Voila une montagne des ossements des Turcs, qui moururent au siege de cette place, qu'ils ne peurent prendre*: et que là auprès on dressast une aiguille en pyramide, où l'escriteau en fust engravé. Certes, ce capitaine estoit de bien noble esprit, d'aller trouver cette gentille invention, qui devoit avoir esté pratiquée pour la gloire de si braves chevaliers. Ainsi auprès de Nancy, où le duc de Bourgogne fut deffait et tué, l'on y voit une chapelle, où les Lorrains furent curieux d'amasser et d'y poser tous les os des Bourguignons, qui moururent-là; et ce en signe de leur belle victoire.

Mais je n'ay esté que trop long en cette digression; laquelle j'espere que le lecteur me pardonnera, parce qu'elle n'est point mauvaise.

Pour retourner encore à Dom Juan, à ce que je tiens de quelques braves et grands capitaines, qui l'ont veu en affaire, il estoit si brave et vaillant, que, si tout le monde l'eust voulu croire, il se fust fait un Roy ou petit Empereur de quelque royaume ou empire en Orient, et y eust planté l'Evangile de nostre Dieu. On l'a un peu blasmé pour la perte de la Goulette, et si-bien que dans Rome il s'en fit un Pasquin :

El Cardinal con bragueta,
Dom Juan con la raqueta,
Hanno perso la Goletta (*).

Ils veulent dire que le cardinal de Granvelle, pour lors Vice-Roy de Naples, s'amusant trop à l'amour, et Dom Juan trop à joüer à la paulme, dont il aimoit fort l'exercice, avoient perdu la Goulette.

Il estoit aisé à ceux qui firent ce Pasquin, de braver. Mais il ne tint nullement à Dom Juan : car de jour en jour, il se préparoit pour l'aller secourir : mais ceux de dedans le prévindrent, et ne tindrent comme on le présumoit. Et on pensoit que s'ils eussent tenu la moitié autant que ceux de Malthe tindrent, ils estoient bravement secourus, et tout de mesme ; et on eust fait un grand eschec sur les Turcs, qui avoient toute leur armée en terre, et on les eust pris à l'impourveu ; de sorte qu'il

(*) C'est-à-dire, *Le Cardinal par sa brayette,*
Et Dom Juan par sa raquette,
Ont laissé perdre la Goulette.

les affaires de son Estat. Estant à la cour, après avoir fait sa légation et sa charge, il s'enquiert des nouvelles de la Cour, et mesme des Dames; ainsi que nous autres courtisans sommes curieux aussitost de nous en enquérir quand nous y arrivons. On luy dit que la princesse d'Eboly, veufve de Ruy Gomez, (que j'ay veu) une très-belle femme, qui estoit de la maison de Mendoza, traittoit fort l'amour avec Antoine Perrez, que j'ay aussi veu secretaire-major du Roy Philippe, et son principal conseiller et très-favory, un très-habile homme, qui faisoit tout. Escovedo, qui avoit esté, et à son mary, et à elle, et qui se ressentoit encore de l'ancienne amitié et fidélité qu'il portoit à son feu maistre, ne peut supporter sur le cœur cette nouvelle, qu'il ne s'en deschargeast à feu sa dame et maistresse, à sçavoir à ladite princesse d'Eboly, et ne luy remonstrast le meschant bruit qui couroit d elle, et le grand tort qu'elle se faisoit. Elle en colere aussi tost de telles remonstrances, le renvoya bien loin avec des rudes menaces, descouvrit le tout à son amy Antoine Perrez, qui en concevant la vengeance, le fit tuer, et supposa force faux mémoires, qu'il monstra au Roy d'Espagne, par lesquels il le monstroit traistre et infidele au Roy, et que Dom Juan, son maistre, traisnoit, pour s'impatroniser, non seulement de l'Estat de Flandres, mais de celuy de Milan et du Royaume de Naples. Bref, il ne manqua pas de fausses impositions et inventions à quantité. A quoy le Roy prenant pied, comme jaloux de son Estat, (car quelle est la chose qu'un Prince ne fasse, pour maintenir son Estat, quand on le luy veut esbranler?) fait donner la venue à la vie de Dom Juan, comme j'ay dit. En quoy le

Palais, admire sa grandeur, et la beauté de la ville, sans estre connu, ny rien sçeu de luy, qu'après son despart. Puis, il reprend la poste, poursuit son voyage droit à la duché de Luxembourg, et de-là en Flandres: où ayant trouvé Anvers pris et saccagé, il fit une paix sous condition d'en chasser les Espagnols, ce qu'il fit; et ils s'en allerent tous en Italie, si chargez du butin d'Anvers, qu'ils n'en pouvoient marcher.

Ce Prince fut bien trompé en cette paix; et bien luy servit de se monstrer bon, vigilant, et bon capitaine. Aucuns le blasment de ce traité de paix, de se désarmer ainsi, et renvoyer ses gens. Et ce fut ce qu'un jour sçeut bien remonstrer cette brave, généreuse et belle Infante, à qui le duc d'Arschot (fut ou de luy, ou d'autres qui l'en avoient prié,) porta la parole, que jamais elle n'auroit son Pays-Bas paisible, qu'elle n'eust chassé les Espagnols. A quoy luy respondant, et donnant un grand soufflet, elle luy dit: *N'avez-vous pas honte de me dire cette parole, veu que vous sçavez bien, que, pour les avoir chassez, il en prit très-mal à Dom Juan d'Austriche mon oncle?* Comme de vray les Estats ne garderent gueres la paix, en quoi ils furent fort à blasmer. Car ils assemblerent une fort grosse armée de cinquante mille hommes, composée de ceux de leur nation, de François, d'Anglois, et de Reystres, que le prince Cazimir avoit amenez. Mais Dom Juan fit aller leur armée à rien, et elle se dissipa de soy-mesme: car il l'alla assaillir, encore qu'elle fust retranchée de grands retranchements; et leur donnant une camisade, n'ayant avec luy que quatre mille Espagnols, luy à la teste, fausse tous les retranchements et barricades, enfonce et donne dedans, deffait tout ce qu'il trouve:

vet homme ? Ha ! il est bien loin à cette heure, dit Tristan. *Ouy, bien loin*, dit le Roy : *on l'a trouvé vers Amiens. Mais vers Roüen*, dit Tristan, *où il a desja beu son saoul. Qui entendez-vous ?* dit le Roy. *Hé, le Moine*, dit Tristan, *que vous me monstrastes. Je le fis jetter aussi-tost en un sac dans l'eau. Comment ?* dit le Roy, *le Moine ? Hé, Pasque-Dieu !* (car c'estoit son jurement) *c'estoit le meilleur Moine de mon royaume. Qu'avez-vous fait ? Hé bien ! il luy faut faire dire demain une demie-douzaine de Messes de* Requiem; *et par ainsi, nous voilà autant deschargez ; car j'entendois ce capitaine Picard.* Voilà comme le Moine sauva la vie au capitaine, ayant esté pris pour l'autre. Ce fut bien un *qui pro quo* d'Apotiquaire ; mais la vie de l'autre n'en fut nullement réparée. Il n'est pas bon de faire tels commandements par signes : vous en voyez l'inconvénient. Il n'est que de parler haut et clair, et absolument en Roy et magistrat souverain.

Ainsi, la mort d'Escovedo ny de Dom Juan, ne furent point réparées, ny remises, pour l'emprisonnement d'Antoine Perrez, ny pour son bannissement; lequel, rompant les prisons, s'enfuit en Arragon, où il fit en partie cette belle révolte de Sarragosse et d'Arragon, qui eust pris grand feu, sans la grande prudence du Roy, qui ne s'en estonnant autrement, y envoya Dom Alonzo de Verras, avec une grosse armée de Castille, dont il estoit général : lesquels (*), après avoir fait des mauvais assez, quand il fallut venir au bon du fait, ils se rendirent et poserent bas les armes : et par commandement, fut tranchée la teste à la Justice d'Arragon, qui fut un grand fait, car elle a esté de

(*) Arragonois, *s'entend.*

tout temps très-fiere, et si arrogante que rien plus. Et le Juge s'appelloit Dom Jean de la Musa; lequel estant pris, le Roy ne fit qu'envoyer un petit billet, qui portoit ainsi: *La présente veue, vous ferez trancher la teste a la Justice d'Arragon, sans autre délay, parce qu'il convient à nostre service, sur peine d'indignation.* C'est commander cela, en mots briefs, et non par signes, comme je viens de dire. Il fit aussi prisonnier le duc de Villermes, et le comte d'Arande, tous deux parents dudit Dom Jean, et mener en Castille. On ne sçait s'ils en ont (*) autant, tous ces rebelles. Aussi certes avoient-ils fait une grande injure au Roy: car ayant pris dans son logis Dom Inigo de Mendoza, marquis d'Almenera, sur-intendant de toutes les affaires d'Arragon, et l'ayant sorty de son-dit logis et mené dans la rue, ils luy baillerent tant de coups de baston, qu'il mourut au bout de quinze jours dans la prison.

Quant à Antoine Perrez, il se sauva tellement quellement, comme il peut, par les montagnes avec toutes les peines du monde, par les pluyes, neiges, glaces et vents. Il vint en Béarn, où il demeura long-temps avec Madame la Princesse sœur du Roy, luy persuadant et mettant en avant beaucoup de belles occasions, ainsi que font tousjours les malcontents et rebelles, pour conquérir par delà; si bien que madite Dame y envoya quelques gens: mais la pluspart furent deffaits, et s'en retournerent fort pietres. Après cela ledit Antoine s'en alla avec elle à la cour trouver le Roy, et luy parler: de-là en Angleterre, où il n'a pas mieux fait ses affaires qu'ailleurs; et est derechef retourné en France. A cette

(*) essuyé.

heure, il dit qu'il veut aller à Constantinople, trouver le Grand-Seigneur, là où, s'il peut, il nuira au Roy son maistre, en tout ce qu'il pourra par son grand esprit, comme il l'a très-bon et habile, et qui sçait les affaires de son maistre mieux qu'homme du monde, les ayant maniées de long-temps, ce qu'il a fait à souhait comme il vouloit. Il sera homme possible, dit-on, pour se renier; estant en désespoir; et force gens l'ont fait et le feroient.

Ce fut luy qui le premier fut médiateur et traffiqueur des amours de ladite princesse d'Eboly avec le Roy : et par ainsi faisant pour autruy, il vouloit faire aussi pour soy, n'estant pas si fol de s'oublier; ainsi que coustumiérement tels traitteurs d'amours ou porteurs de poulets sont coustumiers de faire : lesquels ne sont pas si remplis de fidélité à l'endroit de ceux qui les employent (au moins la pluspart d'eux) qui (*) n'eschançonnent et ne tastent, ou devant, ou après, le bon morceau qu'ils appareillent pour aurruy. Et ce fut ainsi que fit Antoine Perrez, dont mal luy en prit, et à la dame. Car le Roy l'avoit servie et aymée long temps : si bien que son fils aisné, que l'on appelle *El Duque Pastrane*, luy ressemble du tout, ce dit-on, estant blond ainsi que le Roy. Ruy Gomez le sçavoit bien, mais il falloit qu'il passast par-là : car pour récompense, il luy faisoit de grands biens et faveurs, car il luy fit espouser cette femme, qui estoit fille du duc de Franqueville, très-grand seigneur d'Espagne, dont son fils second en porte le nom, mais pourtant il y en a procès. Le tiers s'appelle comme le pere, Ruy Gomez. Pour la fille, le Roy la maria avec le duc de Medina-Sidonia, celuy qui fut gé-

(*) qu'ils.

néral de cette grande derniere armée Espagnole en Angleterre. Bref, d'un simple gentil-homme Portugais qu'il estoit, quand il vint trouver le Roy, il est mort un très-riche et grand seigneur, et du tout gouvernant son maistre.

J'ay ouy dire que le plus grand subjet que le Roy prit de l'aymer, fut que, joüant un jour en Flandres à la prime, avec deux autres, un grand reste y allant de tout, qui montoit à vingt mille escus, le Roy d'Espagne allant d'affection à la prime, la vint à rencontrer, dont il fut très-aise; car qui que ce soit, et mesme un grand seigneur et libéral, est avare au jeu. Soudain, s'escriant qu'il avoit prime, Ruy Gomez avoit cinquante-cinq, lequel, pour n'empescher la joye que le Roy son maistre avoit d'avoir rencontré prime, en monstrant son jeu au tiers et au quart, il jette ses cartes, et les mesle parmy les autres, disant seulement : *Je le quitte*. Le lendemain, le tiers et le quart qui estoient des grands seigneurs, et me semble que le duc de Feria y estoit, dirent au Roy le trait qu'avoit fait Ruy Gomez, luy ayant dit, qu'il ne vouloit luy empescher et troubler la joye et le contentement qu'il avoit eu à rencontrer prime, et qu'en nulle façon il ne luy vouloit donner fascherie; comme certes le serviteur doit tousjours tascher, le plus qu'il peut, en tout, de complaire à son maistre, mesme à tel que celuy-là, et en telle chose. Le Roy luy en sçeut si bon gré, qu'il l'en récompensa au triple, et depuis l'en ayma plus qu'il n'avoit fait. Je tiens tout ce grand discours précédent de fort bon lieu, et point vulgaire. Il peut estre du tout vray ou à demy; mais un grand seigneur, François espagnolisé, me l'a ainsi dit, et un gentil-homme, capitaine Espagnol.

Je

Je romps cette digression, pour retourner encore à Dom Juan, de la valeur duquel j'ay parlé, et de sa mort. Pour son origine, j'en diray ce petit mot, et puis rien plus. Il fut fils naturel du grand Empereur Charles-Quint, et d'une grande dame et comtesse de Flandres, mere d'un Grand, dont nous avons parlé, ou possible en parlerons, et non point d'une boulangere de Bruxelles, ou d'une lavandiere, comme la pluspart du commun l'a dit; laquelle estoit belle en toute extrémité, et on la nommoit, dame Barbe de Plombergh, qui fut depuis mariée au seigneur Requel (*), gentil-homme du pays de Namur ou de Luxembourg. De l'avoir bien aymée et jouy d'elle, il le faut croire : mais qu'elle aye esté mere de Dom Juan, ce sont abus ; car il tenoit par trop du noble, et d'un costé et de l'autre. Aussi-tost qu'il fut né, l'Empereur son pere envoya querir un riche pasteur des montagnes de Liege, et le luy donna à nourrir et à eslever fort curieusement, sans que beaucoup de personnes le sçeussent, et à endurer et s'endurcir au travail, ny plus ny moins qu'un de ses enfants, sans le nourrir mollement ny délicatement, et sans qu'il dist qu'il fust fils de l'Empereur; si-non au bout de quelque temps, qu'il vint à se faire grand, et que l'Empereur voulut quitter le monde et se retirer en Espagne, qu'il commanda au Roy son fils de l'envoyer querir, commanda au pasteur pareillement de l'amener, et qu'il s'en servist, et luy ordonna une pension fort belle et grande, et le luy recommanda plusieurs fois comme si c'estoit

(*) *Requen*, ou plutôt *Reckem*, qui est le nom d'une noble et ancienne famille de Luxembourg. Le prétendu nom de *Requel* n'est connu, ni dans le Duché de Luxembourg, ni dans le Comté de Namur.

son propre frere. J'ay appris cela en Espagne, de quelques grands et habiles hommes qui le sçavoient bien.

Voilà que c'est d'une belle et généreuse naissance. Celuy qui avoit esté nourry en maison champestre, comme un pasteur, se rendit depuis si gentil, si galant, si honneste, et si agréable, comme il a esté, et sentant si peu sa nourriture rurale, ainsi que j'ay veu en Espagne; car il estoit fort beau, de fort bonne grace, comme j'ay dit: et s'il avoit esté nourry en vie rustique, si n'en tenoit-il rien; car il avoit bonne et belle façon parmy les soldats. Il avoit bien aussi bonne et belle grace parmy les dames, desquelles il estoit fort doucement regardé, et bien venu auprès d'elles.

A luy succéda en sa charge de général en Flandres le prince de Parme, son nepveu, duquel pour cette heure je ne parleray pas, d'autant que j'en fais un discours à part, sur une comparaison qui se peut faire de huit grands capitaines, et bien jeunes pourtant, de nostre temps; à sçavoir nostre Roy Henry Second (1), Monsieur le duc d'Alençon, son frere, le Roy de Navarre, Monsieur de Guise, Monsieur du Maine son frere, Monsieur le prince de Parme, le comte Maurice, et Monsieur de Biron dernier mort (2), de la valeur et suffisance desquels j'espere de dire ce que je pourray. Je remets cette partie à une autre fois, pour parler maintenant de feu Monsieur de Savoye, Philibert dernier.

(1) *Ou* troisieme.

(2) Dans l'*Epître Dédicatoire* de ses *Dames Galantes*, il ne promettoit d'en comparer que *six*. On n'a point cette *Comparaison*, mais un *Discours* sur M. de Guise, et un sur le vieux Biron.

DISCOURS QUARANTE-DEUXIESME.

PHILIBERT, *Duc de Savoye.*

MONSIEUR DE SAVOYE fut fort aymé du feu Empereur son oncle ; car il aimoit cordialement sa mere, sa belle-sœur, Donne Béatrix de Portugal, sœur de Donne Ysabel, Impératrice. Aussi cette belle-sœur rendoit pareil amour à son beau-frere : de telle sorte qu'elle fit perdre l'estat à son mary ; car elle ne cessa jamais, qu'elle ne le brouillast (*) au party de l'Empereur, au lieu qu'auparavant il estoit bien à son aise, et il ne luy demandoit rien. Il se dit, et se lit que l'Empereur estant à son retour de Thunis, Monsieur de Savoye, mary de Béatrix, escrivit une lettre à un gentil-homme qu'il aymoit fort, et qui se tenoit auprès de l'Empereur, qu'il sçeust de luy comment il se devoit gouverner en ce fait de la guerre de Savoye, qu'il voyoit se préparer et tomber toute sur luy ? l'Empereur luy manda qu'il se gouvernast à l'accoustumée, en connivant, sans autrement se déclarer, ny pour l'un, ny pour l'autre. Mais sa femme, qui estoit altiere et d'un courage animé, ne cessa jamais qu'elle ne le fist déclarer du tout ; dont mal en prit, et à l'un, et à l'autre. Car il fut despouillé de son bien : et elle, de deuil de sa perte, et de ce qu'elle en estoit cause, mourut à Nice comme désespérée. On dit que la mere du duc de Cleves mourut ainsi de tristesse, quand elle vit son fils privé de ses biens, et réduit à petit pied. Et dites que les femmes meurent de joye ? non pas ces

(*) *C'est-à-dire*, ne l'attirast.

deux-là. Enfin, cette duchesse de Savoye fut très-mauvaise Françoise.

J'ay ouy conter à un vieux gentil-homme de nostre pays, qui s'appelloit le bonhomme Prémillac, vieux advanturier de guerre du temps passé, qui avoit près de cent ans : lequel retournant au (*) Royaume de Naples, après le siege et la mort de Monsieur de Lautrec, et après la perte de nostre armée, il arriva au jour de Pentecoste en passant à Chambery, ou il s'advisa, avec quelque cinquante ou soixante compagnons, qu'il avoit commandés comme enseigne, d'aller à la porte de la grande église demander la passade et l'aumosne à leurs Altesses, quand elles iroient à la messe, comme pauvres soldats dévalisés. Comme ils y estoient, voicy venir Madame la Duchesse de Savoye, avec son arrogance et superbité, tant de ses façons naturelles, que de ses habits, et avec sa grande beauté aussi : car elle estoit pourveue et de beauté et de gloire, comme il falloit. Ces pauvres François, estants tous de rang, luy demanderent la passade. Elle, les regardant desdaigneusement, leur dit : *Vous estes François ? Je ne donne point d'aumosne aux ennemis de l'Empereur mon frere. Vous avez esté bien estrillés d'où vous venez. Je voudrois que tant de François qu'il y a en France, le fussent de mesme :* et ainsi elle passa, sans leur faire du bien autrement. Voilà le bien que cette Duchesse nous souhaitoit.

Monsieur de Savoye donc, son mary, ayant perdu tout son estat, tant de Savoye que de Piedmont, au moins la plus grande part, il se retira à Nice ; et son fils, Monsieur le Prince de Piedmont,

(*) *ou* du.

auprès de l'Empereur, qui le reçeut de très-bon cœur, (j'en dirois bien aucunes raisons secrettes, mais je m'en passeray,) et luy fait un très-bon traittement, le tient en sa cour fort honorablement, et l'esleve en luy faisant voir les armes : si-bien qu'en peu de temps, il se rendit très-capable pour servir l'Empereur : et pour avoir perdu son bien, il ne perdit jamais le cœur, mais l'en augmenta davantage ; et pour mieux le favoriser, il prend pour devise ces mots de Virgile en l'Enéide :

..... *spoliatis arma supersunt* (*).

Comme voulant dire, que celuy-là n'est pas despouillé de tout, à qui restent encore les armes en main. Belle devise certes, et digne d'un si courageux Prince : et elle paroist bien autant altiere et brave, que celle du marquis de Villanne, l'un des plus grands seigneurs d'Espagne, à qui l'Empereur ayant osté, fust ou par justice, ou par force, deux de ses plus belles terres; néantmoins, pour cela, il n'en demeura pas si pauvre et desnué, qu'il ne luy en restast encore davantage, tant il estoit opulent. Et pour ce, il fit faire un jour un saye sans manches, et le bas du saye très-long et fort ample ; et tout à l'entour, il y avoit cet escriteau en broderie très-riche, en plusieurs endroits dudit saye : *Aunque me han quitadas las mangas, no me faltan las saldas ;* c.-à-d. *Encore qu'on m'ait osté les manches, les pans de la robe, ou le bas du saye ne me faillent, et me sont restez.* Et ainsi il se pourmenoit en la cour de l'Empereur avec son saye et ses escriteaux, qu'un chacun admiroit, et les

(*) C'est-à-dire, *Il reste des armes aux malheureux.*

lisoit par grande curiosité, comme chose extraordinaire. Ce marquis de Villanne estoit celuy auquel l'Empereur ayant commandé de loger en son logis Monsieur de Bourbon, il luy fit response, qu'il le feroit, puis qu'il luy commandoit : mais qu'il ne trouvast pas mauvais, si, après qu'il en seroit party, qu'il y mist le feu ; car il ne voudroit pas qu'il luy fust reproché, que sa maison eust servy de retraitte à un traistre et à un infidele à son Roy.

Monsieur de Savoye le jeune s'estant donc rendu bien expert aux armes, l'Empereur en eut si bonne opinion, qu'il luy donna à mener avec le duc d'Albe l'avant-garde en la guerre des Protestants : puis il le fit son lieutenant-général en la guerre de Picardie, et on ne l'appelloit que le Prince de Piedmont ; et mesme aux prises de Therouane et d'Hesdin, (où je perdis mon pauvre frere le second, dit le capitaine Bourdeille, l'un des braves de son temps,) là où il se remit et se rempluma un peu. Car encore que l'Empereur luy baillast tout son entretien de sa maison, si est-ce qu'il luy falloit beaucoup despenser ailleurs ; et pour ce, bien souvent les moyens luy failloient : et en ces deux prises, il y gagna force prisonniers, les plus grands chefs, comme à luy deus; et pour les moyens, il les acheta à vil prix des soldats, et puis après il en tira de grandes rançons. Dont aussi Monsieur de Bourdeille, mon frere, ainsi pris là à Hesdin, en fut d'un grand escot, qui a porté grand préjudice à nostre maison. Puis il fut général du Roy d'Espagne à la battaille de Saint Quentin et au siege ; là où il gagna beaucoup aussi, et de mesme façon, des prisonniers comme des autres. Enfin, il fit si-bien, et servit si-bien ses maistres, que la paix se faisant entre nos Roys, en une heure, et avec un trait

de plume, il recouvra tous ses biens et ses terres, qu'il avoit perdu ès guerres en trente ans. Quel heur voilà ! Outre plus, il eut force argent, il eut de bonnes pensions, et d'un costé et d'autre : mesme une chose que gueres on n'a veu avoir, qui est deux compagnies de cent hommes d'armes ; l'une, du Roy de France, très-bien entretenue, appointée et payée, dont j'ay veu le comte de Montravel lieutenant ; et l'autre, du Roy d'Espagne, entretenue de mesme. Cette-cy pour servir le Roy d'Espagne, et l'autre pour servir le Roy de France : laquelle ne failloit, quand elle estoit mandée, de venir et se rendre comme les autres où elle estoit commandée. Je l'ay veue souvent, et mesme au siege de la Rochelle, où elle entra en son quartier : et il la faisoit très-beau voir ; car elle estoit très-bien montée de bons hommes, avec les casaques très-belles, tout de velours cramoisy en broderie d'or et d'argent.

Tant que Madame sa femme, nostre bonne fille de France, fut en vie, il ne fit point de faux-bonds contre la France ; car elle l'esclairoit, et le gagnoit, et amadoüoit de tout ce qu'elle pouvoit : et tant aussi que nous tenions encore Pignerol et Savaillan dans son pays, qui luy servoient d'espine en son pied. Mais il ne cessa jamais qu'il ne les eust, en gagnant le Roy par belles paroles et persuasions, et par la bonne chere qu'il luy fit en ses terres ; comme aussi par les bons melons d'Ast qu'il luy donna à manger, et par la fraische glace qu'il luy donna à boire, tous petits et foibles appas pourtant, pour l'induire à le récompenser au double par ces deux villes. Mais on croit qu'à grande peine le Roy en eust dit le mot, sans Madame de Savoye, sa bonne et vraye tante, qui

méritoit un tel présent, voire encore un meilleur, pour la bonne amitié qu'elle luy portoit, et à la grandeur de son estat.

Il offrit de plus au Roy quelques trois ou quatre mille hommes de sa milice, (ainsi estoient-ils nommez,) que nous pourrions comparer proprement à nos légionnaires. Mais quelle milice estoit-ce ? Très-pietre. Et quels gens de guerre ? qui ne servoient que de nombre, et non de faction. Tesmoin le siege de Leveron, où s'il n'y eust eu devant de nos braves soldats François, ceux de dedans, avec trois cent hommes, les eussent mis en pieces cent fois, et n'y eust esté jamais parlé de milice. Or, avec tous ces artifices, il obtint du Roy tout ce qu'il vouloit.

Tout cela eust esté bon, (car fait ses affaires qui peut,) si, quelques années après, il n'eust tenu la main, avec le marquis d'Ayamont, gouverneur de l'Estat de Milan, au mareschal de Bellegarde, de peur de s'emparer (*) du marquisat de Saluces; et ainsi se rendre rebelle au Roy, afin de l'impatroniser et rendre propre à luy par après : comme a fait Monsieur son fils depuis, lequel, le trouvant desnué de gens, d'argent et de moyens, l'usurpa au grand desplt du Roy; qui, un jour, en ayant sçeu les nouvelles, ainsi qu'il estoit sur le point d'aller à la Messe et de faire ses Pasques, il s'en retourna et ne les fit point; tant il fut en colere : et comme Monsieur des Ursins, un fort grand personnage, et digne de sa charge, voire d'une plus grande, Ambassadeur de son Altesse devers Sa Majesté, luy en voulut faire des excuses, il en fut bien rejetté. Et entr'autres il allégua, que son maistre

(*) *ou plutôt* pour s'emparer.

avoit eu advis, que Monsieur de Lesdiguieres, et tous ses Huguenots, luy en vouloient; et pour ce il avoit gagné les devants; d'autant qu'ils estoient ses ennemis. Le Roy disoit par-tout, qu'il ne vouloit point de tels officieux que celuy-là : que quand bien Monsieur de Lesdiguieres l'eust pris, il luy eust aussi-tost osté quand il luy eust pleu : et qu'à luy-mesme il le luy osteroit, et luy feroit cher couster cette charité, tellement qu'un jour il luy en bailleroit si serré sur les doigts, qu'il s'en repentiroit, veu que sa force, au prix de la sienne, estoit si foible, qu'il n'en oseroit quasi parler.

Le Roy, qui, de soy-même, n'estoit pas autrement trop eschauffant ni turbulent, on le trouva à ce coup fort eschauffé, dont il falloit bien dire, qu'une telle surprise le touchoit jusques au vif. Tout de mesme luy toucha-il, quand le pere soustenoit ainsi le mareschal de Bellegarde, de telle façon, qu'il le faisoit ordinairement coucher en sa chambre : aussi le Roy luy sçeut-il bien rendre envers ceux de Geneve, desquels il en prit la protection, contre son gré pourtant, parce qu'il haïssoit leur religion, mais pour vengeance il le fit; dont Monsieur de Savoye s'en trouva très-mal, sur les entreprises qu'il y vouloit faire dessus.

En cela, Monsieur de Savoye estoit bien de cette humeur, que, pour sa grandeur, il bouchoit les yeux à tout; comme il l'avoit monstré long-temps auparavant en nos guerres estrangeres; car, durant la trefve de l'Empereur et du Roy, il fit une entreprise une fois sur la ville de Metz, par le moyen de quelques Cordeliers, et la faillit : et ainsi que Monsieur des Sept-Fontaines, Ambassadeur pour le Roy en Flandres, (depuis évesque de Limoges, grand personnage certes, et qui avoit peu de ses

pareils, de la maison de Laubespine (*),) luy remonstroit le violement de foy et de la trefve, il luy fit response : *Comment le Roy François prit-il mes pays, lors qu'on ne s'en doutoit aucunement, et en trefves? Doutez-vous de moins, que je n'en voulusse faire autant, si je pouvois? Car c'est alors qu'on n'y pense point, et qu'on ne se donne pas garde que les belles entreprises se font.* Il avoit raison de parler ainsi : car comme je tiens de plusieurs grands capitaines, et mesme de Monsieur du Bellay, au livre de l'*Art militaire*, il se faut donner de garde de ces temps de trefves, et de ces surséances d'armes, plus que de la chaude guerre; parce que bien souvent il se présente de si bons morceaux, que pour eux on peut bien rompre son jeusne : et après que la chose est faite, il n'y a plus de réparation. Et ce mot est si mal-sonnant, quand on dit : *Je n'eusse jamais pensé une telle meschanceté, que de violer ainsi la sainte foy donnée.* Enfin, Monsieur de Savoye, pour faire ses affaires, estoit peu scrupu-

(*) Sébastien de l'Aubespine. *Septem Fontium Monasterium* dans M. *de Thou.* Il y a en France deux Abbayes du nom de *Septem Fontes;* l'une de l'Ordre de *Citeaux Sept-Fons*, et celle dont il s'agit ici, qui est de l'Ordre de Prémontré. Voyez *Gallia Christiana.* Sept-Fontaines est du Diocese de Reims, et Sept-Fons de celui de Langres. Le Prélat en question étoit Evêque de Limoges en Janvier 1577, duquel temps il y a de lui dans les *Mémoires du Duc de Nevers*, Tom. I, pag. 268, un avis au Roi Henri III, sur la guerre que ce Prince étoit à la veille de faire à ses sujets de la Religion Réformée. Le même, étant Ambassadeur ordinaire de France à Londres en 1587, lorsqu'on y faisoit le procès à Marie Stuart, y trama en faveur de celle-ci une conspiration contre la vie de la Reine Elisabeth, du consentement des Guises, dont il étoit la créature. *Actes de* Rymer, ou du moins *Camden* original; car le Traducteur François a supprimé ce fait.

leux, et fort habile. Aussi avoit-il fort pasty, ayant esté despouillé : et s'il n'eust esté tel, il ne s'en eust pas fait accroire, par son espée qui luy estoit restée, et par sa valeur; il fut demeuré le plus pauvre prince qui fut jamais.

Il a laissé Monsieur son fils, qui est aujourd'huy son successeur en tout, et qui pour son jeune age s'est rendu un bon et vaillant capitaine, en ayant appris de fort bonne heure l'usage. Aussi ay-je ouy dire à des soldats Espagnols : *Que no ha en el mondo qu'un Re, un Ducque, y un Conde* (*). Entendant le Roy de France, le duc de Savoye, et le comte Maurice. Je m'esbahissois pourtant, comment ce duc, duquel je parle ailleurs, peut si-tost s'accommoder à la fatigue de la guerre; car je l'ay veu en son enfance si tendret et si délicatement nourry de par Madame sa mere, que je n'eusse jamais pensé qu'il fust jamais venu à cette grande gloire qu'il a. J'espere d'en parler ailleurs. Bref, il est vray fils de pere. Bien est-il aussi vray, à ce que j'ay ouy dire, qu'il n'a pas tant la grace de soldat que le pere, lequel l'avoit très-bonne.

Aussi tiens-je d'un vieux capitaine Espagnol, qui estoit son maistre-d'hostel, qu'en son jeune age, estant aux armées de l'Empereur son oncle, il se plaisoit fort parmy les soldats Espagnols, et estoit parmy eux le plus souvent jusques à porter l'arquebuse et le fourniment comme eux, et aller aux escarmouches; à quoy l'Empereur prenoit tous les plaisirs du monde.

Il mourut, non gueres vieux, du mal de reins et de gravelle dont il estoit tourmenté : si-bien qu'il ne portoit jamais son espée au costé, à cause

(*) C'est-à-dire, *Qu'il n'y a au monde qu'un Roi, un Duc et un Comte.*

de la ceinture, qui luy eust trop eschauffé les reins ; mais il la portoit tousjours sous le bras comme un sergent : et cela ne luy séoit point mal, car il avoit très-bonne grace en tout, et il sentoit fort son soldat, et aymoit tous honnestes exercices, et sur-tout à forger des canons d'arquebuses. Il en faisoit de très-bons. J'en ay veu sa forge, où il nous faisoit monstre de son exercice.

On disoit qu'il ne ressembloit gueres à feu son pere, duquel j'ay veu le monde en France en faire de si fats et de si scandaleux contes, qu'il n'en faut rien croire ; car, à ce que j'ay ouy dire à ceux qui l'ont veu, il n'estoit point homme pour faire toutes ces sottises, veu qu'il estoit très-sage et fort homme de bien.

C'est assez, pour ce coup, avoir parlé de Monsieur de Savoye, jusques à une autre fois ; car il ne faut pas tout en un coup débiter toutes ses denrées.

DISCOURS QUARANTE-TROISIESME.

LE COMTE D'AIGMONT (1).

NOUS parlerons de Monsieur le COMTE D'AIGMONT, lequel a esté un fort brave et vaillant capitaine, pour si peu qu'il en a fait le mestier ; car au plus beau coup de ses alliances (2), la paix se vint à faire entre la France et l'Espagne, après qu'il venoit de frais de gagner la battaille de St. Quentin et Gravelines. Car à ce que je tiens de la pluspart des Espagnols, Flamands et François

(1) Ou mieux d'EGMONT.
(2) Vaillances.

qui y estoient, ils luy en attribuoient le seul gain : si-bien que le commandement luy ayant esté fait par Monsieur de Savoye, lieutenant-général du Roy d'Espagne, et par Ferdinand de Gonzague, principal chef du Conseil, d'aller seulement reconnoistre l'ennemy, et l'amuser, cependant que le gros arriveroit ; voyant à l'œil qu'il y faisoit bon pour luy, il ne voulut point temporiser, mais avec sa trouppe de Reystres, et de Lanciers Bourguignons, il chargea sans aucun respect de commandement, et si à propos, qu'il mit en route toute nostre armée, et avoit quasi demy-achevé, lorsque le gros arriva.

Un an et demy après, il donna encore luy seul une autre battaille à Monsieur le mareschal de Termes près de Gravelines, qu'il gagna, le deffit, et le prit prisonnier, comme j'ay dit cy-devant (*). Ce qui fut un second contre-coup à la France fort dangereux. Que si le tiers s'en fust ensuivy, elle estoit troussée ; et je croy que, sans la paix, cet homme nous eust bien porté dommage ; car il nous estoit fort ennemy, et fort heureux et vaillant : avec cela aussi, le présumoit-il fort, et en estoit beaucoup plus enflé de gloire.

Sur-quoy je me souviens qu'à nostre retour du voyage de Malthe, ainsi que j'estois allé baiser les mains à Monsieur de Savoye, me faisant pourmener dans son jardin de Thurin où estoit sa forge, il me dit le commencement des troubles de Flandres, désespérant pourtant fort des affaires des rebelles, s'ils n'avoient d'autres chefs, qu'un qui s'estoit desjà déclaré, qu'on appelloit le Sieur de Brederode, grand seigneur du pays et grand homme d'estat,

(*) Page 306.

et qui fut le principal auteur de ces révoltez, qu'on nomma les *Gueux* : Nom certes vil, par trop bas, fatal, et malheureux, bien différent de celuy qui est venu après, qu'on nomme les *Estats*, qui est un nom beaucoup plus beau, plus spécieux, et plus heureux que ce premier. Et si Monsieur de Savoye n'estimoit pas trop le-dit seigneur de Brederode pour la guerre, il estimoit bien autant le-dit comte d'Aigmont : disant que, s'il se déclaroit, comme il s'en doutoit, que leur affaire iroit fort bien ; le tenant pour un fort grand et vaillant capitaine, si la gloire ne le perdoit. *Car*, me disoit-il, *je l'ay veu si glorieux et si outrecuidé, après nos deux battailles dernieres, gagnées contre vous autres, qu'il luy sembloit nul n'estre esgal ny digne d'estre parangonné a luy ; estimant fort peu un autre. Mais je luy en rabattois fort bien les coups : et fort souvent en avons-nous eu différend ensemble, comme quasi me voulant desdaigner pour son général ; mais je luy fis bien reconnoistre après ce qu'il devoit.*

Je croy que mondit sieur de Savoye prophétiza alors de ce comte ; car il présumoit tant de soy, qu'il luy estoit advis, que jamais le Roy d'Espagne ne luy feroit mauvais tour, ny que le Duc d'Albe osast luy faire mettre la main sur le collet : mais il en arriva bien autrement ; car ayant esté convié en un festin à Bruxelles, luy et le Comte de Horn, grand seigneur, et des principaux du pays ; après le disner, le duc d'Albe s'estant retiré en son cabinet et conseil, il les envoya tous deux constituer prisonniers.

Ce fut le capitaine Salines, non celuy qui estoit habitant d'Ast, mais son cousin, qui eut charge de constituer prisonnier le comte d'Aigmont,

auquel ayant dit, avec toute révérence Espagnole, qu'il le faisoit prisonnier de par le Roy, et qu'il laissast l'espée, ce fut le comte d'Aigmont, qui fut fort estonné, et dit au capitaine Salines tels mots : *A moy, capitaine Salines, oster mon espée, qui ay si bien servy le Roy ! Puis donc que telle est sa volonté, qu'elle soit faite :* et luy-mesme se l'osta et la donna au capitaine Salines, lequel le mena en la prison qui estoit destinée pour luy : estants si-bien séparez, luy et le comte de Horn, qu'ils ne se virent plus, jusques au jour de leur supplice.

Auquel jour, la sentence estant donnée audit comte d'Aigmont, il l'apprit fort patiemment, et soudain demanda l'évesque d'Ipre, fort homme de bien et digne prélat, et fort familier, auquel il se confessa fort saintement, et luy donna une bague fort riche, que le Roy d'Espagne luy avoit donnée, lors qu'il fut en Espagne, et en signe d'amitié, pour la luy renvoyer et faire tenir. Ce fut lors qu'il luy alla proposer toutes ces belles choses contre la France, que j'ay dit ci-dessus (*) : et puis il luy envoya ses humbles recommandations, le priant d'avoir pitié de sa femme et de ses enfants. Et l'heure de l'exécution estant venue, il fut conduit par le capitaine Salines, et Julien Romero, estant au milieu des deux, et passa tout du long de la grande place, au bout de laquelle estoit l'eschaffaut, toute remplie de trente enseignes de gens de pied Espagnols en battaille, au beau milieu desquels il passa, et saluant tous les capitaines et soldats, avec une fort belle, douce et triste façon, la larme à l'œil, et eux tous aussi, qui tous d'une

(*) Page 308.

voix disoient, que c'estoit grand dommage de la perte d'un si grand capitaine. Il s'en alla à l'eschaffaut tout couvert et paré de drap noir: et sans estre attaché, comme l'on voit en France nos criminels, il monta dessus, et harangua le peuple, se recommanda à Dieu: et puis l'exécuteur ayant tiré un rideau, pour n'estre exécuté à la veue du peuple, il luy trancha la teste. Le corps fut jetté au-dessous de l'eschaffaut, par une trappelle faite à propos, avec celuy du comte de Horn, et la teste présentée au peuple, le rideau estant tiré; comme aussi fut celle du comte de Horn, lequel fut bientost aussi exécuté après le comte d'Aigmont. Voilà la façon de la mort de Monsieur le comte d'Aigmont, comme plusieurs le disoient de ce temps-là, et d'autres qui en ont escrit.

Mais d'autant que Monsieur de Mondoucet, lors ambassadeur pour le Roy en Flandres vers Madame de Parme et le duc d'Albe, en envoya l'advis au Roy, je le veux insérer ici, lequel vint à Monsieur de l'Aubespine le jeune, secretaire de commandements, l'un des vertueux et honnestes seigneurs de son temps, et qui aymoit tant la noblesse, que quand il mourut en fort jeune age et en sa grande beauté, comme il estoit très-beau, elle y perdit beaucoup. Il me tenoit pour un de ses grands amis, et se plaisoit quelquesfois à me conter des nouvelles, dont ce matin qu'il reçeut celles dudit comte, ainsi que je l'estois allé voir, il me monstra cet advis, lequel estoit tel. Le second jour de juin, les comtes d'Aigmont et de Horn, après avoir esté gardez quelque temps dans la citadelle de Gand, sortirent par le commandement du duc d'Albe, pour estre menez à Bruxelles, dont le capitaine Almada en eut la charge. Ledit comte d'Aigmont estoit dans un coche

coche fait en chariot, dans lequel estoit le capitaine Tordezillas, et un autre capitaine Espagnol. Au-devant d'iceluy marchoient quatre compagnies d'arquebusiers Espagnols, et autour dudit chariot les arquebusiers de la compagnie dudit capitaine Tordezillas, et derriere estoient les picquiers des compagnies dites cy-dessus. Après cela, suivoit le chariot du comte de Horn, dans lequel estoit avec luy Antoine d'Avila, et le capitaine Errasso, et autour les arquebusiers dudit Errasso, et après ses picquiers en rang, et ceux de Dom Antoine de Tolede, et de Dom Hermando de Sayaveda (1), et tous avec leurs enseignes desployées et tambour battant. Le tout estant accompagné aux costez, de la compagnie de cinquante lances de Dom Sanche d'Avila à l'avant-garde, et autant à l'arriere-garde: et en cet ordre ainsi ils entrerent dedans Bruxelles sur les deux heures après midy. Le quatriesme de juin ils marcherent (2) dans la ville en battaille avec une batterie de tambours et de piffres (3) si piteuse, qu'il n'y avoit spectateur de si bon cœur, qui ne pallist, et ne pleurast, d'une si triste pompe funebre. Toutes les compagnies furent logées, les unes dans la ville, et les autres demeurerent pour la garde en la maison du Roy, qui est devant la place; et ils furent menez et logez séparément; les portes et les fenestres de leurs chambres estant toutes fermées. Sur les onze heures du soir, on leur vint annoncer leur arrest, pour avoir le lendemain leurs testes tranchées.

Le comte d'Aigmont, qui dormoit lors, trou-

(1) Savavedra.
(2) Midi, le 4 de Juin. Ils marcherent.
(3) Fifres.

vant fort estrange une si triste nouvelle, s'estomaqua et s'altéra outre mesure, et avec grande exclamation demanda, comment il estoit possible qu'on le voulust traitter de cette façon, ne pensant avoir fait aucune chose contre le service de Dieu ny de sa Majesté, indigne de son devoir. Bien disoit-il que la mort ne luy estoit point ennuyeuse, pour ce que c'est un passage inévitable, et une dette à laquelle nous sommes naturellement obligez; mais ce qui luy estoit plus en cela douloureux, estoit la perte qui en résultoit de son honneur et de sa réputation. Puis il réitéra, en disant : *Voilà une sentence très-sévere. Je ne pense point avoir tant offensé sa Majesté, que je mérite une punition si cruelle. Toutesfois, si j'ay failly, que ma mort soit l'expiation de mes fautes, sans qu'on me déshonore, et honnisse les miens pour l'advenir, et que ma femme et mes enfants ayent à souffrir, mes biens estants confisqués : outre qu'il me semble que mes grands services passez méritent bien qu'on use de quelque grace à mon endroit. Mais puisque c'est le plaisir de Dieu mon créateur, et du Roy mon seigneur, je m'attends de prendre la mort en patience.* Puis il se leva de son lit et s'habilla, prit de l'encre et du papier, et escrivit une lettre au Roy d'Espagne, par laquelle il luy demandoit pardon de ses fautes: le suppliant très-humblement d'avoir pour recommandée sa pauvre et désolée femme, et d'avoir pitié de ses enfants, lesquels, pour les péchés du pere, demeuroient très-pauvres, et en termes d'estre misérables toute leur vie : s'asseurant tant sur sa Majesté, que courtoisement de bénignité il leur useroit telle grace, puis qu'ils estoient innocents des fautes de leur pere; aussi pour l'amour des grands services qu'il luy avoit faits par le passé.

Après qu'il eut fermé la lettre, et bien scellée, il la donna à l'évesque d'Ipre, pour la faire tenir seurement au Roy d'Espagne, avec une bague qu'il avoit au doigt, que le Roy son maistre luy avoit donnée, dont il le pria bien fort : ce que l'évesque luy jura sur sa foy, de l'envoyer très fidélement à sa-dite Majesté : à quoi il ne faillit aussi : et on dit que le Roy Catholique la leut avec pitié, bien fasché qu'il avoit esté contraint d'en venir là ; mais il n'estoit plus temps, et cela ne servoit plus de rien. Le dit comte se confessa puis après fort dévotieusement audit évesque d'Ipre, qu'il avoit choisi pour son confesseur, et tant parce qu'il l'aymoit de longue main, que parce qu'il le tenoit pour un fort homme de bien.

Le comte de Horn du commencement ne se peut si bien asseurer et se résoudre, se despita outre mesure, maugréant et regrettant fort sa mort, et se monstrant quelque peu opiniastre en la confession, là rejettant fort, et disant qu'il s'estoit assez confessé : toutesfois, après avoir songé à soy, et digéré son fait, et conhu qu'il n'y avoit nul remede pour la prolongation de la vie, enfin, de son propre mouvement, il demanda un confesseur, et continua depuis à user d'apparence de bon chrestien et catholique, et non sans grande contrition de ses fautes : et en ces alteres, ils demeurerent jusques à neuf heures du lendemain au matin, ne parlants d'autres choses que de leur fait de conscience, et du tort qu'on leur faisoit, au respect de la fidélité et obéyssance qu'ils avoient tousjours portée à leur Prince.

En après, le comte d'Aigmont commença à solliciter fort l'advancement de sa mort ; disant que puis qu'il devoit mourir, qu'on ne le devoit pas tenir si longuement en ce travail. Sur les dix heures, on le tira dehors, et il fut conduit sur l'eschaffaut, ac-

compagné du maistre-de-camp et du capitaine Salines, d'aucuns prestres et de l'évesque d'Ipre son confesseur. Il estoit vestu d'une juppe de damas cramoisy, et d'un manteau noir avec du passement d'or, les chausses de taffetas noir, et les bas de chamois bronzé, son chappeau de taffetas noir, couvert de force plumes blanches et noires, et un mouchoir ouvré en la main, sans qu'il eust les mains liées aucunement, lesquelles on luy avoit laissées libres sur sa parole de cavalier, et qu'il ne donneroit aucun empeschement, par lequel le bourreau peust faillir son coup. Il n'estoit suivy, ny de bourreau, ny de sergens : bien est-il vray que le prévost se tenoit auprès de l'eschaffaut, avec une baguette rouge, pour représenter la justice. Et allant audit eschaffaut ainsi accompagné, il passa au travers de toutes les compagnies que nous avons dit cy-dessus, et qui estoient toutes en battailles ; et en passant au beau milieu, il saluoit et disoit adieu à tous les capitaines et soldats qui estoient là, lesquels pleuroient et regrettoient de voir un si grand capitaine mourir ainsi. Puis estant monté sur l'eschaffaut, qui estoit tendu tout de drap noir, il se mit à genoux. Puis jettant les yeux vers le Ciel, il commença à haute voix à faire quelques clameurs et exclamations, sur la contrition connue de la repentance de ses infidélitez et désobéyssances, tellement que le peuple en estoit esmeu à grande pitié ; et bientost après, il se despouilla son manteau et sa juppe, et se remettant à genoux, il baissa son chappeau sur ses yeux, et puis dit l'oraison, *In manus tuas, Domine, &c.* (*) fort dévotement : et comme il commençoit à la redire, le bourreau,

(*) C.-à-d. *Seigneur, je remets mon esprit entre tes mains.*

qui s'estoit tousjours tenu caché, commença à paroistre, qui luy enleva et fit sauter sa teste de dessus les espaules fort dextrement. Le corps fut incontinent levé, et couvert de drap noir.

Le comte de Horn suivit bientost après, qui fut despesché de mesme. Il ne fit point de si belles prieres que le comte d'Aigmont; il ne pria que le peuple de prier Dieu pour luy. Leurs testes furent posées sur des bassins, et demeurerent en spectacle l'espace de deux heures. Le corps du comte d'Aigmont fut mis dans un cercueil bien embaumé, et porté en une de ses terres, où il fut ensevely; comme fut aussi celuy du comte de Horn, en sa comté. Les gens du comte d'Aigmont planterent ses armes et enseignes de deuil à la porte de son palais; mais le duc d'Albe en estant adverty, les fit bientost oster et emporter.

La grande amitié que le peuple portoit audit comte d'Aigmont, et l'excessive douleur que chacun avoit conçue de sa mort, fut telle, que plusieurs allerent à l'église sainte Claire, où gisoit son corps, baisant le cercueil avec grande effusion de larmes, comme si ç'eust esté les saints ossements et reliques de quelque saint; et tous d'un accord prioient pour le repos de son ame: ce qu'on ne fit pas pour l'autre comte, lequel estoit à la grande église.

Quoy qu'il en soit, il n'y eut personne qui ne pleurast le-dit comte d'Aigmont, et n'y eut Espagnol qui ne le plaignist. Voire le duc d'Albe mesme en donna grande démonstration de tristesse, encore qu'il l'eust condamné: car c'estoit un des vaillants chevaliers et grands capitaines qui fust au monde. Cet advis est le plus vray.

Après cette exécution faite, le duc d'Albe fit battre aux champs, et marcha avec toute son

armée, pour aller faire la guerre à outrance, et venger la mort du pauvre comte d'Aremberg, qui avoit esté tué à une deffaite par le comte Loüis de Nassau en Zélande. Dont le mesme jour que le comte d'Aigmont fut exécuté, sa femme, Madame la Comtesse, fort honneste, sage et belle Dame, estoit venue à Bruxelles, pour consoler (ce qui est à noter,) Madame la comtesse d'Aremberg sur la mort de son mary; laquelle ainsi qu'elle estoit en sa chambre, et sur ces propos, on luy vint annoncer qu'on alloit trancher la teste à son mary. Je vous laisse à penser si elle eut besoin de consolation, au moins de celle qu'elle donnoit à foison à l'autre Comtesse. De sorte que toutes deux avoient bien besoin de Dieu; et plus encore la comtesse d'Aigmont, puisque son mary n'avoit pas reçeu une mort si honorable que le comte d'Aremberg.

Voilà donc la fin de ce pauvre Comte, duquel, avant que je l'acheve, je diray de luy, que c'estoit le seigneur de la plus belle façon et de la meilleure grace que j'aye jamais veu, fust-ce parmy les gens de guerre et parmy les Dames, l'ayant veu en France et en Espagne, et parlé à luy.

Mais pourtant, voyés et considérés un peu une belle chose, que je vous veux dire, et que j'ay apprise de Madame de Fontaines, l'une des plus sages, belles, vertueuses, et honnestes Dames qu'il est possible de voir: laquelle, du temps qu'elle estoit fille, et qu'on l'appelloit Mademoiselle de Torcy, (sœur de feu Monsieur de Torcy, gentil cavalier et capitaine,) elle fut nourrie comme fille de la Reyne Eléonore en France et en Flandres, où ladite Reyne alla se tenir avec l'Empereur son frere, et avec la Reyne d'Hongrie sa sœur, après

qu'elle fut veufve du Roy François. Or, ladite Dame de Fontaines, estant une des plus belles filles d'alors, qui ne cédoit en beauté et gentillesse, ny à Espagnole, ny à Flamande, ny à Allemande, ny à Italienne, ny à toute autre, fit un long séjour avec la Reyne sa maistresse; et ce fut-là où elle vit le comte d'Aigmont, fort jeune encore, et à son commencement, et comment il vint : mais elle m'a dit, qu'en toute la Cour, il n'y avoit point de jeune homme plus neuf que luy, et d'assez mauvaise petite grace, et à qui on en faisoit fort la guerre, et les hommes et les Dames; mais après plusieurs petites algarades reçeues, il se rendit ainsi galant, honneste, brave et vaillant homme, comme nous l'avons veu. Possible que la nourriture, et la guerre continuelle qu'on luy faisoit, luy apporta ce changement.

DISCOURS QUARANTE-QUATRIESME.

ARTICLE PREMIER.

LE PRINCE D'ORANGE (*).

A CE festin des comtes d'Aigmont et de Horn, avoient esté pareillement conviés LE PRINCE D'ORANGE, et le comte LOUÏS DE NASSAU son frere; mais ils sentirent la fricassée de loin : et pour ce, ils se retirerent en Allemagne; ce qui fascha fort le duc d'Albe. Car il avoit fait dessein (disoit-il) de pescher et prendre les grands saumons, et laisser les petites truittes et sardines. Comme depuis il se vanta, qu'il en avoit attrappé

(*) GUILLAUME DE NASSAU.

deux grands : mais que les autres ne s'estoient pas voulu jetter dans les rets et filets; ce qui fut cause que son festin fut imparfait, par le manquement des conviés faillis qu'il y avoit désignés.

Cependant le Prince d'Orange ne chauma pas, et amassa une grosse armée en Allemagne : et force François s'y jetterent aussi, jusques à mille ou douze cent chevaux, et force arquebusiers des contrées de France, qui n'avoient peu passer les rivieres et franchir les passages pour se joindre à Monsieur le Prince de Condé avec Monsieur l'Admiral ; lès chefs desquels estoient Messieurs de Genlys, de Moicy, d'Antricourt, guidon de la compagnie de Monsieur d'Anjou nostre général, et autres. Enfin, l'armée estoit très-belle, et plus grande deux fois que celle du duc d'Albe ; mais en temporisant et usant de prudence accoustumée, le Duc fit aller toute cette armée en fumée, et la chassa hors de Flandres, et la renvoya d'où elle estoit venue : et de ces desbris et reliques, plusieurs François se joignirent avec le duc de Deux-Ponts; mesme le prince d'Orange et le comte Loüis son jeune frere, y estoient tous joints ensemble (estant le-dit prince de Deux-Ponts mort) à Brantome chez moy, où je m'estois retiré du camp, à cause d'une grosse fievre quarte, qui m'avoit si vilainement saisi, que je ne m'en peus deffaire de dix mois.

Et ce fut là que je vis tous ces Messieurs chez moy, qui me firent, et François Estrangers (*), tant les plus grands que les plus petits, tous les honneurs et toutes les meilleures cheres du monde, sans qu'il me fust fait aucun tort, ny à ma maison,

(*) Et François et Estrangers.

non pas une seule image d'église abattue, ny une vistre cassée; jusques-là, par maniere de dire, que si la Messe y eust esté en propre personne, on ne luy eust fait un seul petit mal, pour l'amour de moy. Aussi leur fis-je très-bonne chere : et mesme le Roy de Navarre m'aymoit, et Monsieur l'Admiral sur tout, à qui j'appartenois de fort près, à cause de Madame l'Admiral sa femme. Bref, j'eus grande occasion de me contenter fort d'eux; entre lesquels j'avois beaucoup de mes bons amis et parents.

Ce fut donc là que je vis ces Princes estrangers, et entretins un assez long temps le-dit prince d'Orange, en une allée de mon jardin. Je le trouvay un fort grand personnage à mon gré, et qui discouroit bien de toutes choses. Il m'entretint du peu d'effet de son armée, et en donnoit la coulpe à la faute d'argent, et aux estrangers, qui l'aymoient démesurément; mais il dit qu'il ne s'arresteroit pas en si beau chemin, et qu'il revoleroit bientost. Il avoit une fort belle façon, et estoit d'une fort belle taille. Le comte Loüis son frere l'avoit plus petite. Je le trouvois un peu triste; et il monstroit par sa mine, qu'il se sentoit accablé de la fortune. Mais le-dit comte Loüis estoit plus ouvert en son visage, et se monstroit plus joyeux : et on le tenoit pour plus hardy et hazardeux que le prince d'Orange; et en récompense, le Prince aussi pour plus sage que luy, plus meur, et plus advisé. Aussi l'Empereur Charles-Quint l'avoit nourry, et il se ressentoit si-bien d'une si belle nourriture, que depuis il s'en estoit bien servi en toutes les grandes affaires qu'il a maniées : ayant tant donné de traverses au Roy d'Espagne, qu'il s'est veu n'avoir gueres de terres en Flandres, tant il luy avoit

brouillé cet estat ; et le brouilla encore de telle sorte, que le Roy d'Espagne n'en pouvant avoir raison par guerre descouverte, il la fallut avoir par la couverte, où rien ne fut oublié pour en trouver force façons.

Enfin, un pauvre maraut d'Espagnol Biscain, qui s'appelloit Jean Jauregny, ayant esté presché et persuadé par quelques-uns, ou plustost charmé et ensorcellé, entreprit de le tuer. Et un jour estant entré dans la salle, l'ayant veu disner à son aise, et ouy discourir de plusieurs cruautez, que les Espagnols avoient commises en Flandres ; après avoir disné et s'en allant en son antichambre, où il monstroit à ceux qui avoient disné avec luy, tant Flamands que François, comme Messieurs de Laval, Bonnivet, et des autres principaux, une tapisserie où estoient représentez quelques soldats Espagnols, usants de leurs cruautez ; voicy venir ce galant, qui estoit si résolu en son fait, qu'il tire un coup de pistolet chargé d'une seule balle, de laquelle il l'atteignit au-dessous de l'oreille droite, et le perça de part en part, la balle estant passée par le palais, et sortie par la joue gauche, près de la maschoire de dessus. Le-dit seigneur (comme depuis il dit) ne sçavoit ce que c'estoit, et pensoit qu'il y eust quelque ruyne d'une partie de la maison ; car il ne sentoit point d'avoir esté frappé : toutesfois la veue luy en fut esblouye quelque temps. A l'instant, les seigneurs et gentils-hommes mirent l'espée au poing, qui donnerent des coups d'espée à travers du corps de ce pauvre diable : et ce fut Monsieur de Bonnivet qui donna le premier coup ; et ils le tuerent.

Monsieur le Prince estant revenu à soy, criz qu'on ne le tue pas ; mais cela estoit desjà fait.

Car en telles choses si importantes comme est la vie d'un Grand, on ne peut pas estre si sage et retenu : toutesfois il le faudroit, pour beaucoup de secrets. Cet Espagnol fut fouillé et visité. On trouva sur luy force billets, qu'on luy avoit donnez, luy faisant accroire qu'il seroit invincible : ce qui fut cause qu'il entreprit ce coup, mais il y fut trompé.

On dit que ce Prince, estant revenu à soy, s'escria : *Ah, que son Altesse perd aujourd'huy un bon serviteur en moy !* Laquelle Altesse estoit pour lors à Anvers. Que si l'on n'eust trouvé beaucoup de choses dans les poches de cet Espagnol, le peuple se vouloit esmouvoir contre les François : car on ne sçavoit d'où venoit le coup, et on les en soupçonnoit ; mais en un rien qu'on l'eust descouvert, le tout s'appaisa.

Cependant le Prince se fit panser, et fut si bien secouru, qu'il eschappa de cette blessure ; et pour revanche, asseurez-vous qu'il ne chauma pas à brouiller l'estat pis que jamais, contre le Roy d'Espagne, et luy faire le pis qu'il peut : mais comme ce qui doit estre ne peut faillir, et que nos vies et nos morts, voire leurs façons et genres de les mener, filer et achever, sont escrites parmy les arrests de Dieu, il fut tué quelques années après fort estrangement. Je vous le vais dire, ainsi que je l'ay appris d'un gentil-homme qui estoit lors en la ville de Delft, où il mourut ; et que les nouvelles en vindrent à la cour, où j'estois.

Il faut donc sçavoir que, quelques six ou sept semaines (*) avant sa mort, fut faite une entre-

(*) *Ou plutôt* ans, *comme le demande la suite du discours.*

prise sur la ville de Besançon en Bourgogne, dite la Franche-Comté; et ce par la menée de Monsieur le prince d'Orange, lequel estoit Maire perpétuel de ladite ville : et il s'aida à cela de la conduite d'un certain homme de-là, qui conduisoit toutes ses autres affaires, lequel se nommoit Briet. Mais la ville estant à demy-prise, fut regagnée par Monsieur le cardinal de la Baume, de grande et illustre maison, homme de bien, d'honneur et de valeur. Il estoit cousin de Madame de Carnavallet, l'une des honnestes Dames de France, des plus belles et agréables. Ce Cardinal estoit jeune, brave et valeureux, lequel s'esmeut sentant cette rumeur, et se rallia si-bien avec quelques siens amis et les serviteurs du Roy d'Espagne, qu'il chassa les preneurs et entrepreneurs de la ville : de sorte qu'il la remet (*) en sa premiere liberté, et en la puissance de son maistre; et en fit pendre quelques soixante ou quatre-vingt des ennemis, dont ce Briet fut des premiers.

Au bout de quelques jours, un jeune homme, natif de Nogarol en Bourgogne, où il y a un chasteau près de Besançon, qui est au Roy d'Espagne : il partit de-là, et vint en Flandres tout gueusement habillé, et tout malotru; et ainsi un jour il se présenta au principal secretaire du prince d'Orange, et se donna à connoistre à luy, en luy disant qu'il estoit fils de Briet, et qu'il eust pitié de luy. L'autre, entendant nommer Briet, et luy demandant encore s'il estoit son fils, il le présenta au prince d'Orange, qui, pour l'amour du nom du pere, et pour ce qu'il estoit mort pour luy, le reçeut en son service, et le donna au

(*) remit.

secretaire pour apprendre sous luy à escrire ; car il avoit assez bonne façon, et estoit beau, et il le fit très-bien habiller, et le mettre bien en point. Au bout de quelque temps, il apprit donc si-bien sous ce secretaire et son maistre, que bien souvent en son absence, le Prince se servoit de luy : tellement que ce premier secretaire estant venu à mourir, le Prince luy donna sa place, et se servoit ainsi de luy, lequel le servit l'espace de cinq ans très-fidélement ; au bout desquels, il se résout de le tuer, encore qu'il eust veu joüer le jeu auparavant à l'Espagnol qui faillit de le tuer.

Nonobstant cela, une fois ayant espié le jour, le temps, l'occasion, et l'heure, ainsi que le Prince eut disné et fut rentré dans son cabinet, pour ses affaires, ce Briet (car il estoit tousjours ainsi nommé, se disant tousjours fils de Briet) luy apporta un grand fatras de lettres pour signer : et par ainsi, estants tous deux renfermez dans le cabinet, les gardes disnant, et le reste de la maison aussi, il tire un pistolet, et en donne au Prince, et de la dague trois ou quatre coups ; et sans faire aucun bruit, et sans que les gardes en eussent rien ouy, il sortit aussi résolu comme les autres fois, portant ses lettres en la main : encore dit-il au capitaine des gardes, qu'il ne faisoit que travailler nuit et jour, et qu'il n'estoit pas possible de s'y pouvoir plus tenir.

Quelques jours auparavant, il avoit acheté un fort beau et bon cheval d'Espagne, que le Prince avoit voulu voir : et il luy avoit fait accroire que c'estoit pour quelquesfois passer le temps ; ce que son maistre approuva fort. Ainsi estant revenu en son logis, il prend son cheval, qu'il avoit fait tenir tout prest, et monte dessus, et s'en va le plus

viste qu'il peut. Mais le malheur fut pour luy, qu'arrivant à Dordrecht, il trouve que le batteau, qui estoit ordonné pour le passage, estoit par de-là ; si-bien qu'encore qu'il criast fort après, et l'appellast fort, il ne peut venir assez à temps, d'autant que le trajet y est aucunement grand et large Que s'il l'eust trouvé à propos de son costé, sans doute il estoit sauvé. Cependant il se fait tard ; on trouve que Monsieur le Prince demeure dans son cabinet plus que de coustume. Ses gentils-hommes et gardes se doutant de quelque mal, s'approchent du cabinet, ils n'oyent nul bruit, regardent par le trou de la serrure, voyent le Prince mort estendu : là-de sus ils rompent la porte, et le trouvent en ce pitoyable estat. Les gardes disent que, pour le sœur (*), nul n'y estoit entré, ny sorty, que Briet : par-quoy ils se doutent qu'il avoit fait le coup, vont à son logis, ne le trouvent point. Le Capitaine et ses gardes courent après, le trouvent sur le port du passage, qu'il attendoit le batteau ; et ainsi qu'ils luy crierent, il s'escria aussi : *Est-il mort ? Tuez-moy aussi ; mais laissez-moy premiérement un peu prier Dieu. Ah ! pendart*, dit le Capitaine, *tu n'es pas digne de mourir d'une si bonne main que la mienne : il faut que tu meures de la main d'un bourreau.* On s'estonna qu'il ne se précipitast dans la mer avec son cheval, pour tenter le sort, et se sauver avec son dit cheval, à la nage ; ou bien se noyer, comme d'autres ont fait, qui n'ont pas voulu donner la gloire de leur prise ny de leur supplice. Dieu ne le voulut pas ainsi.

Ils le prindrent donc, et le menerent à Delft,

(*) seur.

où estant, il confessa soudain qu'il avoit fait le coup, et que nul ne luy avoit fait faire, ny incité à ce faire, si-non son propre instinct; et qu'il avoit reconnu le Prince si meschant homme, qu'il n'estoit pas digne de vivre. « Et en cas qu'il ne soit vray, » disoit-il, allez-vous-en en tels cabinets, vous y » trouverés en tels endroits des instructions » amples, escrites tant de la main du Prince » que de la mienne, comment il vouloit faire » mourir le Roy et ruiner la France; de mesme » autant contre le Roy d'Espagne; autant contre » la Reyne d'Angleterre, qui l'avoit si-bien assisté; » tout autant encore contre aucuns Flamands de » ses plus grands amis; et autant contre l'Alle- » magne. Bref, dit-il, c'estoit le plus meschant » homme qui naquit jamais, et pire encore que » Néron; lequel encore, sous ombre de religion, » eust voulu ruiner toute la chrestienté: si-bien, » dit-il, qu'en ayant pitié, j'ay pensé faire une » œuvre agréable à Dieu de le tuer ». Notez la ruse et la meschanceté de cet homme, d'aller inventer telles menteries: ainsi fait tout despéré (*).

Tout cela estant confessé, il fut condamné à la mort; et premiérement il eut la gesne ordinaire et extraordinaire très-cruelle, sans qu'il sonnast jamais mot, si-non qu'il persistoit tousjours en son dire. Puis avant que mourir, l'espace de dix-huit jours, il fut martyrisé très-cruellement. Le premier jour il fut mené en la place, où il trouva une chaudiere pleine d'huile toute bouillante, dans laquelle luy fut enfoncé le bras, dont il avoit fait le coup. Le lendemain le bras luy fut couppé, lequel estant tombé à ses pieds, luy tout constamment

(*) Désespéré.

le poussa du pied du haut en bas de l'eschaffaut. Le troisieme jour, il fut tenaillé par devant aux mammelles et par le devant du bras. Le quatriesme, il fut de mesme tenaillé par le derriere aux bras et aux fesses. Et ainsi consécutivement fut cet homme martyrisé l'espace de dix-huit jours, et tousjours remené en la prison, endurant tous ces martyres très-constamment. Le plus grand qu'il endura, avant celuy de la mort, c'est qu'il fut attaché tout nud au milieu de la place, et tout à l'entour de luy furent mises quelques charetées de charbon, auquel on mit le feu; et estant en braise et en flamme ardente, ce misérable se rostit là tout un long temps; et alors il s'escria, et perdit patience, et puis il fut osté par après. Pour la fin, et pour le dernier martyre, il fut roüé et maillotté, dont il ne mourut point pourtant, parce qu'on ne luy avoit donné que sur les bras et les jambes, pour le faire plus languir, et il vescut encore plus de six heures, demandant un peu d'eau pour boire, mais on ne luy en osa pas donner. Enfin, le lieutenant-criminel fut prié de le faire parachever et estrangler, afin que son ame ne se désespérast et ne se perdist. Le bourreau vint donc, et ainsi qu'il fut près de luy, il luy demanda comment il se portoit? Il luy respondit: *Comme tu m'as laissé;* mais ayant tiré la corde pour la luy mettre au col, il se releva, et comme ayant appréhension de la mort, qu'il n'avoit pas encore eue, (ce qui fut un grand cas, et que plusieurs observerent en luy) il dit au bourreau: *Ah! laisse-moy; me veux-tu encore martyriser? Laisse-moy mourir ainsi:* et ayant esté estranglé, il finit ainsi sa vie. Voilà de terribles tourments! Ce gentil-homme, qui vit tout cela, me l'a ainsi conté; et telles nouvelles arriverent

verent à la cour à Paris; je m'en rapporte à la vérité.

Tant y a que si le prince d'Orange avoit entrepris ce que dit Briet, c'estoit un grand cas; dont je me rapporte aussi de mesme à la vérité. Ce que pourtant nul homme de bon-sens et jugement ne croira; car ce Prince avoit une ame et un Dieu, et une singuliere générosité.

Il a laissé après luy une brave lignée, le prince d'Orange d'aujourd'huy, qui, après une longue prison, fut délivré par son Roy, et remis en tous ses biens, dont il n'a pas esté ingrat, et l'a très-bien servy, tenant son party, et celuy de l'Infante. L'autre est ce brave comte Maurice, dont je parle ailleurs à part. Du troisiesme mariage il n'a eu que des filles, comme Mesdames la comtesse Palatine, de Bouillon, de la Trémouille, Madame la princesse d'Orange, et encore une autre; toutes filles de Madame de Jouars, qui quitta l'habit de religieuse, pour espouser Monsieur le prince d'Orange. Du quatriesme lit est sorti Monsieur Henry-Frideric, comte de Nassau, qui, pour son commencement dès son jeune age, monstre desjà bien qu'il ne dégénere en rien de ses prédécesseurs, tant du costé du pere, que de la mere, Louise de Colligny, très-belle, sage et honneste dame, fille de Monsieur l'Admiral de France, et veufve de cet honneste homme Monsieur de Theligny, tué au massacre de la saint Barthelemy.

Le Roy d'Espagne gagna beaucoup à la mort de ce grand prince d'Orange, comme il a paru depuis; car il a esté plus paisible seigneur de la Flandres, que durant son vivant; dont par-là il s'est monstré très-grand et très-habile capitaine: mesme les Espagnols le disoient bien; car il leur donnoit bien de l'affaire.

ARTICLE II.

LOUIS, COMTE DE NASSAU.

SI le comte Louis son frere l'eust veçu plus qu'il ne fit, il l'eust esté bien aussi ; car il se rendoit très-vaillant, et se faisoit tous les jours un très-habile homme, comme j'ay dit. Le Prince son frere vint en France, mais il n'y demeura gueres ; car il s'en alla à la Rochelle, et là s'embarqua par mer, pour s'en aller en Allemagne, et laissa en France ledit comte son frere, lequel, pour son entrée, servit bien son party. Car ce fut luy qui fit cette belle retraitte à la battaille de Moncontour, secondant fort à propos Monsieur l'Admiral, qui avoit esté fort blessé. Au bout de quelque temps, il alla en Flandres, où avec Monsieur de la Noüe, et plusieurs gentils-hommes et soldats François, il prit Valenciennes et Mons : là ou soudain ce grand duc d'Albe le vint assiéger, sans luy donner loisir de prendre haleine ; ce qui fut un trait de grand capitaine. Car à un révolté, (comme je le tiens d'un Grand,) il le faut prendre tout chaud, et luy donner sur les doigts, et l'empescher sur-tout qu'il ne gagne temps, par quelque temporisement dont on pourroit user envers luy. C'est ainsi que fit le duc d'Albe ; car après avoir repris Valenciennes par la citadelle, il vint aussi-tost bloquer et assiéger Mons, et de telle furie, que l'autre n'eut de-quoy la tenir, et ledit Comte (qui tomba malade) fut contraint de faire capitulation, avec honneste composition, laquelle luy fut très-bien gardée jusques à un seul point.

Voyez comment les loix de la guerre doivent estre aussi saintes et aussi religieusement observées comme les autres. Car il ne faut point douter, que si le-dit Duc eust pris ailleurs, et d'autre façon, le-dit Comte, qu'infailliblement il luy eust fait son procès et l'eust fait aller par le mesme pas que les comtes d'Horn et d'Aigmont; et ainsi le Roy l'ordonnoit: mais la foy de guerre, si saintement donnée, le sauva. En quoy fut grandement à loüer le-dit Duc, au prix de plusieurs que j'ay veus et connus, qui n'en ont fait de mesme en telles occasions; disant pour excuse, qu'à un rebelle et à un hérétique, il ne faut pas garder la parole, ny la foy. Cela est bon pour ces capitaines, qui sont ignorants de l'art de la guerre, et pour ceux-là aussi, qui ne vont point aux coups; qui jugent dans leurs chaires tribunales, comme il leur plaist; qui ne se soucient pas d'aller à la guerre, et n'appréhendent point de se trouver en telles occasions, pour leur estre rendue la pareille; mais les grands et braves capitaines, qui se trouvent ordinairement aux hasards de la fortune de Mars, douteux, y advisent bien, et pensent deux ou trois fois à ces fols jugements, et ne violent pas si aisément leurs paroles, ny promesses.

J'ay ouy dire que le duc d'Albe, se trouvant lors à la porte, ainsi que l'on sortoit, il salua fort courtoisement le comte Loüis, qui estoit fort malade dans une litiere, et luy fit beaucoup d'honnestes offres, luy tenant de fort briefves paroles pourtant; mais bien plus longues à Monsieur de la Noüe, auquel il fit grand honneur, et admira fort sa valeur et vertu. Il salua aussi tous les capitaines et soldats François fort courtoisement. Cela s'appelle sçavoir bien son entregent de guerre.

Quelque fat de général n'eust pas fait cela ; ains eust fait du fendant et du mauvais, du froid, du retiré, et de l'altier. Le comte Loüis s'estant retiré, et conduit très-seurement où il avoit demandé, et où avoit esté arresté, advisa à se guérir : et puis estant bien guéry, il reprit mieux que devant le harnois, se remet à la guerre, et se trouvant en une rencontre contre le duc d'Albe, il y fut tué et tous ses gens deffaits, où il y avoit pour le moins six à sept cent François, très-braves soldats ; lesquels, estants eschappez du siege de la Rochelle, et cassez, (comme j'en vis et connus quelques-uns) s'estoient allez mettre à son service. Ainsi finit ce brave Comte : que si la mort ne l'eust gagné, il eust donné autant d'affaires au duc d'Albe, que fit son frere.

ARTICLE III.

LE COMTE D'AREMBERG.

IL commença contre ce brave COMTE D'AREMBERG, qu'il deffit en Zélande, par l'opiniastreté des Espagnols, qui crioient à toute heure audit Comte, qu'il les menast au combat contre ces hérétiques et ces chiens : mais ledit Comte leur remenstrant le danger éminent qui se présentoit à leurs yeux, de les charger en lieu si désadvantageux, ils ne désisterent de rien pour cela ; ains, comme gens prédestinez à leur malheur, et à celuy de leur général, ils crierent plus que devant contre luy, jusques à l'appeller traistre, et qu'il s'entendoit avec les ennemis. Luy, qui estoit tout noble et courageux, leur dit : *Ouy, je*

vous monstreray si je le suis ; et donna la teste baissée sur ses ennemis, où combattant très-vaillamment, il tomba mort par terre : et de ces opiniastres, mal disciplinez à obéyr à leur général, les uns furent tuez, les autres se sauverent à la fuite ; desquels, au moins d'aucuns des plus opiniastres et coupables, le duc d'Albe en fit punition, autant pour donner exemple et leçon à tels soldats mal créez, que pour le regard de la perte qu'il eut d'un si bon et loyal capitaine, comme il le fit paroistre là, et l'avoit fait en plusieurs endroits. Comme à nos guerres estrangeres, estant lieutenant aux armées de la Reyne d'Hongrie, qui l'avoit choisi pour très-capable : ainsi qu'il fut au siege de Metz, où on appelloit son quartier, le quartier et le camp de Barbançon ; car il estoit de cette race des Barbançons, bonne et noble race, dont nous en avons en France.

Outre ses valeurs, il estoit un très-agréable seigneur, sur-tout de fort grande et haute taille, et de très-belle apparence. Il vint servir le Roy de France à nos guerres secondes, où il mena douze cent lances Bourguignonnes, qu'il faisoit très-beau voir ; et luy en général leur commandoit. Il ne tint pas à luy, qu'on ne combattist à nostre-Dame de l'Espine ; et mesme il demandoit fort la pointe. La paix de Chartres s'en ensuivit : et luy, cependant que ses trouppes se rafraischissoient un peu par le pays, (vivant pourtant très-modestement, car le Roy d'Espagne les payoit fort bien,) il se tint quelque temps à la cour, et quasi tout le caresme, se tenant à l'hostel de Villeroy auprès du Louvre, depuis chez Monsieur d'Anjou et chez la Reyne de Navarre. Le Roy le défrayoit de tout pendant son séjour, et estoit servy de sa cuisine

et de ses Officiers. Il venoit ordinairement à la cour chez le Roy et chez la Reyne, aussi privément, que s'il eust esté de la cour mesme. Aussi leurs Majestez et Altesses luy faisoient très-bonne chere : et luy leur rendoit très-grand honneur et humilité, autant que nos seigneurs de France. Il paroissoit bien qu'il avoit esté très-bien nourry, et qu'il avoit bien retenu ce qu'il avoit veu en la cour de l'Empereur son maistre.

Il devint fort amoureux de la beauté de Mademoiselle de Chasteauneuf de Rieux, qui pour lors emportoit le lot des plus belles : et pour ce, il se mit à la servir, mais avec un tel respect et telle discrétion, qu'il donnoit bien à connoistre d'avoir servy en bon lieu, et en celuy dont il a eu réputation ; mesme que je l'ouys dire un jour à la Reyne-Mere, qu'il paroissoit bien que ce seigneur n'avoit aimé ny servy en bas-lieu. Et d'autant que Monsieur de Strozzy et moy estions fort serviteurs espris de cette belle Demoiselle de Chasteauneuf, il se mit à nous aimer davantage, et à nous accoster si-bien, que quasi ordinairement il nous convioit d'aller manger avec luy, et nous envoyoit chercher, luy estant tousjours (comme j'ay dit) servy de la cuisine du Roy : et la pluspart de nos devis estoient de nostre maistresse. Et quand il estoit auprès d'elle dans la chambre de la Reyne, et que nous luy déférions comme il méritoit, il vouloit que nous fussions quasi tousjours ensemble à l'entretenir. Ses propos n'estoient nullement communs ny pauvres, mais très-rares et très-riches ; car il parloit fort bien et très-bon François, comme encore quelques autres langues. Bref, il estoit très-verrueux et très-parfait.

Il avoit avec sa grande beauté, une grande

défectuosité en luy, qu'on n'eust pas aisément reconnue ; qui estoit, qu'il ne voyoit goutte d'un œil : et cet œil estoit si beau, et si pareil au bon, qu'on n'y reconnoissoit rien, et estoit aussi beau que l'autre. Il y avoit esté blessé d'un coup. Pensez qu'il eut bien la curiosité de le faire guérir, et n'y espargna ny moyens, ny inventions, pour le faire bien panser, afin de ne se rendre difforme, ny désagréable à la Dame qu'il servoit pour lors : de laquelle je luy en jettois quelquefois quelques traits et attaques en l'air et à la volée, avec toute discrétion, selon que je le voyois quelquesfois en ses bonnes heures : il respondoit de mesme, avec toutes les loüanges et vertus et (*) cette Dame, et non sans en monstrer encore une sourde passion et des regrets couverts.

Enfin, ce seigneur estant mandé du duc d'Albe, il délaissa nostre cour et nostre France, non sans tristesse. Ce fut au mois d'Avril ; et il alla mourir en Flandres à cette deffaite. Il laissa après luy une femme, qui en fut très-désolée. C'estoit une très-belle Dame, sage et vertueuse, et elle estoit digne d'un tel mary. Nous la vismes en France, quand elle accompagna nostre Reyne Elizabeth, que l'Impératrice luy avoit donnée pour sa principale conduite. Elle n'y demeura gueres : car après les nopces accomplies, elle s'en retourna. Il la faisoit très-beau voir : et si elle y eust demeuré davantage, la cour en eust esté embellie davantage.

(*) de

DISCOURS QUARANTE-CINQUIESME.

DOM SANCHE D'AVILA.

Avec le duc d'Albe en ce voyage, fut Dom Sanche d'Avila, lequel estoit Castellan du chasteau de Pavie, lors que le duc d'Albe le prit là, et en fit estonner beaucoup de personnes, d'autant qu'on ne le tenoit pas pour si grand capitaine qu'il fut puis après, et il en faisoit grand cas, et quelquesfois il en prenoit advis. Il falloit qu'il eust quelque bon-sens naturel, et quelque valeur naturelle aussi : car de l'acquis, ny de la pratique, il en avoit peu ; parce qu'il avoit fait plus de cas de garder son chasteau, et demeurer léans ordinairement comme une vraye morte-paye, que d'aller aux champs brusquer advanture. Mais estant avec le duc d'Albe, il se façonna de telle façon, par l'assidue continuation de la guerre qu'il exerça, qu'en peu de temps il se rendit un très-bon capitaine.

Et pour ce, il fut esleu gouverneur de la citadelle d'Anvers, la nompareille forteresse du monde, et le vray rampart de toute la Flandres, pour le Roy d'Espagne. Aussi fut-elle mise en très-bonnes mains et très-fidelles : car il la garda très-bien, sans nul reproche ; où il fut puis après assiégé par tous les estats, qui tout-à-coup s'estoient révoltez, et emparez quasi de toutes les villes de Flandres : et il falloit nommément qu'ils eussent la citadelle d'Anvers ; car autrement, leur victoire et révolte demeuroit manquée. Ayant donc assemblé plusieurs grandes forces, ils la vindrent assiéger, la ville tenant pour eux, et la firent battre fort furieusement, et

la tenir fort à l'estroit. Il y pouvoit avoir dedans quelques douze cent braves Espagnols, qui tous, avec leur général, ne s'estonnerent nullement, et firent très-bien teste.

Par cas fortuit, (comme à quelque chose sert le malheur et le désordre,) quelques quinze cent soldats Espagnols peu auparavant s'estoient mutinez pour leurs payes, et s'estoient saisis de la ville d'Alost, où ils faisoient le diable. Eux, oyants le bruit des canonnades que l'on tiroit à leurs compagnons, (car Alost n'en estoit qu'à cinq lieues,) et sçachants comme ils estoient fort à l'estroit et serrez, touchés d'une ambitieuse charité envers leurs compagnons, et d'une crainte qu'il ne leur fust reproché de les laisser perdre à faute de leur secours; ils vont prendre tous par un matin résolution de les aller secourir, quand bien ils devroient tous mourir. Parquoy, tous sortent (*) de leur ville, et jurerent tous, qu'ils ne boiroient ny ne mangeroient qu'ils ne fussent entrez dans la citadelle, et qu'ils n'eussent combattu et chassé l'ennemy qui la tenoit assiégée. Ils marchent donc très-déterminez, chacun prenant sa fascine, et la portant sur une espaule, et sur l'autre l'arquebuse ou la picque; et pour plus grande bravade, ou plustost pour présage de victoire, chacun prit un rameau de chesne, qu'il pendit sur son morion et sa Bourguignotte. Sans avoir donc peur de rien, ils marchent résolus et serrez, et vindrent droit à la citadelle, où ils font entendre leur résolution à Dom Sanche et à ses compagnons. Ils entrent par la porte du secours: ils sont reçeus, Dieu sçait comment bien, de Dom Sanche et de leurs compagnons; lesquels, après s'estre bien embrassez

(*) sortirent.

et entresaluez, ainsi qu'on les convioit de se rafraischir et faire la collation, que Dom Sanche avoit très-bien fait apprester, ils firent response, qu'ils avoient tous juré de ne manger ny boire, qu'ils n'eussent veu l'ennemy, ne l'eussent combattu, et ne l'eussent jetté de-là où il estoit ; et pour ce, qu'ils vouloient tenir leur serment : par-quoy ils demanderent qu'on leur ouvrist la porte, et qu'on les laissast aller, et que Dom Sanche les menast au combat.

A cette si belle occasion et résolution, Dom Sanche ne voulut faillir et temporiser : par-quoy, après avoir très-bien ordonné de l'assaut, il fait soudain ouvrir la porte de la citadelle ; et aussi-tost ces braves et déterminez soldats donnerent la teste baissée dans les retranchements, en criant : *Sant Jago*, *Sant Jago*, *Espagna*, *Espagna* (*) : et de prime abord, ils donnerent à celuy qui tenoit quelques six cent François, qui pour lors s'estoient mis avec les estats, qui estoient tous vieux soldats, qui, par plaisir et par courage, s'estoient tous desbandez des vieilles garnisons des frontieres de Picardie et de Champagne.

Tout ainsi que les Espagnols les assaillirent vaillamment, les François aussi leur respondirent bravement ; car ils alloient pair à pair. Ce qui fut cause que les Espagnols s'escrierent : *Estos son Francezes ; dexamos los, por que son diabolos : vamos à combater los hombres.* C'est-à-dire : *Ceux-cy sont François : laissons-les, parce que ce sont des diables ; et allons combattre les hommes.* Et courants du long de la tranchée, ils vindrent où estoient les Flamands et les Allemands avec quelques Anglois,

(*) C'est-à-dire, *Saint-Jacques ! Espagne.*

qu'ils fausserent et emporterent fort aisément ; de sorte que sauve qui peut. Les Espagnols se mirent à suivre la victoire, tousjours criants : *Sant Jago, Sant Jago ; Espagna, Espagna ; sierra, sierra ; carne, carne ; a sangre, a sangre ; a fuego, a fuego ; a sacco, a sacco* (1). Et par ainsi, ils donnerent si bien la chasse à l'ennemy, qu'il y en demeura beaucoup de morts sur la place. Le jeune comte d'Aigmont se sauva avec les François, qui se sauverent et se retirerenr bravement. Je tiens ce conte, tant d'aucuns soldats François qu'Espagnols, que j'entretins quelque temps après cette deffaite, estants venus à la cour à Blois, aux premiers estats.

Les victorieux, estants absolus maistres de la ville, commencerent à bien la piller, et à se faire tous riches : car trois mille hommes butinerent une ville qui estoit assez bastante pour saouler et rassasier une armée de cinquante mille hommes, dont j'ay desjà parlé ailleurs.

Mais tant y a, qui considérera ce bel exploit, quelque ennemi qu'il soit de la nation Espagnole, ne pourra faire qu'il ne loüe à jamais ces braves soldats et leur général Dom Sanche ; lequel, un temps après, fut tué au siege de Mastric, dont j'espere de parler en la vie du prince de Parme (2). Par ainsi, ce Dom Sanche s'estoit rendu si bon capitaine, par ses continuelles factions, qu'il est mort en grande réputation, et au grand deuil du Roy d'Espagne, et de tous les bons hommes de guerre de sa nation et d'autre.

(1) C'est-à-dire, *Saint-Jacques ! Espagne ! au carnage ; à feu, à sang, à sac.*

(2) On n'a pas cette Vie.

DISCOURS QUARANTE-SIXIESME.

CHIAPPIN VITELLY.

AINSI fut presque en mesme-temps CHIAPPIN VITELLY, lequel fut un très-bon capitaine. Aussi, en ses ans plus vigoureux, il en monstra de très-grandes preuves, en la guerre de Sienne : duquel s'ayda fort le marquis de Marignan, ensemble avec Astolphe ou Rudolphe Baillon, d'une brave et vaillante race, qui depuis fit bien dans Famagouste en Cypre, et mourut martyr : dont je parle ailleurs. Tous deux luy assisterent bien, et nous nuisirent beaucoup en cette guerre.

Le Roy d'Espagne commanda au duc d'Albe de se servir de ce Chiappin Vitelly, pour la suffisance qu'il connoissoit en luy, et qui le rendit son pensionnaire. Aussi le duc d'Albe le tint en telle estime, qu'il lui bailla la charge de commander à toute son infanterie, dont il s'acquitta très-bien, comme les effets en ont fait foy. Outre cela, il estoit le premier de son conseil. Il mourut quelque temps après de maladie en Italie.

De cette brave race de Vitelly sont sortis de braves et vaillants hommes, dont j'en ay connu aucuns de mon jeune temps, comme le seigneur Alexandre, le seigneur Vincenne, et le seigneur Alphonse Vitelly, que le Roy Henry Deuxiesme avoit nourri page de sa chambre, lequel avoit un oncle qui estoit le cardinal Vitelly, un très-habile homme de sa robbe, que j'ai connu à Rome, et estoit un bon partisan dudit Roy Henry, et point ingrat de la pension qu'il lui donnoit. Il eut une grande attaque une fois en plein consistoire, contre

le cardinal de Lorraine, qu'il disoit estre trop bouillant pour le bien de la France, d'où il estoit natif, et à qui il devoit tant: j'en parle ailleurs. Il y a eu aussi de braves capitaines et vaillants hommes de guerre des Vitellosi, sortis du mesme estoc des Vitellys.

DISCOURS QUARANTE-SEPTIESME.

BERTHELEMY D'ALVIANO.

BERTHELEMY D'ALVIANO a esté de son temps un très-grand capitaine, mais pourtant estimé plus vaillant, hardy et hazardeux, que sage, considéré et prudent. Deux conditions contraires qui ont servy à aucuns, et nui à d'autres: ainsi qu'il luy arriva à la battaille d'Agnadel, contre nostre grand Roy Loüis Douziesme, sur lequel il donna, et le chargea furieusement sans considération, contre l'advis du comte Petillano, général de l'armée des Vènitiens, dont ils en eurent différend ensemble; et contre celuy de la seigneurie, qui l'avoit deffendu expressément, ains seulement de temporiser et amuser l'armée du Roy. Mais enfin, comme brave et hazardeux, il vouloit combattre, et à son dam; car il fut pris en combattant bravement, jusques à n'en pouvoir plus: et estant mené devant le Roy, il luy fit très-bon recueil, comme à un tel vaillant prisonnier de guerre. Et luy ayant demandé ce qu'il pensoit faire, de hazarder ainsi une battaille avec tout l'estat Vénitien, il luy respondit, qu'il n'eust sçeu jamais mieux faire, ny acquérir plus de gloire et honneur, à perte ou gain, que de combattre un si grand, brave et puissant Roy et Prince; et que voulant

essayer la fortune, il en estoit venu à ce combat.

Et de fait, luy et ses gens, pour la premiere pointe, firent très-bien : mais venant Monsieur de Bayard avec ses gens de pied, qui estoient à l'arriere-garde, et s'avançant bravement, il donna si à-propos par le flanc et aux costez des Vénitiens, dit l'histoire, qu'ils perdirent courage, et ne firent puis après rien qui vaille, si-non quelques bons soldats, esleus dudit Berthelemy, habillez de blanc et rouge, qui s'opiniastrants au combat, demeurerent sur le champ. Braves gens certes! Le Roy qui combattoit vaillamment, ne chauma pas de son costé : et pour ce, la bataille estant gagnée, et mis à mort, pour le moins, quatorze à quinze mille hommes; et ledit Alviano blessé et pris, et tombé entre les mains du brave Monsieur de Vandenesse, frere de Monsieur de la Pallice. Le comte Petillano, voyant ses gens de pied deffaits, se retira un petit plus viste que le pas, avec sa gendarmerie et cavalerie restée de la mortalité, avec peu de perte de nos braves François.

Ledit Alviano estant donc mené devant le Roy, et devisant avec sa Majesté, ce fut lors qu'il luy dit ce que j'ay dit cy devant. Elle avoit fait donner une fausse allarme pour connoistre si ses gens estoient trop desbandez, et pour les rallier, et les connoistre s'ils seroient prompts et diligents aussitost à une si grande affaire, ou au grand besoin, s'il survenoit ; et ainsi qu'elle demanda audit Alviano, ce que ce pouvoit estre, il respondit en riant : *Je ne sçais pas, Sire, si-non que vous voulez vous combattre les uns les autres ; car de nos gens, je vous asseure bien qu'ils ne vous visiteront de quinze jours.* Le roman de Monsieur de Bayard le dit ainsi. Il ne faut point douter si le Roy trouva ce mot-là

bon, qui tendoit tousjours d'autant plus à sa gloire.

Or, tout ainsi que ce capitaine estoit hardy et vaillant, comme la vaillance, hardiesse, et l'ardeur de courage ne rit pas tousjours à son homme, selon que la fortune variable fait en guerre, et qu'elle est journaliere en hardiesse, aussi-bien qu'en pusillanimité, il fut taxé d'avoir failly en son courage bouillant, et de s'estre retiré par trop viste à la battaille mémorable de Vincence, contre le Vice-roy Dom Raymond de Cardone, Prosper Colonne, et le grand marquis de Pescayre, qui fut le principal autheur du gain, comme disent les Espagnols : lesquels disent aussi, que, du commencement ledit Alviano et ses trouppes, avec Paul Baillon, bon et vaillant capitaine aussi, ainsi qu'en porte la race de long-temps, donnerent fort furieusement et firent un bon eschec; mais l'infanterie Espagnole et Allemande, conduite par ce grand marquis, arrivant à propos, attaqua la cavallerie du-dit Alviano avec telle furie, qu'elle la désordonna aussi-tost, et la mit en route de telle sorte que ledit Baillon fut pris, ainsi qu'il couroit inconsidérément et imprudemment, disent les Espagnols, pour chercher un chemin court pour attendre Alviano (*que huia a priessa* (1).) Il tomba dans un champ plein d'eau, là où il fut pris : et Alviano passant le ruisseau Reron à grande presse, se sauva à Padouë; non sans se despiter, et maugréer Dieu, dit l'Espagnol, *de que erri ennemigo del nombre de los Italianos, y amigo de los Espagnoles* (2).

Quasi tels blasphesmes cuiderent faire les pau-

(1) C'est-à-dire, *qui s'enfuyoit en grande hâte.*

(2) C'est-à-dire, *de ce qu'il étoit ennemi du nom Italien, et ami des Espagnols.*

vres chrestiens dans Antioche, estants persécutez d'une si extresme famine, que les plus grands ne sçavoient où trouver du pain: que pouvoient donc faire les petits? Si que tous ensemble désespérez de cette male rage de faim, peu s'en fallut qu'ils ne s'addressassent à Dieu, et ne le maugréassent, et ne l'accusassent d'ingratitude, de n'avoir esgard à leurs peines, maux et travaux, avec la perte de leurs biens, qu'ils avoient vendus et mis à l'abandon, ny à la sincérité de leur dévotion; mais, comme à un peuple estranger, permettoit qu'ils fussent ainsi livrez et abandonnez ès mains des ennemis de sa foy. Voyez-en le conte dans l'*histoire de la guerre d'Orient*. Il ne faut point douter que, par tel despit et telle rage, il y en eut plusieurs qui, ou dans leur ame, ou ouvertement, firent tels blasphesmes: car qui est celuy qui, pour telle rage et tel désespoir, ne dise davantage, si ce ne sont ceux qui sont confits en telle religion et dévotion, et qui se sont bien résignez à la volonté de Dieu, ainsi qu'il faut faire? Par-quoy, il ne faut point douter que cet Alviano n'en aye dit pis encore que je ne dis, tant en despit, que par désespoir: veu que, de tout temps les gens de guerre se dispensent aisément à tels blasphesmes: mais, plus jadis qu'aujourd'huy, les Italiens ont esté grands blasphesmateurs, comme je l'ay veu la premiere fois que je fus en Italie. Je ne les veux pas accuser tous: car il y en a d'aussi gens de bien qu'en tous autres pays; et aussi aujourd'huy ils en sont fort corrigez. J'en parle ailleurs (*).

Et pour retourner encore au-dit Alviano, il faut

(*) A la fin de ses *Rodomontades Espagnoles*, il y a un *Traité des Jurements et Blasphémes Espagnols*, mêlés de quelques *Italiens*.

prendre

prendre exemple en luy, que tout vaillant et hardy capitaine, ou aucun autre, ne se peut jamais vanter tel en sa vie, qu'après sa mort, laquelle seule couronne nos vies (*). Car bien-heureux est celuy qui n'a fait quelque eschapade reprochable en la guerre; ainsi qu'en arriva ce coup à ce vaillant et généreux Berthelemy, tout vaillant comme l'espée qu'il estoit.

Il eust mieux valu qu'il luy fust arrivé ce qui arriva cette fois mesme au Providitor Loredano, qui avoit esté aussi le motif, avec ledit Alviano, de l'attaque du combat : lequel estant pris, et promettant à quelques soldats Espagnols une grande quantité d'or pour sa rançon, le traisnant les uns et les autres à qui l'auroit, fut enfin jetté de despit dans un fossé plein d'eau, et là se noya. C'est un inconvénient qui arrive souvent aux guerres à force honnestes gens, pris et débattus pour pareille altercation à qui l'aura, comme j'en parle ailleurs.

Le-dit seigneur Alviano pourtant ne perdit pas courage pour tel malheur arrivé : mais s'estant remis et restauré mieux que jamais, il se remet en campagne, et mieux que jamais guerroye et fatigue ses ennemis, par rencontres, combats, courses et surprises; et notamment en une où il cuida attrapper ce grand marquis de Pescayre, par une grande et longue cavalcade qu'il fit un jour. Car plusieurs de ses

(*) Voici la sentence de Solon ainsi exprimée par Ovide :

. . . . . *Ultima semper*
Expectanda dies homini est : dicique beatus
Ante obitum nemo, supremaque funera, debet.

Ovid. Metam. *Lib. III.*

capitaines Espagnols, le voyant fort loin d'eux, et négligeants leur garde, ne la faisoient qu'à demy: sans que le Marquis (soit qu'il se doutast de cet homme turbulent et qui n'estoit jamais oisif, ou qu'un bon démon l'en advertist,) fit ce soir-là renforcer ses gardes, et redoubler ses sentinelles; si-bien que, sans telle prévoyance, le-dit Berthelemy l'attrappoit, et luy enlevoit son logis, à sa grande honte, et avec grande perte de ses gens: et oncques puis après, dit l'histoire Espagnole, le-dit Marquis ne faillit de commander à ses capitaines de faire tousjours leur garde aussi serrée, estroitte et renforcée, comme s'ils eussent eu l'ennemy en teste, ou en queuë, et à costé. Je vous laisse donc à penser si le-dit Berthelemy eut despit d'avoir failly son coup; car, il en estoit très-asseuré, sans ce bon ordre et cette prévoyance du-dit Marquis.

A cet exemple du-dit Alviano, force braves et vaillants capitaines, chevaliers, et autres gens de guerre, et mesme les jeunes gens, y doivent bien penser et regarder; lesquels, pour avoir fait un ou deux coups de vaillance, en deviennent si insolents et enflez comme crapaux de gloire, qu'il leur semble n'avoir jamais de peur, et qu'ils combattroient le diable, s'il se présentoit devant eux: mais il ne faut qu'une mauvaise heure, que, venants à faillir de cœur, ils prennent telle espouvante, aux plus belles et plus esclairées factions, qu'ils en sont deshonorez à bon escient, comme j'en ay veu plusieurs en ma vie. Et ne considerent-ils pas, pauvres aveugles qu'ils sont, que tout homme est journalier, soit de la nature, soit de la volonté de Dieu? Ne considerent-ils pas aussi que les espées que nous portons à nos costez, et que nous tenons pour les plus luisantes, pour les plus asseurées, et pour les

plus esprouvées, nous viennent à faillir quelquesfois au plus grand besoin que nous les employons ? Et ainsi, rien ne nous est asseuré, par nous, ny par nos espées que nous portons, ny mesme nos cœurs qui les veulent faire valoir ; car tout bien nous doit venir d'en-haut.

Et si, pour rabiller leurs fautes et s'en nettoyer, les hommes reprennent les armes, il faut qu'ils y fassent des miracles de valeur et de l'espée, comme plusieurs grands capitaines et hommes de guerre ont fait, par de beaux combats et exploits qu'ils ont faits, comme je les nommerois bien : et comme fit ce brave Alviano en plusieurs belles occasions, qu'il chercha de luy-mesme, ou qui d'ailleurs se présenterent à luy ; et mesme à la battaille de Marignan, où ne pouvant arriver (estant général des Vénitiens, liguez avec nostre Roy pour lors,) avec son infanterie, et avec tout le reste de l'attirail de son armée, il prit l'eslite de sa cavallerie ; et par une grande cavalcade, il y arriva sur les dix heures du matin, comme on estoit aux mains, et vint bien à propos. Car il n'y a si grand capitaine, ny si vaillant homme de guerre, que voyant arriver à l'improviste un nouveau secours inopiné, qui n'en prenne l'allarme, et ne s'en estonne, voire ne bransle. Aussi dit-on de luy, que ç'a esté le premier qui, par sa grande vigilance et diligence, a esté inventeur des grandes courvées et cavalcades de guerre, pour aller de bien loin rechercher son ennemy dans son camp et son logement : ainsi que fit le brave Monsieur de Nemours en la reprise de Bresse, dont je parle en son lieu.

Le premier commencement de guerre du-dit Alviano, fut lors qu'il alla trouver, avec aucun de ses braves compagnons et avec les capitaines des

Ursins, le grand Consalve à Naples : où s'estant jetté et reserré, pour ne pouvoir bien tenir la campagne contre nos braves François, et se voyant renforcé par ces nouvelles forces survenues, il dressa une armée de neuf cent hommes d'armes, et mille chevaux-légers, avec neuf mille hommes de pied, se mit aux champs, et plus ne regarda à la deffensive comme auparavant, ains du tout à l'offensive ; et depuis, nos affaires allerent très-mal par de-là. Voilà ce que nous vallut cette fois Alviano avec ses trouppes et sa personne, qui estant fort jeune, et tout de feu, fit rage en cette guerre ; ce que le grand capitaine Consalve reconnut très-mal envers luy, après que s'estant mis à faire la guerre aux Florentins, Consalve les vint secourir contre luy : très-mal reconnu du service passé, que j'ay dit devers Naples ; une grande ingratitude pourtant !

Or, pour venir à la fin du-dit Alviano, après plusieurs beaux faits et plusieurs bons services rendus à la seigneurie de Venise, ainsi qu'il estoit sur les desseins de retirer ou reprendre Bresse et Vérone, comme il l'eust fait sans doute, il luy vint une maladie de flux de ventre, qui l'emporta, n'ayant pas encore atteint soixante ans. Les Vénitiens le regretterent fort, et tous les soldats de l'armée encore plus : car ne se pouvant saouler de se ressouvenir de luy, ils retindrent son corps vingt-cinq jours durant auprès d'eux tousjours en l'armée, ainsi qu'elle marchoit, l'accompagnant tousjours d'une pompe funebre et triste, pour le conduire en toute seureté jusques à Venise, afin qu'il ne luy fust fait aucun outrage ; à luy, dis-je, sur lequel ses ennemis mal discrets eussent bien voulu se venger : et comme les Vénitiens voulurent demander sauf-conduit à Marc-Antoine Colonne, commandant en Bresse et

Vérone, pour le conduire en seureté, Théodore Trivulce, très-bon et brave capitaine, ne le voulut jamais permettre; disant qu'il n'estoit pas raisonnable, ny bienséant, que celuy qui, en sa vie, n'avoit jamais eu peur de ses ennemis, qu'en sa mort il fist signe de les craindre. Et ainsi il fut porté seurement en terre à Venise, avec grande magnificence, en l'église de St. Estienne, où j'ay veu encore de mon jeune temps sa sépulture, la premiere fois que j'y fus.

Voilà la mort de ce grand capitaine, qui nous fit en sa vie, et du bien et du mal, et qui estoit, ores pour nous, ores pour d'autres; n'ayant pas reçeu la mort en la guerre, qu'il avoit tant recherchée, comme plusieurs grands capitaines que j'ay nommez, et nommeray encore en mon livre. Il faut loüer le susdit Théodore Trivulce en sa résolution, de n'avoir voulu demander le sauf-conduit. Il hasardoit bien pourtant ce pauvre corps, s'il eust esté pris et enlevé de ses ennemis.

La pompe funebre faite à Messire Bertrand du Guesclin, fut bien aussi belle et honorable; car estant mort devant le chasteau de Randon, ceux de dedans s'estants rendus, il fut ordonné et advisé, par ceux de l'armée, qui commanderent après luy, qu'on porteroit sur son thau, où estoit le corps, les clefs, en signe d'obédience et d'humilité. Beau trait certes! Les uns, comme Monsieur de Saillan (*), le tiennent en ce chasteau; et moy j'ay veu en un vieux roman de sa vie, escrit en lettres gottiques, que ce fut devant le chasteau de Bernadieres ou de Condac, deux petits chasteaux et bicoques en Périgord, qui ne valent pas en parler,

(*) du Haillan, *probablement.*

qui sont près de moy-mesme où les bonnes gens et les bonnes vieilles femmes de-là le disent encore. Je m'en rapporte à ce qui en est; car c'est le moindre de mes soucis.

Tels convoys et telles pompes funebres, certes, contentent certaines personnes, soit ou qu'elles leur soient attribuées en leur vivant, ou tendants à la mort, que leurs parents et amis les pensant plus honorer les fassent faire telles : bien contraires à ce grand Saladin, Soldan de Babylone, de Damas, et Roy d'Egypte, l'un des grands capitaines, à mon gré, qui ait esté en Orient, tant pour ses beaux faits, que pour ses gentilles façons, belles honnestetez et courtoisies, si nous voulons croire Bocace en un des contes qu'il fait de luy, qui est très-admirable, pour avoir quasi traversé toute la chrestienté, desguisé en simple marchand, pour venir connoistre des chrestiens, et sur-tout des François, leurs formes et façons de faire, et leur parler. Après donc qu'il eut fait et parfait tant de belles choses contr'eux, et fait trembler tout l'Orient devant son nom et ses armes, mourant en la cité d'Ascalon, il ordonna qu'après son trespas, sa chemise seroit portée sur une lance, à travers toute la ville, par un sien escuyer, héraut, ou trompette, faisant un tel cry à haute voix : *Le Roy de tout l'Orient, qui l'a tant fait craindre sous soy, est mort, et n'emporte de tous ses biens avec luy que cela.* Voilà la pompe funebre dont se contenta ce grand Prince.

Nos Roys, nos Empereurs, nos grands Princes et capitaines chrestiens ne se contentent pas de si peu, et font bien : car certes tels honneurs que l'on défere à leurs funérailles, sont beaux et fort à estimer; et je croy que telles magnificences n'offensent point Dieu, puisque Messieurs les grands

supérieurs de l'église le permettent, voire s'en veulent ressentir, comme je l'ay veu en deux de nos Roys, qui sont certes belles, dévotieuses, contrites et pitoyables. Les anciens Empereurs Romains ont apporté la plus grande part de ces façons de faire ; mais nous en avons converty leur abus en une bonne, pure et saincte religion, et pie cérémonie. J'en parle ailleurs.

DISCOURS QUARANTE-HUITIESME.

CÉSAR BORGIA, *dit* LE VALENTIN.

POUR retourner encore à nos autres grands capitaines, que je ne veux encore délaisser, Machiavel, et ses bons adhérents ont fort loüé CÉSAR BORGIA, et l'ont mis au rang des grands capitaines, comme certes en son vivant il l'a fait paroistre par aucuns beaux exploits. Voyez-en les histoires Italiennes et autres, et mesme Guichardin : et pour ce, je ne veux faillir à le colloquer en ce rang, tant parmy les Italiens, que les Espagnols.

Il fut fils de Roderic Borgia, natif de Valence, et puis Pape, nommé Alexandre VI. Ce César fut fait cardinal par le chapeau de son pere, qu'il eut après la création de son Papat. Il le fit partisan de la France, où il se maria avec Mademoiselle d'Albret, l'une des belles filles de la Cour, qui y avoit esté nourrie, comme j'en parle ailleurs en un discours de cela. Il eut cent lances des ordonnances du Roy Loüis Douziesme, bien entretenues. Il eut aussi le duché de Valentinois, avec grosse pension. Il fit, en son temps, du bien et du

mal, comme je diray. Son-dit pere eut un fils aisné, qui fut duc de Candie ; et César Borgia fut le second, qui fut fait cardinal, et eut le chapeau de son pere après estre créé Pape. Mais se desgoustant de la robbe, et ayant la fantaisie dressée aux hautes entreprises et conceptions du monde, il la quitta; et portant envie à son-dit frere, que le pere eslevoit de tout ce qu'il pouvoit en l'estat temporel, il le fit une nuit, par des meschants garnements, ses semblables, et à ce appostez, tuer, et jetter dans le Tybre ; dont le Pape en conçeut une extresme fascherie, pour tel scandale et misérable tour. Il dissimula pourtant le fait, et ayda ce César en ce qu'il peut, pour le faire grand au monde, dont il commença de plein abord à exterminer en la Romagne, et ès terres du patrimoine de saint Pierre, tous ces petits seigneurs particuliers et tyrans, qui pilloient et ruinoient tous leurs pauvres peuples et subjets, par une infinité de concussions, rançonnements et pilleries ; de sorte qu'enfin il les mena si bien et beau, qu'il les réduisit au petit pas. Il réduisit aussi en subjection la Romagne, Boulogne, Ravenne, et Civita-Castellana, qu'il fortifia par le moyen de son pere de telle sorte, et la ville et le chasteau, que je pense n'avoir veu jamais place de terre ferme plus forte que celle-là. Si bien que les Ferruccis, qui, auparavant, la tenoient en subjection, n'oserent oncques plus revenir, ny lever la teste. Il remit encore plusieurs autres places en l'estat ecclésiastique : et il ne se parla oncques plus de ces petits tyranneaux ; dont l'église luy en eut cette bonne obligation.

A propos de ces tyranneaux, il faut que j'en dise ce mot. Et en voulez-vous un plus grand, quasi en ces mesmes temps, que Sigismond Malatesta, sei-

gneur d'Arimini, grand homme de guerre certes, mais très-mal conditionné, qui, ne se contentant de faire mille maux aux hommes, il s'adressa à ses propres femmes? La premiere fut fille du comte Crimignolla, qui luy apporta un très-beau et grand mariage, belle dame et bien honneste. Après son pere mort, il la répudia; mais passe celuy-là; car il fit mieux envers elle, qu'il ne fit à la seconde, qui estoit fille de Nicolas d'Est, duc de Ferrare, très-sage femme, bonne et chaste: il la fit mourir de poison. La troisiesme fut fille de Francisque Sforce, duc de Milan, une très-belle femme aussi; et pour combler la mesure de ses meschancetez, il l'estrangla de ses propres mains.

Or, si la fortune eust ry autant à ce Valentin sur la fin, que sur le commencement, il ne faut pas douter qu'il eust tout gardé pour luy, et fait fort petite part de tout son butin à Monsieur St. Pierre, tant il estoit ambitieux et avare.

On dit que le dragon se fait et se forme d'un gras serpent, dévorable qu'il est en dévorant et mangeant plusieurs serpents et serpenteaux: et pour ce, on donna à ce-dit César pour devise un dragon dévorant plusieurs autres serpents, avec ces mots: *Unius compendium, alterius stipendium* (*). Ainsi devint puissante et s'accreut jadis Rome par les ruynes de la ville d'Albe; et ainsi ledit César devint opulent et enrichy des despouilles de ces tyranneaux: et on le pouvoit brocarder de mesme, comme fit le Roy Loüis XI une fois l'un de ses capitaines, qui, en ces guerres, avoit picoré quelques calices et vieilles reliques d'église, d'or, et de perles, et de pierreries, dont il fit faire un fort

(*) C'est-à-dire, *Le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre.*

beau et riche collier, qu'il portoit ordinairement au col. Et ainsi qu'il parut un jour devant sa Majesté et sa cour, il y eut aucuns courtisans qui voulurent toucher ledit collier en sa présence, le Roy s'escria aussi-tost en leur disant : *Hà ! n'y touchez pas. Ce sont des reliques : vous serez excommuniez.* De mesme eust-on peu dire des despouilles qu'avoit gagné ledit César, sur l'église, qu'il fit paroistre en plusieurs façons, et mesme en une que je vay dire.

Il faut donc sçavoir que, lorsqu'il vint en France, pour espouser Mademoiselle d'Albret, comme j'ay dit, et qu'il fit son entrée à la cour du Roy Loüis Douziesme, pour lors estant à Chinon, (j'en ay trouvé et veu le discours dans le trésor de nostre maison, assez bien escrit, et en rime telle quelle pour ce vieux temps, et assez grossiere : et pour ce, je ne m'en suis icy voulu ayder, car elle pourroit importuner le lecteur ; mais je l'ay mise en prose de plus clair et net langage, où il est dit) qu'il entra ainsi le mercredy dix-huitiesme jour de décembre mil quatre cent quatre-vingt-dix-huit.

Premiérement marchoient devant luy Monsieur le cardinal de Ruan (*), Monsieur de Ravestain, Monsieur le seneschal de Thoulouze, Monsieur de Clermont, accompagnez de plusieurs seigneurs et gentils-hommes de la cour, jusques au bout du pont, pour luy faire compagnie à son entrée. Devant luy, il y avoit vingt-quatre mulets fort beaux, chargés de bahus, coffres et bouges, (ainsi porte l'original,) couverts de couvertures, avec les escussons et armes du-dit Duc. Après encore venoient

(*) Rouën, comme ci-après ; savoir, George d'Amboise, premier Ministre de Louis XII.

vingt-quatre autres mulets avec des couvertures de rouge et jaune mi-parties : car ils portoient la livrée du Roy, qui estoit jaune et rouge ; comme j'ay veu la Reyne Marguerite d'aujourd'huy, sa petite-fille (*), les porter long-temps par ses pages et laquais. Puis après suivoient douze mulets avec les couvertures jaunes de satin, barrées tout à travers. Puis venoient dix mulets ayant couvertes de drap d'or, dont l'une barre estoit de drap d'or frizé, et l'autre ras : qui font en tout soixante et dix par compte. Quand tous les mulets furent entrez dans la ville, ils monterent tous au chasteau.

Et après vindrent seize beaux grands coursiers, lesquels on tenoit en main, couverts de drap d'or rouge et jaune, ayants leurs brides à la genette, et à la coustume du pays, comme dit l'original. Item, après cela venoient dix-huit pages, chacun sur un beau coursier, dont les seize estoient vestus de velours cramoisy, et les deux autres de drap d'or frizé. Pensez que c'estoient, disoit le monde, ses deux mignons, pour estre ainsi plus braves que les autres. De plus, par six laquais estoient menez, comme de ce temps l'on en usoit fort, six belles mules, richement enharnachées de selles, brides et harnois, tous complets, de velours cramoisy, et les laquais vestus de mesme.

En après venoient deux mulets portant coffres, et tous couverts de drap d'or. Pensez, disoit le monde, que ces deux-là portoient quelque chose de plus exquis que les autres, ou de ses belles et riches pierreries pour sa maistresse et pour d'autres, ou quelques bulles ou belles indulgences de Rome, ou quelques saintes reliques, disoit ainsi le monde.

(*) arriere-petite-fille.

Puis après venoient trente gentils-hommes, vestus de drap d'or et de drap d'argent. C'estoit une trop petite trouppe, disoit la cour, veu le grand attirail précédent. Il en falloit pour le moins cent ou six vingt, les uns vestus à la mode de France, et les autres à celle d'Espagne.

Item, il y avoit trois menestriers, c'est à sçavoir deux tambours et un rebec, dont l'on usoit fort en ce temps-là, comme aujourd'huy font les grands seigneurs d'Allemagne et les généraux d'armées, qui usent de leurs tymballes quand ils marchent, que l'on appelle *Heerpauque* en Allemand : ainsi que fit le baron d'Ome (*) par grande ostentation ; mais ce brave et grand Monsieur de Guise les luy cassa, et en fit taire le son à sa grande honte. J'ay veu aussi ce grand Roy de Navarre, Antoine, pere de nostre Roy, en user de mesme, à l'imitation d'Allemagne, lors qu'il fut lieutenant-général du Roy Charles Neuviesme, quand il marchoit ; ce qu'il faisoit beau voir à la guerre, sonnant tousjours devant luy : et cela nous donnoit beaucoup de plaisir en chemin, qui nous soulageoit d'autant. On disoit que le duc de Saxe luy en avoit fait présent. Et pour retourner encore à la musique du-dit César Borgia, ces deux tabourineurs de cy-dessus estoient vestus de drap d'or, ainsi qu'estoit la coustume de leur pays, dit le texte de l'original, et leurs rebecs accoustrez de fil d'or ; et aussi les instruments estoient d'argent, avec des grosses chaisnes d'or : et alloient lesdits menestriers entre lesdits gentils-hommes et le duc de Valentinois, sonnants tousjours.

Item, quatre trompettes et clairons d'argent, richement habillés, sonnants tousjours de leurs

(*) *Lisez*, de Dhona.

instrûments. Il y avoit aussi vingt-quatre laquais, tous vestus de velours cramoisy mi-partie de soye jaune ; et estoient tous autour du-dit Duc, auprès duquel estoit Monsieur le cardinal de Roüen, qui l'entretenoit.

Quant audit Duc, il estoit monté sur un gros et grand coursier, harnaché fort richement, avec une robbe de satin rouge et de drap d'or mi-partie, je ne puis pas bien comprendre quant à moy cette estoffe (*), et brodée de force riches pierreries et grosses perles. A son bonnet estoient doubles rangs de cinq ou six rubis, gros comme une grosse feve, qui monstroient une grande lueur. Sur le rebras de sa barette y avoit aussi grande quantité de pierreries, jusques à ses bottes, qui estoient toutes lardées de cordons d'or, et bordées de perles :

Et un collier, pour en dire le cas,
Qui valoit bien trente mille ducats.

Ainsi dit la rime du-dit escrit.

Le cheval qu'il montoit, estoit tout chargé de feuilles d'or, et couvert de bonne orfevrerie, avec force perles et pierreries. Outre cela, il avoit une belle petite mule pour se pourmener par la ville, qui avoit tout son harnois, comme la selle, la bride, et le poitrail, tout couvert de roses de fin or espais d'un doigt.

Et pour faire la queuë de tout, il y avoit encore vingt-quatre mulets, avec des couvertes rouges, ayants les armoiries du-dit seigneur ; avec aussi force cariage de chariots, qui portoient force autres

(*) Apparemment que cette robe étoit à bandes, l'une de drap d'or, et l'autre de satin rouge.

besoignes, comme des lits de campagne, de la vaisselle, et autres choses:

Ainsi entra pour avoir grand renom,
Ledit Seigneur au Chasteau de Chinon,

Ce dit la rime.

Voilà l'équipage du galant (*), dont je n'ay rien changé du sens de l'original.

Le Roy, estant aux fenestres, le vit arriver, dont il ne faut pas douter qu'il ne s'en mocquast, et luy et ses courtisans, et qu'ils ne dissent que c'estoit trop pour un petit duc de Valentinois.

Je croy que le Roy Loüis XI en eust bien dit son mot, et l'eust bien brocardé avec sa robbe de bure, et son chapeau de laine velu, et avec son image de plomb de Nostre-Dame, qui y estoit attachée: et sur cette vanité de parade, je m'en vay faire une petite digression, dont il me souvient.

Nostre dernier Roy, Henry Troisiesme, faisant un jour la diete à Saint-Germain-en-Laye, où il s'estoit retiré à part hors de sa cour, qu'il avoit laissée à Paris avec la Reyne sa mere; et moy y estant un jour, pour luy demander un petit don, duquel on m'avoit donné advertissement, il me fit cet honneur de me laisser entrer en sa chambre à son disner, et l'huissier luy en ayant demandé congé, ainsi qu'il le permettoit à plusieurs, et non à tous,

(*) *Galant*, synonyme de *Valentin*, comme on appelloit communément le Duc de Valentinois, l'est aussi de *Drôle*, de celui dont on dit qu'il a mangé le lard. Frere Jean, L. 4, C. 32, de Rabelais, après avoir ouï faire le portrait du Carême-prenant: *Voilà le* gualland, *c'est mon homme, c'est celui que je cherche, je lui vais mander un cartel.*

je le vis disner : où estoit Monsieur d'Arques, ne faisant qu'entrer en faveur, depuis appellé Monsieur de Joyeuse. Durant son disner, il se mit à parler de la grande despense que faisoient les gentils-hommes de son royaume, et principalement ceux de sa cour ; que bien qu'il fist de grands dons à sa noblesse, et non pas encore tant qu'il voudroit, que pourtant il ne falloit pas qu'elle en abusast, et qu'elle mist tant en despenses si superflues et excessives qu'elle faisoit, tant pour les habillements, que pour les grands trains de suite de chevaux, d'oiseaux, de chiens, et d'autres choses. Car il falloit espargner au bon temps de la paix : et quand il viendroit un voyage, et quelque bonne affaire de guerre, il falloit alors despenser bien à propos, en luy faisant service et à tout le Royaume. Et sur ce, s'addressa à Monsieur d'Arques, luy remonstra et le réprima de ce qu'il avoit d'ordinaire quatre mulets, tant de grands chevaux courtauts, oiseaux et chiens, et qu'il falloit se retrancher désormais de tout cela : et sur ce, il luy allégua le train du Roy Charles son frere, et luy, l'un estant duc d'Orléans, l'autre estant duc d'Angoulesme, qui n'avoient tous deux que six mulets et quatre petites hacquenées pour leurs montures, et demi-douzaine de courtauts pour leurs escuyers. Il allégua aussi avoir ouy dire à la Reyne sa mere, que le Roy François son grand-pere, qui commença les pompes et magnificences, n'eut jamais que douze mulets, tant de sa premiere que de sa seconde chambre : et que Monsieur le Dauphin, avant qu'il fust marié, n'en avoit que quatre ; et puis luy et Madame la Dauphine en eurent dix. Monsieur d'Orléans aussi n'en eut pas plus que quatre : mesme il dit que son train estoit trop grand, et qu'il le vouloit

retrancher. Bref, le Roy en fit un ample discours, addressant tousjours sa parole à Monsieur d'Arques, d'une si belle façon et grace (car il l'avoit très-bonne, avec l'éloquence qui luy estoit fort familiere,) qu'un chacun des assistants admira et loüa fort cette remonstrance, qui estoit fondée sur la vérité et sur des bonnes raisons; non pas sans que le-dit sieur d'Arques en rougist, et n'en fust un peu estonné.

Aucuns disoient: *Qui eust jamais cru que ce grand Roy, remply de toute grandeur, libéralité et magnificence, se fust mis ainsi sur l'œconomie, ou sur le réglement et la parcimonie!* Ah! que cela ne durera gueres: il est trop généreux, libéral et magnifique. Comme de vray, il ne put commencer en luy, pour donner exemple aux autres, ny régler Monsieur d'Arques, ny ses autres favoris: car il les remplit de si grands dons et bienfaits, qu'un seul d'eux avoit et menoit plus grand train, que ne firent jamais les Roys François, Henry, et autres enfants de France.

Si ce grand Roy eust fait ce réglement, il eust fait beaucoup pour luy et pour sa noblesse. Car quelle raison, que tant de seigneurs, et petits et grands, veulent imiter les Princes du temps passé, voire les surpasser? Nous en voyons à la cour par milliers. Je me souviens, moy estant petit garçon, nourry en la cour de cette grande Reyne de Navarre, Marguerite, (sous ma grand-mere, sa dame d'honneur, et Seneschalle de Poictou,) ne luy avoir jamais veu que trois mulets de coffre, et six de ses deux littieres, la premiere et la seconde: bien avoit-elle trois ou quatre chariots pour ses filles. Aujourd'huy on ne se contente pas de si peu, ny hommes, ni femmes. Mais c'est le moindre de mes soucis: bien qu'on me pourroit objecter d'avoir fait

ce-

cette digression. Je ne l'ay faite, que pour autant déprimer la vaine gloire et la bombance sotte de ce duc de Valentinois, auquel pour retourner, je veux conter sa fin.

Après qu'il en eut bien fait des siennes, et usé de ses tours inconstants, et peu asseurez de sa foy, il se fit hayr à nostre Roy, qui estoit son principal appuy, et puis au Pape Jule : et ne sçachant où se recourre, il envoya au grand capitaine Consalve, pour luy demander un passe-port et sauf-conduit, pour l'aller trouver en seureté à Naples, et pour conférer avec luy de beaucoup de belles choses. L'autre le luy envoya fort librement, bon et ample, où estant, et luy proposant de grands desseins pour s'emparer de la Thoscasne. Un jour luy ayant donné le bon soir en sa chambre pour se retirer en la sienne, et ledit Consalve l'ayant embrassé de bon cœur par un beau semblant, aussi-tost en sortant de la chambre il fut constitué et retenu prisonnier dans le chasteau, et Consalve envoya à l'heure mesme en son logis oster et prendre le sauf-conduit, qu'il luy avoit donné auparavant; (il n'estoit point besoin de faire cette cérémonie,) et pour excuse, ledit Consalve dit, que le Roy Ferdinand son maistre luy avoit mandé et commandé, de le tenir prisonnier, et que son commandement pouvoit plus que son sauf-conduit ; parce que la seureté qui se bailloit de l'authorité du serviteur, ne valoit rien, si la volonté du maistre ne la ratifioit. Mesme il luy reprocha, que ne se contentant pas de ses meschancetez passées, il alloit allumer (selon les desseins qu'il avoit entendu de luy) un feu qui alloit embraser et ruiner toute l'Italie. Quelle conscience de ce grand capitaine Consalve, et sur quoy fondée ! car s'il l'eust peu surprendre autre-

ment, pour luy et pour son maistre, il l'eust fait sans doute, et sans aucun scrupule.

En ces sauf-conduits, plusieurs y doivent bien regarder, comment ils se donnent, et se reçoivent. J'en fais un discours sur ce subjet, en celuy de Monsieur de Nemours, Jacques de Savoye (*). Enfin, il n'y a que de les avoir des Roys, supérieurs, et grands souverains; car ils sont subjets à révoquer ceux que leurs serviteurs donnent : et se doivent régler à un trait que fit le duc Sforce, le dernier duc de Milan, lequel, banny de son estat et refugié à Venize, obtint, par le moyen du Pape, des Vénitiens, et d'autres de ses amis, un sauf-conduit de l'Empereur, pour le venir trouver à Boulogne à son couronnement, sans se fier à aucun que luy eust peu donner Antoine de Leve, pour lors gouverneur de l'estat, ou autres de ses capitaines : et ainsi qu'il fit la révérence à sa Majesté, il dit : *Voilà mon sauf-conduit qu'il vous a plu me donner pour venir à vous, et me jetter à vos pieds, pour vous rendre compte de mon ignorance. Lors que je vous le demanday, ce n'est point pour aucune mesfiance que j'eusse de vous et de vostre généreuse bonté, vertu et miséricorde; mais je me deffiois de vos capitaines et généraux, qui m'ont fait tant de tort, et m'en eussent fait de mesme, m'estant mis en chemin sans vostre seureté : bien qu'ils me vouloient donner la leur; mais j'ay eu plus de fiance en la vostre. A cette heure, que je suis auprès de vostre Impériale Personne et sacrée Majesté, je ne crains rien, et n'ay plus besoin de sauf-conduit; et pour ce, je vous le rends : me tenant en toute franchise, puis que je suis auprès de vous.* L'Empereur trouva ce trait fort beau, et l'en ayma davantage, et luy remit sa

(*) *Voyez* Discours LXXI.

duché, qu'il ne garda gueres; car il mourut tost après, comme j'ay dit ailleurs : et il fit encore plus; il luy donna une très-belle et honneste femme, Christine de Dannemarck, l'une des belles et honnestes dames du monde, dont je parle ailleurs (*).

Voilà comme le sauf-conduit de l'Empereur servit bien à ce Duc, et celuy de Consalve mal au duc de Valentinois. Pourtant il n'est que de bien tenir sa foy, en quelque façon que ce soit, pour régner : mais pour oster la vie à un pauvre diable desjà abbattu de la fortune, ou luy faire espouser une prison perpétuelle, comme vouloit faire le Roy d'Arragon. Par ainsi, Consalve fit mal, et il y alla de sa réputation : car l'honneur d'un grand capitaine, voire de tout autre, est un grand cas; et là où il marche, il faut fermer les yeux à tout, si ce n'est qu'on veuille s'armer du dire, que c'est la raison par la volonté mesme de Dieu, qu'à celuy qui rompt sa foy, on la luy peut rompre sans reproche. Ainsi que Valentin fut fort touché de ce vice en son temps en plusieurs endroits, desquels, sans en alléguer beaucoup, je ne diray que celuy qu'il fit au petit Roy Charles Huitiesme, en allant à Naples, luy ayant juré et donné sa foy si inviolable, avec celle de son pere le Pape Alexandre, il la luy rompit, et la quitta tout à plat. Encore un autre plus grand et plus énorme fit-il; c'est qu'ayant assiégé Astor seigneur de Faenza, dans cette sienne ville, et l'ayant prise par composition, la vie et bagues sauves de luy et des siens; sous ombre d'un bon traitement pour quelques jours, et après en avoir abusé et l'avoir vilainement gasté, comme estant d'une extresme beauté et encore

(*) *Voyez* Tome II, Discours VIII, Art. V.

jeune garçon, il le fit secrétement mourir, et plusieurs autres des siens. Quel e vilainie! Ainsi Bajazet, ayant pris Constantinople, après avoir abusé et violé l'Impératrice et ses filles, et les ayant prostituées à d'autres, il les fit puis après aussi mourir meschamment.

Voilà comme il en prit à la fin à ce Valentin; lequel, ayant tant de fois rompu sa foy aux uns et aux autres, Dieu voulut qu'on luy en fist de mesme; et je croy que sa vie eust couru fortune, ce me dit une fois un vieux bon-homme, maistre de la poste de Médina-del-Campo, lequel, me monstrant la roque où avoit esté emprisonné ledit Valentin, et serré fort estroitement, il me dit: *Segnor, por a qui se salva Cesar Borgia por gran milagri* (1). Comme de vray ce fut un grand miracle. Car s'estant subtilement dévalé par une corde de ce grand précipice (2), il s'enfuyt au royaume de Navarre, vers le Roy Jean son beau-frere; et ce fut un grand cas aussi, de s'estre ainsi sauvé par le beau milieu de toute la Castille. Toutesfois, le maistre de poste me dit aussi, que quelque sien esprit familier y avoit opéré et l'y avoit aydé, comme on tenoit pour lors en Castille qu'il en avoit un.

Estant donc en Navarre comme désespéré, le Roy Loüis Douziesme ne le voulant plus recevoir, pour ne desplaire au Roy d'Arragon, et parce

(1) C'est-à-dire, *Monsieur, par-là se sauva très-miraculeusement César Borgia.*

(2) On conçoit la chose autrement à Rome. C'est que certain Moine étant venu trouver en prison le Valentinois, qui demandoit un Confesseur, le prisonnier tua ce Moine, et se sauva déguisé des habits du mort. Voyez *Luth. Colloq.* &c. f. 63 de la seconde Partie.

qu'il estoit mal content de luy, il se mit à faire la guerre contre l'Espagnol au camp de Viane, place du susdit royaume, où il fut tué d'une zagaye, par les ennemis sortants d'une embuscade, non sans avoir bravement et vaillamment combattu. En quoy furent trompez plusieurs François, Italiens et Espagnols, de ce qu'il avoit fait une si belle et si honorable fin, là où l'on pensoit qu'il en deust prendre une misérable et honteuse par l'espée de justice, pour expier les grands maux et les cruautez qu'il avoit fait en sa vie. Il est à présumer que Dieu eut miséricorde de luy, par quelque repentance qu'il en fit. Ainsi sa bonté toute divine s'estend aussi-bien sur les mauvais que sur les bons, selon qu'ils la réclament et font repentance.

Or, pour finir ces derniers propos contre ces violateurs de foy, je m'en vay rapporter une action admirable du Pape Sixte, le plus redouté Pape pour la justice en toute l'Italie; duquel et de sa sœur ayant esté fait un Pasquin, sur ce que ledit Pasquin vestu d'une chemise fort sale, se plaignoit qu'elle n'estoit point blanche, et que sa lavandiere l'avoit quitté pour se faire duchesse. Il disoit cela, parce qu'il n'y avoit pas long-temps que la sœur du Pape avoit esté lavandiere, comme de vray il avoit raison de l'annoblir. Le Pape en fut si en colere, qu'il fit faire un ban, que quiconque sçauroit l'autheur de ce Pasquin, ou l'auroit fait luy-mesme, en le luy révélant, qu'il luy donneroit la vie sauve et dix mille escus. L'autheur fut si impudent et si desireux du gain, que luy-mesme se vint accuser à sa Sainteté, et luy alla dire franchement qu'il l'avoit fait, et demander son salaire promis par le ban. Le Pape le regardant, luy dit: *C'est la raison. Ce que je t'ay promis, je te le tiendray; et*

pour ma vie, je ne voudrois pas te fausser ma foy. Par-quoy, je te donne la vie; et viste, qu'on luy donne dix mille escus : mais aussi ce que je ne t'ay pas promis, je te le tiendray, qui est qu'on te coupe le poing et la main qui a si mal escrit, afin qu'il te ressouvienne de n'escrire jamais plus de paroles si scandaleuses et touchant de si près. Plusieurs grands personnages n'eussent pas si estroitement, en un tel fait si scandaleux et injurieux, gardé leur parole: et pour ce, il faut loüer ce grand Pape, monstrant en cela, qu'il importe beaucoup souvent à garder et rompre sa foy, et qu'il y va de la conscience et de la grande conséquence de l'honneur, d'aller à l'encontre; ainsi que j'en fais un Discours ailleurs, assez beau, et remply de beaux et bons exemples de nos temps.

DISCOURS QUARANTE-NEUFVIESME.

JEAN-JACQUES TRIVULCE.

LE seigneur JEAN-JACQUES TRIVULCE fut un grand capitaine Italien, toutesfois très-bon François, et qui fit de très-grandes monstres d'armes pour le service de la France, mais pourtant mal reconnu du Roy François Premier, qui, ayant conçeu quelque léger soupçon contre luy, par la suscitation de Monsieur de Lautrec, qui luy porta de l'envie, et le desfavorisa fort de ses bonnes graces: de telle façon que le-dit Roy estant un jour à Chartres, et par un matin retournant de la Messe, s'estant fait porter le-dit Jean-Jacques dans une chaire, (parce qu'il estoit fort boiteux, goutteux, et agé de quatre-vingt ans, comme aussi fort

cassé de grandes courvées de guerre qu'il avoit fait et souffert en sa vie) ainsi que le Roy vint à passer sans faire semblant de l'avoir veu, le-dit Jean-Jacques s'escriant luy dit : *Sire, ah ! Sire, au moins un mot d'audience !* le Roy, tournant la teste de l'autre costé, ne voulut ouyr. Dont ce bon-homme conçeut un si grand despit, que de-là il s'alla jetter dans le lit, et n'en releva jamais jusques à ce qu'il fust mort. Et comme, durant sa maladie, on en dit la cause au Roy, touché en sa conscience, il l'envoya visiter ; mais pour toute response, il dit : *Hélas ! il n'est plus temps. Le desdain duquel il a usé envers moy, et mon despit, ont desjà fait leur opération en moy. Je suis mort.* Le Roy en fut après fort marry, et s'excusa fort de ne l'avoir bien reconnu en ses services notables qu'il avoit faits aux Roys Charles Huit, Loüis Douze, et à luy-mesme.

Monsieur de Lautrec fut cause de sa desfaveur, comme j'ay dit, par le moyen de Madame de Chasteau-Briand, sa sœur, que le Roy aymoit. Aussi quelque temps après, Dieu permit qu'il eust sa venuë, après qu'il eut perdu l'estat de Milan : et tout ainsi que le Roy ne fit cas du-dit Jean-Jacques, et le desdaigna tant, de ne vouloir parler à luy, de mesme le Roy en usa envers Monsieur de Lautrec ; car voulant faire ses excuses de la perte de Milan, sa Majesté ne le voulut voir, ny ouyr, que par seconde personne au commencement, et puis après il parla à luy tellement quellement.

Ainsi ces deux personnes furent traittées de mesme façon, selon la volonté de Dieu. Mais à l'un le despit luy transperça le cœur, dont il mourut : et l'autre traisna quelque temps après, non sans en porter longuement le despit et le desdain en

l'ame ; car ces deux subjets sont deux maux certes incurables à un homme généreux.

Ce brave capitaine donc, le seigneur Jacques, mourut ainsi : et on dit de luy, que lors qu'il voulut mourir, il avoit ouy dire à quelques Philosophes, que les diables hayssoient fort les espées, et en avoient grande frayeur, et s'enfuyoient quand ils les voyoient blanches en l'air, et flamboyer. Tel fut l'advis de la Sibille, quand elle mena Eneas aux enfers, et qu'elle le vit à l'entrée de la porte avoir peur de Messieurs les diables. « Non non, » dit-elle, n'aye point de peur : tire seulement ton » espée ; *Vaginâque eripe ferrum* ». Aussi le-dit seigneur Jean-Jacques, fondé sur telle opinion, lors qu'il voulut mourir, se fit mettre son espée sur le lit toute nue auprès de luy, et tant qu'il peut, il la tint au lieu de la croix, laquelle luy servoit d'autant : et aussi, afin que cependant qu'elle renvoyeroit les diables, luy voyants ainsi en la main, et ayants peur, ils ne s'approchassent de luy pour luy enlever et emporter son ame avec eux ; et par ainsi, que ne s'osants approcher de luy, elle eust loisir de s'eschapper et passer par la porte de derriere, et s'envoler viste en paradis. L'invention et la ruse n'en eust pas esté mauvaise, s'il eust peu tromper de cette façon ces Messieurs les diables, qui se meslent de tromper les pauvres humains.

Voilà donc ce grand capitaine mort, ayant ordonné que son corps fust porté à ensevelir à Milan ; ce qui fut fait, et fort honorablement sur sa sépulture fut mis : *Hic quiescit qui nunquam quievit* ; c.-à-d. *Ici repose celuy qui ne reposa jamais.* Monsieur de Montluc, après sa mort, et sur son exemple, a pris cette devise, ainsi qu'on la voit dans son livre.

L'occasion principale qui esmeut le Roy à disgracier le-dit Jean-Jacques, fut qu'il s'estoit fait recevoir bourgeois des cantons des Suisses (*). Que pouvoit-il moins faire, qu'ayant perdu la bonne grace et l'appuy de la France, il falloit qu'il en cherchast ailleurs? Mais le Roy le connoissant homme prompt, remuant, et de peu de repos, il craignoit qu'il ne fist quelque mauvais remuement, avec ces gens prompts et légers de ce temps-là, contre luy et sa duché de Milan; voire au cœur de la France. S'il se doutoit de cela, il avoit occasion de se deffier de luy.

Le Roy Loüis Douziesme n'en eut pas telle deffiance, quand il luy donna le gouvernement absolu de sa-dite duché. Et quand on luy remonstra qu'il faisoit une faute de donner une telle charge à un homme estranger, et qui estoit de la patrie mesme, sur une nouvelle conqueste; il respondit, qu'il se sentoit si asseuré de sa fidélité et preudhommie, qu'il avoit desjà si-bien manifestée au Roy Charles Huitiesme, qu'il croyoit fort bien qu'il ne luy feroit pas des faux-bonds: et quand bien il l'entreprendroit, il se tenoit assez courageux et puissant, pour luy rompre la teste, et au duc de Milan, s'il se conféroit avec luy. Davantage, le naturel de ce Roy estoit fort enclin à l'aymer, et il avoit grand crédit auprès de sa Majesté: jusques-là que le Roy le fit son compere, ayant tenu sur les fonts sa seconde fille, Madame Renée de France, depuis duchesse de Ferrare; ce qui luy fit un tel honneur, qu'un des plus grands Princes de la chrestienté s'en fust fort contenté, et fort glorifié.

(*) *Voyez* f. 55, v. 57 et 75 du Recueil de Ruscelli, de la traduction de Belle-Forest, imp. en 1574 dans les Lettres du Légat *Bibiene*.

Voilà enfin ce grand capitaine, après plusieurs beaux exploits, faits de sa main et de sa cervelle, mort en l'age de quatre-vingt ans.

DISCOURS CINQUANTIESME.

THÉODORE TRIVULCE.

IL eut un cousin, qui fut THÉODORE TRIVULCE, marquis de Pisegueton (*), général du Roy d'Espagne premiérement, puis des Vénitiens, et en après du Roy en Italie, et fit si-bien, que le Roy le fit Chevalier de son ordre, et puis mareschal de France, en après gouverneur de Lyon, comme l'avoit esté aussi auparavant Jean-Jacques : et tous deux se comporterent si-bien en cette derniere administration de ville, que le peuple en demeura fort content. Ce Théodore mourut le mesme jour de sa nativité, agé de soixante et quinze ans. Le Roy luy fit de grands biens, et à son frere le cardinal Trivulce, lequel il fit aussi évesque de Périgueux.

DISCOURS CINQUANTE ET UNIESME.

LE PRINCE DE MELFE.

MONSIEUR le prince DE MELFE a esté certes un bon et sage capitaine, bien renommé parmy les siens et les nostres. Il fut de cette grande maison de Carraciolle, faite par la Reyne Jeanne Seconde de Naples, qui advança le seigneur Carra-

(*) Pizighitone.

ciolle, dont est sorty le susdit Prince. Elle le fit son grand séneschal, et l'ayma par-dessus tous ses favoris. J'en parle en la vie de ladite Jeanne, selon l'histoire de Naples; et puis elle le deffit, sans que j'en parle plus (*).

Pour venir donc à nostre prince Carraciolle, Monsieur de Lautrec, en son voyage de Naples, envoya Dom Pedro de Navarre assiéger sa place de Melfe, comme j'ay dit ci-devant, où estoit le-dit Prince enfermé, pour l'asseurer mieux, avec sa femme et ses enfants. Il y soustint le siege si vaillamment, et les assauts qu'on luy donna, qu'enfin il y fut pris au dernier assaut. On dit, et il se lit, que cette prise causa bien la mort à cinq mille personnes.

Les autres places, à cet exemple, craignant pareil carnage, se rendirent toutes, fors que Naples, Gayette et Manfredonia, et quelques autres petites places de la mer, fort esloignées du camp.

Ce Prince pris, ses biens et moyens pris, pillez et saccagez comme sa place, il eut recours à l'Empereur pour payer sa rançon, qui la refusa, et luy en fit de mesme que son ayeul fit à Dom Pedro de Navarre. Que pouvoit donc moins faire ce brave Prince, après avoir si-bien fait, combattu, battaillé, et esté mal reconnu, que d'avoir recours au Roy son ennemy, et se réconcilier avec luy? Lequel le reçeut très-humainement, le remit en sa grace, luy donna sa rançon, luy fit des biens tant à luy qu'à ses enfants, en biens d'église et autres, et se servit de luy; qui, de son costé, point ingrat, le servit aussi très-bien aux guerres de

(*) *Voyez ci-dessus*, Tome II, Disc. VII, Art. II.

France, et mesme en la duché de Luxembourg (1) en la ville d'Arles, qu'il tint à la barbe de l'Empereur, au voyage de Provence, et luy fit recevoir la honte entiere, pour avoir entrepris ce voyage, par l'advis et mocquerie qu'il donna à Antoine de Leve, qu'il se donnast bien garde de s'amuser au Piedmont, et d'attaquer Thurin, comme c'estoit son dessein; ains qu'il tirast droit en France, et se ruast sur la Provence; que jamais il n'y avoit fait si beau et si bon; et luy alléguant des raisons si belles et péremptoires, que le-dit Antoine y prenant goust, pensant qu'il en parlast à bon escient, pour son accord avec l'Empereur: par ce moyen, il le crut, et y fut si-bien trompé et mocqué, qu'il en mourut de despit, voyant que ses affaires alloient tout à rebours, à Aix, et qu'il n'avoit peu atteindre St.-Denis en France, où il avoit proposé d'estre enterré; mais ce fut en celuy de Milan. J'en parle ailleurs (2).

Certes ce Prince fit-là deux bons services au Roy, celuy-là, et la garde d'Arles, où il eut bien de l'affaire pourtant par le dedans, à cause de la sédition des soldats, qui s'y esmeut; où il monstra bien qu'il estoit un très-sage et politique capitaine. Voyés-en nos histoires. Du depuis, il servit bien en plusieurs endroits de la France, et sur-tout en la duché de Luxembourg, comme j'ay dit.

Enfin, pour ses mérites, le Roy le fit mareschal de France, capitaine de cent hommes d'armes, chevalier de son ordre, et son lieutenant-général en Piedmont, où il trouva certes bien de la besoigne taillée parmy les bandes des gens de pied, qu'il trouva fort desréglées, si-bien qu'elles ressem-

(1) *ajoutez* et
(2) *Voyez ci-dessus*, Discours X.

bloient mieux des bandes de brigands, que de soldats, encore que ce grand Monsieur de Langeay y eust passé et mis quelque reigle et police; mais ils avoient discontinué un peu de temps. Il y mit donc si bon ordre et une discipline si rigoureuse, que puis après, la milice de par de-là sembloit mieux une escole bien réformée de sages escoliers, que de soldats.

Ce que sçeut très-bien faire après luy Monsieur le Mareschal de Brissac, comme j'en parle ailleurs. Si-bien que j'ay ouy dire d'une punition d'un soldat qui avoit pris une poulle à un vivandier, laquelle on luy fit manger toute rostie avec la plume. Je ne sçay s'il est vray; mais cela estoit impossible. Et un autre soldat, de qui un barbet avoit pris une poulle en cheminant, eust esté passé par les picques, sans qu'il prouvast que son goujat qui le menoit, l'avoit laissé eschapper.

Ainsi le brave capitaine Maisieres (*), dont je parle ailleurs, qui fut deffait en la conjuration d'Amboise, ayant rencontré une trouppe d'oisons, en se joüant et riant il leur demanda, s'ils ne vouloient point venir souper avec luy? Il luy sembla (ou il le fit accroire) qu'ils luy avoient respondu en leur jargon et en piolant: *Ouy, ouy, ouy;* comme de vray, à les ouyr pioler, on diroit qu'ils disent *ouy, ouy:* il en prit deux et les mena souper avec luy. Il fut pris et mené dans le chasteau de Thurin, et y demeura quinze jours prisonnier. Et il y eust demeuré plus long-temps, sans qu'on trouvast le trait plaisant et de risée, et d'autant qu'il avoit l'humeur fort bizarre; très-brave soldat pourtant

De mesme un caporal, n'ayant pas posé ses sen-

(*) Mazeres.

tinelles comme il devoit; et l'un (*) pensoit qu'il alléguast ses raisons bonnes, meilleures possible que son capitaine ne pouvoit produire : il fut arquebusé, estant armé de toutes ses armes. Encore cettuy-là passé; car il ne faut jamais aller contre le commandement de son capitaine, ny entreprendre sur luy, encore qu'on fasse mieux que luy.

Je conterois plusieurs autres rigueurs et punitions faites en Piedmont sous ce Prince et sous Monsieur de Brissac, qui vint après; mais je n'aurois de long-temps fait : toutesfois j'en dis d'autres ailleurs.

Or, avant que ledit Monsieur le Prince allast en Piedmont, le Roy l'envoya en Guyenne, et surtout à Périgueux, sur la révolte de la gabelle, où ils avoient blessé à mort le commissaire du Roy, qui y estoit estably pour cela, nommé Brandon. Le Roy luy donna pour commissaire et adjoint, le président Cotel, très-habile Auvergnac, et grand sénateur, qui ne crioit que sang et corde; là où Monsieur le Prince parloit de clémence et miséricorde. Voilà que c'est une ame généreuse. Luy qui estoit estranger, et point François, aymoit la vie du François; et l'autre, Auvergnac et François, aymoit la mort de son semblable François. Enfin la douceur de l'un emporta la rigueur de l'autre : et ce bon Prince s'y comporta si sagement, qu'il y eut peu de sang respandu; encore qu'il y eust si grande quantité de prisonniers, que les prisons de Périgueux n'y pouvant suffire à les tenir enfermez, il en fallut envoyer plus d'une centaine en la grosse tour de Bourdeille; mon pere ayant esté commandé par le Roy d'assister et d'accom-

(*) l'on, *apparemment*.

pagner-là mondit sieur le Prince. Dont pour obéyr au Roy, parce que c'estoit un Roy à qui il ne falloit pas contredire, il y alla, et aussi d'autant que le Roy l'aymoit : et il disoit que quand l'Empereur sçeut la mort de Monsieur de Bourbon, il ne le regretta gueres, et dit que c'estoit une belle despesche pour luy : car s'il fust eschappé victorieux de Rome, il se fust rendu si glorieux et si grand, qu'il luy eust donné bien de l'affaire à le contenter; ou que de luy-mesme ayant les cartes en main, il se fust contenté sur les biens et terres dudit Empereur : il n'en faut pas douter.

Or, pour retourner encore à Monsieur le prince de Melfe, il eut très-juste occasion de se contenter fort du Roy : car outre les biens qu'il luy fit, il le caressoit, luy portoit de l'honneur, et luy faisoit très-bonne chere ; ce que demande fort un pauvre estranger, et sur-tout de n'estre point desdaigné, mocqué et baffoüé. Car ce seroit pour le désespérer du tout ; voire, pour faire un coup de sa main.

Cette grande Reyne de Navarre, Marguerite, l'honoroit fort : et le plus souvent elle commandoit à sa Dame d'honneur, qui estoit Madame la sénéschalle de Poictou, de la maison de Lude, ma grand-mere, de le mener disner, ou souper avec elle, en sa seconde table ; ainsi que c'est la coustume et la grandeur de la Dame d'honneur, de manger tousjours à une autre table, dans la mesme salle ou salette de la Reyne sa maistresse, quand elle mange : et le plus souvent sa-dite Majesté envoyoit tousjours quelque chose de bon de son plat à mondit seigneur le Prince, pour en manger et taster pour l'amour d'elle. De quoy ledit Prince se ressentoit très-honoré et favorisé. *Car*, disoit-elle, *ces pauvres Princes et*

Seigneurs estrangers, qui ont tout quitté pour le service du Roy mon frere, ils n'ont pas leur ordinaire ny leur train de cour, et leurs commoditez comme ceux de la patrie. Il les faut gratifier de tout ce qu'on peut, bien que la table du grand-maistre ne leur faut point. Mais encore cette gracieuseté que je leur fais, leur touche plus au cœur. Et souvent elle luy envoyoit dire quelques honnestes paroles de sa table à l'autre, et quelques demandes et advis; à quoy ce bon Prince respondoit fort pertinemment, au grand contentement de la Reyne. Le Roy François en aymoit fort la Reyne sa sœur, qui, par de pareilles faveurs, avoit accoustumé de luy gagner et entretenir ses bons serviteurs.

Du depuis, ce bon Prince ayma tousjours uniquement ma grand-mere, et le monstra à l'endroit de son petit-fils, le capitaine Bourdeille mon frere, quand il alla en Piedmont, agé de dix-huit à dix-neuf ans, à qui il faisoit tous les honneurs et les bonnes cheres du monde, et ne l'appelloit jamais que *Filiol mi di Bordeilla.* Et bien qu'il fust un jeune homme fort bouillant et prompt de la main, jamais, non-obstant ses ordonnances, il ne le fit mettre dans le chasteau prisonnier, comme beaucoup d'autres, qui estoient d'aussi bonne maison que luy. Mais il le faisoit venir devant luy, luy faisoit à part quelques réprimandes, petites menaces et remonstrances, afin qu'il n'y retournast plus; mais pourtant les mains luy desmangeoient tousjours; et sans l'amitié et le respect que ce seigneur portoit à sa grand-mere, son pere et sa mere, il l'eust un peu chastié: mais jamais il ne luy fit pis que cela. Aussi peu-à-peu il le creut, et se corrigea, tant que ce bon seigneur vescut; mais après sa mort, et que Monsieur de Brissac fut entré en

place,

place, il ne fut pas si sage, et tousjours frappoit. Mais de regret qu'il eut de la mort dudit Prince, et craignant que ledit Monsieur de Brissac ne supportast pas ses jeunesses comme avoit fait le Prince, il quitta le Piedmont, et s'en alla à la guerre d'Hongrie et de Parme, d'où il retourna encore en Piedmont, où il avoit une compagnie dans Monteuis; et puis le quitta là tout à plat, et s'en vint à la guerre d'Allemagne, que le Roy Henry dressa, où il fut blessé à mort devant Chymay à l'assaut, puis encore au siege de Metz blessé de trois grandes arquebusades, dont il pensa mourir, sans un bon secours qu'il eut. Et pour la troisiesme fois, il fut tué au siege de Hesdin, d'une canonnade qui luy emporta la teste. Je me fusse bien passé, dira quelqu'un de faire cette petite digression: tel a esté mon plaisir; la lise qui voudra.

Or, pour finir le discours de nostre Prince, il mourut à la fin en Piedmont, couronné de beaucoup de vertus et de loüanges, où il fit place à Monsieur de Brissac, qui eut son gouvernement et sa mareschaussée, avec la moitié de ses gens d'armes, pour faire les cent gens d'armes d'un mareschal; car il en avoit auparavant autres cinquante.

J'ay ouy dire que, quand il alla et fut venu en Piedmont, il dit qu'il voudroit avoir donné beaucoup de son vaillant, qu'il eust peu conférer avec mondit seigneur le Prince deux jours avant sa mort, pour apprendre de luy beaucoup de belles instructions, afin de s'en servir en sa charge. Là-dessus, M. Ludovic de Birague et le président de Birague, depuis chancelier, luy dirent: *Monsieur, il n'y a rien de perdu. Conférés et consultés-vous souvent avec les bons capitaines, qui, estants faits de sa main, sont restez icy. Ils vous en enseigneront, et vous en diront*

prou. Mais si vous les desdaignés, et voulés faire tout de vostre teste, il vous en ira mal. Et de fait, il les creut, et s'en trouva très-bien, comme il a paru.

Le-dit Monsieur le Prince laissa après luy son fils, qui fut Abbé de St. Victor-lès-Paris, une abbaye de dix mille livres de rente, et puis évesque de Troye en Champagne : et par après, il se fit de la religion réformée. Contre lequel je vis un jour, aux premieres guerres, Monsieur le cardinal de Ferrare, Hypolite, se courroucer fort à la chambre de la Reyne, mais non en sa présence, luy remonstrant sa faute, et luy disant, s'il luy séoit bien de tenir une si grande dignité ecclésiastique, et en exercer la religion contraire ? Il luy dit fort bien ses raisons, sans s'estonner, et ne se rendit point ; disant entr'autres, que c'estoit Dieu qui l'avoit inspiré. Mais ce ne fut pas sans disputes : car ce Prince-évesque estoit fort sçavant.

Il fit un bon service au Roy et à Paris, lors que l'Empereur vint en France (*) : car il fit et dressa tout-à-coup deux régiments, l'un d'escoliers, et l'autre de moines et de religieux, des plus propres à porter les armes ; dont il s'en trouva dix à douze mille, qu'il aguerrit si-bien, qu'ils aiderent à faire un bon corps de ville, pour faire guerre et deffense. De sorte que cela donna à songer à l'ennemy, avec Monsieur le cardinal du Bellay, qui estoit un autre brave homme d'église et de guerre, voire bon capitaine. Asseurez-vous qu'ils eussent fait honte et peur à l'Empereur, avec d'autres gens aguerris, s'il se fust approché des murailles qu'il avoit tant menacées. Mais c'est assez parlé de ce subjet.

(*) En 1544. Voyez les *Lettres de Paquier*, Tome I, pages 202 et 203.

DISCOURS CINQUANTE-DEUXIESME.

LE MARESCHAL STROZZY (1).

ENCORE que j'aye parlé de Monsieur le MARESCHAL STROZZY, au chapitre des Colonnels (2), si faut-il que j'en parle encore : car un si grand capitaine ne se peut contenter de si peu d'escriture, ny de si peu de gloire.

Il fut en ses premiers ans bien nourry et instruit aux bonnes lettres, par le seigneur Philippe Strozzy son pere ; de sorte que pour y estre très-parfait, son pere le voüa à l'église. Mais pour avoir esté refusé d'un chapeau de cardinal, il quitta tout de despit, et prit les armes : non pas pourtant qu'il discontinuast jamais les sciences, encore qu'il fust à la guerre, et qu'il ne leust et n'escrivist tousjours, à l'imitation de Jule César et d'autres grands capitaines Romains; lesquels, parmy leurs plus grandes armées, se servoient tousjours de quelques heures

(1) *Spectabilis et egregius Vir Dominus Marcellus* Stroce *de* Strocis, *Legum Doctor, honorabilis Civis Florentinus, Scindicus et Procurator Magnificæ Communitatis Florentiæ.* Il est mentionné en cette qualité, dans un Traité de Confédération du 11 Juillet 1426, entre le Duc de Savoye, la République de Venise et celle de Florence, contre le Duc de Milan. Voyez le *Codex Juris Gentium Diplomaticus* de *Leibnitz*, Part. I, page 344. Remarquez qu'en Italie, la meilleure Noblesse ne fait pas difficulté d'enseigner publiquement les Sciences. *Naudé*, pag. 97 de son *Mascurat.* Philippe Strozzy, l'un des ancêtres du Maréchal, étoit en 1536 le plus riche Marchand de la Chrétienté, après les Fourques d'Augsbourg. Rabelais, Epître I *à l'Evêque de Maillezais.*

(2) *Voyez* Discours LXXXIV, Article VII.

du jour ou de la nuit, pour lire, ainsi qu'en tel estat fut surpris Brutus, par son mauvais ange, le soir avant la bataille de Philippes. Voire quelques jours avant (1), ainsi que faisoit ce grand Mareschal, ne voulant oublier ce qu'il sçavoit. Et aussi il sçavoit grandement faire son profit de ce qu'il lisoit, pour les expéditions de guerre; et s'en servoit, disoit-il, autant que de l'art et pratique. Ce que me dit un jour le bon-homme feu Monsieur de Sansac, le reprenant pourtant de ce qu'il s'amusoit trop à pratiquer ce qu'il lisoit dans les histoires. Car autres modes et autres formes de guerre sont aujourd'huy qu'alors: mais pourtant la pratique de plusieurs inventions anciennes, et plusieurs finesses et stratagesmes et subtilitez, ne sont point mauvaises, qui les sçait bien faire valoir en temps et lieu. J'en alléguerois beaucoup que les capitaines de nos temps ont emprunté des anciens, et les ont renouvellé, et mis en œuvre; mais je serois trop long: et ce discours doit estre mis à part; car il faut qu'il soit ample et long. Je m'en remets au chapitre que j'espere de faire touchant les stratagesmes et astuces militaires (2).

Pour plus grande preuve que j'aye jamais veu du grand sçavoir de mondit seigneur le Mareschal, bien que je n'aye jamais conversé avec luy, (car j'estois trop jeune quand il mourut,) ç'ont esté les *Commentaires de César*, qu'il avoit tournez de latin en grec, et luy-mesme escrit de sa main, avec des *Commentaires latins*, des *additions*, *et instructions pour les gens de guerre*, les plus belles que je vis jamais, et qui furent jamais escrites. Le langage

(1) *ou bien* le soir avant la bataille de Philippes, voire quelques jours avant; ainsi, &c.

(2) On n'a point ce Discours.

grec estoit très-beau et très-éloquent, à ce que j'en ay ouy dire à des hommes très-sçavants, qui l'avoient veu et leu, comme Monsieur de Ronsard et Monsieur Durant, s'estonnants de la curiosité de cet homme à s'estre amusé de faire cette traduction, puisque l'original estoit en si bon latin; et ils disoient que le grec valoit bien le latin. Voilà ce que je leur en ay ouy dire. Car pour moy, j'entends autant le grec que le haut allemand: mais sçachant un peu de latin, je trouvois ses Commentaires très-beaux, et dignes d'un grand homme de guerre.

Monsieur Strozzy son fils, m'a monstré souvent ce livre, et permis de lire dedans devant luy, mais non jamais de le transporter ailleurs; ce que j'eusse fort voulu, pour en desrober les plus beaux traits: mais encore que nous fussions fort grands amis il m'en refusoit tout à trac, tant il en estoit jaloux. Je ne sçay ce que ce livre est devenu; mais c'est grand dommage qu'il n'est imprimé, pour les gens de guerre. Il paroissoit bien aussi que ce grand capitaine estoit bien amateur des lettres; car il avoit une très-belle bibliotheque. Dont on ne sçauroit dire de luy, comme le Roy Loüis XI disoit d'un Prélat de son Royaume, qui avoit une très-belle librairie, et ne la voyoit jamais, qu'il ressembloit à un bossu, qui avoit une belle grosse bosse sur son dos, et ne la voyoit pas. Mais Monsieur le Mareschal visitoit, voyoit, et lisoit souvent sa belle bibliotheque, qui luy estoit venue du cardinal Rodolphe, et toute acheptée après sa mort, lequel estoit un très-sçavant Prélat. Elle estoit estimée plus de quinze mille escus, pour la rareté des beaux et grands livres qui y estoient. Après la mort dudit Mareschal, la Reyne-mere la retira, avec promesse

de récompenser son fils, et de la luy payer un jour; mais jamais il n'en a eu un sol. Je sçay bien ce qu'il m'en a dit d'autres fois, en estant fort mal content. Je croy qu'elle est encore à Chenonceau.

Si ce seigneur estoit exquis en belle bibliotheque, il l'estoit bien autant en armurerie, et en beau cabinet d'armes : car il en avoit une grande salle et deux chambres, que j'ay veu autresfois à Rome, en son palais *in Burgo* : et ses armes estoient de toutes sortes, tant à cheval qu'à pied, à la Françoise, Espagnole, Italienne, Allemande, Hongroise, et à la Bohémienne ; bref, de plusieurs autres nations Chrestiennes : comme aussi à la Turquesque, Moresque, Arabesque, et Sauvage. Mais ce qui estoit le plus beau à voir, c'estoient les armes à l'antique mode, des anciens soldats et légionnaires Romains. Tout cela estoit si beau, qu'on ne sçavoit que plus admirer, ou les armes, ou la curiosité du personnage qui les avoit là mises.

Et pour plus orner le tout, il y avoit un cabinet à part, remply de toutes sortes d'engins de guerre, de machines, d'eschelles, de ponts, de fortifications, d'artifices, et d'instruments ; bref, de toutes inventions de guerre, pour offenser et deffendre : et le tout fait et représenté de bois si au naïf et au vray, qu'il n'y avoit là qu'à prendre le patron sur ce naturel, et s'en servir au besoin.

J'ay veu depuis tous ces cabinets à Lyon, où Monsieur Strozzy dernier, son fils, les fit transporter, pour n'avoir esté conservez si curieusement, comme je les avois veus à Rome. Aussi je les vis là tout gastez et brouillez (*), dont j'en eus du deuil au cœur : et c'en est un très-grand dommage ; car ils

(*) *ou* rouillés.

valoient beaucoup, et un Roy ne les eust sçeu trop achepter : mais Monsieur Strozzy brouilla et vendit tout ; ce que je luy remonstray un jour : car il laissoit telle chose pour cent escus, qui en valoit plus de mille. Et entr'autres choses rares que j'y ay remarqué, il y avoit une rondelle de coque de tortuë marine, si grande, qu'elle eust couvert le plus grand homme qui fut, depuis la teste jusques aux pieds ; et si dure, qu'une arquebuse l'eust mal-aisément pu percer de loin, et pourtant un peu pesante. Il y avoit aussi deux queuës de chevaux marins, les plus belles, les plus longues, les plus espaisses, et les plus blanches que je vis jamais. Monsieur Strozzy m'en voulut donner une à Lyon, mais je n'en voulus point, parce qu'elle estoit bien différente de celles que j'avois autresfois veu à Rome : car pour n'avoir esté contre-gardée, elle avoit quasi desjà laissé tout le poil, tant elle avoit esté mangée de teignes et vermines. J'auray possible esté trop long et fascheux à parler de ce cabinet d'armes ; mais certes, si je m'eusse voulu amuser à en raconter des particularitez, l'on y eust trouvé du plaisir à les lire.

Pour parler à cette heure de la personne de ce grand Mareschal, il estoit un bel homme de corps et de visage, plus furieux pourtant que doux ; encore qu'il aimast à rire et à bouffonner, et à dire le mot : ce qu'il sçavoit très-bien faire, et mieux en son langage qu'en François, lequel il ne parloit pas si souvent que le sien. Sur-tout il aymoit fort à se joüer avec Brusquet, et luy faire la guerre, et des bons tours : aussi Brusquet luy rendoit bien son change, et luy en faisoit de bons.

Une fois, mondit seigneur le Mareschal estant comparu le jour d'une bonne feste devant le Roy,

fort bien en point, et mesme avec un beau manteau de velours noir, en broderie d'argent à manches, comme on en portoit en ce temps-là, Brusquet, qui avoit envie de ce manteau, alla soudain faire provision en la cuisine du Roy d'une lardoire et de force lardons : et ainsi qu'il entretenoit le Roy, Brusquet luy larda quasi tout son manteau par-derriere de ces lardons, sans qu'il s'en apperçeust ; et puis Brusquet, tournant Monsieur le Mareschal par derriere devers le Roy, il dit : *Sire, ne voilà pas de belles aiguillettes d'or, que Monsieur le Mareschal porte à son manteau ?* Il ne faut point demander si le Roy s'en mit à rire, et Monsieur le Mareschal aussi, et sans se fascher autrement, ny le frapper : car il ne le frappoit jamais, et prenoit tout en jeu ce qu'il luy faisoit ; mais il ne faisoit que songer pour luy rendre le change. Et il ne luy dit autre chose en son langage, si-non : *Va, Brusquet, tu voulois avoir ce manteau : prends-le ; et va dire à mes gens qu'ils m'en apportent un autre : mais je t'asseure que tu le payeras.*

Au bout de quelques jours, que Brusquet n'y pensoit pas, Monsieur le Mareschal le vint voir en son logis de la poste, où il avoit esté plusieurs fois, et avoit bien veu, espié, et reconnu son cabinet, où il mettoit sa vaisselle d'argent, (car il en avoit beaucoup, le galant, moitié par dons qu'on luy faisoit, moitié par rapine qu'il faisoit aux Princes et aux Grands,) et mena avec luy un matois de serrurier, si fin et habile à crocheter les serrures, qu'il n'en fut jamais un tel. Il avoit esté curieux de le trouver par la ville de Paris, et l'avoit fait habiller comme un Prince. Estant donc venu au logis du-dit Brusquet, il se mit à deviser un peu avec luy, ayant embouché auparavant le-dit

serrurier ; et en se pourmenant dans la chambre du-dit Brusquet avec luy, il fit signe audit serrurier, et luy monstra où estoit le nid : et puis il prit Brusquet par la main, le mena en son jardin pourmener et voir son escurie ; et laissa en sa chambre ses gentils-hommes, et quelques capitaines bons matois, qu'il avoit empruntez, qui çà, qui là ; et leur ayant recommandé le jeu, il s'en alla : les autres n'y faillirent point ; car en un tour de main, le serrurier eut ouvert le cabinet, où il prindrent ce qu'ils purent emporter de plus beau et de meilleur, le plus à couvert qu'ils purent. Et ayant poussé et reserré le cabinet fort bien, qu'il ne paroissoit pas qu'on y eust touché, ils sortirent, les uns avec leur butin, les autres sans rien, pour accompagner leur maistre ; lequel voyant que le jeu estoit bien fait, s'en va, et dit adieu à Brusquet, sans vouloir prendre la collation qu'il luy présenta. Quelques jours après, le-dit Brusquet vint au lever du Roy, triste, morne, et pensif, parce qu'il avoit descouvert son larcin, dont il fit ses plaintes au Roy et à tout le monde, dont on fut bien marry. Monsieur le Mareschal s'en mit à rire, et à luy faire la guerre, que luy, qui trompoit les autres, avoit esté trompé. Mais Brusquet, qui ne put jamais rire, parce qu'il estoit fort avare de nature, faisoit tousjours du marmiteux. Enfin, Monsieur le Mareschal luy demanda ce qu'il luy vouloit donner, et qu'il luy feroit recouvrer ce qu'il avoit perdu ; dont il fit tant avec luy, qu'en baillant la moitié de la vaisselle, il quittoit l'autre ; mais Monsieur le Mareschal n'en retint que pour cinq cent escus, là où il y en avoit bien pour deux mille. Il luy fit rendre tout, disant qu'il falloit donner le droit au serrurier, et aux enfants de la Matte, qui avoient fait le coup : ce

qu'il fit aussi-tost, et luy rendit tout son fait, fors ce qu'il donna aux matois, comme il avoit réservé en faisant le marché. Et voilà Brusquet remis en joye jusques au rendre.

Une autre fois, Monsieur le Mareschal estant venu au logis du Roy, en housse de velours, belle et riche de broderie d'argent, sur un beau coursier, qu'il n'eust pas donné pour cinq cent escus; car il en avoit tousjours de fort beaux : ainsi qu'il fut descendu, et qu'un de ses laquais le tenoit à la porte du logis du Roy, attendant son maistre, Brusquet, sortant du Louvre, vit ce beau cheval, et alla aussi-tost dire au laquais, que Monsieur le Mareschal luy mandoit d'aller querir quelque chose en son logis, qu'il avoit oublié; cependant qu'il luy laissast son cheval, et qu'il le garderoit bien. Le laquais ne fit point de difficulté de le luy donner; car il le voyoit ordinairement causer avec Monsieur le Mareschal. Cependant que le laquais va en commission, Brusquet monte sur le cheval, et le mene en son logis, luy fit coupper aussi-tost le crein de devant, et la moitié d'une oreille, et le rend ainsi difforme, le desselle, luy oste la belle housse et le harnois : là-dessus, il vient comme un courrier à quatre chevaux prendre la poste avec une grosse malle, il le fait accommoder avec une selle de poste et un coussinet, charge la malle sur luy, fait bravement sa poste jusques à Longumeau (*). Puis estant de retour, il l'envoye en tel appareil à Monsieur le Mareschal, où estant, le postillon luy dit, par le commandement de son maistre : *Monsieur, mon maistre se recommande à vous. Voilà vostre cheval, qu'il vous renvoye : il est fort bon*

(*) Longjumeau.

pour la poste ; il vous mande, si vous le luy voulés laisser pour cinquante escus, il les vous envoyera. Monsieur le Mareschal, voyant son cheval ainsi difforme, en eut pitié, et ne dit autre chose, si-non : *Va, mene-le à ton maistre ; dis-luy qu'il le garde jusques au rendre.*

Au bout de quelques jours, Monsieur le Mareschal voulut aller trouver le Roy en poste, mandant à Brusquet qu'il luy envoyast de bons chevaux, autrement qu'ils ne seroient pas amis, et sur-tout trois bons malliers. Il n'en retint pour luy que sept, et un mallier. Les autres, qui estoient des meilleurs, il les donna à quelques pauvres soldats des siens, qui estoient à pied, pour aller à l'armée, sans que le postillon s'en apperçeust, luy faisant accroire qu'ils venoient après : et les deux bons malliers, il les fit vendre à deux meusniers du Pont-aux-Meusniers, pour porter la farine, qui les achepterent très-volontiers, à cause du bon marché qu'on leur en fit. Et quelques jours après, ils furent trouvez par les postillons en la rue, qui portoient de la farine : on les fit saisir par la justice ; mais le procès cousta plus que ne valoient les chevaux. Quant aux autres chevaux que M. le Mareschal avoit, il les mena jusques à Compiegne, tant qu'ils peurent aller, et demeurerent là outrez. De sorte que Brusquet achepta bien le cheval de Monsieur le Mareschal par telle perte. Et le tout se faisoit en riant, jusques au rendre.

Un autre jour Brusquet alla prier Monsieur le Mareschal d'accord, et qu'ils fissent au moins trefve de ces jeux nuisants et d'importance : mais de légers, et de nul mal, tant qu'on voudroit : et pour en boire le vin du marché, il le pria de vouloir

venir un jour prendre son disner chez luy, qu'il le traitteroit en Roy, qu'il y conviast seulement une douzaine des galants de la cour, et qu'il leur feroit une très-bonne chere. Monsieur le Mareschal ne faillit au jour promis, et y mena son convoy. Quand ils furent arrivez, ils trouverent Brusquet fort empesché, qui vint au-devant d'eux pour les bien recueillir, avec une serviette sur l'espaule, faisant mesme le maistre-d'hostel. *Or, lavés les mains, Messieurs*, dit-il, *et soyés les très-bien venus. Je vous vay querir à manger*; ce qu'il fit : et pour le premier service, il apporta pour le moins, sans autre chose, une trentaine de pastez, qui petits, qui moyens, qui grands, qui tous chauds, et qui sentoient très-bon ; car il les avoit fait faire tout exprès, touchant la sauce du dedans, sans y avoir espargné ny espices, ny canelle, non pas mesme du musc. Après qu'il eut assis ces premiers mets, il leur dit : *Or, Messieurs, mettés-vous à table, je vous vay querir le reste; et cependant vuidés-moy ces plats, pour faire place aux autres.* Luy estant hors de la salle, prend sa cappe et son espée, et s'en va droit au Louvre avertir le Roy de son festin, et comme il avoit laissé ses gens bien estonnez à l'heure qu'il parloit. Or, dans ces pastez, aux uns il y avoit des vieilles pieces de vieux mords de brides, aux autres des vieilles sangles, aux autres des vieux contresanglons; aux uns de vieilles croupieres, aux autres des vieux poitrails ; aux uns des vieilles bossettes, aux autres de vieilles testieres; aux uns des vieux pommeaux de selle, aux autres des vieux arçons ; bref, les pastez estoient remplis de toutes vieilles penailleries de ses chevaux de poste, les uns en petits morceaux et en menusailles, les autres en grandes pieces en forme de venaison. Quand

ces Messieurs furent à table, qui avoient tous grande faim, et s'attendoient à bien carreler leur ventre, tous fort avidement se mirent à ouvrir ces pastez, qui fumoient et sentoient bon, et chacun le sien comme il vouloit. Je vous laisse à penser s'ils furent estonnez, quand ils virent cette bonne viande si exquise. Encore dit-on qu'il y en eut quelques-uns qui mirent quelques morceaux de ces menusailles en leur bouche, pensants que ce fust quelque friandise; mais ils les en osterent bien-tost, et puis de cracher. Enfin, tous s'escrierent: *Voici des traits de Brusquet.* Mais pourtant ils espéroient encore tousjours qu'après cette baye, il leur donneroit de la bonne viande. Cependant ils demanderent à boire, dont on donna d'un vin le plus exquis qu'on eust sçeu trouver, dans de petits verres, en façon d'hypocras; lequel ils trouverent si bon, qu'ils en demanderent à boire un coup. Mais les serviteurs et postillons, qui servoient tous à table avec leurs huchets, dirent que leur maistre avoit fait cela, afin qu'ils dissent quel estoit le meilleur et lequel ils vouloient, et qu'on en iroit querir de celuy qu'ils auroient choisi pour le meilleur. Cependant la compagnie cause et rit de ce trait, et ne voyant pas venir Brusquet, Monsieur le Mareschal demande où il estoit? On luy dit que le Roy l'avoit envoyé querir à la haste, et qu'il avoit passé la porte. Cependant la compagnie s'enquerroit si on n'avoit point autre chose? On leur fit response qu'on pensoit que non. Si-bien qu'ils furent contraints de se lever de table, et aller à la cuisine, où ils ne trouverent ame vivante, et le feu tout mort, et les landiers froids comme ceux d'une confrairie. Ainsi ces Messieurs furent contraints de desloger, et se résolurent de prendre leurs espées et leurs cappes, et d'aller chercher leur

disner ailleurs où ils pourroient ; car il estoit plus de midy, et ils mouroient de faim.

J'avois oublié de dire que quand ledit Brusquet porta ce premier service, il entra suivi de tous ses postillons, dont il en avoit d'ordinaire plus de trente, sonnants leurs huchets, comme s'ils fussent arrivez à la poste pour faire accoustrer les chevaux ; et sonnants ainsi en mode de fanfare, ils entrerent en magnificence. Aussi, lors qu'il convia Monsieur le Mareschal avec sa trouppe, il luy dit qu'il luy feroit bonne chere, et n'iroit point prendre ny emprunter rien ailleurs comme d'autres, si-non de ce qu'il prendroit chez luy, comme il leur dit la vérité, et leur sçeut très-bien remonstrer, quand il les vit devant le Roy. Ce ne fut pas sans rire et se mocquer des festinez.

Mais Monsieur le Mareschal, qui en rioit tout le premier son saoul, la luy garda bonne : car quelque temps après, il luy fit desrober un beau petit mulet, allant à l'abreuvoir, parce qu'il alloit tousjours attaché à la queuë des autres chevaux de poste, ce qui estoit fort aisé à faire. Aussi-tost qu'il l'eut eu, il le fit tuer et escorcher, et le fit accoustrer comme une bonne viande, en faisant faire divers pastez, les uns d'assiette, les autres à la sauce chaude, et d'autres en venaison : et après cela il convia ledit Brusquet à venir disner avec luy, l'asseurant qu'il le traitteroit bien, et sans tromperie. Brusquet y va, qui avoit-bonne faim, et qui mangeoit bien de son naturel, se mit après ce pasté d'assiette et de sauce chaude, à en manger son saoul, et puis sur celuy de venaison prétendue. Après qu'il fut bien saoul, Monsieur le Mareschal luy demanda : *Eh bien, Brusquet, ne t'ay-je pas fait bonne chere ? Je ne t'ay pas trompé, comme tu me fis l'autre jour, en*

me faisant mourir de faim. Brusquet luy respondit, qu'il estoit très-content de luy, et qu'il n'avoit jamais mieux mangé. Soudain, il luy fit apporter la teste de son mulet sur la table, accommodée en forme de hure de sanglier, et luy dit: *Tiens, Brusquet, voilà la viande que tu as mangée; tu reconnois bien cette beste.* Qui fut estonné? ce fut Brusquet, dont il en rendit sur le champ si fort sa gorge, qu'il en cuida crever, autant du mal de cœur qu'il en conçeut que de desplaisir d'avoir ainsi dévoré son pauvre petit mulet, qu'il aimoit tant, et qui le menoit si doucement aux champs et à la ville.

Une autre fois, la Reyne eut toutes les envies du monde de voir la femme de Brusquet, que Monsieur Strozzy luy avoit dépeinte fort laide, comme de vray elle l'estoit. Elle luy dit donc un jour qu'elle ne l'aymeroit jamais, s'il ne la luy amenoit: ce qu'il fit, et la luy mena parée, attiffée, et accommodée ny plus ny moins que le jour de ses nopces, avec ses cheveux ny plus ny moins respandus sous son chapperon et sur ses espaules, comme une jeune espousée. Sur-quoy il luy commanda de tenir toute telle mine, comme une espousée; et luy-mesme la tenoit par la main, et la mena ainsi dans le Louvre devant tout le monde, qui en creva de rire: car Brusquet aussi faisoit tout une mesme mine douce et affaittée d'un nouveau marié. Mais notés qu'il avoit auparavant adverty la Reyne que sa femme estoit si sourde, qu'elle n'auroit nul plaisir de l'entretenir: néantmoins c'estoit tout un; la Reyne la vouloit voir, par sollicitation de Monsieur Strozzy, et parler à elle, et l'entretenir de son mesnage et du traitement et de la vie de son mary. Et de l'autre costé, Brusquet avoit dit à sa femme que la Reyne estoit sourde;

et quand elle luy parleroit, qu'elle luy parlast le plus haut qu'elle pourroit ; la menaçant, si elle faisoit autrement. Outre tout cela, il l'instruit de mesme de ce qu'elle diroit et feroit, quand elle seroit devant la Reyne : dont il ne faut point douter les instructions plaisantes qu'il luy donna, lesquelles de point en point elle ensuivit très-bien ; car elle estoit faite de main de maistre. Quand elle fut donc devant la Reyne, après luy avoir fait la révérence bien basse, accompagnée d'un petit minois bouffonnesque, selon la leçon du mary, et qu'elle eut dit : *Madame la Reyne, Dieu vous garde de mal :* la Reyne commence à l'arraisonner, et à luy demander le plus haut qu'elle peut, quelle chere elle faisoit, et comment elle se portoit ? Alors son mary l'ayant laissée dès l'entrée de la porte, elle commence à parler et crier haut comme une folle : et si la Reyne parloit haut, cette femme le faisoit encore plus : de-sorte que la chambre en retentissoit si haut, que le bruit en resonnoit jusques à la basse-cour du Louvre.

Monsieur Strozzy, arrivant là-dessus, se voulut mesler de luy parler ; mais Brusquet l'avoit advertie, qu'il estoit aussi sourd, ou plus, que la Reyne, et qu'elle ne parlast jamais à luy, que fort près à l'oreille, et le plus haut qu'elle pourroit. En quoy elle ne faillit à tout de point en point. Dont Monsieur Strozzy, se doutant des bayes accoustumées dudit Brusquet, et ayant mis la teste à la fenestre, il vit en la basse-cour un valet de limier, qui avoit sa trompe pendue au col. Il l'appella, et luy bailla une couple d'escus, pour sonner de la trompe à l'oreille de la-dite femme, tant qu'il pourroit, jusqu'à ce qu'il diroit : *Hola*. Puis l'ayant fait entrer dans la chambre, il dit à la Reyne : *Madame*,

Madame, cette femme est sourde; je m'en vay la guérir: et luy prenant la teste, il commanda au valet de sonner toutes chasses de cerf aux deux oreilles de cette femme; ce qu'il fit, et Monsieur Strozzy la luy tenant par force tousjours, il y sonna tant, qu'il l'estourdit si bien, et cerveau et oreilles, qu'elle demeura plus d'un mois estropiée du cerveau et de l'ouye, sans jamais entendre mot, jusques à ce que les médecins y apportassent remede; ce qui cousta bon : et par ainsi, Brusquet, qui avoit donné la peine aux autres de crier si haut après sa femme sourde prétendue, il l'eut tout à trac; et de mesme à parler à elle : dont son mesnage ne s'en porta pas mieux, quand il luy en commandoit quelque chose.

Une autre fois, Monsieur Strozzy estant venu en poste à Paris, la veille de Pasques, et s'estant retiré à la desrobée en son logis, au fauxbourg saint-Germain, pour ce qu'il vouloit qu'on ne le vist, ny qu'on le sçeust en ville, qu'après la feste : mais Brusquet l'ayant sçeu, par le moyen du postillon qui l'avoit mené, le jour de la bonne feste, il alla loüer deux Cordeliers pour cette matinée; et leur ayant donné chacun un bel escu, leur dit, qu'il y avoit un grand gentil-homme au fauxbourg saint-Germain, où il les meneroit, qui estoit un peu tenté du mauvais esprit, tellement qu'il ne vouloit faire nullement ses Pasques; non pas seulement voir Dieu, ny ses Ministres qui l'administroient : et pour ce, qu'ils feroient une œuvre fort charitable, de l'aller visiter, luy porter et donner de l'eau beniste, et le conjurer luy et son diable, de quelques bonnes et saintes oraisons, suffrages et litanies. Les Cordeliers s'accordent fort bien à tout cela, et marchent résolus avec Brusquet, pour

faire ce bon et saint office : et quoyque Brusquet leur eust remonstré que c'estoit un diable d'homme, ils respondirent, qu'ils en avoient bien veu d'autres, et qu'ils ne le craignoient point. Brusquet les ayant donc conduits jusques à la porte de la chambre, sans aucun empeschement des serviteurs ; car il les connoissoit comme pain, et aussi il leur avoit fait accroire que Monsieur Strozzy luy avoit commandé de les luy amener pour chose d'importance, pour laquelle il se vouloit aider d'eux, et aussi qu'il se sentoit atteint de quelque péché dont il se vouloit purger avec eux; et que personne n'entrast en la chambre si-non les deux Cordeliers : par ainsi, chacun se tint coy, et Brusquet à la porte de la chambre. Quand ils furent entrez, ils vindrent au lit de Monsieur Strozzy, qui lisoit dans un livre. Eux, après luy avoir demandé comment il luy alloit du corps et de l'ame, il les envisage furieusement, et s'avançant sur le lit, leur demanda ce qu'ils venoient faire là, et leur commanda aussi-tost de vuider la chambre; car de son naturel, il n'aymoit gueres ces gens-là. Mais eux se mirent à luy jetter force eau besnite, qu'il n'aymoit pas non plus encore, et commencerent puis après à faire leurs exorcismes et oraisons : à quoy Monsieur Strozzy, se voulant tourner pour prendre son espée du chevet de son lit, un Cordelier s'en saisit, par l'advis de Brusquet, qui le leur avoit dit auparavant. Mais Monsieur Strozzy, s'estant levé et mis en place, se mit en devoir de recouvrer son espée. Il se fait un bruit et s'esleve un tintamarre si grand, en la chambre, que ses serviteurs y accoururent : et Brusquet luy-mesme le premier entre l'espée au poing, avec sa main gauchere fait du compagnon, crie : *Holà, holà ; secours, secours ; me voicy pour vous en*

donner : et là-dessus il prend ses deux Cordeliers, et les emmene gentiment : et puis il passe l'eau, et s'en va faire le conte au Roy, qui ne sçavoit point la venue dudit Monsieur Strozzy, lequel la tenoit cachée. Ainsi, elle fut publiée ; ce qui ne fut pas sans rire : et aussi-tost il fut envoyé visiter du Roy, et luy demander comment il se trouvoit des Cordeliers, et s'ils luy avoient donné meilleure créance que devant (1).

Monsieur Strozzy, au bout de deux jours, s'en alla plaindre à l'Inquisiteur de la foy, (qui estoit lors Monsieur nostre maistre d'Oris (2), ou Benedicti, ou Divolet) de l'opprobre qui avoit esté fait à Dieu, et de l'injure faite à luy, et mesme de se servir ainsi des ministres de Dieu et de l'église, pour faire des choses de risée; et du grand scandale, qui en estoit cuidé arriver, parce qu'il avoit pensé tuer ces gens-de-bien : et pour ce, il le prioit d'y avoir esgard, et que c'estoit un trait d'un hérétique. Mais Dieu sçait s'il se soucioit beaucoup ny des Cordeliers, ny de leur église, ny des Inquisiteurs : et il demandoit qu'ils luy en fissent raison, et qu'il s'en rendoit partie, ainsi qu'il s'en estoit plaint au Roy, lequel vouloit qu'on en enquist, et que le-dit Brusquet fust appréhendé au corps ; ce que Messieurs les Inquisiteurs firent aussi; et allants à la bonne-foy, et sur le bon dire dudit Monsieur Strozzy, ils envoyerent prendre Brusquet par

(1) Le Maréchal Strozzy passoit pour Athée ; et c'est de lui que parle H. Etienne, Chap. 14 de son *Appel d'Hérodote*, sous le nom de certain Seigneur Italien, qui mourut à la guerre d'un coup de pistolet.

(2) Matthieu Orry, Jacobin. *Voyez* Beze, p. 20 et 57 de son *Histoire Ecclésiastique*, et Du Cange, au mot *Inquisitores Fidei.*

sept ou huit sergents, et il fut mené en prison, où il demeura quelques jours. En suite de cela, on vouloit adviser à faire son procès. Mais Monsieur Strozzy, ayant le tout descouvert au Roy, alla luy-mesme le tirer de prison avec un capitaine des gardes ; dont il fut bien-aise : car il disoit, qu'il n'eut jamais si belle peur, craignant ces Messieurs les Inquisiteurs plus que touts autres gens. Aussi pour en parler au vray, telles gens sont dangereux, et il ne fait pas bon de se frotter à eux, soit en bourdes ou à bon escient.

Une autre fois, Brusquet estant allé avec Monsieur le cardinal de Lorraine à Rome, lors qu'il y fut pour la rupture de la trefve, Monsieur Strozzy attiltra un courrier, pour venir en poste porter les nouvelles de la mort de Brusquet, avec son testament qu'il avoit supposé et fait faux, en disposant de tous ses biens : et en iceluy, il prioit le Roy de vouloir donner et continuer sa poste à sa femme, à condition qu'elle espousast ce courrier, qui estoit à luy d'ordinaire et à son service, et non autrement. Ce que le Roy accorda fort facilement, en la faveur de mondit seigneur Strozzy. La femme, ayant sçeu la mort de son mary, par le mesme courrier, et veu son testament, et entendu la volonté du Roy sur la continuation de la poste, et à condition de mariage, après avoir célébré les obseques de son mary, et fait ses deuils, estant sollicitée de mariage par ledit courrier, ils se marient, et il couche avec elle, pour le moins un bon mois, et tire d'elle des bons escus par bon contract de mariage : mais sur ces entrefaites, Brusquet, qu'on tenoit pour mort partout, eut nouvelle de ce nouveau mariage, et en fut bien esbahy. Car il s'estoit fort bien porté en ses voyages, et devenu bien cocu : et sçachant que

ç'avoit esté une estrette de Monsieur Strozzy, il songea à luy rendre.

Par-quoy, un jour, il fait une lettre, et addresse un paquet par la voye de l'ordinaire de Lyon, en laquelle lettre il mande à Monsieur le cardinal Caraffe (qui l'aymoit fort, et l'avoit veu à Rome et en France,) comme Monsieur Strozzy, malcontent du Roy, s'estoit desparty d'avec luy, si despité, qu'il avoit pris deux de ses galeres dans le port de Marseille, et s'en estoit allé pour le seur trouver ce grand corsaire Dragut en Alger, et vouloit là se renier et prendre le turban: et pour ce qu'il prist garde à luy, et qu'il en advertist sa Sainteté; car à son despart il luy avoit ouy jurer qu'il s'en alloit prendre la ville et le port d'Ostie et Civita-Vecchia, où il avoit dedans si bonne intelligence, qu'aussi-tost qu'il y seroit arrivé, il les prendroit, et aussi Anconne et de là il alloit piller l'église de Nostre-Dame de Laurette, et la raser de fond-en-comble; et que devant peu de temps, il rendroit le Pape bien estonné. Monsieur le Cardinal ayant eu cet advis, le confere avec sa Sainteté; et pour ce, en toute diligence, il advise à y pourvoir, se met en fraix, y envoye des gens, et y donne ordre. Mais après ils sçeurent qu'il n'en estoit rien, et que lors de la lettre il estoit occupé à la prise de Calais. Toutesfois les nouvelles vindrent à Monsieur Strozzy de ce que l'on avoit creu de luy en la chambre et au palais du Pape; dont il ne fit que rire, et en accuser Brusquet.

Mais je n'aurois jamais fait, si je voulois conter tous les tours qui se sont passez entr'eux deux: car il y en a eu tant et tant, qu'on n'en verroit jamais la fin. Que si Monsieur Strozzy estoit fin et subtil, ingénieux et industrieux, Brusquet l'estoit

autant en matiere de gentillesses; car il faut dire de luy que ç'a esté le premier homme pour la bouffonneri : qui fut jamais, et qui sera, n'en desplaise au Morel (*) de Florence, fust pour le parler, fust pour le geste, fust pour escrire, fust pour les inventions, bref, pour tout, sans offenser ny desplaire.

Son premier advancement fut au camp d'Avignon, où il se jetta venant de son pays de Provence, pour gagner la piece d'argent : et contrefaisant le médecin, il se mit, pour mieux joüer son jeu, au quartier des Suisses et des Lansquenets, desquels il tiroit grands deniers. Il en guérissoit aucuns par hazard : les autres, il les envoyoit *ad patres* drus comme mouches. Pensés qu'à ceux qu'il guérissoit, il leur donnoit pareille recepte qu'il donna une fois à Remorantin à un Ambassadeur de Venize, qui venoit de frais vers le Roy François Second. J'y estois alors. C'estoit une regle infaillible pour ledit Brusquet, que, quand il y venoit quelque grand seigneur ou ambassadeur à la cour, il l'alloit voir aussi-tost, pour en escroquer quelques bons brins; car il estoit très-savant en ce mestier d'escroquer. Estant donc un jour allé voir Monsieur l'Ambassadeur, lequel il avoit desjà veu plusieurs jours auparavant, il le trouva qu'il estoit fort malade d'une colique venteuse; et le voulant faire rire, il ne put, parce que le mal le pressoit trop. Et Monsieur l'Ambassadeur lui ayant demandé une recepte, s'il n'en sçavoit point, il luy dit que pour luy, il n'en sçavoit point de meilleure qu'une dont il usoit fort souvent, et qu'il estoit fort sujet à cette maladie : et ce remede estoit, que quand ce mal le

(*) *ou* Moret, *comme ci-dessous.*

tenoit, il mettoit un doigt fort avant dans le cul, et l'autre dans la bouche, et en les remuant changeoit souvent lesdits doigts d'un lieu en l'autre, c'est-à-dire celuy du cul dans la bouche, et celuy de la bouche au cul; si bien que les remuant et changeant tousjours ainsi l'espace d'une demi-heure, les vents se dissipoient, et en sortoient par les deux trous, qu'on ouvroit ainsi souvent. Monsieur l'Ambassadeur le crut, y voyant de l'apparence, en fit l'essay une bonne demi-heure bien à bon escient. Je ne sçay s'il s'en guérit; mais je le vis venir dans la chambre du Roy, qui en fit le conte à tous ces Princes et Messieurs, qui en rirent bien.

Il faut donc croire que ce Monsieur le médecin Brusquet, en ce camp d'Avignon, donnoit de pareilles receptes à ses malades, et les drogues de mesme: mais le pis fut (*) descouvert, par le grand dégast qu'il faisoit parmy ces pauvres diables, et qu'il fut accusé. Car la connoissance en estant venue à Monsieur le Connestable, il le voulut faire pendre. Mais on fit rapport à Monsieur le Dauphin, qui estoit lors-là, que c'estoit le plus plaisant homme qu'on vit jamais; qu'il le falloit sauver: là-dessus, Monsieur le Dauphin, qui fut depuis nostre Roy Henry Second, le fit venir à luy, le vit, et le connoissant fort plaisant, et qu'il luy donneroit bien un jour du plaisir, (ce qu'il a fait aussi,) il l'osta d'entre les mains du Prévost du camp, et le prit à son service. De telle façon que, pour ses plaisanteries, il parvint à estre valet de la garde-robe du Roy, puis valet de chambre; et puis, ce qui estoit le meilleur, maistre de la

(*) le pis fut, qu'il fut, *apparemment.*

poste de Paris, qui valoit de ce temps-là ce qu'il vouloit. Car il n'y avoit pour lors encore point de coches, de voitures, ny chevaux de relay, comme il y en a pour le jourd'huy. Aussi pour un coup, je luy ay conté cent chevaux de poste, et ce d'ordinaire; qui estoit la cause qu'en titres et qualitez il s'intituloit *Capitaine de cent chevaux-légers*. Je vous asseure qu'ils estoient bien légers en toutes façons, tant de la graisse, dont ils n'estoient gueres chargés, que la légéreté à bien courir et moucher (*). Ausquels chevaux et postillons, il imposoit très-plaisamment les noms des bénéfices, offices, dignitez, charges et estats que l'on court ordinairement en toute diligence par les postes. Je vous laisse à penser le gain qu'il pouvoit faire de sa poste, ny ayant alors point de coches, ny de chevaux de relay, ny de loüage, que bien peu, dans Paris, comme j'ay dit; et prenant pour chaque cheval vingt sols, si l'homme estoit François, et vingt-cinq, s'il estoit Espagnol, ou autre estranger.

Aussi devint-il fort riche, tant pour cela, que par une infinité de pratiques et rapines qu'il exerçoit sur les princes, seigneurs et gentils-hommes, qui ça, qui là: et s'ils ne luy vouloient rien donner *gratis*, bien souvent quand il estoit dans leur salle ou chambre, et qu'il y voyoit quelque beau bassin ou buye d'argent, on voyoit qu'aussi-tost, et à l'improviste, il mettoit l'espée au poing, et faisoit accroire qu'ils luy avoient donné un desmentir, et qu'il avoit querelle contre eux, et les chargeoit d'estoc et de taille, et ainsi il les gastoit tous; et puis, sans autre forme de procès, il les serroit sous

(*) marcher, *apparemment*.

sa cappe, et deslogeoit. Ainsi qu'il fit à Bruxelles chez le duc d'Albe, lors que le cardinal de Lorraine y alla jurer la paix. Ayant mené le-dit Brusquet avec luy, ce voyage ne luy fut pas inutile, mais il y gagna beaucoup : et il plaisanta si-bien devant le Roy d'Espagne, qu'il le trouva fort plaisant bouffon, et à son gré. Aussi il parloit assez bien l'Italien et l'Espagnol; et si il y avoit fort bonne grace bouffonnesque, plus quasi qu'en son parler François. Et pour cela, le Roy Philippe le prit en amitié, et luy fit beaucoup de biens : desquels ne se contentant pas encore, un jour d'un grand festin qu'il fit où estoit Madame de Lorraine, force Dames et Seigneurs, qui estoient là tous conviés pour la solemnité du jurement de la paix, ainsi qu'on estoit sur la fin du fruit, et qu'on vouloit desservir, il se vint lancer sur la table, sans aucune appréhension de se blesser des cousteaux; et prenant le bout de la nappe, se vint à entortiller de ladite nappe, et se contournant tousjours d'un bout à l'autre, et amassant peu-à-peu les plats, par une telle et subtile industrie, qu'il en accumula et en arma son corps, et en sortant à l'autre bout de la table, il s'en trouva si chargé, qu'à grande peine pouvoit-il marcher : et ainsi chargé de son butin, il passa la porte par le commandement du Roy, qui dit qu'on le laissast sortir; riant si extrêmement, et trouvant le trait si bon, plaisant et industrieux, qu'il voulut qu'il eust le tout. Et ce qui fut un cas d'estonnement, c'est qu'il ne se blessa jamais des cousteaux, qui s'entortillerent avec le reste. Aussi, Dieu aide aux fols et aux enfants.

Le Roy d'Espagne avoit pour lors un bouffon Espagnol : mais il n'y entendoit rien au prix de Brusquet; et c'estoit un vray maigre bouffon, avec

sa guiterne et son braillement de chansons à l'Espagnole, qui plaisoit fort maigrement, et ne paroissoit rien au regard de Brusquet, qui le trompoit tousjours. Le Roy d'Espagne l'envoya au Roy, pour luy rendre le change du sien, qu'il luy avoit envoyé. Le Roy le donna à Brusquet pour le gouverner, le loger, et le traiter bien. Ainsi qu'on voit les grands Princes à la cour, venants en ambassade, estre donnez et recommandez à d'autres grands Princes les grands seigneurs à d'autres grands seigneurs, les moyens à des moyens, les Evesques à des Evesques, les Prélats à des Prélats, les Ecclésiastiques médiocres à d'autres médiocres : aussi le bouffon Brusquet eut la charge de gouverner et entretenir l'autre bouffon ; mais il le trompoit tousjours.

Ce bouffon Espagnol avoit quatre bons chevaux chez Brusquet : mais il les faisoit courir la poste la nuit, par le premier courrier qui passoit, sans que luy, ny ses gens s'en apperçeussent ; car il les faisoit bien boire et bien dormir après : et quand il les trouvoit si maigres de force de courir, il luy faisoit accroire que l'eau de la riviere de la Seine les ammaigrissoit ainsi, jusques à ce qu'ils l'eussent accoustumée deux mois ; et que cela arrivoit coustumiérement à tous les chevaux. Par cas fortuit, il s'en apperçeut un matin, s'estant levé plustost qu'on ne pensoit, et que le postillon avoit un peu tardé ; et les voyant tous trempez, il se mit à s'escrier au-dit Brusquet : *Como, Cuerpo de Dios*, Brusquet? *mis cavallos todos son bagnados y moyados. Juro à Dios, que hen corrido la posta* (*). Mais Brusquet l'appaisa, en luy disant, qu'ilss'estoient couchés dans

(*) C'est-à-dire, *Comment, Corbieu, Brusquet? mes chevaux sont tout baignés et trempés. Ils ont par Dieu couru la poste.*

l'eau en allant boire. Bref, il le trompoit en toutes façons.

Mais la meilleure fut, que le Roy Henry luy avoit donné une belle chaine d'or, qui pesoit trois cent escus. Brusquet en fit faire une toute pareille de laiton, et la fit bien et subtillement dorer avec trois ou quatre touches, puis la changea contre celle de cet Espagnol, qui se quarroit aussi-bien de la meschante que de la bonne. Et quand il partit pour s'en aller en Flandres, Brusquet escrivit une lettre au Roy Philippe, fort plaisante, et remplie de toutes les bayes qu'il avoit fait à son bouffon, et que c'estoit un fat et un sot, et qu'il le fist foüetter à sa cuisine, pour s'estre ainsi laissé tromper de la chaine, et luy en conta toute l'histoire. Mais le Roy Henry l'ayant sçeu, n'en fut trop content, craignant qu'on pensast que luy-mesme luy en eust donné une telle, pour se mocquer de luy; et pour ce, il commanda à Brusquet de la luy renvoyer, et radoubber bien le tout : ce qu'il fit; et le Roy l'en récompensa d'ailleurs.

Je croy que, si l'on eust esté curieux de recueillir tous les bons mots, contes, traits et tours du-dit Brusquet, on en eust fait un gros livre; et jamais il ne s'en vit de pareils, n'en desplaise à Pinan (*), à Arlot, à Villon, ny à Ragot, ny à Moret, ny à Chicot, ny à quiconque a jamais esté de ces plaisants compagnons.

Enfin, le pauvre diable fut soupçonné de la religion; et que pour la favoriser, il faisoit perdre et soustraire plusieurs pacquets et despesches du Roy, qui estoient contre les Huguenots : mais ce ne fut pas tant luy, comme son gendre, qui estoit Hu-

(*) Piovan.

guenot, si jamais homme l'a esté; et par ce moyen, il fit perdre, et son beau-pere, et sa maison, qui fut pillée aux premiers troubles. Et il fut contraint de sortir de Paris, et de se sauver chez Madame de Bouillon à Nogent, qui le retira de bon cœur, et Madame de Valentinois, par souvenance du feu Roy Henry. De-là il escrivit une fois une lettre à Monsieur Strozzy, qui me la monstra, laquelle estoit très-bien faite. Il le prioit et le conjuroit, par la grande amitié que luy avoit portée feu Monsieur son pere, d'avoir pitié de luy, et luy faire pardonner; afin qu'il peust parachever le reste de ses vieux jours en paix et repos. Mais il ne la fit gueres longue après cela: car il y mourut bien-tost après. Mais c'est assez parlé de luy et encore trop, ce diront aucuns, qui pourront m'en blasmer, et dire que j'estois bien de loisir quand j'escrivis cecy: mais ils seront bien plus de loisir de le lire, pour me reprendre. Tant y a que ce que j'en ay fait, c'a esté autant pour me divertir, et pour me donner du plaisir et contentement.

Retournons maintenant encore à Monsieur le Mareschal Strozzy et à ses valeurs, qu'il a bien fait paroistre en ces dernieres guerres, pour le service de nos Roys: auxquelles il a esté heureux, et malheureux aussi; mais pourtant plus malheureux qu'autrement. Aussi la fortune et la vertu ne s'assemblent gueres souvent ensemble, depuis ces braves Romains de jadis, qui en firent et acheverent l'assemblement. Toutesfois si la fortune luy a esté contraire à la guerre, ce n'a esté jamais à faute de courage; car il a bien autant battu, qu'il a esté battu.

Il servit bien le Roy François en Italie, tantost avec bonne, tantost avec mauvaise fortune: et d'autant qu'aucuns magiciens tenoient, que le chan-

gement de lieu change la fortune, il quitta l'Italie, et s'en vint en France trouver le Roy au camp de Maroles, avec la plus belle compagnie qui fust jamais veue, de deux cent arquebusiers à cheval, les mieux montez, les mieux dorez, et les mieux en point qu'on eust sçeu voir; car il n'y en avoit nul qui n'eust deux bons chevaux, qu'on nommoit en ce temps-là Cavalins, qui sont de légere taille: le morion doré, les manches de maille, qu'on portoit fort alors, la pluspart toutes dorées, ou bien la moitié; les arquebuses et fourniments de mesme. Ils alloient souvent avec les chevaux-légers et courreurs; de sorte qu'ils faisoient rage. Quelquesfois ils se servoient de la picque, de la bourguignotte, et du corcelet doré, quand il en estoit besoin, et qui plus est, c'estoient tous vieux capitaines et soldats, bien aguerris sous les bannieres et ordonnances de ce grand capitaine Jeannin de Médicis, qui avoient quasi tous esté à luy. Tellement que quand il falloit mettre pied à terre et combattre à pied, on n'avoit pas grand besoin de commandement pour les ordonner en battaille; car d'eux-mesmes ils se rangeoient si-bien, pour estre si-bien aguerris, qu'on n'y trouvoit rien à dire, tant bien sçavoient-ils prendre leur place. De ce nombre estoient ces braves gens, San Petro Corso, Johan de Thurin, le capitaine Moret, Calabrois, le Segnor Petro Paulo Tousin, le capitaine Bernardo, le capitaine Michel de Candie, le capitaine Mazin, le capitaine Jacques, Ferrarois, et tant d'autres gens de bien et d'honneur, qui se sont si-bien fait connoistre en nos guerres passées.

Quand le François (*) vit cette belle trouppe,

(*) Le Roy François, *apparemment.*

il la loüa fort, et en fit grand cas à Madame la Dauphine, qui estoit cousine du-dit seigneur Strozzy, lequel elle aymoit, et elle s'en pensa perdre de joye, de voir ainsi son cousin paroistre, et faire un si beau service au Roy, le tout à ses propres despens. Car comme j'ay ouy dire au-dit capitaine Michel de Candie, qui estoit un sien vieux serviteur, cette compagnie luy cousta plus de cinquante mille escus: mais il avoit de fort grands moyens, et en avoit beaucoup sauvé à Venise, où il se tint quelque temps, et y eut son fils Monsieur Strozzy.

Hélas! ce brave seigneur a bien brouillé et despendu tous ces grands moyens au service de nos Roys: car, à ce que j'en tiens de son fils, et de ses anciens serviteurs, de plus de cinq cent mille escus qu'il avoit vaillant quand il vint au service de nos Roys, il est mort n'ayant pas laissé à son fils vaillant vingt mille escus. C'est despensé, cela: et ce sans avoir de grandes récompenses, ny bienfaits de nos Roys; car il n'estoit point importun, ny demandant: et les biens d'église qu'eut Monsieur le cardinal Strozzy son frere, vindrent plustost de la libéralité du feu Roy Henry, et de la sollicitation de la Reyne leur parente, que par l'importunité et demandes du-dit Monsieur Strozzy; d'autant qu'il avoit le cœur fort noble, généreux et splendide.

Quand Guignes (*) fut pris, le milord Grey, un très-bon et grand capitaine Anglois de son temps, commandant dedans, y fut pris. Le Roy et Monsieur de Guise, son général, le donnerent au-dit Monsieur Strozzy, pour en tirer rançon, et faire son profit et quelque récompense de la peine qu'il avoit eue à la prise de cette ville et de Calais, où

(*) Guines.

il avoit très-bien servy le Roy. Il se tint plus content de ce présent, venant ainsi de la bonne volonté et libéralité de son Roy et général, que si on luy eust fait d'ailleurs un don dix fois plus grand que celuy-là: car il ne tira de ce prisonnier que huit mille escus, que Monsieur le comte de la Rochefoucaut luy fit donner, pour faire eschange de luy à luy, qui estoit prisonnier en Flandres depuis la journée de saint-Quentin.

Or, de raconter la valeur et les faits d'armes du-dit Monsieur Strozzy, ce n'est qu'escrire en vain: car l'on sçait assez, et par les livres, et par ouy-dire, et pour l'avoir veu, comme il y en a encore plusieurs vivants qui l'ont veu, ce qu'il fit durant la vie de nos Roys François et Henry en Italie, en France, en Escosse, à Parme, en Toscane, y estant lieutenant du Roy; si-bien qu'on ne sçauroit rien luy reprocher.

Il a esté combattu, aussi a-il combattu les autres: il a battu, aussi a-il esté battu, comme j'ay dit. Mais, hélas! qui est le grand capitaine de guerre, à qui les malheurs n'arrivent! Nul ne sçauroit autrement estre grand capitaine, s'il ne luy mesarrive aussi quelquesfois: non plus qu'un pilote et marinier ne peut estre bon et expert, s'il n'a jamais veu tormente ny tempeste, et rien si-non tousjours bonnace.

Si diray-je encore ce mot de luy: on le tenoit plus propre à forcer, deffendre, fortifier et assaillir des places, qu'à combattre en campagne: car il y estoit malheureux, et aussi plus nay à obéyr sous un grand général, que d'estre chef et général luy-mesme: ainsi que j'ay connu quelques-uns de ce naturel, tesmoin Metz, Calais Guines, Théonville, et divers autres lieux. Car il estoit un très-

grand ingénieur, et fort laborieux, ainsi que dit une vieille chanson d'un adventurier François, qui fut faite, durant le siege de Metz, dont un des couplets est tel:

Monsieur de Guise estoit dedans,
Avecque beaucoup de Noblesse,
De Vendosme les deux enfants,
Et de Nemours, plein de prouesse;
Et le Seigneur Pierre Estorse,
Qui nuit et jour est sur remparts,
Faisant remparts de grand addresse,
Et remparant de toutes parts.

Si la rime n'en est pas trop bonne, le subjet et le sens est bon. Mais tant y a que ce seigneur servit là de beaucoup.

Après tant de belles choses, ce brave seigneur vint à mourir au siege de Théonville, là où il travailla et servit de beaucoup: et y estant dans la tranchée, il fut blessé d'une grande mousquetade, dont il tomba; et aussi-tost il fut relevé par Monsieur de la Vieville, et par autres. Et Monsieur de la Vieville luy disant que ce n'estoit rien, et qu'il prist courage, il luy respondit: *Ah! Monsieur de la Vieville, ne me donnés point de courage; j'en ay prou: prenés-le pour vous. Je croy que vous me voudriés faire accroire que je ne suis point homme, et que je n'ay point de sentiment. Si suis, et en ay; car je sens bien mon mal, et que je suis atteint au vif:* et il disoit tout cela en son langage. Puis il continua encore ainsi: *Or, je suis mort. Je vous prie de faire mes humbles recommandations au Roy et à la Reyne, et leur dire qu'ils perdent aujourd'huy un très-bon serviteur et loyal.*

Dites-

Dites-en autant à Monsieur de Guise. Adieu. Et puis il trespassa, au grand regret du Roy et de la Reyne, et de Monsieur de Guise, qui l'avoit pris en sa grande confidence.

Monsieur du Bellay pour lors fit son épitaphe en vers latins, dont la substance est telle. « Autant » de belle milice et de souci de la guerre qu'a » esté en Phyrrhus, autant de courage qu'a esté » en Alexandre, autant de patience qu'a esté en » Hannibal, autant de vertu qu'a esté en Scipion » et Marius, autant de vigilance qu'a esté en » César; bref, ce qui a esté en tous ceux-là, » s'est trouvé en ce seigneur STROZZY, qui s'est » trouvé en tout cela esgal à eux. Il est vray que » la fortune luy a esté inesgalle, tant elle lui a esté » contraire : toutesfois, cette fortune, qui ne l'a » pu vaincre vivant, à cette heure qu'il est mort, » il l'a vaincu. Et il a encore plus fait : il a » vaincu l'envie, de laquelle il a esté aussi bien » assailly que de la fortune. Ainsi a vescu, et ainsi » est mort, ce grand capitaine ».

Il laissa après luy le seigneur Philippes Strozzy, dernier mort, duquel je parle en son lieu (*), et la segnore Clerice Strozzy, l'une des honnestes, belles, bonnes et courageuses dames qui soient sorties de sa race, sans faire tort aux autres. Elle fut mariée au comte de Sommerive, depuis comte de Tande : et elle mourut fort jeune ; dont ce fut très-grand dommage pour son mary, et pour toute la Provence, là où elle estoit fort aymée. Aussi avoit-elle grand moyen de bien servir et l'un et l'autre, veu qu'elle avoit un grand esprit et un grand cœur. Cette honneste dame ne fit jamais

(*) *Voyez Tome VII, Discours LXXXIV, Article IV.*

plus son profit, depuis qu'elle tomba dans la mer, et y plongea fort avant, bien qu'aussi-tost elle fut secourue, non sans avoir beaucoup veu (1), lors que le Roy et la Reyne estoient à Marseille. Car ainsi qu'ils estoient dans la Réale, et qu'elle voulut monter après à l'escale, l'esquif luy faillit, et le pied par conséquent. Du depuis, l'intérieur de son beau corps ne fut en bonne santé, encore que l'extérieur ne montrast rien de changé de sa beauté, ny de sa bonne grace et belle apparence.

Monsieur son pere avoit aussi eu un bastard, très-brave et vaillant, s'il en fut oncques, et de grand entendement, et qui promettoit un jour d'estre grand capitaine, selon son commencement. Car il avoit esté donné par son pere à Monsieur le Prieur de Capouë, pour l'eslever et l'instruire, sous lequel il profita beaucoup. Il mourut en l'age de vingt-deux ans, à Port-Hercule, à quelques cinq ou six jours avant Monsieur le Prieur son oncle; et sa mort présagea celle de l'oncle, lequel trespassa peu après du regret qu'il en porta, ainsi qu'il le dit. Monsieur le Mareschal son pere le regretta fort, parce qu'il l'aymoit fort, pour la bonne opinion qu'il avoit conçeue de luy.

Ce Monsieur Strozzy (2) avoit eu trois freres fort honnestes gens. M. le Prieur de Capouë, duquel je parle plus amplement en son lieu (3); Monsieur le cardinal, et Robert Strozzy, pere de cette belle, honneste et sage dame la comtesse de Fiesque, Alfonsine Strozzy, qui fut dame d'honneur de la Reyne-Mere. Après la princesse de la

(1) beu, *sans doute.*
(2) *C'est-à-dire*, le Mareschal.
(3) *Voyez* Tome VI, Discours LXIX.

Roche-sur-Yon (1), il eut une sœur religieuse et abbesse d'une abbaye en Italie, très-honneste dame, très-sçavante en lettres divines et humaines, et sur-tout en poësie latine. Elle fit en vers latins plusieurs beaux hymnes et cantiques spirituels, qui se sont chantez autresfois aux Eglises d'Italie, par grande admiration et dévotion; encore ay-je ouy dire, qu'ils se chantent en aucunes Eglises. Elle eut aussi une autre sœur, la segnore Madeleine Strozzy, femme très-habile, spirituelle, hors du commun, et fort belle, que j'ay veue de mon jeune temps à Rome. Elle avoit espousé le seigneur Flammio, comte de l'Anguilare (2), qui commandoit à des galeres avec le Prieur de Capouë son beau-frere; lequel comte fut fils de ce brave comte d'Anguilare, qui fut tué au service du Roy François Premier.

Si faut-il que je dise encore cecy de ce grand Monsieur Strozzy, que le Roy Henry Second fit une grande faute, comme je tiens d'un grand personnage de ce regne-là, lors qu'il luy donna cette guerre de Sienne à manier; d'autant que le duc de Florence, se voyant assailly de luy, son ennemy mortel et son banny, et qui ne le menaçoit de rien moins, que de le desposséder de son estat et de sa duché mesme, qu'il avoit desjà promise à la Reyne (3), sa bonne parente, de la remettre dedans, ou qu'il mourroit en la peine. Car ce brave homme n'avoit point faute de

(1) *Peut-être faudroit-il*, qui fut Dame d'honneur de la Reine-Mere, après la Princesse de la Roche-sur-Yon. Il eut, &c.

(2) Marot a fait une épigramme sur un Comte de Lanyvolare tué à un assaut. Seroit-ce de lui que parle ici Brantome?

(3) *Ou bien*, mesme qu'il avoit desjà promis à la Reine, &c.

discours, de desseins et de belles entreprises; ce qui fut cause que la Reyne pressa fort le Roy de luy donner cette charge. Cela fut cause que ce très-habile Duc se mit à adviser mieux à son affaire que devant; d'autant qu'en la premiere guerre et révolte de Sienne, cela ne le touchoit pas tant que l'Empereur, comme estant ville impériale. Il en prit donc l'affirmative; et à communs frais et despens ils mettent leurs forces et moyens en campagne : dont la fin s'en ensuivit telle qu'on l'a veue, et que j'ay dit ailleurs (*). Il eust mieux valu certainement, que le Roy eust continué ses deux généraux, Messieurs le cardinal de Ferrare et de Termes, ou qu'il y eust mis de nouveau quelque autre François, non passionné, et qui ne se fust point amusé ailleurs, qu'à faire la guerre ès pays et terres de l'Empereur, et non aux autres.

En cette guerre, mon dit seigneur Strozzy fit plusieurs belles choses; et si la fortune ne luy eust manqué, non plus que le courage, infailliblement il fust parvenu à ses desseins, ou bien à la moitié, pour beaucoup de raisons que j'en alléguerois. Il avoit mis fort son espérance en quelque battaille gagnée; et possible en eust-il eu la victoire, s'il eust esté secouru de quelques nouvelles forces du costé de la France, ou de Monsieur le mareschal de Brissac, duquel il en requerroit, ou par sa valeureuse présence, ou par quelqu'un de ses vaillants Capitaines. D'un costé, cela ne se pouvoit, n'estant pas son devoir d'abandonner sa charge : de l'autre, il se pouvoit, veu mesme qu'il lui offroit de luy rendre la pareille par un mesme secours, quand il luy en demanderoit une autre fois; voire jusques-là,

(*) *Ci-dessus, Discours XXXIII.*

que ne pouvant mieux, il iroit le servir quelques mois en simple soldat, avec l'arquebuse ou la picque sur l'espaule. Mais il eut beau dire et faire, il ne peut rien obtenir de luy pour son gouvernement, sans dissiper ses forces : dont Monsieur Strozzy se mescontenta fort, et ne l'en ayma jamais gueres depuis, ny la Reyne non plus, pour perdre une si belle occasion; car il ne fut jamais qu'elle n'aye esté très-ambitieuse et courageuse. Enfin, mondit seigneur Strozzy fut contraint de donner la battaille, et de la perdre.

J'ay ouy dire à des vieux Capitaines de ce temps-là, que ce fut pour n'avoir pas bien choisi et ordonné sa place de battaille, et ne l'avoir mise parmy des fossez, où l'arquebuserie certes pouvoit mieux joüer son jeu, que ses picquiers et sa cavallerie. Je m'en rapporte aux grands Mareschaux-de-camp, si c'est le meilleur de combattre ainsi, et comme fit Dom Pedro de Navarre, en la battaille de Ravenne : ou s'il vaut mieux combattre en pleine campagne rase, comme j'en parle ailleurs. Tant y a que plusieurs bons Capitaines et autres se sont fort estonnez de ce grand Capitaine, sage et advisé (que l'on tenoit en ces temps-là le plus digne Mareschal-de-camp qui fust point, ainsi que j'en parle ailleurs) d'avoir-là manqué en ce point tant important. Qu'il y aye bien combattu, il ne s'en faut enquérir; car il y fit ce qu'un vaillant et hardy Capitaine et soldat pouvoit faire, et y fut fort blessé, n'en pouvant plus.

J'ay ouy dire aussi à aucuns, que possible quand ce vint l'heure du combat, il se troubla, et qu'il luy vint telle appréhension, que si par cas fortuit il venoit à estre pris, et à tomber entre les mains du duc de Florence, son ennemy mortel, qu'il n'en

eschapperoit jamais, et qu'il le feroit mourir de mort cruelle; et que pour cela, il perdit le jugement. Car il en arriva de mesme au marquis du Guast, à la battaille de Cérizole, venant de frais du massacre des ambassadeurs du Roy, qui n'en eust point eu de miséricorde, s'il fust tombé entre ses mains, non plus qu'il n'en avoit eu de ses ambassadeurs. J'en ay parlé ailleurs (*).

Telles appréhensions certainement ostent souvent le sens, le bon jugement, et les bonnes résolutions aux grands Capitaines, qui sont entachés de pareils crimes, lesquels se troublent, et ne sçavent que faire. Mais cela n'arriva pas à Monsieur l'admiral de Chastillon; lequel encore qu'il sçeust et connust bien que s'il venoit à estre pris en ses combats et battailles qu'il donnoit, infailliblement il eust esté tué de sang froid sur le champ de battaille, ou auprès; ou ce qui est le plus certain, qu'il eust esté exécuté par le glaive de justice, comme il parut depuis après sa mort, et que son corps seroit porté ignominieusement au gibet. En quoy il est digne de loüange immortelle, pour n'avoir jamais esté atteint de ces craintes et frayeurs. Ce fut ainsi que fit jadis ce grand Hannibal, lequel, comme raconte Tite-Live, après avoir raisonné bravement avec Scipion avant sa derniere battaille, et perdu tout espoir de paix, et retourné vers ses gens, jamais on ne le vit si asseuré, jamais mieux choisir son champ de battaille, jamais mieux ordonner ses gens, mieux les exhorter à bien faire, mieux les mener au combat, jamais mieux les secourir au grand besoin, et remplacer les rangs lors qu'ils s'esclaircissoient, jamais mieux les rallier,

(*) *Ci-dessus, Discours XIII.*

et qui plus est, jamais mieux combattre de sa personne, et faire acte de soldat et de Capitaine ; bref, jamais moins s'estonner : et puis après tout fait, et désespéré de la victoire, jamais mieux se sauver, et sortir de sa perte sans aucune peur et appréhension qu'il tombast vif entre les mains de ses ennemis, qui l'eussent fait mourir très-cruellement, de mesme, et possible pis, que ceux de sa nation avoient fait auparavant au pauvre Régulus. Ce sont des courages et des jugements ceux-là, bons, bien sains, et asseurez ; comme fut tout pareil celuy de Monsieur l'Admiral, dont je parle en sa vie (*).

Il faut aussi considérer une chose, qu'en ces grands hazards et désordres, il fait très-bon se recommander à Dieu auparavant, qui sçait donner le sens, et asseurer les esprits en ces extresmes nécessitez, quand on l'invoque : et non point faire comme beaucoup de bons Capitaines, que l'on a veu présumants tant d'eux-mesmes, que sans l'ayde divine il leur sembloit pouvoir battailler et vaincre tout le monde. Mon dit seigneur le mareschal Strozzy estoit bien de ce nombre : aussi, par permission divine, le bonheur n'accompagna gueres les belles et illustres qualitez qu'il eut d'un très-grand Capitaine.

Or, c'est assez parlé de luy, puisque j'en parle encore ailleurs. Et c'est aussi assez parlé des bons Capitaines et grands personnages estrangers.

(*) *Voyez Tome VI, Discours LXXIV.*

Fin du Tome quatrieme.

TABLE
DES DISCOURS
CONTENUS DANS CE IVe. VOLUME.

DISCOURS PREMIER. *Charles-Quint; Empereur et Roy d'Espagne*, page 5

DISCOURS II. *Ferdinand I, et Maximilian II, Empereurs*, 49

DISCOURS III. *Rodolphe, Empereur*, 56

DISCOURS IV. *Le grand Duc d'Albe*, 58

DISCOURS V. *Ferdinand, Roy d'Arragon, et l'ancien Duc d'Albe*, 73

DISCOURS VI. *Consalve de Cordoue, surnommé* le grand Capitaine; *Dom Quinnones; et Dom Raymond de Cardone*, 78

DISCOURS VII. *Fabrice et Prosper Colonnes*, 85

DISCOURS VIII. *Le Marquis de la Padulle*, 94

DISCOURS IX. *Dom Pedro de Pax; Dom Caravajal; le Seigneur Allarçon; le Duc de Termes; et Dom Pedro de Navarre*, 95

DISCOURS X. *Dom Antoine de Leve*, 102

DISCOURS XI. *Dom Sanche de Leve*, 111

DISCOURS XII. *Le Marquis de Pescayre*, 113

DISCOURS XIII. *Le Marquis du Guast*, 126

DISCOURS XIV. *Monsieur de Chievres*, 138

DISCOURS XV. *Charles de Lanoy*, 142

DISCOURS XVI. *Dom Hugues de Moncade*, 151

DISCOURS XVII. *Les Princes d'Orange, Philebert de Chalon, et René de Nassau et de Chalon*, 153

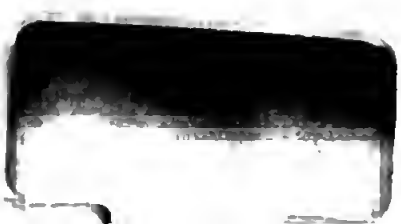
DISCOURS XVIII. *Ferdinand de Gonzague*, 160

DISCOURS XIX. *Le Comte de Nassau, premier Prince d'Orange de cette Maison*, 162

DISCOURS XX. *Monsieur de Bourbon, Connestable,* page 165
DISCOURS XXI. *Le Marquis de Marignan,* 194
DISCOURS XXII. *Le Comte de Mansfeld, et son Fils,* 205
DISCOURS XXIII. *César de Naples,* 209
DISCOURS XXIV. *Le Comte de Buren, le Comte de Reux, et Monsieur d'Anchimont,* 212
DISCOURS XXV. *Le Comte Palatin, et le Prince Cazimir,* 218
DISCOURS XXVI. *Dom Alvaro de Sande,* 223
DISCOURS XXVII. *Divers Maistres-de-Camp et Capitaines Espagnols,* 225
DISCOURS XXVIII. *Le Comte Ludovic Ladron,* ou *Ledron,* 236
DISCOURS XXIX. *Alisprand Mandruzzo,* 239
DISCOURS XXX. *Le Comte Guillaume de Furstemberg,* 241
DISCOURS XXXI. *Martin de Rossen,* 244
DISCOURS XXXII. *Le Colonel Fransberg,* 245
DISCOURS XXXIII. *Jeannin de Médicis, et Cosme, son Fils, Duc de Florence,* 252
DISCOURS XXXIV. *Dom Pedro de Tolede,* 260
DISCOURS XXXV. *André Doria,* 268
DISCOURS XXXVI. *Jean-André Doria,* 280
DISCOURS XXXVII. *Dragut, Corsaire,* 284
DISCOURS XXXVIII. *Occhialy,* ou *Ucchialy, Calabrois, Corsaire Turc,* 293
DISCOURS XXXIX. *Barberousse,* 299
DISCOURS XL. *Le Marquis de Sainte-Croix,* 302
DISCOURS XLI. ARTICLE I. *Philippe II, Roy d'Espagne,* 303
ARTICLE II. *Dom Carlos,* 323
ARTICLE III. *Dom Juan d'Austriche,* 330

DISCOURS XLII. *Philibert, Duc de Savoye,* page 355
DISCOURS XLIII. *Le Comte d'Aigmont,* 364
DISCOURS XLIV. ARTICLE I. *Le Prince d'Orange,* 375
ARTICLE II. *Louis Comte de Nassau,* 386
ARTICLE III. *Le Comte d'Aremberg,* 388
DISCOURS XLV. *Dom Sanche d'Avila,* 392
DISCOURS XLVI. *Chiappin Vitelly,* 396
DISCOURS XLVII. *Berthelemy d'Alviano,* 397
DISCOURS XLVIII. *César Borgia,* dit *le Valentin,* 407
DISCOURS XLIX. *Jean-Jacques Trivulce,* 422
DISCOURS L. *Théodore Trivulce,* 426
DISCOURS LI. *Le Prince de Melfe,* ibid.
DISCOURS LII. *Le Mareschal Strozzy,* 435

Fin de la Table des Discours du

00565oo34

Badia
di
Cava